
UNIVERSITY OF TORONTO
3 1761 01566609 2





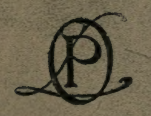
MAURICE DREYFOUS

Ce qu'il me reste à dire

II

1848-1900

UN DEMI SIÈCLE
DE CHOSES VUES
ET ENTENDUES



2e *Edition*

LIBRAIRIE
PAUL OLLENDORFF
50, CHAUSSÉE D'ANTIN
PARIS

Ce qu'il me reste à dire

OUVRAGES DU MÊME AUTEUR

Les Comédiens et la Légion d'Honneur, brochure in-8°.

Satires politiques, philosophiques et sociales, 1 vol. in-18.

Le Médaillon de Colombine, comédie en deux actes, en vers.

Les Trois Carnot, histoire de cent ans. 1 vol. grand in-8° illustré (21e mille).

Histoire des Français, depuis les temps les plus reculés jusqu'à nos jours (*Suite à l'Histoire des Français* de Lavallée). Tome VI (1848-1875). La République de 1848. Le Second Empire. La Troisième République (en collaboration avec F. Lock). 10e mille.

Histoire des Français (*Suite à l'Histoire des Français* de Lavallée). Tome II (1875-1900). La République parlementaire.

Dalou, sa vie et son œuvre. 1 vol. in-4° illustré de nombreuses gravures dans le texte et hors texte. (Ouvrage couronné par l'Académie française.) 2e mille.

Napoléon, raconté par Chateaubriand. 1 vol. in-8° carré.

Les Femmes de la Révolution (1789-1795). 1 vol. in-4° illustré (5e mille).

Simple exposé de la loi Falloux. 1 vol. in-18.

Le Sire de Castelmaboul. Album illustré par Métivet (8e mille)

Les Arts et les Artistes pendant la période révolutionnaire (1789-1794). Préface par Anatole France. 1 vol. in-8° illustré.

Ce que je tiens à dire. Un demi-siècle de choses vues et entendues (1862-1872). 1 vol. in-18.

OUVRAGES DIVERS

La Résistance, 1 vol. in-12 (en collaboration avec F. Damé). — **Histoire du Ministère Polignac**, 1 vol. in-32. — **Gambetta**, 1 vol. in-12 (en collaboration avec divers). — **Une exploration en Éthiopie**, ouvrage tiré des notes et carnets de route de Paul Soleillet, 1 vol. in-18. — **Potiche et Potache**, album (dessins de Métivet). — **La Découverte du Congo**, par H. M. Stanley, 1 vol. in-8° illustré. — **La découverte du Passage Nord-Est**, par Nordenskiold, 1 vol. in-8 illustré.

SAINT-DENIS. — IMP. H. BOUILLANT, 47, BOUL. DE CHATEAUDUN. — 19695.

[redacted]

MAURICE DREYFOUS

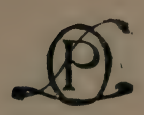
Ce qu'il me reste à dire

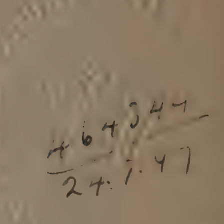
UN DEMI-SIÈCLE

DE CHOSES VUES ET ENTENDUES

1848-1900

DEUXIÈME ÉDITION





PARIS

Société d'Éditions Littéraires et Artistiques

LIBRAIRIE PAUL OLLENDORFF

50, CHAUSSÉE D'ANTIN, 50

IL A ÉTÉ TIRÉ A PART

Douze exemplaires sur papier du Japon numérotés à la presse.

CE QU'IL ME RESTE A DIRE

CHAPITRE PREMIER

Un roman inédit de Zola : Augustine *Landois*. — L'histoire des gens qui n'ont pas d'histoire.

Au temps de notre belle jeunesse, Zola, en ses moments de bonne humeur — et ils n'étaient pas rares — nous contait, moitié riant, moitié sérieux, le plan d'un roman qu'il rêvait d'écrire dès que les grands travaux auxquels il s'était voué lui en laisseraient la possibilité. Cela aurait été intitulé *Simple vie d'Augustine Landois*.

Cette Augustine Landois était une jeune blanchisseuse qui, chaque matin, à sept heures cinquante-huit minutes, arrivait à l'atelier. A huit heures précises elle se mettait à l'ouvrage; quand sonnait le premier coup de midi, elle prenait le chemin de son logis et là elle absorbait, chaud ou froid, selon la saison, le déjeuner qu'elle avait eu la précaution de préparer le matin avant de se rendre à son travail.

A une heure quatorze minutes elle était de retour à la blanchisserie et, sauf un arrêt de quinze minutes, au coup de quatre heures, elle ne démarrait pas de sa besogne avant que le coup de sept heures commençât à sonner. Au sortir de l'atelier, elle allait chez ses divers fournisseurs chercher le nécessaire pour son dîner du jour et aussi pour son déjeuner du lendemain. Elle achetait du même coup un numéro d'un journal qui publiait sumultanément deux feuilletons. taillés toujours tous deux sur le modèle prévu et convenu et bien qu'il lui arrivât — comme à bien d'autres du reste — d'interchanger les personnages des deux ouvrages sans trop s'en apercevoir. Tout en lisant elle surveillait sa cuisine. Elle se couchait après son repas et finissait sa lecture avant de s'endormir.

Le lendemain matin, passé six heures, elle allait chercher deux sous de lait qu'elle chauffait sur son fourneau à pétrole, et, tout en savourant son lait et son sou de pain et en dégustant la suite de son roman. elle préparait son déjeuner du midi. Elle sortait de sa chambre à l'heure nécessaire pour être à l'atelier à sept heures cinquante-huit minutes, à midi neuf minutes elle était derechef dans sa chambre. Là elle consommait chaud ou froid selon la saison le déjeuner qu'elle avait préparé le matin et à une heure un quart elle reprenait sa besogne, à sept heures elle vaquait aux mêmes occupations que la veille. Six fois semaine elle faisait aux mêmes instants les mêmes gestes.

Chaque dimanche, ayant employé la matinée à mettre en ordre toutes ses petites affaires, elle allait passer son après-midi chez une tante à Mont-

rouge. Et le lundi matin il en était de même que le lundi précédent, et les autres jours de la semaine étaient tous calqués sur le lundi; et le dimanche qui les suivait était identique au dimanche qui les avait précédés.

Et cela eût duré toujours, toujours, toujours, ainsi qu'il advint à certains personnages des contes de fées et aux plus célèbres héros de Mac Nab et de Xanrof si le malheur n'eût voulu que la jeune et vertueuse Augustine Landois posât, un soir, sa boite d'allumettes ailleurs que sur la table de nuit, ce qui était sa place coutumière et logique. Pressée de se lever, elle était hâtivement sortie de son lit — ces choses-là arrivent aux plus illustres (vous n'y aviez peut-être jamais pensé) comme aux plus humbles. Seulement les plus humbles n'ont pas de tapis et trop souvent leur chambre est carrelée. Tel était le cas de celle d'Augustine Landois. Ne trouvant point tout de suite ses pantoufles, elle se dirigea en hâte, pieds nus, de divers côtés de sa chambre, cherchant à tâtons ses allumettes. Le froid du sol soigneusement encaustiqué et fourbi, lui brûlait la plante des pieds et, en se remettant au lit, elle eut un petit frisson qui l'empêcha de se rendormir. Son insomnie, événement très rare dans sa vie, n'empêcha point que, avant six heures, elle fût debout, ni qu'elle arrivât à l'atelier, comme toujours, à sept heures cinquante-huit. Me préserve le ciel de vous redire ce qu'elle fit à midi, et à une heure et à sept heures, non plus que ce qu'elle fit les jours suivants, dimanches compris. Je vous offre le plaisir de le deviner.

Seulement tout cela ne lui était plus aussi facile

que par le passé. Elle avait d'abord toussotté, comme on disait à l'atelier. Elle ne s'en était pas autrement occupée. Puis elle avait toussé. Ça passera tout seul, avait-elle pensé. Mais cela ne passait pas tout seul et, la chaleur des fers à repasser aidant, et aussi le voisinage des microbes qui pullulent dans le linge mouillé faisant son œuvre, elle eut des quintes, à fendre l'âme sensible de ses camarades. Puis vinrent des quintes telles, que la locataire du logement contigu à sa chambre en avait porté plainte au propriétaire, qui avait menacé la pacifique blanchisseuse de lui donner congé si elle ne cessait de rompre le sommeil de ses voisins.

Il n'eut pas besoin de mettre sa menace à exécution. Épuisée par sa toux continuelle, elle dut aller se faire soigner à l'hôpital. Elle avait un tel air de brave fille que l'interne de service l'examina avec un intérêt particulier. Mais sa conclusion fut : « Rien à faire. Elle ne traînera pas. » En effet, au bout de quelques semaines la pauvre Augustine, tranquille comme si son ouvrage était désormais de tousser durant deux heures le matin et trois heures le soir, toussa sa dernière grosse quinte à l'instant habituel et rendit sa toute petite âme bien simple à son vieil ami le bon Dieu.

Toutes les camarades lui firent cortège jusqu'au cimetière de Bagneux, à pied, marchant derrière le petit corbillard fleuri par elles. Un char à banc les suivait, où la tante de Montrouge, à bout de force, avait pris place. Au sortir du cimetière toute la compagnie y grimpa pour s'en revenir vers Paris. A voix basse les camarades attristées parlaient d'elle et de rien autre que d'elle. La petite apprentie, la

sœur aînée du louchon d'Augustine de *l'Assommoir*, peut-être, ne soufflait mot, mais cela lui était très pénible. Au bout d'un petit quart d'heure, elle sortit de sa poche une romance mélancolique, enjolivée d'une image, qu'elle avait achetée la veille ; elle la lut des yeux, cherchant à trouver dans le mystère des notes de musique, qu'elle ne comprenait pas, le souvenir de l'air qu'elle avait appris en suivant le chant du musicien ambulant au violon nasillard qui lui avait vendu l'autre jour dans la rue ce petit bout de papier noirci.

Petit à petit, s'animant à mesure qu'elle croyait retrouver l'air, ses lèvres commençaient à remuer puis elles chuchotèrent, puis elles chantèrent très bas. Alors sa voisine, regardant par-dessus son épaule, lut et chanta à son tour à bouche fermée: une autre ouvrière qui avait, elle, aussi acquis la veille la même chanson, la retrouva au fond de sa poche et se laissa aller au rythme que la petite avait enfin retrouvé ; sa voisine l'accompagna à son tour. Parmi cette harmonie mélancolique et pour ainsi dire inconsciente, la tante de Montrouge, silencieuse dans son coin, enveloppée dans ses habits de grand deuil, affalée par la douleur, semblait ne rien voir de ce qui se passait autour d'elle. Elle s'appuyait à l'épaule du garçon de lavoir, qui, lui non plus, ne chantait pas et, tout au contraire, par mille gentillesses s'efforçait de la calmer.

Et comme ce char à banc transformé en une sorte de nid d'oiseaux chanteurs, où la tante faisait tache d'encre, déambulait dans l'avenue d'Orléans, une petite fille fit à haute voix cette réflexion puérile et saugrenue :

— Tiens! la drôle de noce! La mariée est habillée en noir!

A la hauteur de l'avenue du Maine on débarqua la tante, au grand regret du garçon de lavoir qui commençait à trouver son rôle de consolateur plutôt agréable, car la tante après tout n'était pas trop défraîchie. Petit à petit le répertoire de toute la blanchisserie se déroula par la grande ville, tant et si bien que lorsque le char à banc s'arrêta devant l'atelier où la place d'Augustine Landois restait encore vide on en était à chanter des choses qu'il est superflu de proférer sur la voie publique.

Et tout en chantant on se remit à l'ouvrage et les outils d'Augustine Landois furent repris par une nouvelle venue.

Telle était là toute la simple histoire d'Augustine Landois blanchisseuse. Je l'ai racontée à ma façon, au hasard du souvenir.

Je laisse aux critiques à l'esprit pénétrant, le soin et le plaisir de chercher dans quelle mesure l'idée première de la vie et de la mort de cette jeune blanchisseuse a pu influencer l'esprit de l'auteur de *l'Assommoir*. Et je garde à part moi le regret de ce que cet enfant de Paris, né d'une robuste Beauceronne, n'ait point tiré de là un de ces récits simples, sobres, unis comme la plaine de la Beauce aux ondulations à peine visibles, qui, dans le silence harmonieux des beaux soirs d'été, à l'heure où, dans les buées roses du soleil couchant, son horizon, qui se perd dans l'infini, ressemble à la mer étale et plane, parsemée d'îlots et de rochers coiffés de varechs et d'algues et de goëmons.

Je songe alors à l'admirable fresque que Zola,

digne de ses ancêtres vénitiens, eût faite en donnant à la plaine, calme et sans fin, toutes les nuances de ses reliefs invisibles, toutes les vibrations des lumières qui s'y jouent et jusqu'aux taches pareilles à des moisissures que font, sur l'émeraude des prés ou sur l'or des champs, les menus bouquets d'arbres éparpillés de-ci de-là. Je songe surtout à la merveilleuse synthèse qu'il nous eût donnée de la vie même, par le portrait d'une des créatures à qui il n'arrive rien qui n'arrive communément à toutes.

Plus je pense à la leçon qui serait sortie de cette *Simple vie d'Augustine Landois* et mieux je comprends l'intérêt qui s'attache à ces incidents de la vie courante qui, bien compris, tirent leur force de leur banalité même. Alors, faisant un retour sur moi, je me demande si dans un livre précédent je n'ai pas eu tort de traiter comme quantité négligeable le récit des impressions de ma première jeunesse. Non pas qu'elles vaillent grand'chose en elles-mêmes, mais elles ont, pour la plupart, été celles de mes contemporains autant que les miennes. Elles sont faites de tous les bruits que tous nous avons entendus et de tous les silences que nous avons dû subir. Elles ont constitué l'atmosphère de notre entrée dans la vie, l'origine de notre formation intellectuelle, l'essence de notre être moral, la source du caractère commun à nous tous.

Raconter mon enfance, c'est raconter celle des « autres », c'est-à-dire celle du « tout le monde » qui s'est développé au contact des mêmes événements et des mêmes impressions. C'est pour cela que, profitant de l'enseignement que nous a donné Zola, je reviens sur mon idée première qui avait été de

passer sous silence ces événements et ces impressions. Je les note parce qu'elles sont la substance de l'Histoire des gens qui n'ont pas d'histoire, de ceux-là dont chacun n'est personne et dont l'ensemble s'appelle tout le monde.

Ayant, en un premier essai, exagérément écourté, ces notes je me ferai un devoir de n'en user ici qu'avec une extrême réserve, de ne leur point donner plus de place qu'elles n'en méritent, ni — autant que mon tact me permettra d'en juger — plus d'importance que le bon vouloir du lecteur en pourrait supporter.

CHAPITRE II

Le 24 février 1848. — Les journées de Juin. — La mort du général Bréa. — Le Docteur Trélat. — Un grand aliéniste. — Un grand honnête homme. — Cinq ans au Mont Saint-Michel. — Les Carbonari. — Le Secret des Sergents de La Rochelle. — Le Deux Décembre et les rideaux de mon oncle. — Qui veut voir une tète de cochon ? — Le retour du marchand de moutarde. — Louis Napoléon à Saint-Cloud. — Madame la Grandeur et ses amis. — Napoléon III l'Homme-gibier.

Les plus lointains des souvenirs de mon enfance datent de la révolution de 1848. J'avais cinq ans seulement lorsque survint la journée du 24 février. Dans l'après-midi, des bandes passèrent devant chez nous en chantant sur l'air bien connu :

Des lampions
Des lampions
Ou les carreaux!

Comme un certain nombre de manifestants menaçaient de briser ses vitres, mon père, qui n'était point du tout révolutionnaire, s'avança jusqu'au

seuil de notre maison et se déclara résolu à n'allumer aucun lampion; puis, montrant une paire de petits pistolets, il déclara qu'il casserait la tête au premier qui tenterait de lancer une pierre dans ses fenêtres. Il faut croire qu'il n'avait pas l'air de rire et que sa haute taille, ses larges épaules, son air résolu de montagnard alsacien donnèrent à réfléchir aux tapageurs, car ils s'en allèrent tout penauds.

A partir de ce jour-là, ce furent chaque jour de nouveaux appels de tambour dont le ran-plan-plan réjouissait mes oreilles de marmot ami du bruit.

Lorsque vinrent les journées de juin, mon père dut aller prendre son service de sergent-major de la garde nationale aux alentours du Panthéon où l'on se battait pour de bon, ma mère boucla les courroies de son sac, et vaillamment elle l'aida à se mettre en route. C'est par un retour à cette scène des temps lointains que, lorsque dans la nuit du 20 décembre 1870, ce fut à mon tour de mettre sac au dos, pour aller prendre mon poste de combat, j'ai, alors que mes sœurs ajustaient les courroies du sac que je venais de hisser sur mon dos, vu reparaître devant moi ma mère, toute petite, se hissant sur la pointe des pieds pour boucler le sac de mon père, cependant que nous quatre tout petits enfants nous la regardions avec curiosité, les uns comprenant, les autres devinant, qu'il se passait à ce moment-là quelque chose de très grave. Et c'est sans doute à cette vision que j'ai dû de partir avec une absolue tranquillité.

Durant l'une de ces journées de juin — où l'on entendait, du matin jusqu'au coucher du soleil,

mêlé aux chants des bandes qui s'en allaient au combat, le crépitement des fusillades, — il y eut un de ces orages formidables et tels que les auteurs tragiques en placent dans leurs drames pour en augmenter la force d'épouvante. Il se compliqua d'un véritable déluge ; les rues étaient transformées en marécages et, pour peu qu'elles eussent un peu de pente, il s'y formait un torrent à la course enragée. Telle était entre autres notre rue. Vis-à-vis de notre maison était l'entrée du vieux marché-aux-chevaux limité par un petit mur de trois à quatre pieds de hauteur. Le soir, la grande averse étant calmée, nous vîmes passer, le plus souvent un à un et parfois par deux, tout un chapelet de pauvres hères à la face et aux mains noircies par la poussière et par la poudre, se baissant presque à quatre pattes, rampant avec des gestes de rats mouillés, échappés de l'égout. C'étaient des insurgés fuyant droit devant eux, se croyant toujours poursuivis, rasant du plus près les maisons. Ils s'abritaient de leur mieux derrière le petit mur, ahuris, affolés, égarés par la peur de la fusillade réservée aux prisonniers que les soldats de l'ordre amenaient à l'autorité militaire. Oh! cette répression de la guerre civile, horrible, basse, lâche, nous, des enfants, nous ne pouvions la soupçonner, mais nous ressentions comme des frissons inconscients à la vue de ces larves humaines se faufilant dans l'ombre de ce soir de juillet et semblant chercher quelque trou pour s'y engouffrer sous la terre et s'y faire introuvables.

A vingt-deux ans de là, j'ai vu la guerre contre l'étranger, mais jamais rien ne m'a laissé une im-

pression plus lamentable que celle que ressentit, en juin 1848, mon pauvre petit entendement d'enfant de cinq ans.

Ce fut encore au cours de juin que nous eûmes une alerte émouvante. On se battait terriblement du côté de la barrière Fontainebleau, et la fusillade était si près de notre logis que de temps en temps, on entendait dans notre cour un bruit étrange, analogue à celui d'un gros caillou tombant perpendiculairement dans une mare. C'était le choc d'une balle morte qui venait s'aplatir sur le pavé de notre cour à quelques mètres des croisées basses qui s'ouvraient sur cette même cour. Elles étaient disposées de façon telle, que, tant que dura la bataille, on avait fait coucher les enfants à l'abri de cette sorte d'épaulement. Notre pauvre vieux chien, Turc, avait été pris de peur. On le fit entrer dans les chambres et il s'allongea comme nous derrière le petit mur, ayant probablement compris que le moment était venu de se faire le plus petit possible. Quand la pluie de balles mortes eut cessé, il nous fut permis enfin de nous dégourdir un peu les jambes, mais, à peine avions-nous recouvré notre liberté qu'on vint annoncer à notre mère que quelqu'un demandait à lui parler.

A ce moment, la situation était d'autant plus tragique que nous venions d'apprendre qu'un général venait d'être assassiné dans une sorte de guet-apens à la barrière Fontainebleau. Ma mère se rendit vers l'entrée de notre logis, et nous, les quatre petits, nous la tenions par ses jupes ayant comme une vague notion qu'elle marchait vers un danger et désireux d'y être à côté d'elle.

A quelques mètres de notre porte d'entrée nous nous trouvâmes en présence d'un homme tout seul, très grand, très maigre, revêtu d'une longue blouse blanche bien propre; il avait l'aspect fantomatique, et son masque semblait plus blanc que sa blouse. Dès qu'il nous aperçut, il tendit vers ma mère un bout de papier déchiré, et lui dit d'une voix brisée par la fatigue : « Lisez ceci, madame. » Ma mère s'approcha et lut sur ce chiffon de papier ce seul mot : Bréa, écrit au crayon.

Le pauvre diable à bout de forces demanda à s'asseoir. On le réconforta le mieux possible et au bout de quelques instants il retrouva le souffle. Il raconta alors ceci, qui vaut d'être pris en note par les chercheurs de petits faits historiques.

Le général Bréa était poursuivi par ses assassins et il allait être rejoint par eux, quand la porte d'une maison devant laquelle il passait s'ouvrit d'elle-même. Une voix lui chuchota : « Entrez », et il entra. Or, cette maison n'était autre que le magasin de réserve de mon père. Le malheur voulut qu'une petite fille l'ayant vu s'engloutir dans le magasin eut ce cri de joie : « Le général est sauvé! »

La porte fut bientôt forcée, le magasin envahi, et le général Bréa cerné. A ce moment, l'homme que nous avions devant nous se trouvait à côté de lui et comme il avait bon visage Bréa lui dit : « Je vais être pris, portez mes remerciements aux braves gens qui ont tenté de me sauver. » Il avait commencé par son nom sa phrase de remerciements, et lorsqu'il fut saisi par les brigands qui en peu d'instants l'eurent massacré, il tendit le papier à l'homme à la longue blouse blanche. Et, fantôme

inconscient, le visage plus blanc que sa longue blouse blanche, tel un pierrot sinistre, l'homme avait marché jusqu'à notre maison, et, sans savoir ni pourquoi ni comment, il était arrivé jusque devant nous ; sans savoir ce qu'il disait, il avait prononcé ces seuls mots : « Lisez, Madame ». Quand, le 22 décembre 1871, j'ai vu passer devant moi la civière où sous un grand manteau noir, gisait le cadavre du général Blaise, j'ai, par une sorte de réflexe dénué d'ailleurs de logique, pensé à la mort du général Bréa.

Durant toute l'insurrection de juin 1848, notre maison avait un aspect qui m'est demeuré présent à l'esprit. Au deuxième étage il y avait, en grand nombre, des fusils à piston couchés côte à côte sur le plancher d'un magasin ; au premier étage il y avait des paquets de cartouches cachés dans des commodes — ce qui faillit nous jouer un mauvais tour un matin que les insurgés vinrent pour essayer de perquisitionner chez nous. Enfin au rez-de-chaussée, — ô ironie des contrastes ! — tous, grands et petits, nous travaillions à fabriquer de la charpie pour les blessés des deux camps.

Voilà toute la révolution de 1848 racontée telle qu'elle a pu s'inscrire dans le cerveau d'un enfant de cinq ans.

Mais s'il ne m'est nullement possible de parler des événements politiques de 1848, il m'est facile et il m'est très agréable de parler tout spécialement de l'un des personnages historiques de cette époque, qui fut le type accompli de ceux qu'on appelle encore aujourd'hui « Les Hommes de 48 ». Celui-là, je l'ai connu dès les premiers jours de ma vie.

Dans le quartier populeux où nous étions installés les relations mondaines étaient peu nombreuses ; elles se limitaient pour ma famille à un groupe des professeurs du Jardin des Plantes et à quelques industriels du voisinage, et également au personnel scientifique ou administratif de la Salpétrière. A la tête du corps médical de l'hôpital se trouvait le Docteur Trélat qui se lia avec mon père d'une amitié profonde et ainsi se constitua une intimité qui dura jusqu'au dernier jour de la vie de Trélat. La place que Trélat a tenue dans l'histoire de son temps fut des plus importantes et l'exemple de sa vie vaudrait d'être présenté sans cesse aux jeunes générations si de tels exemples pouvaient servir à améliorer. Ce dont je doute très fort.

Républicain farouche, républicain de la première heure, longtemps affilié aux Carbonari, Trélat n'avait depuis sa jeunesse cessé de conspirer pour l'avènement de la République, il avait payé son dévouement à ses idées par de nombreuses années de prison. Il était de petite taille ; sa figure rasée, son teint jaunâtre, ses longs cheveux noirs et plats et qui restèrent noirs jusqu'à sa mort — et il mourut à quatre-vingt quatre ans, — lui donnaient un aspect de quaker, un air dur, très sévère. La première impression qu'on ressentait en face de lui n'était guère engageante ; mais lorsqu'on avait entendu le son de sa voix, lorsqu'on avait bien regardé le fond de ses yeux, lorsqu'on avait provoqué le sourire de tendre bonté qui se cachait derrière ses airs d'homme grave, on lui était acquis de tout cœur et à tout jamais.

Trélat fut, pareil à Michel de Bourges, à Hippolyte

Carnot, à Marie, à Albert, à beaucoup d'autres encore, le type accompli du dévouement, du désintéressement et de la simplicité. Médecin aliéniste dont l'autorité scientifique a survécu aux variations de la doctrine médicale à l'égal de celle de Pinel, son prédécesseur, il considérait la tâche de médecin des fous comme un apostolat, comme une œuvre d'adoucissement et de consolation bien plus encore que comme une œuvre médicale. Il avait eu, le premier, l'idée et le mérite d'organiser des concerts pour l'adoucissement du sort des aliénés : il en usait comme d'un moyen curatif. Il fit plus, il organisa des bals de folles où les moins malades parmi les malheureuses confiées à ses soins faisaient assaut de coquetterie et se paraient chacune selon ses misérables ressources. Le souci de garder une bonne tenue au cours de ces petites fêtes atténuait ou souvent même suspendait pour quelques instants, la démence de la plupart d'entre elles. Il avait de même avec le concours d'amis personnels — l'un de mes oncles entre autres — organisé un orphéon de folles qui réussit fort bien.

Tour à tour, il employait à son service personnel des folles prises dans ses services ; il les remplaçait lorsqu'il avait étudié dans la vie courante de son ménage les moyens de les rapprocher d'un état mental aussi normal que possible.

Devenu ministre des Travaux Publics en 1848, il fut le type accompli de ces philosophes candides, incapables et désintéressés qui gouvernèrent la France jusqu'au jour où des malins politiques fermèrent les ateliers nationaux dont il avait la charge. Il fut le type accompli de ces vieux de la vieille de

la cause républicaine que des gens d'esprit ont appelés « vieilles barbes ».

Trélat était, comme tant d'autres des hommes de la même phalange, de ceux qu'aucune crainte n'arrête lorsqu'ils croient de leur devoir de faire respecter le droit et la justice ; c'est ainsi que, plaidant dans un procès politique devant la Cour des Pairs. et ayant osé dire que l'arrêt de mort prononcé par elle contre le maréchal Ney était un « assassinat », il fut condamné à cinq ans de prison. Durant ces cinq années, il ne vit aucun visage humain, hormis celui du geôlier qui lui apportait sa pitance. Ses seuls amis furent — tels ceux de Silvio Pellico, — des petites souris, et une certaine araignée dont, pendant de longues années, il avait conservé le souvenir ému !

Ces cinq années de cachot n'étaient pour lui qu'un souvenir du devoir accompli. Il n'en parlait jamais. Toutefois, un jour que ma famille revenait de Dieppe où l'on allait encore mi-partie en chemin de fer, mi-partie en diligence, ma mère ayant exprimé à Trélat l'émotion que lui avait causé la vue de la mer, elle poursuivit : « Vous connaissez d'ailleurs cela mieux que nous tous puisque vous avez vécu cinq ans au bord de l'océan ! »

« Détrompez-vous, madame, répondit Trélat, j'ai beaucoup entendu la mer, car elle battait les murs de mon cachot, mais, je ne l'ai jamais vue. On m'a emmené de Paris au Mont Saint-Michel dans une voiture fermée escortée de gendarmes, et, cinq ans plus tard on m'a fait sortir du Mont Saint-Michel dans une voiture fermée sans gendarmes. Jamais, durant mes cinq années de détention, il ne m'a été

permis de rien voir, hormis les murs de ma cellule et ceux des cours extérieures de la prison.

— Mais, lui objecte-t-on, il nous semble vous avoir entendu dire que vous étiez allé à La Rochelle?

— C'est un détail historique bien curieux que je puis dévoiler maintenant. Je faisais partie, comme vous le savez, de la secte des Carbonari, et j'avais été chargé d'aller à La Rochelle pour m'entendre avec quatre sergents, les fameux quatre sergents de La Rochelle qui devaient être les outils principaux d'une conspiration, et leur porter les dernières instructions à suivre. Par intermédiaire d'affiliés, rendez-vous avait été pris.

« Je suis arrivé à La Rochelle par une nuit noire. Mes complices étaient au lieu du rendez-vous. Ils ont entendu le son de ma voix, ils n'ont jamais vu les traits de mon visage, je n'ai jamais vu les leurs. Ils n'ont jamais su qui j'étais, ni d'où je venais; ni au cours du procès, ni en montant l'un après l'autre sur l'échafaud, aucun des quatre sergents n'a laissé entendre un mot qui pût dévoiler leurs complices. Il y avait là une raison bien simple et qui ne retire en rien, à mes yeux, de la beauté de leur héroïsme, il y avait la plus simple de toutes les raisons, c'est qu'ils ignoraient jusqu'au premier mot de ce que les juges tâchaient de tirer d'eux. »

Lors de la réunion du premier Conseil Municipal de Paris, Trélat, alors âgé de soixante-dix-sept ans, Trélat fut, à l'unanimité du Conseil nouveau, porté à la Présidence du Conseil. Il en fut ému comme du plus haut témoignage d'estime qu'un homme pût rêver.

En fait réel, sa vie politique s'arrête aux journées de juin; sa vie scientifique, sa vie d'apôtre et de phi-

lanthrope attendri dura jusqu'au dernier jour de sa superbe vieillesse.

Vers 1850 nous quittâmes le quartier du Jardin des Plantes pour venir nous installer au centre de Paris, et j'avais à peine sept ans et demi quand je fus envoyé comme externe dans une petite école. A huit ans et demi, à la rentrée d'octobre 1851, je fus mis, comme on disait dans ce temps-là, « en pension tout à fait », rue des Fossés Saint-Victor — aujourd'hui rue du Cardinal-Lemoine. J'ai toujours gardé l'horreur des années d'internat, et chaque fois que j'en évoque le souvenir, ce que Sully Prud'homme appelait « l'odeur du supplice » me remonte aux narines. Je n'ai jamais senti une chandelle mal éteinte sans ce que cela réveillât en moi la sensation des veilleuses dans les dortoirs.

Après l'auteur des *Solitudes*, après le Charles Bovary de Flaubert, après le *Petit Chose* de Daudet, après d'autres pages inimitables je n'aurais garde d'essayer de tracer un tableau de ma vie de bagnard scolaire.

Un seul fait marquant me semble bon à noter.

Le 2 décembre, dès la première heure de la matinée, on vit arriver à la pension, soit les parents, soit les serviteurs de tous les élèves qui venaient les chercher en hâte et les emmenaient sans même leur laisser le temps de faire le petit bout de toilette des jours de sortie. Étonné, je me laissai docilement conduire par l'employé de mon père qui avait mission de me ramener chez nous, c'est-à-dire rue du Bouloi. Tout le long de la route, je ne vis rien qui me parût insolite. Le brave garçon qui m'accompagnait m'expliqua à sa façon qu'il y avait quelque

chose comme une révolution et qu'il valait mieux pour moi me réfugier chez mes parents. Je remarquai assez vaguement qu'il n'avait (lui grand conteur d'histoires) ni son entrain, ni son assurance des autres jours. Il me sembla qu'il comptait ses paroles. Au débouché des halles, où subsistaient encore pittoresquement enchevêtrées les antiques maisons de bois aux auvents coiffés de tuiles qui constituaient l'ancien pilier des halles, nous aperçûmes au faîte de l'église Saint-Eustache, sur une sorte de tourelle en bois construite au-dessus de la partie de l'édifice formant l'angle de la rue Montmartre, le télégraphe à bras, le vieux télégraphe de Chappe, faisant sans relâche des signaux. Pour la première fois de ma vie, et peut-être pour la première fois de la vie de mon guide, nous le vîmes fonctionner, levant, baissant, croisant ses longues antennes. Je demandai ce que pouvait être le manège que faisaient les montants de cet appareil étrange, et mon compagnon, rompant enfin ce silence qui ne lui était rien moins que coutumier, me confia, avec les apparences d'un grand trouble, que ces signaux devaient sans doute transmettre les ordres qu'on donnait à la troupe.

Ce fut seulement arrivé chez mes parents que j'eus une notion — assez vague d'ailleurs — de ce qui se passait. Dans une chambre placée au fond de l'appartement, des hommes faisaient entendre des paroles de colère ; les femmes, épouvantées, s'efforçaient de les faire taire, les suppliaient de parler plus bas, et l'on veillait à ce que toutes portes fussent bien closes.

La colère et l'effroi étaient d'autant plus terribles

chez nous qu'on venait d'apprendre que l'appartement du frère cadet de mon père, situé boulevard Montmartre, juste en face la maison Sallandrouze, avait été traversé de part en part par des volées de balles, et que tout autour de sa maison, gisaient en masse les morts et les blessés. Quand, après l'éclaircie, nous sommes allés chez mon oncle, nous avons trouvé les grands rideaux de ses fenêtres criblés de trous.

Pendant bien des années j'ai eu sous les yeux ces mêmes rideaux où la place des balles avait été comblée mais non effacée par des pièces de la même soie gros bleu marquée de petits carreaux blancs. Et durant toute mon enfance chaque fois que j'ai revu ces pièces j'ai retrouvé intactes mes impressions du jour sinistre où elles étaient nées. Je me suis parfois demandé si cette impression qui m'est toujours restée présente de la journée du Deux-Décembre, n'a pas créé cet état de haine irréductible que j'ai gardée contre les auteurs du crime dont le souvenir est resté intact dans mon esprit.

Puis vinrent les jours de silence. Les générations venues à la vie loin de ces temps sinistres me semblent n'avoir pas la moindre idée de ce que fut le Deux-Décembre et moins encore se douter de l'état de terreur où l'on vécut longtemps ensuite. Après l'acte brutal, vinrent les internements, les déportations et le reste.

Il me semble que quiconque détient la notion directe, si vague qu'elle soit, de ce temps-là, a pour devoir d'en apporter le temoignage. N'étant qu'un enfant de moins de dix ans, je n'ai pas eu grande occasion de beaucoup voir, mais voici ce que j'ai vu :

Chaque jeudi on nous conduisait à la promenade deux par deux, sous l'œil du pion. Or, comme nous marchions ainsi sur le terre-plein qui bordait le marché intitulé Marché aux Veaux, situé au carrefour Mouffetard, un de mes petits camarades, Armand L...., mon cousin germain, âgé de douze ans environ, se tournant du côté de l'entrée du marché et montrant du doigt le buste officiel, en plâtre, de Louis-Napoléon, Président de la République, qui ornait le mur du fond, prononça cette simple phrase : « Qui est-ce qui veut voir une tête de cochon? » Il n'en avait pas achevé le dernier mot que déjà la main d'un homme qui rôdait en flâneur autour de nous s'abattit sur son épaule, et ce mouchard l'arrêtant proférait brutalement ces seuls mots : « Donne-moi l'adresse de ton père! » Le pauvre petit garçon qui marchait côte à côte avec son jeune frère, d'un an moins âgé que lui, dut décliner son nom et donner l'adresse de ses parents, à Paris, rue de la Banque. L'homme sortit de sa poche un carnet et inscrivit le renseignement, puis il nous laissa continuer notre promenade. Dès lors, ni les enfants, ni même le pion, n'osèrent plus, le long de la route, proférer une parole. Personne de nous ne pouvait alors ignorer que la fantaisie d'un espion rôdant sur la voie publique pouvait envoyer notre père ou notre mère, aux pontons, à Cayenne ou à Lambessa.

Vis-à-vis de la place où mon pied s'est posé, à la minute même où j'ai vu le geste de ce mouchard arrêtant un enfant, se dresse aujourd'hui la statue d'Étienne Dolet, et chaque fois que je passe là, la silhouette d'Armand se dresse devant mes yeux

et chaque fois, j'entends la phrase rude et brève : « Donne-moi l'adresse de ton père ! »

Un autre événement a vivement frappé mon esprit d'enfant. J'étais devenu élève interne au collège Chaptal, lors de la rentrée d'octobre 1852. A peine étions-nous arrivés au collège que, le 16 octobre, — ceci est une date historique, — ordre fut donné à tous les établissements d'instruction publique d'envoyer en cortège leurs élèves pour qu'ils rendissent hommage au prince président Louis Bonaparte, qui rentrait à Paris, après une promenade triomphale à travers la France. Les villes avaient orné les arcs de triomphe sous lesquels il passait de devises telles que celle-ci : *La Ville de Roanne se donne à Napoléon*. A Strabourg on lisait celle-ci : *A Louis-Napoléon l'Alsace reconnaissante*. Bien entendu, nous autres vagues potaches des petites classes, nous n'avions guère la notion de tout cela, nous savions seulement qu'on nous avait fait endosser nos tuniques neuves, qu'on allait nous conduire en bon ordre à la Madeleine, et que nous aurions un jour de congé le lendemain. On nous gratifia de bannières — avec ou sans inscriptions ; de cela je n'ai pas le plus vague souvenir. Mais ce qui m'est resté présent à l'esprit, c'est l'acharnement avec lequel j'ai refusé de porter l'une des bannières. Pourquoi ? Je n'aurais pas su le dire. Entrait-il dans mon refus tenace une certaine dose de rancune contre la fusillade qui avait ravagé les meubles de mon oncle, ou un reste de colère contre le mouchard qui avait arrêté mon petit camarade devant le Marché aux Veaux ? je n'oserais l'affirmer. Pourtant, si quelque liseur d'âmes m'attestait qu'une certaine part de ces

impressions avaient déterminé mon geste, je n'en serais point étonné.

On nous aligna derrière les grilles de la Madeleine, et là, tout en attendant le passage du cortège annoncé, de nos voix grêles et tels que des oiseaux en cage, nous chantions ou plutôt nous répétions sans fin une *scie* lancée contre le prince président pour célébrer ironiquement le voyage tout récent qu'il venait de faire à Dijon :

Ah! le voilà parti, le voilà parti l'marchand d'moutarde,
Ah! le voilà parti, le voilà parti l'marchand d'moutarde.

J'en demande bien pardon à S. I. (son immortalité) Jules Claretie, l'un des quarante, ancien Chaptal, mais je l'accuse, à tout hasard, d'avoir chanté comme les camarades cette ineptie, et d'avoir, avec nous, poussé sans relâche ce cri stupide mais à demi séditeux à pareille heure :

Vive la République et les pommes de terre frites!

Je dis à tout hasard parce que je ne suis pas certain que Claretie était déjà au collège Chaptal en octobre 1852. Il était alors de quelques années plus âgé que moi et j'étais au collège depuis trop peu de jours pour connaître les élèves des classes autres que la mienne. Depuis lors, chaque fois que nous nous retrouvons, chaque fois que je pense à la masse de besogne qu'il abat, à la merveilleuse activité qu'il déploie en toutes circonstances, à la vivacité toujours renouvelée de sa sensibilité et de sa verve, je constate, avec une quasi-certitude, que les rôles sont intervertis et que, de nous deux, le plus jeune, — et de beaucoup — c'est Claretie.

Ce dont je suis bien certain, c'est que, parvenu à l'âge d'homme, il fut l'un des premiers à pousser le

cri de révolte contre le Deux-Décembre. C'est Claretie, en effet, qui, en citant l'un des premiers, le livre de Ténot, *La Province en décembre 1851*, révéla à bon nombre d'entre nous, toute l'étendue du crime dont nous n'avions qu'une notion vague. Si ma mémoire est fidèle, Claretie fut même poursuivi correctionnellement et condamné pour avoir raconté le double assassinat du messager Martin dans le Var et les hauts faits du préfet Pastoureau, — cela d'après le texte de Ténot, dans un article du *Figaro* littéraire.

Si mon souvenir, un peu trouble, me fait commettre ici quelque erreur, Claretie me la pardonnera et la rectifiera si cela en vaut la peine.

Je passais le temps des vacances à Boulogne-sur-Seine, dans une maison de campagne louée par mes parents. Boulogne étant, comme chacun sait, placé entre Saint-Cloud et le Bois de Boulogne, on voyait chaque matin passer dans la Grande Rue, l'Empereur, qui se rendait à heure fixe aux Tuileries. Le plus souvent il conduisait lui-même son phaéton attelé d'une merveilleuse paire de chevaux bai-brun, et s'il avait su conduire le char de l'État comme il savait mener ses deux grands carrossiers, il eût été le plus grand monarque de tous les temps. Avec sa tête penchée sur l'épaule droite, ses yeux d'un bleu glauque, de véritables yeux de poisson cuit, ils semblaient rouler au-dessus du vide, dans une façon de rêve. Tout le long du chemin, il saluait tantôt de droite, tantôt de gauche, d'un geste automatique et avec un certain air de reconnaître vaguement les mêmes visages qu'il revoyait chaque jour sur sa même route. On admirait généralement le calme et

la simplicité avec lesquels il passait seul en apparence, tout ce long chemin où sa venue était inévitable et où les gens qui en voulaient à sa vie étaient avertis de son arrivée prochaine, par le rapide passage d'une voiture très légère, dite « araignée », attelée d'un cheval maigre, rapide comme un cheval de course. On y voyait, à côté d'un domestique qui conduisait la bête, Mocquart, le secrétaire particulier de l'Empereur. Entre Saint-Cloud et Paris, tout le monde connaissait bien le bonhomme étriqué, squelettique, roide, jaunâtre, rasé, ridé ; l'Empereur le suivait toujours de près. Puis, à quelques mètres en arrière du phaéton, apparaissait le coupé du chef de la police secrète particulière de Sa Majesté qui était déjà, si je ne me trompe, Hyrvoix.

La hardiesse de Napoléon III traversant cett zone dangereuse entre Saint-Cloud et Paris était plus apparente que réelle, car la route était pour ainsi dire pavée d'espions et de mouchards, hommes ou femmes. La majorité de ce personnel spécial tenait ses assises à Boulogne dans une sorte d'impasse dite « Impasse des Menus », située non loin de chez nous et qui formait une véritable Cour des Miracles. Parmi les mendiants difformes qu'on y rencontrait, on remarquait spécialement une certaine madame La Grandeur, amputée des deux jambes jusqu'au col du fémur ; son gros derrière carré reposait tel quel sur un tabouret. On l'y déposait le plus souvent, mais par une gymnastique difficile à expliquer, elle pouvait à la rigueur s'y hisser d'elle-même. Elle sautait du haut de son perchoir jusque par terre avec une adresse surprenante. Son seul moyen d'existence avoué était de raconter

qu'elle avait un mouvement de montre dans le dos; on payait deux sous pour l'écouter. Mais là n'était point la profession de Mme La Grandeur; la mansuétude impériale lui avait accordé l'autorisation d'installer son tabouret dans le parc de Saint-Cloud, et un sien ami la brouettait jusque-là; les badauds s'assemblaient autour d'elle écoutant son boniment et s'offraient l'audition de son mouvement de montre dans le dos. Plusieurs de ses voisins de l'Impasse des Menus lui faisaient cortège, et se mêlant aux groupes des curieux qui s'assemblaient autour d'elle, provoquaient des bavardages, prenaient note de ce qu'on disait : cela constituait une admirable équipe d'espions politiques.

Nous autres, habitants de Boulogne, nous les reconnaissions ; mais malheur au bavard qui se laissait aller à mal parler du gouvernement devant eux. Ils changeaient assez souvent de costumes. Nous avions particulièrement remarqué un gaillard barbu qui était tantôt en uniforme de zouave, tantôt en joueur d'orgue de Barbarie. Son orgue lui servait à créer des attroupements dans Boulogne aux mêmes fins que ceux que créait Mme La Grandeur.

Tout le long de l'avenue tracée en ligne droite qui va de Boulogne à Auteuil, il y avait, de deux en deux arbres, des sortes de cuvettes carrées destinées à recevoir les cailloux d'empierrement de la route.

Pendant plusieurs semaines, nous avons vu des individus couchés à plat ventre, dans chacun de ces trous. C'étaient, nous a-t-on affirmé de diverses parts — et avec toutes les chances possibles d'exactitude — des agents de la police politique, occupés à guetter

des conspirateurs couchés dans d'autres cuvettes à pierraille et que l'on croyait prêts à tirer sur Napoléon III lors de sa quotidienne apparition.

Rien n'était curieux à voir comme le rapide passage de cet homme gibier entre ces deux rangs de chasseurs à l'affût.

A Boulogne, on racontait des histoires plus ou moins authentiques, plus ou moins amplifiées de ce qui se serait passé au Palais de Saint-Cloud, telle entre autres celle d'un cent-gardes qui aurait tenté d'assassiner l'empereur, qu'on aurait tué sans jugement, et dont on aurait fait disparaître le cadavre. Mais cela se chuchotait entre gens bien sûrs les uns des autres et à voix très basse.

CHAPITRE III

La liberté de lire. — Les premiers journaux d'opposition. — L'assassinat de Victor Noir. — Louis Ulbach. — La tendresse de Ranc. — Deux majuscules. — En revenant de Neuilly. — Les cafés politiques du boulevard Montmartre. — La bombe sternutatoire.

A l'âge où nous étions déjà des grands garçons nous n'avions entendu que des histoires sans portée et sans consistance; nous ignorions donc tout de ce qui s'était passé dans la vie publique de la France au delà du règne de Napoléon Ier. Les cours d'histoire qu'on faisait dans les classes supérieures escamotaient la Révolution et s'arrêtaient à Waterloo. Pour tout ce qui pouvait éveiller en nous le sentiment de solidarité avec les autres humains, une seule impression m'est restée des premières années de l'Empire. C'est la conscience d'un vide absolu, c'est la notion d'un silence apeuré. Tout ce qui touche à la vie nationale, toutes les manifestations de la pensée libre, tout était supprimé. Les Chambres

sont muettes, les corps savants sont muets, le monde de la pensée et de la science est à la merci de la police. Celle-ci donne le bon à paraître des journaux, elle éclabousse de ses estampilles les livres. Il est impossible de lire ce qu'elle défend de lire. L'exemple de Claretie poursuivi pour avoir rendu compte du livre de Ténot n'est pas une rareté; ce livre formidable que sont *les Châtiments* de Victor Hugo a pu rester inconnu pendant plus de dix ans pour presque tous les jeunes gens de ma génération.

Personnellement, et quoique je fusse mêlé au monde des Lettres, je n'ai pu le lire que vers 1864 ou 1865, c'est-à-dire douze années environ après qu'il fut publié. Et encore n'était-ce que dans des conditions singulièrement périlleuses, sinon pour moi, du moins pour le camarade qui m'avait prêté son introuvable exemplaire. Ce camarade n'était autre que Stéphane Mallarmé, qui, tout en faisant des vers, enseignait — ou plus probablement, n'enseignait pas — l'anglais au collège de Tournus. Il avait eu, je ne sais comment, un exemplaire d'une édition des *Châtiments* sur papier pelure bleu, d'un format qui simulait une lettre de commerce et entrait dans une enveloppe comme une missive ordinaire. La poste me l'ayant apportée comme lettre de Tournus et Mallarmé ne cessait de m'en réclamer le retour comme lettre; mais je m'acharnais à lui répondre que je ne lui ferais pas courir le risque d'une destitution, qui eût été certaine si quelque indiscret l'avait vu ouvrir ma soi-disant lettre, et je me refusais avec acharnement à lui rendre son cher petit volume autrement que de la

main à la main, quand nous nous retrouverions au temps des vacances.

J'avais un précédent pour agir ainsi : mon père, officier ministériel expérimenté, ayant été en Belgique, y avait acheté *Napoléon le Petit* et au moment de retraverser la frontière de France, il avait eu à se débattre entre l'envie de terminer la lecture de ce livre introuvable et la crainte d'une révocation si quelque sbire le voyait ; et en dernier ressort il l'avait jeté par la portière du wagon en territoire belge.

Des exemples analogues ne seraient que trop faciles à trouver, mais je m'en abstiens. Ceux-là seuls dont j'ai été témoin ont suffi pour diriger ma conscience.

J'ai été mêlé dès ma première jeunesse à divers groupes d'hommes, jeunes comme moi, passionnément adonnés aux choses des lettres et pour qui la révélation, prodigieusement tardive, des événements qui avaient fondé le second Empire avait été un sujet de révolte. Le silence qui s'était fait autour de ces événements durant les années de leur formation intellectuelle, morale et politique leur apparaissait comme une injure sanglante, comme un mensonge insultant. A certaines heures, le silence est le plus cynique, le plus abominable des mensonges.

Et quand, au retour des proscrits de Décembre, les témoignages vivants, la tradition orale, vinrent compléter ce qu'il n'avait été possible d'écrire, alors ce fut pour quelques-uns d'entre nous, le coup de fureur qui nous jeta dans la mêlée du journalisme politique.

Le premier journal qui se fonda pour faire face à l'Empire fut le *Rappel*. Sa rédaction se composait des revenants de 1848 et de tout jeunes gens qui tous étaient nos camarades. Les hommes d'un âge intermédiaire, c'est-à-dire, ceux qui avaient atteint leur développement pendant la période de l'Empire étaient rares, très rares même, aussi bien au *Rappel* que dans les trois ou quatre autres journaux dont l'apparition suivit celle de l'organe que venaient de créer Victor Hugo, Vacquerie et Meurice.

Les hommes de cette période intermédiaire se tenaient dans une sorte de juste milieu, dans une opposition plutôt libérâtre que libérale, plutôt doctrinale et orléaniste que tout autre chose. Les grands chefs de ce parti étaient des écrivains de très grand talent et notamment ceux de la promotion de l'Ecole normale : « Assolant, Taine, Weiss, Paradol, About, Sarcey. » Ils étaient tout prêts à passer dans le camp adverse ; About, Paradol, Weiss, en firent la preuve.

Après le *Rappel*, étaient venus, dans un ordre peu présent à ma mémoire, le *Réveil* dirigé par Delescluze retour de Cayenne, la *Marseillaise* dirigée par Rochefort et où travaillait mon compagnon de bohème, Bazire — ce même Edmond Bazire à qui j'avais intenté un procès en diffamation lorsqu'il m'avait dans cette même *Marseillaise* gratifié du titre de « Prince » et ce même Lavigne qui faisait partie d'une association de cinq malfaiteurs de lettres (dont j'étais l'un) ayant pour but d'alimenter les petits journaux de *nouvelles à la main*, bons mots, inepties et calembredaines tirés des recueils d'anas ou de nos propres cervelles et ne pouvant servir qu'à augmenter l'abrutissement d'un public déjà

abruti. Mais le temps était fini de rire et Lavigne, « j'm'enfichiste » convaincu, était entré à la *Marseillaise*, bien moins pour y gagner quelque argent que parce qu'en cet endroit on cassait de la vaisselle. Tout au contraire, en digne petit-fils de mon vieux jacobin de grand-père qui, lorsque, soit mon père, soit d'autres, parlaient des « horreurs de la Révolution », ripostait avec une parfaite tranquillité : « Mes enfants, si vous aviez vécu en ce temps-là, vous en auriez probablement fait beaucoup plus », j'avais cherché ma place dans des journaux moins tapageurs, mais plus solidement armés contre l'Empire. Ce fut d'abord au *Rappel*, dont la vogue à ce moment était immense; Vacquerie m'en ouvrait a grande porte et j'y travaillais par intermittence, en attendant une rubrique disponible. Puis Louis Ulbach ayant trouvé, de concert avec l'éditeur Le Chevalier, les fonds nécessaires pour transformer en un grand journal politique, sa petite brochure *La Cloche*, inspirée du type de pamphlet, créé par le russe Alexandre Herzen, ou, si vous préférez, analogue à *La Lanterne* de Rochefort, et *Au diable à quatre* de Lockroy, il m'y fut réservé une place.

Le journal *La Cloche*, tel qu'il était à la fin de l'Empire, mérite une mention spéciale, et il est curieux de passer, au delà de quarante ans écoulés, la revue de ses collaborateurs. Voici d'abord, flasque et remuant, le patron Ulbach, un gros homme au nez pointu chaussé de lunettes toujours brillantes. Edmond About l'avait défini : « une burette d'huile dans laquelle on a mis du vinaigre ». Il avait du talent, des lettres, du savoir, une certaine bienveillance, mais il était perpétuellement rongé par un

arriéré de dettes, d'origine tout à fait honorable sans doute, qui, faisant sans cesse boule de neige, le rejetaient chaque fois, à la recherche de son salut, dans des complications d'affaires de jour en jour plus impraticables. Il y perdait une partie de son esprit: son talent même en souffrait, mais, contrairement à beaucoup de journalistes nouveau-jeu, il n'y perdait jamais, que je sache, ni l'indépendance de ses critiques, ni un atome de sa liberté ou de sa fidélité politiques.

Ulbach avait groupé autour de lui quelques hommes pour la plupart jeunes encore.

Le doyen de ses collaborateurs quotidiens était Ranc, celui-là même qui devint le bras droit de Gambetta. Auprès de lui travaillait Georges Périn qui occupa une place très importante au gouvernement de la Défense Nationale et joua par la suite, un rôle prépondérant à la Chambre des députés partout où se traitèrent les questions coloniales, alors toutes nouvelles dans le Parlement français. Steenackers, qui organisa le service des postes pendant la Défense Nationale, était aussi de la maison; et de même Marcelin Pellet, encore un futur collaborateur de Gambetta à la *République Française*. Entré exceptionnellement jeune à la Chambre, il devint le gendre du directeur de la *République Française*, Scheurer-Kestner; il occupa des postes diplomatiques très importants. Il est, à l'heure où j'écris, ministre à la Haye. Il y avait Gabriel Guillemot; celui-là est oublié; il n'était que journaliste, mais il l'était bien. A nous deux Guillemot nous occupions alternativement la même rubrique; notre besogne consistait en des articles fantaisistes contre l'Em-

pire que nous nous efforcions de rendre aussi féroces que nos moyens nous le permettaient.

L'homme gai de la troupe s'appelait alors Gaston Perrodeaud. Mais, après la Commune, il changea de nom, et pour cause. Il se fit alors dans la presse, sous son pseudonyme de Gaston Vassy, une assez jolie place de chroniqueur et d'informateur.

Comme il avait pris part aux aventures de la Commune sous son vrai nom, il avait cru prudent de retourner sa tunique, et était entré dans les journaux réactionnaires où il tapait de toutes ses forces sur ces affreuses canailles de communards. Il était né comme ça, il avait le goût des aventures et aurait tué père et mère pour faire une bonne blague. Tout lui était sujet de rire. C'est ainsi qu'il inventa et raconta en détail le suicide de je ne sais quel général, histoire de plaisanter; mais le vieux militaire se rebiffa, si bien que Gaston Vassy fut poursuivi et pinça quelques mois de prison. Faute de place convenable dans d'autres prisons, il fut incarcéré à la Conciergerie. Pour se constituer prisonnier il fit atteler son phaéton à deux chevaux, car il avait équipage; un domestique en livrée portait ses valises. Les gardiens de la prison, qui n'avaient jamais reçu de pensionnaire aussi distingué, s'empressèrent de prendre et de porter les colis élégants de ce client, et, tels les garçons d'un hôtel de premier ordre, ils les portèrent avec respect dans sa cellule.

L'amusement qu'il avait eu lors de cette entrée faisait oublier à Gaston Vassy l'ennui de sa réclusion; chaque matin, sur le quai de l'Horloge, les deux chevaux et le phaéton défilaient, et leur maître placé devant l'une des baies du préau les saluait de la main.

Une seule fois dans toute sa vie, au printemps de 1870, Perrodeaud fut tout autre que le fantaisiste qu'il était sans relâche. Ce jour-là, dans la salle de rédaction de *La Cloche,* ni lui, ni personne n'avait la moindre envie de plaisanter, je vous l'assure! Nous étions prêts à toutes les violences. Sortant de son cabinet et entrant dans la petite salle où nous travaillions, Ulbach nous était apparu la face blanche de rage et il avait crié, la voix assourdie par la fureur :

« Pierre-Louis Bonaparte vient d'assassiner Victor Noir!! »

Pour avoir une idée juste de la scène, il faut se rendre compte du lieu dans lequel elle se passait. Les bureaux du journal *La Cloche* n'étaient pas somptueux, il s'en faut de tout. Ils étaient installés rue Coq-Héron, n° 5, dans un entresol appartenant à la grande imprimerie de journaux de Dubuisson. On y accédait par un escalier très usé et où la caresse du balai n'avait pas passé depuis bien des années; on y entrait par une petite porte donnant sur une sorte de vestibule large de deux mètres et long d'autant, lequel donnait accès sur la salle de rédaction meublée, en tout et pour tout, d'une table qu'entouraient des chaises d'occasion.

Elle était éclairée par des fenêtres basses et étroites donnant sur une cour sombre. L'unique garçon chargé de l'entretien du local était toujours en courses, si bien que la poussière chaque jour plus épaisse y demeurait tranquille, et n'était jamais dérangée que par les vêtements des rédacteurs qui s'y aventuraient. Sur le côté de cette salle se trouvait — un peu moins poussiéreux parfois, — le cabinet

directorial, petite chambre meublée d'une pauvre table à tiroirs et d'un ou deux fauteuils. Le papier déteint qui tapissait les murs était caché par des caricatures d'André Gill, de Durandeau et de Carjat.

Nous étions tous dans la salle de rédaction occupés à nos besognes diverses, lorsque ce coup de tonnerre « Victor Noir vient d'être assassiné par Pierre Louis Bonaparte! » éclata sur nous. Certes Louis Ulbach, gélatineusement ventru et la face barrée par ses besicles à gros verres, n'était pas beau d'habitude. Nul être humain n'était d'ordinaire moins imposant que lui. Mais à ce moment-là il eut une expression de révolte et de désespoir tels que le ridicule de sa personne physique se transformait en quelque chose de superbe, de shakespearien et de très noble. Ce poussah à lunettes eut en cette minute une allure épique. Sans un commentaire, sans un mot, il rentra dans son cabinet, et là, il écrivit un article d'une quarantaine de lignes tout au plus, tumultueux et brûlant comme une coulée de lave, et d'une beauté telle qu'il pourrait et devrait figurer dans les anthologies à côté du *J'accuse* de Zola.

Il faut se rendre compte bien exactement de notre stupeur et de notre rage, savoir quelle affection nous avions tous pour Victor Noir, ce grand gosse, — passez-moi cette expression malsonnante, elle est la seule qui définisse exactement. Ce colosse doux et bon, d'une ignorance touchante, était émouvant, à force de bon vouloir à apprendre toutes choses. Pour chacun de nous il était tout à la fois un jeune frère et un enfant gâté. Il n'avait guère que vingt-trois ans, sa taille et sa carrure

étaient celles des cuirassiers de la grosse espèce. Malgré notre tristesse, nous ne pouvions retenir un sourire à l'idée de ses mains énormes prisonnières dans des gants, car, pour la première fois à notre connaissance, il avait mis des gants, voulant se présenter en homme du monde devant une Altesse impériale.

Je n'ai nulle envie de défendre Pierre Bonaparte, mais il est certain que l'apparition de Victor Noir chez lui a pu le troubler. Il y a lieu de supposer qu'en voyant Victor Noir et en entendant la grosse voix brutale et faubourienne de ce quasi-géant d'autant plus bizarre qu'il s'efforçait de paraître distingué, Pierre Bonaparte a été pris d'une folie passagère; lui qui avait, notamment à l'affaire de la Zaatcha où il avait déserté devant l'ennemi, donné les plus belles preuves de lâcheté, aurait tiré par peur. Il n'en était pas d'ailleurs à son coup d'essai: dans sa jeunesse il avait été en Italie mêlé à des histoires très sombres, et ce n'avait pas été pour son seul plaisir qu'il avait longtemps résidé aux États-Unis, d'où il serait parti plus brusquement qu'il ne l'aurait souhaité.

Nous n'étions pas encore remis de notre première secousse quand Ranc entra dans la salle de rédaction en criant : « Vous savez la nouvelle, ils viennent d'assassiner Victor Noir!!! »

Ranc occupait dans la presse républicaine des dernières années de l'Empire une place toute particulière. Bien qu'il fût encore relativement jeune, il avait déjà à son actif plus de vingt années de dévouement et de misère qui nous inspiraient un grand respect.

Le bagne politique, l'évasion, la misère dans l'exil l'avaient rendu défiant à l'excès. C'était une façon de hérisson incapable de se laisser aborder même par les gens qui venaient à lui par respect et par sympathie; mais à partir de cette minute-là, j'ai vu, une fois pour toutes, le véritable Ranc derrière le bourru, le bougon, le hérisson, qu'il feignait d'être. La tendresse, la bonté profonde pleuraient dans les mots de colère qu'il proférait en parlant du jeune enfant qui venait de tomber. Il semblait que deux sentiments se mêlaient dans la musique que l'état de son âme donnait à ses paroles : la douleur d'un grand frère de qui l'on venait de tuer le frère cadet, la douleur du patriote dont le cœur saigne devant l'abaissement et l'humiliation où est tombée la Patrie!

Et de ce jour-là, soit qu'il fût aimable, soit qu'il fût bougon, j'ai aimé également, profondément Ranc, et pour toute la vie. Je n'ai jamais d'ailleurs fréquenté un homme aussi peu aimable et qui eût groupé autour de lui autant de solides, de respectueuses, de tendres amitiés.

Les origines de l'assassinat de Victor Noir sont si mal connues que je crois utile de les rappeler, ne fût-ce que parce que mon camarade Lavigne y joua l'un des rôles principaux.

Ernest Lavigne, qui n'avait pas perdu le pli normalien, avait écrit, au bruit des fers à repasser de sa blanchisseuse et amie de la cité Bergère, une sorte d'histoire vraie de la famille Bonaparte et en particulier la biographie de Pauline, et l'avait fait paraître dans *La Marseillaise*. Votre serviteur, qui vivait souvent auprès de Lavigne, n'est pas absolu-

ment certain de n'y avoir point été pour quelque chose. De vieux bouquins retrouvés dernièrement l'incitent à se le rappeler très vaguement — peu importe d'ailleurs.

Après Lavigne vint Pascal Grousset qui, dans un journal corse, continua la besogne que Lavigne avait commencée à Paris. Pierre Bonaparte leur riposta à tous deux dans un journal corse, avec sa grossièreté habituelle. Lavigne lui envoya ses témoins et Pascal Grousset les siens, et c'est ainsi que fut déclanché le ressort qui allait faire faire au gouvernement impérial un soubresaut désastreux et l'obliger à se jeter dans le chemin de la guerre pour tenter d'y retrouver son équilibre.

A distance, on se rend difficilement compte de l'état d'exaspération où l'assassinat de Victor Noir nous avait tous portés! Partout, même en dehors de nos milieux un peu spéciaux, l'indignation fut telle que, séance tenante, l'Empereur se vit contraint à convoquer la Haute Cour de Justice, pour qu'elle eût à juger son cousin Pierre. L'avis de convocation qui parut à l'*Officiel*, était imprimé, ou, si l'on préfère, orthographié d'une façon très spéciale et tout à fait édifiante. Les mots Notre et Famille étaient écrits avec un N majuscule et avec un F majuscule, tandis que les mots Cour et Justice devaient se contenter d'humbles caractères en bas de casses. Il n'y avait pas là un incident fortuit, et dans le monde hiérarchisé, friand d'étiquette et de protocole, ces petites choses-là étaient de grandes choses.

Chacun de nous, en ce jour de colère, faisait sa arpt de besogne, et ces effets de majuscules étant du

domaine des articles dont j'étais chargé ainsi que Gabriel Guillemot, je tartinai là-dessus quelque chose de très violent et de très court, qui sonnait encore assez haut dans le numéro où tout était monté à un ton de violence enragée.

Le lendemain de l'enterrement Victor Noir, au moment où j'arrivais avenue du Roule, près de la maison mortuaire, je m'aperçus que j'avais dans ma poche *La Cloche* contenant mon petit bout de texte furibond et — bien entendu — signé de mon nom. On s'attendait à des coups de sabre et à des bagarres; or, sentant ce journal sous ma main, je réfléchis que si j'étais arrêté, ces cinquante ou soixante lignes de ma fabrication suffiraient à me faire envoyer à Cayenne ou même à me faire bénéficier des fusillades sommaires, s'il plaisait à M. Louis Bonaparte d'en ordonner.

Néanmoins, pour ne pas perdre mon numéro, j'en gratifiai un brave concitoyen anonyme et non responsable, venu comme moi pour assister à l'enterrement de Victor Noir.

Je n'ai pas à raconter l'enterrement de Victor Noir. Nous étions arrivés à Neuilly individuellement, et nous nous étions retrouvés, soit autour de la maison mortuaire, soit dans le cortège; et nous revenions en groupes peu nombreux, nous félicitant d'avoir, par nos avis ou par ceux de nos camarades plus écoutés, réussi à éviter un massacre, une boucherie inutile. Il y avait en effet des canons sur le pont de Courbevoie et des turcos dans les fortifications. On évaluait à trente mille coups de feu, au maximum, ce que nous, les « émeutiers », nous aurions pu tirer : nous n'aurions pas tenu dix minutes!

A travers la foule écoulée, nous étions entre camarades et appartenant presque tous à cette fameuse bande à Nina dont j'ai parlé par ailleurs; quand nous descendîmes les Champs-Élysées, il ne restait guère plus, de la foule compacte qui assistait à Neuilly, qu'un petit groupe de six ou sept enragés parmi lesquels je vois, à côté de votre serviteur et de Claretie, son ami de collège, Edmond Bazire, Camille Pelletan et deux ou trois autres non moins compromis et non moins mal notés que nous-mêmes, mais dont les noms ne me reviennent point à l'esprit.

Tout autour de notre petite phalange, et de quelques autres qui n'étaient guère plus nombreuses, éparpillées dans les Champs-Élysées, cavalcadaient, sabre au clair, des escadrons de cavalerie. Tout à coup on vit accourir sur la chaussée presque déserte et filant au trot allongé d'un excellent cheval, un coupé; par la portière de droite, un grand bras, terminé bien entendu par une main, agitait sans interruption une médaille de député. Le propriétaire de ce bras, de cette main, de cette médaille se montrait le moins possible. Quelle était cette main? Quel était ce bras? Quelle était cette médaille? aurait dit la dernière ligne d'un feuilleton de Ponson du Terrail. Cette main, ce bras, cette médaille étaient le propre bras, la propre main, la propre médaille de M. Henri de Rochefort-Luçay, député de Paris, filant vers le lieu d'asile du palais Bourbon, cependant que les camarades allaient d'un pas tranquille sur cette façon de champ de bataille qui n'était pas moins dangereux qu'un autre.

Nous n'avons pas crié vive Rochefort.

La soirée que nous avons passée, Perrodeaud et moi, restés seuls au bureau de la rue Coq-Héron, le soir de l'enterrement de Victor Noir, est de celles qu'on n'oublie pas. Chaque fois qu'on tournait le bouton de la porte nous nous disions mutuellement : « Vlan, ça y est. On vient nous chercher. Les voyageurs pour Lambessa ! en voiture ! »

L'année 1870 avait mal commencé pour l'Empire, qui, en guise de cadeau du jour de l'an, venait de gratifier la France du ministère Ollivier. Huit jours exactement après l'arrivée au pouvoir de ce nouveau gouvernement, le crime d'Auteuil soulevait la France. Puis, dès le lendemain de ce crime, Ollivier accumulait faute sur faute, cependant que, de notre côté, nous devenions de plus en plus violents. Chaque jour, de nouveaux incidents surgissaient, qui n'étaient que la suite d'incidents déjà violents survenus l'année précédente.

Ceci étant de l'histoire proprement dite je n'aurai garde de m'y appesantir.

Au procès de Pierre Bonaparte à Tours, l'assassin fut acquitté, et l'un des nôtres sur lequel il avait tiré fut condamné à quinze jours de prison pour l'avoir appelé assassin. Partout le trouble était tel que le gouvernement impérial crut devoir se refaire une virginité. Il inventa alors à cet effet cette extraordinaire opération politique appelée le plébiciste. Il demanda au peuple français s'il approuvait l'établissement de l'Empire dit « libéral » et s'il entendait consacrer une fois de plus la puissance née du Deux-Décembre. Alors, ce fut de notre part, un redoublement d'efforts.

Quoi qu'on fît, la marée révolutionnaire montait, montait toujours, et chose plus curieuse, à tel point que un huitième de l'armée impériale vota contre l'Empire.

A cette époque, il y avait dans Paris deux centres révolutionnaires; l'un était placé sur la rive gauche, aux alentours de la place Saint-Michel, dans les rues avoisinant la partie inférieure de la rue Saint-Jacques, l'autre tenant ses assises sur le terrain que limitent, d'une part, la rue Vivienne et la rue Montmartre; d'autre part, la rue du Faubourg-Montmartre et le passage Jouffroy.

Au coin de la rue Montmartre, il y avait le café de la Porte Montmartre, endroit pacifique s'il en fût un au monde, où Ponson du Terrail chaque jour venait s'installer pour écrire son feuilleton de *Rocambole*, et pour se livrer aux douceurs du noble jeu de dominos. Il avait pour partenaire, soit un annoncier inoffensif et à prétentions littéraires, personnage sans importance, soit Charles Monselet, le poète et le gastronome le moins révolutionnaire que j'aie connu. *Rocambole* et les dominos alternaient avec une parfaite tranquillité à la lisière de cette fournaise qu'était le reste du faubourg Montmartre. Son plus proche voisin était le café de Suède, là se trouvaient les aspirants révolutionnaires : des caricaturistes de second plan, des rédacteurs ou aspirants rédacteurs de petits journaux satiriques mêlés à tout un monde de vagues cabotins et de comédiens de moyenne valeur. Histoire de se faire connaître de leurs anciens, les jeunes révolutionnaires faisaient la navette entre le café de Suède et le café de Madrid qui lui faisait face. Dans ce der-

nier, venaient s'attabler, vers cinq heures, des révolutionnaires qui s'appelaient Delescluze, Cournet, Germain Casse, Pascal Duprat, bien d'autres encore. C'était une sorte de foire aux idées, une sorte de foire aux colères.

Autant le public du café de Madrid était important et sérieux, autant celui du café de Suède ne l'était guère. Il y avait là, je l'ai déjà dit, des gens de toutes sortes parmi lesquels tout un lot d'inventeurs qui prêtaient souvent à rire : ou je me trompe fort, ou c'est parmi ces gens-là que sévissait l'inventeur de la fameuse bombe sternutatoire.

Vous ne savez pas ce qu'était que la bombe sternutatoire ? C'était un engin d'une innocente simplicité et d'une application si facile que son inventeur, s'il vit encore, ne doit pas avoir encore compris pourquoi le gouvernement de la Défense nationale ne l'a pas adopté avec enthousiasme. C'était soit une bombe, soit à la rigueur une boîte à mitraille, qu'on aurait chargée avec du tabac à priser. En éclatant, le projectile eût pu aveugler une partie des soldats ennemis, et eût provoqué chez les autres des crises d'éternuement si violentes qu'ils eussent été ahuris et démoralisés, au point de se débander.

CHAPITRE IV

Une algarade de la Princesse Mathilde. — Le fils de Louis Bonaparte et le fils de Eugène Cavaignac. — Les fausses nouvelles. — *La Marseillaise* sur un omnibus. — Les Jomini d'estaminet. — Garçon, des allumettes! — Les va-et-vient de deux beaux zouaves. — Les premiers engagés volontaires. — Une jeune fille admirable. — Si vous voulez de moi... — Devant l'affiche blanche. — Exaspération d'un vieil officier. — Nous tentons de partir. — Comment furent reçus les 1800 volontaires. — Rencontre joyeuse. — Le Philosophe qui a emporté une femme légère dans une hotte de chiffonnier. — Dispersion de notre petite troupe.

Et bientôt après les secousses de l'affaire Victor Noir, du plébiscite et des luttes qui s'y rattachaient, vint la déclaration de guerre.

Je n'aurais garde d'écrire sur ce sujet des choses que chacun est censé connaître.

Le plus lamentable de la situation dès le début de la guerre fut que la folie qui sévissait à Saint-Cloud et dans une certaine presse, faisait tache d'huile répandue sur une large partie de la population.

La seule personne de l'entourage de l'Empereur qui garda son bon sens à cette heure tragique fut la princesse Mathilde, si toutefois est exacte l'anecdote qui me fut contée dès le surlendemain du départ de l'Empereur pour l'armée, par un des amis les plus intimes de la Princesse.

Dès la minute où elle apprit que le Prince impérial devait accompagner son père, elle accourut à toute vitesse au château de Saint-Cloud. La première personne qui l'aborda fut le jeune prince; il lui dit :

— Tu sais, ma tante (il l'appelait ma tante), si tu es venue ici pour donner des conseils à papa, faut pas. Il est d'une humeur de dogue, papa.

La Princesse, qui n'était pas en disposition de rire, bouscula le pauvre marmot qui lui barrait la route pour essayer de la calmer, en lui disant : « Toi, moutard, fiche-moi la paix et laisse-moi passer. » Puis elle traversa, en coup de vent, les divers salons et elle se dirigea vers celui où se trouvait l'Empereur ayant autour de lui toute la foule de grands dignitaires de l'État, ministres, amiraux, maréchaux ; tous, profondément inclinés, lui firent la place libre pour qu'elle passât. Mais déjà du seuil, elle avait commencé à crier :

— Ah çà, Louis ! est-ce que tu es devenu complètement fou de vouloir emmener cet enfant-là sur les champs de bataille ?

Stupéfaction des amiraux, ministres, maréchaux et autres personnages de marque qui cherchaient une contenance convenable envers la Princesse et respectueuse envers l'Empereur.

On n'imagine pas facilement, lorsqu'on n'a jamais

rien vu de semblable, ce qu'était l'attitude que des hommes arrivés aux plus hautes situations sociales, avaient devant ce petit, que la princesse appelait irrévérencieusement « moutard ». J'en ai été témoin une fois et j'en ai gardé le souvenir écœurant.

L'Empereur avait eu l'idée bizarre de faire présider le Concours général de 1869, par ce garçonnet de treize ans. La distribution des prix du grand concours avait lieu, à cette époque, dans le vieil amphithéâtre de la vieille Sorbonne. Il y vint en petite veste et en culottes courtes. On avait installé au milieu de l'estrade un vaste fauteuil de bois doré, couvert de brocart rouge, dans lequel il tenait si peu de place qu'il semblait s'être posé là pour faire une farce. Dès qu'il s'y fut assis on vit défiler, pour l'édification de l'élite de nos lycées, des maréchaux de France, aux habits brodés sur les coutures des manches, sur les coutures du dos, sur les coutures de leurs pans d'habits à queue de morue, et des amiraux, brodés de même, et de hauts magistrats, la toque à la main et traînant leur simarre; tous s'arrêtaient devant ce petit bonhomme, perdu dans cet immense fauteuil, courbaient le dos en jetant leurs bras en avant, jusqu'à ce que leurs bras touchassent presque terre; puis, se relevaient doucement, sans crainte des tours de reins ni des lumbagos.

Le malheureux petit bonhomme, assis sur le bord de son fauteuil, les jambes trop courtes et les pieds dans le vide, répondait de la tête et, n'était la sobriété du geste, on eût pu le comparer au petit singe qui trône sur les orgues de Barbarie et auquel le dévideur de musique dit, répète, pour avoir un sou : « Jacquot, salouez li mossiou. »

Peut-être aurais-je oublié cette cérémonie quelconque, à laquelle j'assistais très probablement pour des raisons de besogne, si elle n'avait été marquée par un fait auquel les événements qui l'ont suivi a donné un intérêt historique assez particulier.

Tout se passait fort bien. Le petit prince remettait de temps en temps un prix à quelque potache sensiblement plus âgé que lui et le train-train de la distribution demeurait d'une banalité parfaite, quand un incident troubla la fête. Le professeur qui appelait les lauréats proclama de sa plus belle voix ce nom et ce prénom : Cavaignac, Godefroy. Alors un grand garçon maigre se leva pour aller chercher son prix. Mais, en même temps, je vis à quelques mètres de là, dans la loge réservée aux parents des lauréats, une femme grande, mince, au visage implacable, qui se dressa de toute sa hauteur, et d'un geste qui ne supportait ni hésitation ni réplique, ordonna à son fils, c'est-à-dire au fils d'Eugène Cavaignac, ancien Président de la République de 1848, de ne pas bouger de sa place. Et ce fut une minute émouvante que celle où se trouvèrent face à face le fils de Napoléon III et le fils de Cavaignac, cependant que la veuve du Président de 1848, tout de noir vêtue, se dressait comme le spectre d'une haine impérissable.

Bientôt une partie de l'auditoire s'était levé, battait des mains, acclamait la mère, et de ses bravos soutenait le fils.

Le Prince impérial, les pieds suspendus dans le vide, perdu dans son fauteuil trop grand pour lui, regardait tout avec l'air de confusion étonné d'un

enfant qui ne sait point de quoi il s'agit, mais qui se sent tout de même mal en point.

Croyez-en un témoin oculaire, le premier mouvement du jeune Godefroy Cavaignac avait été d'aller chercher son prix que déjà le jeune Prince avait reçu des mains de l'appariteur. Sa mère dut lui dire deux ou trois fois, par gestes, de se rasseoir.

Peut-être bien que si la princesse Mathilde avait été consultée avant qu'on envoyât le petit prince à la Sorbonne, elle aurait, avec son grand bon sens, dit à son impérial cousin :

— Dis donc, Louis, serais-tu devenu fou que tu exposes cet enfant à recevoir des outrages à ta place?

Bientôt après que le malheureux petit prince eût reçu le baptême du feu, ramassé sa première balle et cueilli son dernier trèfle à quatre feuilles, les nouvelles tronquées arrivèrent, puis les nouvelles.

Habitant la rue Vivienne, au coin du boulevard, je ne pouvais manquer d'assister à tout ce qui se passait en cet endroit. Je me trouvais au coin de la rue de Richelieu, lorsque les journaux de quatre heures publièrent une dépêche annonçant une victoire remportée sur les Allemands, rejetés en masse dans les carrières de Jeumont.

A ce moment passait sur le boulevard le fameux ténor Capoul et la cantatrice non moins illustre Marie Sass. La foule les hissa, pour ainsi dire, sur l'impériale d'un omnibus et il fallut que, de là-haut, ils entonnassent à pleine voix, *La Marseillaise*. Oh ! quelles voix puissantes ils avaient tous deux ! Il faut les avoir entendus à cette minute-là, pour avoir la notion de cet « Aux armes, citoyens ! » qui fut repris à l'unisson par les milliers de spectateurs

qui, s'étouffant les uns les autres, entouraient l'omnibus. C'était là une formidable sensation d'art et qui cependant ne me donna d'autre sentiment que celui de la formidable stupidité du peuple assemblé. Quand, deux heures plus tard, arriva la dépêche annonçant que cette soi-disant victoire était une défaite, — la première défaite, — ce fut en ce même centre de Paris comme un coup de stupeur, un coup de silence plus terrible en son néant que la formidable explosion de bruit à laquelle nous venions d'assister.

On ne saurait assez regretter qu'aucun Sébastien Mercier ne nous ait donné le tableau de ce que fut, à partir du mois de juillet 1870 et jusqu'au 4 septembre, tout particulièrement, ce petit coin de Paris où se passa la scène de la *Marseillaise* chantée au coin de la rue Richelieu et du boulevard ; je le regrette bien plus encore quand je me remémore les types héroï-comiques qui pullulaient alors à cette place. Il y avait notamment à la terrasse des cafés des personnages qui passaient en drôlerie tout ce que les fantaisistes pourraient imaginer. L'inventeur de la bombe sternutatoire n'était rien à côté des bons particuliers qui se piquaient de stratégie. Et ils étaient fort nombreux. Osait-on leur poser quelques questions indiscrètes, et leur demander par quel chemin ils avaient l'intention d'aller à Berlin ? Tout aussitôt ils vous regardaient avec l'air de mépris des gens qui ont la foi et pour qui cela leur semble devoir suffire à tout.

Les uns *parlaient* leurs plans de batailles et autant en emportait le vent, d'autres s'attablaient à trois ou quatre et constituaient une sorte de petit conseil

de guerre de leur façon. Il était rare que parmi ces gens il n'y en eût pas un qui, sortant un crayon de sa poche, dessinât des plans sur le marbre blanc des tables du café. Tous ces Moltke par accident, tous ces Jomini sans le savoir, n'étaient pas toujours entre eux parfaitement d'accord. Alors ils discutaient avec passion. Mais le plus beau de tous ces stratèges entre deux bocks, était celui qui s'occupait le plus spécialement de la prise des places fortes allemandes; car l'idée ne serait venue, ni à lui, ni aux autres, qu'il y aurait des places fortes françaises à défendre.

Il franchissait le Rhin comme un seul homme, sans s'occuper ni de la largeur ni de la profondeur du fleuve, ni encore moins de savoir si quelque Ehrenbreistein ou quelque Mayence ne l'arrêterait pas pour quelques instants. Il traversait la Forêt Noire aussi facilement que s'il était monté sur un âne de Montmorency. Il ne se laissait intimider par rien, il s'attaquait sans broncher à la forteresse de Landau ou aux autres forteresses du quadrilatère. Pour faire sa démonstration il s'emparait de quatre porte-allumettes en porcelaine, bien garnis. Il enlevait les allumettes, les groupait bien soigneusement près de sa main, puis mettant ses quatre pots de porcelaine devant lui sur la table, il commençait le siège de celle des trois forteresses qu'il entendait réduire en premier lieu; tout autour de lui, d'autres imbéciles écoutaient ses explications et contemplaient sa manœuvre. Comme il n'avait pas de soldats ni de plomb ni de bois ni autrement, il les remplaçait par les allumettes qu'il avait recueillies à cet effet, et qu'il utilisait à des marches et à des

contre-marches. Il en tirait de l'infanterie et de la cavalerie (il me semble qu'il avait complètement oublié l'artillerie) mais, comme il n'avait pas l'art d'économiser ses troupes, il venait un moment où il n'avait plus d'allumettes sur sa table ; alors il vociférait de sa voix de chef d'armée : « Garçon ! des allumettes ! » et, au bout d'un certain nombre d'allumettes par lui employées, les imbéciles qui étaient autour de lui assistaient à la reddition de la place investie.

Cette stupidité n'a probablement pas empêché plus d'un parmi eux de faire son devoir quand l'heure en est venue. Et parmi ceux-là qui à cette même place ne furent pas toujours exempts d'un comique excessif, j'ai plaisir à citer l'acteur Hamburger, la plus prodigieuse ganache du théâtre des Variétés et sans doute de tous les théâtres de Paris. Dans la vie privée il avait souvent l'art de continuer les plaisanteries de son inoubliable personnage de Calchas dans la *Belle Hélène*, ce qui n'empêcha point qu'il s'engageât au service de la France bien qu'il fût sujet hollandais et âgé de plus de cinquante ans.

A mesure que les événements devenaient de plus en plus graves on voyait, sur ce même coin de boulevard, apparaître à chaque instant un camarade qui venait faire ses adieux aux autres habitués du même lieu. On y voyait aussi les gens qui aimaient à se montrer. Pendant plusieurs jours on contempla deux superbes zouaves, l'un et l'autre hauts de six pieds, larges d'épaules, tous deux fort beaux garçons, en uniformes tout neufs et qui leur allaient infiniment mieux que ne vont d'habitude les uni-

formes pris au magasin d'habillement ; chacun de ces deux jeunes zouaves, quoique simple soldat, portait, suspendue à un beau ruban rouge tout neuf, la croix de la Légion d'Honneur. Et tout le long de ce boulevard, côte à côte, ils faisaient les cent pas allant et venant devant la terrasse des cafés.

Cela dura jusqu'à l'avant-veille de la bataille de Sedan, tant et si bien que nos deux zouaves y arrivèrent comme de simples carabiniers d'opérette, juste à temps pour être inscrits parmi les prisonniers.

C'étaient deux journalistes officiels très connus. Tous les boulevardiers de 1870 vous les nommeront.

Me préserve le ciel de jamais dire comment ils s'appelaient ! Aux environs de l'an 1900, — je ne sais plus exactement à quelle date, — un journal avait raconté tout au long l'histoire des promenades de ces deux zouaves de qualité, et tout aussitôt l'un des deux a riposté par un long discours, — sur papier timbré, s'il vous plaît, — menaçant le journal d'un procès s'il maintenait son récit. Le journal en question baissa pavillon, ce qui était la seule chose pratique et sensée à quoi il pût se résoudre, car il était bien certain d'être condamné faute de preuves juridiquement valables, si le procès avait lieu.

Je dois néanmoins remercier celui des deux à qui je dois de ne pas ignorer qu'il n'est pas prudent d'écrire le nom de certaines gens. Leur leçon m'a été utile. Quelque regret que j'en puisse avoir, j'en profiterai.

CHAPITRE V

Mon appel aux volontaires. — Je fais couper mes cheveux. — Mes premiers compagnons. — Une admirable jeune fille. — Palikao et l'homme à moustaches blanches. — On nous refuse des armes. — Palikao supprime le journal *La Cloche*. — Dispersion de notre petit groupe. — Les vieilles gaîtés de notre jeune escadron. — Le Philosophe à la hotte de chiffonnier. — Nous essayons de partir. — Réponse de l'Impératrice. — Le 4 septembre. — La révolte des *cipaux*. — Apparition de Gambetta. — Baroche *envahit* les Tuileries. — Je lui emboite le pas — Schœlcher à l'Hôtel de Ville. — La femme au jupon rouge.

Le lendemain de la défaite de Wœrth, un dimanche matin, en arrivant de la campagne, je trouvais, rue Coq-Héron, la dépêche qui annonçait le désastre de Mac-Mahon. Séance tenante, je demandais au patron de bien vouloir insérer dans le journal un petit bout de lettre dans lequel je sollicitais la permission d'établir au siège du journal une sorte de bureau d'enrôlement destiné à la création d'un corps franc analogue à ceux qui déjà existaient dans certains départements, aux frontières des Vosges. Naturellement, je m'inscrivais en tête de la liste d'enrôlement.

Le même jour et peut-être à la même heure, un

homme appelé Aronsohn (je ne réponds pas de l'orthographe de ce nom), monté sur une borne, ou sur une table, ou sur une caisse, au milieu de la rue, haranguait la foule et, à son tour, disant à peu près les mêmes choses que j'écrivais, il groupait des hommes de bonne volonté. Bientôt, grâce à lui, se constituaient les premiers éléments des francs-tireurs qui furent la terreur permanente des Allemands durant toute la guerre.

Ayant écrit ma petite lettre, je rentrai déjeuner dans ma famille, à Saint-James-Neuilly, un peu préoccupé de la façon dont j'allais aviser les miens de l'engagement que je venais de prendre. Mon rôle était d'autant plus délicat, que j'avais jusqu'alors parlé avec la dernière sévérité de messieurs les généraux du Deux-Décembre et de leurs collègues. J'avais toujours scandalisé mon entourage par la véhémence avec laquelle j'avais proclamé sans relâche mes opinions pacifiques et internationalistes, mon horreur du chauvinisme et mon mépris des glorioles de la gloire militaire.

Quand j'eus fais connaître les tragiques nouvelles que les journaux n'avaient pas encore eu le temps d'annoncer, ce fut autour de moi un cri unanime :

« Eh bien, si c'est ainsi, il faudra que tout le monde parte. »

A quoi je ripostai :

« Tout ça ne me regarde plus, je viens de m'engager. »

A la première minute, cela jeta, comme on dit, vulgairement, un petit froid dans la société, mais la surprise une fois passée, chacun trouva toute naturelle cette chose que tout le monde devait faire. Le

lendemain, mon premier soin, dès mon arrivée à Paris, fut d'aller faire couper à l'ordonnance mes cheveux que j'avais jusqu'alors portés très longs; quand je revins à la maison le soir ayant pour ainsi dire changé de tête, mon apparition jeta un nouveau froid. Il ne dura d'ailleurs qu'une seconde. Ces détails intimes seraient en eux-mêmes quelque peu ridicules s'ils représentaient un cas personnel, mais ils représentent l'état d'âme de millions de Français à cette même minute de l'Histoire de France. Comme sous le coup d'une décharge électrique, toute une génération surgit. instantanément transformée, transfigurée.

L'appel aux volontaires fait par Aronsohn et par *La Cloche* fut bientôt suivi d'un appel à peu près semblable paru dans le journal chauvin et bonapartiste le *Gaulois*; autre feuille du même genre, *Paris-Journal* l'imita. Les promoteurs de ces deux manifestes, étaient, d'une part, M. Mocquard, proche parent du secrétaire particulier de Napoléon III, et de l'autre un ex-officier supérieur du nom de Lafont, retour du Mexique.

Aronsohn obtint de réunir et d'exercer ses hommes dans les cours de ma vieille école Turgot, les volontaires de Lafont et Mocquart furent admis dans la cour du Palais de l'Élysée. Quant au groupe que je tentais de former, ses débuts furent d'autant plus difficiles qu'il avait pour origine une feuille d'opposition à l'Empire. Or nous vivions alors sous le régime de la loi dite de Sûreté générale à la faveur de laquelle le gouvernement pouvait coffrer les individus formant un groupe de plus de vingt-et-une personnes. Ranc, qui était la défiance en personne,

n'avait pas manqué de nous en avertir. Cela ne nous empêcha pas néanmoins d'aller de l'avant, ce qu'il trouva très naturel.

Dès les premiers jours il ne me vint que de rares adhérents. Ces braves gens étaient doublement braves; ils furent peu nombreux, c'est vrai, et j'eus à peine le temps de les connaître, mais j'ai, à tout jamais, gardé pour eux des sentiments d'admiration et de tendresse. Ah ! quels vaillants camarades ils eussent été s'il nous avait été permis de partir ensemble!

Parmi eux se trouvait un grand jeune homme bien découplé, le regard franc, la figure belle; c'était un simple employé de commerce attaché à une maison de tissus de la rue Vivienne.

Si obscur que puisse être son nom et ne fût-ce que pour savoir si le hasard ne voudra pas que ces lignes lui tombent sous les yeux, je le nomme. Il s'appelait Hottier. Puisse le bon vieux qu'il est peut-être encore aujourd'hui savoir qu'il y a quelque part un vieux bonhomme qui voudrait bien lui serrer la main.

Un matin que nous étions réunis, occupés à chercher un moyen de nous équiper au plus vite avec nos seules ressources jointes à celles que nous espérions obtenir d'une souscription ouverte au journal, Hottier interrompit notre amicale discussion pour nous dire : « Messieurs, ma sœur est en bas qui m'attend; verriez-vous inconvénient à lui permettre de monter ici afin de lui éviter de stationner dans la rue? »

Bien entendu, on invita Hottier à faire monter sa sœur. Après quelques instants il revint accompagné

d'une grande jeune fille élancée, d'aspect robuste, plutôt jolie malgré son masque quelque peu sévère, et gracieuse malgré la grande réserve de sa tenue.

Elle était, nous avait expliqué son frère, revenue en hâte de Saint-Pétersbourg où elle avait un établissement commercial: elle l'avait abandonné pour venir voir en France si elle ne pourrait pas s'y rendre utile durant la guerre. Toutes nos sympathies lui étaient acquises pleinement et sa façon de se présenter acheva de nous conquérir.

Elle s'assit à quelque distance de la table autour de laquelle nous étions groupés et, d'une voix câline, douce et du ton dont on parlerait à des vieux camarades, elle dit, posément, en toute simplicité, robuste et résolue :

« Voyons! d'abord, comment partez-vous? Moi, j'ai rapporté de Saint-Pétersbourg dix-huit cents francs. Je vous les offre. Si vous voulez de moi, cela ira tout seul, puisqu'alors je n'aurai plus besoin de rien. Je ferai ce qu'il y aura à faire et je soignerai les blessés, car il y en aura. »

Et cela ce fut si grand par la façon dont c'était dit, que nous n'osions plus nous regarder les uns les autres, tant nous étions émus. Deux de nos futurs camarades, les deux durs-à-cuire de la troupe, qui se trouvaient à ce moment près de la fenêtre, y restaient le nez contre la vitre pour qu'on ne vît pas qu'ils avaient des larmes dans les yeux.

Cela fut dit avec une tranquillité telle que nous en étions profondément émus et cependant rien ne nous parut ni plus doux ni plus simple que d'accepter l'offre comme elle avait été faite, de tout cœur et en toute simplicité.

Alors Mlle Hottier avançant sa chaise prit place autour de la table et ainsi nous eûmes un vaillant compagnon de plus.

Elle est peut-être, à l'heure présente, une douce grand'mère. Mais où qu'elle se trouve, puisse-t-elle, si jamais ces lignes parviennent jusqu'à elle, les recevoir comme un baiser sur ses cheveux blancs!

Les catastrophes qui se succédaient sans interruption forcèrent l'impératrice régente à se séparer d'Emile Ollivier. Elle le remplaça par le Maréchal Cousin Montauban duc de Palikao, l'auteur de l'incendie et du pillage du Palais d'Eté de Chine.

Or, un matin, arrivant de Neuilly, j'aperçus sur les murs même du Palais des Tuileries, l'affiche blanche par laquelle était annoncée la nomination du duc de Palikao à la présidence du Conseil. Vite, je descends de l'omnibus afin de la lire; j'étais là depuis quelques secondes lorsque vint se planter à côté de moi un robuste gaillard au torse de cavalier, pris dans une redingote que fleurissait une grosse rosette rouge, la figure barrée par une forte moustache de vieil officier. Alors, devant le mur du Palais de l'Empereur, là, au milieu du groupe de gens qui lisaient l'affiche, ce vieux soldat tout tremblant de fureur pousse cette exclamation que je transcris telle qu'elle m'est restée dans l'oreille et sans en prendre la responsabilité.

« Palikao! Nom de Dieu! Palikao! Mais, c'est une infamie! Palikao, c'est un voleur! Et ça, clamait-il, en enflant sa voix, ça, je le sais mieux que personne; j'ai été l'un des juges du procès où ç'a a été prouvé. Ah! nom de Dieu de nom de Dieu! »

Je tiens à le répéter, je ne suis ici que l'écho de

cet homme inconnu de moi, et que j'ai entendu par hasard dans la rue.

Puis, tel un spectre shakespearien, le vieil officier disparut dans la foule.

Il nous avait bien fallu reconnaître qu'il nous serait impossible de partir par nos propres ressources : mes camarades, apprenant que les Lafont-Mocquart et les Aronsohn devaient se rendre aux Tuileries demander les objets nécessaires à leur mise en route, me chargèrent d'y aller avec eux, pour étudier ce qui serait faisable. Je les rejoignis au Carrousel. Il y avait là, bien en ordre et en rang, à peu près 1.800 hommes de vingt à quarante-cinq ans, dont beaucoup étaient d'anciens soldats. Il était facile de voir par leur tenue qu'ils étaient généralement le plus pauvres.

Or, au mois d'août 1870, le remplacement militaire existait, et chaque remplaçant coûtait à cette date une bonne dizaine de mille francs. Ces 1.800 braves qui eussent rougi de se vendre, venaient s'offrir tout entiers et demander à se faire tuer gratis.

Je me mêlai à leurs rangs et nous allâmes au pas militaire jusqu'à la grille d'entrée des Tuileries, devant le joli petit arc de triomphe de Percier et Fontaine. Là, nous nous plaçâmes de front sur deux rangs. Après divers pourparlers, trois délégués furent autorisés à franchir la grille et à porter au Palais la demande de leurs commettants. L'un de ces trois, m'a-t-on affirmé, était le fils de Mocquart.

Après un quart d'heure d'attente, nous vîmes reparaître le fils Mocquart qui, de toute la force de

sa voix articula ceci, dont je ne change pas une virgule :

« L'Impératrice nous a fait répondre par le « comte (1) de Montebello, son chambellan, que « nous ayons à rédiger UNE PÉTITION au Ministre « de la guerre et QU'ELLE L'APOSTILLERAIT. »

Les 1.800 hommes firent demi-tour, indifférents à l'outrage qu'ils venaient de recevoir, ne semblant même pas avoir ressenti cet outrage qui abaissait leur héroïsme et leur désintéressement au rôle de sollicitation très humble. Et. toujours au pas militaire, en file par quatre, silencieux, irréductibles dans leur dévouement, ils se rendirent au Ministère de la guerre.

Là, il leur fut répondu que le Ministre était à la Chambre et qu'on n'avait pas le temps de les recevoir. — Tout simplement !

Je n'ai pas assisté personnellement à la deuxième scène. La première m'avait suffi.

Aussitôt après cette station dans la cour du Carrousel je suis remonté à Neuilly, et, sans parler à aucun des miens, je suis monté dans ma chambre, et là, tout seul, je me suis laissé choir sur le bord de mon lit. Je crois n'avoir jamais de ma vie pleuré comme ce jour-là !

Le lendemain, *La Cloche* publiait une lettre par laquelle au nom de mes camarades, je demandais aux gens de bonne volonté de nous fournir, soit en espèces, soit en nature, ce qu'il nous fallait pour pouvoir remplir nos devoirs de soldats.

Vingt-quatre heures après, par un décret signé

(1) Je me trompe peut-être de titre nobiliaire.

Palikao et Eugénie, le journal *La Cloche* était supprimé par application de la loi sur l'État du Siège.

C'est ainsi que disparut le petit groupe dans lequel j'avais rencontré des gens comme Hottier et sa sœur.

Parmi ceux qui étaient venus se faire inscrire en premier lieu, il y avait ce même mathématicien, préparateur à Polytechnique — ou quelque chose d'équivalent — qui, dans un bal masqué demeuré célèbre parmi les gens de notre génération comme le furent pour les romantiques les bals masqués de Dumas ou celui de la rue du Doyenné et qui avait eu lieu dans l'atelier de Castellani (1), était arrivé déguisé en chiffonnier: et son costume malodorant était même un peu trop authentique. — Il était reparti en emportant dans sa hotte une jolie femme physiquement, moralement et peut-être même immoralement, assez légère. Je n'avais jamais revu cet original hirsute que nous avions surnommé « le Philosophe » depuis cette aventure qui n'avait rien de patriotique.

Et tout en faisant les cent pas, nous retrouvions l'un après l'autre les détails de cette soirée que, peu de mois auparavant, nous avions passée ensemble. Nous avions, pour quelques minutes, perdu la notion de l'heure présente et celle des rudes événements qui, le hasard l'ayant voulu, nous avait réunis pour la seconde fois. Nous nous emplissions l'âme de cette belle humeur, qui devait rendre plus léger l'effort auquel en toute bravoure nous venions de nous vouer et qui, subordonnée à la discipline, est et restera la force principale des armées.

(1) Castellani l'a raconté tout au long dans ses *Confidences d'un Panoramiste*.

Hélas, à notre grande tristesse, nous dûmes reconnaître qu'il nous serait impossible d'agir par nos seules ressources. Force nous fut donc de nous séparer; chacun de nous tenta de s'utiliser de son mieux.

Pour entrer dans la garde nationale, telle qu'elle existait sous l'Empire, il fallait tout d'abord montrer patte blanche ; il me fut donc impossible de m'y glisser parmi les gens de mon quartier, qui connaissaient depuis longtemps ma détestable réputation de républicain rouge.

Je ne sais guère trop comment je fus assez astucieux pour obtenir l'autorisation d'aller à la caserne de la Cité, c'est-à-dire dans le domaine même du Préfet de Police Piétri, prendre mes premières leçons de maniement d'armes, avec les propres fusils des municipaux, qu'on nous donnait pour instructeurs. Nous étions peu nombreux et nous opérions sous le regard bienveillant de cet excellent homme de colonel Valentin, qui, devenu en 1871 général, fut préfet de police au temps de la répression de la Commune. Les *cipaux* étaient pleins d'égards pour les messieurs en redingote dont ils faisaient l'éducation. Le colonel Valentin s'amusait de nous voir manœuvrer, et presque chaque jour, en robe de chambre grise, il descendait dans la grande cour pour suivre nos progrès.

Le 4 septembre, en arrivant à la caserne de la Cité, nous trouvâmes nos instructeurs dans un état d'esprit tout à fait extraordinaire chez des soldats disciplinés et solides comme ils en étaient. Cette fois, dans la caserne, tous les soldats de ce corps d'élite avaient des allures étranges ; ils mar-

chaient la tête basse et comme des gens qui maîtrisent leur révolte. Des groupes se formaient de-ci de-là, dans la cour et dans les couloirs. Partout on entendait proférer à mi-voix des exclamations comme celles-ci : « Oh ! le salaud ! Oh ! le lâche ! Dans ce cas-là, on se fait casser la gueule, mais *il* est trop lâche pour ça ! » On entendait même murmurer : « S'ils croient qu'on marchera pour des lâches de son espèce, ils se trompent ! »

Ainsi parlaient de leur Empereur, prisonnier à Sedan, ces soldats, la veille encore bonapartistes et de tous temps les modèles impeccables de la plus pure discipline.

D'officiers on n'en voyait aucun, hormis, dans la cour, le colonel Valentin, toujours dans sa robe de chambre grise. Il faisait en sorte de paraître ne rien voir ni ne rien entendre, mais sa présence seule et son silence morne lui créaient déjà toute une complicité tacite avec ses chers soldats, maintenant prêts à toutes les révoltes.

C'est à cette place et par ces braves que les élèves civils de la caserne de la Cité apprirent le désastre de Sedan le matin du 4 septembre.

Si le gouvernement impérial a pu se trouver surpris de ce qui s'est passé, à une heure de l'après-midi, le 4 septembre, devant la Chambre des députés, le colonel de la garde municipale ne l'a certes pas été. Il avait été commandé, avec ses hommes, pour défendre le Palais Bourbon contre l'invasion qui était prévue. Mais lorsque la foule fut devenue compacte, il devint vite tout à fait incertain pour lui que ces soldats, qu'il avait vus et entendus le matin même dans la cour de leur quartier, lui obéiraient

s'il leur ordonnait de sévir. Aussi jugea-t-il que, pour éviter qu'ils fissent cause commune avec l'émeute, le plus prudent serait de leur commander demi-tour.

Au moment où, rentrant chez moi, je passais sur le boulevard, au coin de la rue Vivienne, j'aperçus un élève de l'Ecole polytechnique portant sur sa tunique la croix de la Légion d'honneur. A cette décoration je reconnus, sans nulle chance d'erreur, le jeune Pistor, dont les journaux avaient, la veille même, raconté l'héroïque initiative : Se trouvant en simple curieux sur le champ de bataille, il avait rencontré une mitrailleuse abandonnée ; alors, sautant sur l'un des chevaux, il avait frappé à tour de bras l'attelage qui, terrifié par le bruit des balles, ne voulait point démarrer et il était parvenu à ramener dans les lignes françaises la mitrailleuse perdue. Séance tenante, l'Empereur lui avait attaché la croix sur sa tunique de polytechnicien.

Ayant ma petite idée de derrière la tête, à cette heure encore matinale où la révolution n'était pas encore en chemin, je l'abordai carrément et je lui exprimai mes félicitations, ce qui l'amena à me raconter son aventure.

Le sténographe qui habite, de loin en loin, ma cervelle, a noté son récit. Ma mémoire n'a plus qu'à le transcrire tel qu'elle l'a reçue :

« J'étais allé, fit-il, en amateur pour voir ce que c'était qu'une bataille, parce que, lorsqu'on veut être militaire, c'est cela qu'on a de mieux à faire. Tout à coup j'aperçois la pièce tout attelée, abandonnée dans un champ. Je me dis : « On ne peut pas laisser ça là ! » Je cours à toutes jambes ; je saute sur

au cheval, je tape sur les autres comme un sourd, ils prennent un galop de tous les diables. Et je ramène la pièce. Et voilà, monsieur, toute l'affaire. Ces animaux de Prussiens m'ont tiré dessus de tous les côtés mais je ne m'en porte pas plus mal. »

Ce n'était pas pour le malin plaisir de me faire raconter son aventure que j'avais interpellé Pistor. En ce temps-là, l'École polytechnique avait conservé la grande tradition des polytechniciens de 1830. Étant restée « peuple », elle était demeurée populaire.

Je me décidai enfin à dire à ce vaillant jeune homme — presque un enfant — ceci ou à peu près :

« Le peuple de Paris va sûrement tenter tout à l'heure de renverser le gouvernement qui nous a conduits là où nous sommes. Nul, à l'heure présente, n'est plus populaire que vous : d'abord, personnellement, et ensuite par l'uniforme que vous portez. Si, reprenant la tradition de Vanneau, vous vouliez marcher nous serions sûrs du succès. Et alors, dès demain, tous nous travaillerons d'un même cœur à arrêter le désastre. »

Alors, ce tout jeune homme, très tranquille, me répondit :

« Je ne demanderais pas mieux, mais j'appartiens à l'École et je ferai ce que fera l'École. Je n'ai pas le droit de faire autre chose. Nous avons rendez-vous à l'École à une heure et demie et c'est là que, tous ensemble, nous prendrons en commun nos décisions. »

Il semble donc résulter de cette déclaration que, dès le matin du 4 septembre, les élèves de l'École polytechnique se seraient réunis et consultés sur la

conduite à tenir en face du gouvernement impérial.

Le polytechnicien Pistor est devenu général commandant de corps d'armée.

On a souvent raconté que la journée du 4 septembre avait été prévue et préparée par les gens qu'on appelait alors les révolutionnaires. Rien au monde n'est plus inexact. Ceux qu'on appelait les révolutionnaires, c'étaient nos petits groupes et les groupes qui voisinaient avec les nôtres. Eh bien, nulle part, dans ce milieu-là, personne n'a préparé directement le mouvement du 4 septembre. A midi, à une heure même, les mieux informés d'entre nous ne savaient pas ce qui se passait, ni, à plus forte raison, ce qui allait se passer. Lucien Le Chevalier, que j'avais rencontré vers midi rue de Richelieu, près de la librairie de son père, m'avait simplement tenu ce propos : « Venez cet après-midi rue Coq-Héron. Il y aura *peut-être* du nouveau. » Rien de plus. Or Lucien Le Chevalier était l'un des plus intimes amis de Gambetta, il était lié, politiquement, avec les principaux députés de l'opposition.

Vers deux heures, je vis arriver, remontant la rue de Rivoli, une victoria en travers de laquelle était allongé, — presque étendu, — un jeune homme maigre, nu-tête. Il avait les cheveux longs, le nez osseux, busqué, les joues creuses, la barbe frisottante. Il regardait dans le vague et semblait tellement éreinté qu'on se demandait si quelques cahots de la voiture ne le jetteraient pas à bas comme une masse inerte. En le dévisageant je reconnus, d'après ses portraits, Gambetta. Il filait à toute vitesse vers l'Hôtel de Ville.

Je continuai ma route par la rue de Rivoli. J'étais

curieux de voir ce qui se passait aux Tuileries. Sous les ombrages des jardins, le public se promenait, comme si rien n'était jamais arrivé ; les mamans, les bonnes d'enfants, les nourrices et leurs marmots jouissaient à qui mieux mieux du beau soleil. Dans le palais du Louvre, aux fenêtres de leurs casernes, les voltigeurs de la garde impériale regardaient la foule qui passait, très tranquillement.

Révoltée de ce que ces 30.000 hommes, qui étaient indispensables à la frontière, eussent été réservés à garder inutilement Sa Majesté l'Impératrice, elle ne rompait son silence que pour lancer quelques invectives du côté de ces soldats qui eussent certes préféré un rôle tout différent de celui auquel ils étaient réduits.

Me voici maintenant arrivé au Carrousel, devant le guichet du Palais des Tuileries et longeant la grille qui de bout en bout lui tenait lieu de clôture. A travers cette grille, j'apercevais, dans la grande cour d'honneur, une foule compacte et circulant sans la moindre agitation ; la grille étant close en toute sa longueur, je n'avais pas la moindre idée d'envahir à moi seul le palais de nos rois, lorsque, à côté de moi, un homme à gros favoris, trapu, joufflu, marquant la soixantaine, vint à passer. Je ne faisais nulle attention à ce passant qui suivait seul le trottoir. Mais lorsqu'il approcha de la loge du concierge et lui fit un signe sur lequel ledit concierge ouvrit la grande porte latérale dont il avait la garde, je le dévisageai. Je reconnus en lui Baroche, sénateur, et membre du Conseil privé de l'Empire. Après avoir vainement attendu au palais du Luxembourg que le peuple vînt arracher, de leurs chaises

curules, ses illustres collègues et lui-même, il avait fini par aller reprendre sa jaquette au vestiaire, et, comme un simple mortel, il était, sans autre invitation, descendu du pouvoir. (et de la rue de Tournon, eût dit *le Tintamarre.*) Tel un bon rentier, il était venu au Carrousel en curieux et avait de lui-même fait ouvrir à l'émeute. En l'espèce l'émeute c'était moi : « moi seul et c'est assez », les portes de ce palais où, quelques heures auparavant, il circulait à travers une haie de courtisans.

J'entrai donc après lui, dans la cour, et là je fus témoin d'un incident qui faisait contraste avec le lâchage morne de Baroche. On n'y apercevait, contrairement à la tradition, aucun soldat, sauf un seul, le commandant du Palais, le général Mellinet; il portait l'uniforme de petite tenue. C'était un grand vieillard, très maigre, dont le visage était connu du gros public, parce que l'une des joues était marquée à la hauteur de la pommette d'une balafre terrible et très particulière représentant l'empreinte en creux d'une grosse balle de fusil ou d'un biscaïen. Il se promenait seul, en long et en large, sans souci du sentiment public qui n'était pas tendre aux généraux à ce moment-là. Un mauvais drôle l'aborde, lui saisit son képi à feuilles de chêne et lui crie : « Allons, il faut crier : Vive la République ! »

Le vieux Mellinet se redressant, allonge son vieux bras nerveux, reprend son képi des mains du robuste voyou, et, l'enfonçant d'un geste énergique, il lui riposte :

« Moi ! je ne crierai vive rien du tout ! »

Il y eut autour de lui comme une onde de respect et d'estime.

En somme, aux Tuileries, il ne se passait rien de vraiment particulier. Je continuai donc ma promenade vers l'Hôtel de Ville ; j'y arrivai juste au moment où l'on tentait d'y arborer le drapeau rouge en haut de l'admirable escalier à double révolution que l'incendie a fait disparaître.

Il se trouvait parmi la foule une femme qui avait ôté son jupon de lainage rouge et qui, tout en proclamant sa foi révolutionnaire, s'efforçait d'étendre son jupon sur la rampe en manière de lambrequin.

Un très vieil homme, long, maigre et voûté, que, par la suite, j'ai su être Victor Schœlcher, arriva, qui malgré son grand âge, se frayant un passage à travers cette foule compacte, empoigna le jupon rouge et le fit disparaître. Ce fut, en une scène muette, l'exacte reproduction de ce qui, à la même place, s'était passé en 1848, le 24 février. Ce fut le même geste et le même courage. Il n'y manquait que l'apostrophe géniale qui immortalisa le courage et le geste de Lamartine. Schœlcher prononça bien quelques paroles, mais elles se perdirent dans le bruit. Elles étaient probablement dénuées d'éloquence, car il n'avait pas le don de la parole, mais elles lui valurent à lui aussi les marques de respect de ceux qui ont pu les entendre.

CHAPITRE VI

A l'affût des signaux lumineux. — La journée de Châtillon. — Étranges propos d'un étrange général. — La Légion d'artillerie de Schœlcher. — Silhouette de notre chef. — Vacquerie, Meurice, les fils Hugo, Floquet, Brisson et tant d'autres. — Le *comble* de la discipline. — Edmond Adam rentre dans le rang. — De quoi il est mort. — Les humbles et les dévoués. — Notre doyen. — Comment l'Hôtel de Ville ne fut pas bombardé.

Je pourrais, un livre à la main, rechercher la filiation exacte des événements de quelque importance dont j'ai été le témoin pendant la guerre, mais je préfère laisser les figures et les gestes du passé apparaître devant le miroir de mon souvenir, à leur gré.

Par crainte d'ennuyer le lecteur, je me contenterai de relater d'un mot certains incidents auxquels je me suis trouvé mêlé. J'indiquerai l'arrivée des mobiles de province ayant pour tout uniforme des blouses de toile bleue et pour tout insigne militaire deux galons de laine rouge cousus en croix sur leurs manches. Il pleuvait sans relâche; les pauvres garçons étaient trempés jusqu'aux os. Ranc, devenu maire du IXe arrondissement, leur attribuait

des domiciles chez les habitants. Il n'était pas tendre pour ceux de ses administrés qui ne faisaient point bon accueil à leurs moblots. J'aidais, je ne sais plus à quels titres divers, et sans titre aucun, Ranc, dans ses travaux.

Je fus ensuite chargé par la Préfecture de Police, (représentée en l'espèce par la personne de Raoul Rigault), de surveiller et d'empêcher les signaux lumineux. On s'en est beaucoup moqué de ces signaux lumineux, et cependant rien ne fut plus réel, à telle enseigne que dès que je m'en occupai avec l'amiral Fleuriot de Langle, ces signaux cessèrent dès que l'amiral eût pris les mesures voulues. D'ailleurs, il existe un excellent petit livre, dont l'auteur, Charles Deulin, habitait Montmartre, et où la preuve des signaux est faite, sans conteste aucune.

Ce que je puis affirmer, c'est qu'un poste de signaux a existé rue Lafayette, au coin de la rue Buffault. J'ai placé des sentinelles — c'étaient des mobiles de l'Aube — dans les combles de l'hôtel du *Petit Journal*, et ils ont constaté les reflets de feux changeants. Tels me les a expliqués l'amiral Fleuriot de Langle, et tels étaient les feux que Deulin a signalés dans son livre.

L'intervention affolée d'une foule d'ahuris, qui voyaient des signaux lumineux partout, a mis le désordre et le désarroi dans tous nos efforts et il a fallu abandonner ces essais de défense contre un espionnage qui a plusieurs fois révélé aux Allemands les mouvements de troupes qui s'effectuaient dans Paris à la veille des jours de bataille.

Je passe rapidement sur ces incidents. Le jour de la première affaire de Châtillon, attiré par le bruit,

je m'étais dirigé du côté des fortifications de Montrouge, où je savais retrouver quelques peintres et sculpteurs de mes amis, qui y étaient de service.

Nous n'avions pas encore la notion bien précise des devoirs qui allaient nous incomber. On allait en avant un peu en curieux et en hallucinés, sans se demander où l'on allait. La fameuse débandade des zouaves de Châtillon s'éparpillant et fuyant sous nos yeux, aux premiers bruits de la poudre, ne nous inspira pas de prime abord le mouvement de révolte que nous eussions ressenti quelques semaines plus tard. Pour être juste envers ces fuyards il faut ne pas oublier qu'ils n'avaient du zouave que l'uniforme. C'étaient, pour la plupart, des gamins entrés au corps depuis quelques semaines et qui s'étaient engagés par amour du fez et de la culotte bouffante. D'ailleurs, la pire sottise ne fut point ce jour-là de leur côté, elle fut du côté des Allemands. En pareille occurrence Napoléon serait entré dans Paris séance tenante, sans coup férir.

Et la guerre eût été finie le jour même.

Juché sur le haut du talus des fortifications, je me rendis pour la première fois compte de l'effet que produit une bataille. Dans certains cas on ne voit rien du tout ou de peu s'en faut. On distinguait vaguement des fumées qu'on n'eût peut-être pas remarquées, si le bruit des fusils et des canons n'en eût point indiqué l'emplacement. A mon retour vers Paris, alors que je remontais l'avenue d'Orléans, j'aperçus, débouchant à la hauteur de la rue de Bagneux, une quarantaine de prisonniers bavarois qui venaient grossir dans Paris assiégé le nombre des bouches inutiles. Ils marchaient, sans armes,

bien entendu, mais d'une allure passablement arrogante. Ils avaient, par-dessus le marché, un certain air de gens satisfaits d'être débarrassés de leur service militaire.

Arrivé près de mon domicile, rue Vivienne, j'aperçus au coin de la place de la Bourse, un petit groupe de gens devant lesquels gesticulait un gaillard taillé en hercule, de stature un peu au-dessus de la moyenne, dont le corps et la tête étaient, comme disent les peintres, dessinés carrés. Il était revêtu d'un uniforme de général, en petite tenue et semblait jeune pour son haut grade; c'est à peine si dans ses cheveux et dans sa barbe, d'un châtain clair, un peu roux, taillée en fer à cheval, on trouvait quelques touffes de poils blancs.

Dans le groupe des gens qui l'écoutaient se trouvait mon ami Constant Coquelin, de la Comédie-Française, habitant alors rue Vivienne à quelques mètres de la Bourse, et mon collaborateur du *Rappel*, Philippe Burty. Il y avait là quelques gardes nationaux, en armes, revenant de l'exercice, je crois bien, sans en être absolument certain, que le graveur Dewambez était du nombre.

Tous écoutaient cet homme au képi brodé d'or, tous semblaient stupéfaits des propos qu'il braillait littéralement en ce coin de rue. J'indique ici, exactement l'endroit, c'était, 12, place de la Bourse, à l'angle de la rue Vivienne, devant l'entrée de la banque Allard.

Il commentait ainsi la déroute des pitoyables zouaves de Châtillon.

« Décidément il n'y a rien à faire avec un tas de cochons comme ça. Ils foutent le camp comme

des cochons !... Il n'y a qu'une chose à faire, c'est de se rendre. Et tout de suite. C'est ce qu'il y a de plus simple. Avec des salauds pareils, il n'y a qu'à se rendre! »

Quand notre premier ahurissement fut dissipé, l'un de nous, très poliment d'ailleurs, et très froidement, déclara à cet individu qu'il n'avait pas le droit de crier de telles choses et qu'on allait le conduire au commandant de la place de Paris pour voir s'il n'était pas un provocateur déguisé en général. La supposition me parut d'autant plus plausible que quelques jours auparavant, j'avais eu affaire à un individu se disant officier de marine. Ranc, avec lequel je travaillais à la Mairie du IXme arrondissement ayant entendu parler de ce personnage, ne fut pas long à découvrir que ce soi-disant officier de marine n'était qu'un escroc de la pire espèce.

Très docilement, notre quasi-général accompagné de quelques gardes nationaux, ainsi que de Burty, de Constant Coquelin, de moi, et peut-être aussi de Dewambez, se laissa docilement conduire place Vendôme. Là, il fut, par nous, remis aux autorités compétentes. Puis, chacun de nous s'en fut chez soi, sans penser à lui plus longuement.

Faute de pouvoir reconstituer mon petit corps franc, dispersé, ainsi que je l'ai dit plus haut, j'avais pris du service dans la garde nationale, mais l'esprit qui régnait encore dans le bataillon auquel j'appartenais ne me plaisait guère; aussi, fus-je très heureux d'apprendre la résurrection de la légion d'artillerie de la garde nationale fondée en 1848 par de bons et vieux républicains, notamment Trélat et Guinard, et dissoute en 1849 par la réaction.

Chaque régiment a son historique. La légion d'artillerie de la garde nationale du siège de Paris n'a pas le sien. C'est regrettable car elle eut ce bonheur rare, au cours de l'Année Terrible, de pouvoir donner en divers lieux et à de nombreuses reprises des exemples dignes d'être cités. Elle a fourni la preuve de cette vérité, tant de fois contestée par des militaires de la vieille école, que mieux le soldat comprend la tâche à laquelle il collabore et mieux il l'accomplit.

Je voudrais essayer, tout en ne me tenant qu'aux choses personnellement vues, de donner ici une idée de ce que fut cette troupe d'élite à laquelle la valeur morale et le bon vouloir tinrent le plus souvent lieu de préparation militaire.

A la tête de cette troupe, le gouvernement avait placé un ancien collaborateur de Guinard, Victor Schœlcher, celui-là même que j'avais vu se battre contre la foule pour arracher le chiffon rouge qu'on avait arboré sur la rampe de l'escalier de l'Hôtel de Ville. C'est ce même Schœlcher qui, atteint d'un coup de baïonnette, le 4 décembre 1851, au faubourg Saint-Antoine, était tombé côte à côte avec Baudin. De même que Victor Hugo, dédaignant les amnisties successives, il était resté irréductiblement en exil.

Il était pour nous tous un objet de vénération et nombre des nôtres qui s'étaient engagés dans sa légion y étaient entrés pour l'honneur de servir sous les ordres d'un tel chef.

Au physique, Schœlcher n'était guère imposant. Il était même assez bizarrement, pour ne pas dire ridiculement, conformé. Il ressemblait en tant que

construction à certaines statuettes caricaturales japonaises dont le corps est hors de toute proportion avec leurs membres longuement étirés; de plus, ses épaules étaient rondes et épaisses comme si elles eussent été doublées d'une bosse transversale. La poitrine, par contre, se silhouettait selon une ligne concave. La tête, toujours, penchait lourdement vers le sol. Elle était d'ailleurs belle à sa manière, cette tête, malgré sa calvitie, vaguement entourée de quelques mèches de cheveux blancs, coupés ras; le nez était trop long; les yeux étaient doux et, toujours, ils avaient un air rêveur, somnolent, sauf pourtant durant les instants où le commandement leur donnait une expression de volonté énergique, calme, tenace, doucement irréductible. La bouche fine, bien dessinée, était, comme tout le reste de la physionomie, empreinte d'un sentiment d'extrême bienveillance. Un collier de barbe blanche, une sorte de mentonnière, encadrait le masque qui demeurait toujours très pâle. Ce grand bonhomme, qui ressemblait singulièrement à un type de Don Quichotte, parlait, d'une voix caverneuse, très lente, très bien posée. Dans l'ensemble, il avait vraiment grand air.

Comme l'argent et le temps manquaient au gouvernement de la Défense Nationale, Schœlcher hâta notre installation en faisant construire, à ses frais, des baraquements qu'on plaça dans le square Notre-Dame en bordure du parc d'artillerie où nous apprenions de notre mieux à nous servir de nos canons. Ils se composaient de deux ou trois grandes salles uniquement meublées de lits de camp, c'est-à-dire de planches légèrement inclinées, sur lesquelles

nous couchions. A l'extrémité de ce petit édifice, il y avait une cloison qui séparait les canonniers de la petite chambre réservée à leur chef de poste.

Le jour même où les baraquements furent achevés et où nous allions les étrenner, nous vîmes arriver un commissionnaire portant sur son crochet un lit pliant qu'on installa dans la chambre du chef de poste. Quelques instants plus tard, Schœlcher entrait dans le parc d'artillerie, tout vieux, tout courbé, emmitouflé dans son grand caban à brandebourgs et à olives, et venait prendre possession de la petite chambre. Au cours de cette première nuit, affrontant le brouillard et le froid, oublieux de ses poumons fragiles et des douleurs de toutes sortes qui le tenaient, noué comme un vieux saule, cet admirable vieillard remplit comme un jeune sous-lieutenant son devoir de chef de troupe. Et comme, le lendemain, avec cette familiarité respectueuse que nous avions tous vis-à-vis de lui, nous lui demandions pourquoi il avait commis une pareille imprudence : « Mes amis, nous répondit-il, je vous dois l'exemple, je vous le donne comme je puis. Je tâcherai de vous le donner de mon mieux jusqu'au bout. »

Cette légion d'artillerie, à la tête de laquelle se trouvait ce héros de la bataille de Décembre, était uniquement composée de républicains, jeunes ou vieux. Elle comptait dans ses rangs, fraternellement unis aux petits artisans, l'élite des hommes déjà célèbres dans le parti républicain, qui, pour la plupart, ont occupé, depuis lors, les plus hautes situations dans l'Etat. Auguste Vacquerie et Paul Meurice y étaient simples soldats, et simple soldat,

de même, François-Victor Hugo ; tous trois n'étaient nullement de la première jeunesse, et tous trois fort occupés par le journal. Au début, ils vinrent à la manœuvre avec une certaine régularité, mais après quelques semaines ils devinrent progressivement de moins en moins exacts. En ma qualité de vieil ami de Vacquerie et en celle de collaborateur du *Rappel*, je ne me faisais pas faute de les relancer, de les inviter, eux aussi, à donner l'exemple, mais ils avaient passé l'âge où pareil effort est aisé. Ils firent pour le mieux.

Floquet fut des nôtres. Ajoutant à ses fonctions, il venait quelquefois, le matin, à la manœuvre ; il marchait dans le rang comme tous les canonniers, déployait la prolonge et tenait en main le levier de pointage. Je n'irai pas jusqu'à dire qu'il fût un soldat modèle, mais il eut le mérite de faire acte de bon vouloir à un âge où beaucoup d'autres se contentèrent de manifestations beaucoup plus platoniques. C'était un brave homme et il est bon que l'Histoire puisse noter que, là comme ailleurs, il s'est conduit en brave homme.

Parmi les compagnons d'armes dont la silhouette passe en ce moment devant mes yeux, il en est un que je revois montant la garde dans les brumes des nuits d'hiver. Silhouette d'homme grand, bien découplé, plutôt un peu maigre, à la tenue absolument correcte, à la démarche droite, roide, décidée. Au tournant d'un va-et-vient, près d'un réverbère, il fait volte-face et j'aperçois alors sa figure encadrée d'une barbe un peu grisonnante et je reconnais un homme politique déjà célèbre, Henri Brisson.

Celui-là, je le retrouvais toujours ponctuel aux

heures de service, obéissant le plus naturellement du monde aux hommes de condition et de savoir modeste que nous avions choisis pour nos chefs.

Ici j'ouvre une parenthèse pour dire que rarement chefs furent mieux obéis et plus respectés que ceux d'entre nous tous auxquels nous avions dévolu le commandement. La liste serait longue qui porterait les noms de tous les hommes politiques connus qui se retrouvaient chaque matin à la manœuvre, dans le petit square Notre-Dame. Tous étaient si bien amalgamés au corps dans lequel ils servaient, qu'il n'était guère facile de distinguer aucun d'eux de la masse.

Chaque matin l'appel était fait par un capitaine-adjudant-major, élevé à ce grade par sa qualité d'ancien adjudant d'artillerie. Cet homme était, dans la vie privée, chef des brigades de garçons de recettes ou de garçons de bureaux au Comptoir d'Escompte. Il était (comme on dit) « bête à couper au couteau. » Un exemple en donnera l'idée. La première fois qu'il lut la liste d'appel, je n'entendis point qu'il eût prononcé mon nom et, quand il eut terminé l'appel, je m'avançai vers lui et dis :

« Mon capitaine, je n'ai pas été appelé !

— Comment vous nommez-vous ?

— Dreyfous.

— Je n'ai pas ça sur ma liste. Sur ma liste, il y a *Drefon.*

— Mais je ne m'appelle pas Drefon.

— Ça ne me regarde pas. Sur ma liste il y a Drefon. »

Eh bien, il y a eu plus bête que lui. Quand j'eus timidement fini de lui expliquer que je devais con-

naître mon nom et quand il m'eut répété qu'il faudrait répondre à *Drefon*, j'ai poussé le respect de la discipline jusqu'à répondre : Présent! quand il appelait Drefon. Ça a duré comme ça aussi longtemps que le service m'a placé sous ses ordres.

Parmi les hommes de ma batterie, il en était un du nom de Adam, que notre idiot de capitaine-adjudant-major appelait chaque matin et qui manquait chaque fois à l'appel. A notre commune surprise, le 1er octobre, à la manœuvre du matin, il répondit : Présent. Troublé dans mes habitudes, je me retournais pour voir cet introuvable Adam qui était juste à côté de moi. Il semblait avoir passé la cinquantaine, il était de très haute stature, large d'épaules, fortement charpenté, il avait une figure des plus intelligentes. Il écoutait avec le plus grand soin les commandements. Et lorsqu'il lui fallut prendre en main l'écouvillon ou le refouloir, il demanda qu'on lui apprît la manière de s'en servir. Étant son voisin direct, je lui tins lieu de moniteur. La nuit suivante nous étions de service et Adam arriva ponctuellement à l'heure réglementaire. C'est alors seulement que j'appris et que les camarades surent quel était cet Adam. C'était tout simplement Edmond Adam, qui, la veille encore, était préfet de police. Il avait lutté durant toute la nuit du 31 octobre aux côtés de Trochu et des membres du Gouvernement, prisonniers des insurgés devenus maîtres de l'Hôtel de Ville. Durant cette échauffourée tragique du 31 octobre, il avait vingt fois risqué sa vie, au cours de la nuit. Le Gouvernement ayant été délivré par la garde nationale, une convention avait été faite entre les insurgés et le Gouvernement; mais aussitôt après

la conclusion de ce contrat, le Gouvernement, redevenu maître de la situation, avait manqué à sa parole et ordonné l'arrestation des perturbateurs. Edmond Adam voyant là un acte à la fois malhonnête et dangereux, avait, séance tenante, mais sans éclat, donné sa démission de Préfet de police.

Il avait quitté l'Hôtel de Ville à une heure avancée de la nuit, et, le matin même, à huit heures précises, il était parmi nous, simple soldat, à son rang et pour ainsi dire anonyme.

Seul l'imbécile de capitaine adjudant-major devait connaître sa personnalité, puisque Edmond Adam était directeur du Comptoir d'Escompte. Quand nous faisions de nuit le service de garde du parc d'artillerie, nous couchions dans le baraquement, allongés sur les planches garnies de matelas très minces. Edmond Adam, qui avait été mon voisin de manœuvres, se trouvait être mon voisin de dortoir, et comme il m'avait vu en compagnie d'amis communs tels que François Victor Hugo, Vacquerie ou Meurice, il entama volontiers une conversation, où, bien entendu, n'entrait point le commentaire des événements historiques auxquels il avait participé la veille, à pareille heure, du secret d'État. En revanche, il commença à me parler du dévouement de sa jeune femme, trop jeune et trop parfaite pour lui, disait-il. Il n'était point ridicule en faisant toutes ces confidences attendries et que je n'avais aucune raison de lui demander et que je ne lui demandais pas.

Son tour étant venu, il s'en alla prendre une garde de deux heures, allant et venant dans le brouillard d'autant plus intense que le square Notre-

Dame est, comme on le sait, placé entre les deux petits bras de la Seine. Quand il revint, il se plaignit d'avoir eu froid. Le lendemain, il toussait; deux ou trois jours plus tard, il cessait le service et nous apprenions qu'il avait une bronchite. C'est, selon toute apparence, des suites de cette bronchite que Edmond Adam est mort.

Il va de soi que la légion d'artillerie de Schœlcher n'était pas uniquement composée de personnages plus ou moins célèbres, importants ou historiques et que, là comme partout, le grand anonyme populaire constituait la masse de l'effectif.

La vie ne m'avait jusque-là pas donné l'occasion de me trouver à l'état d'intimité permanente avec des gens du monde ouvrier et je remercie encore aujourd'hui le sort propice qui m'a fourni l'occasion de savoir tout ce qu'il y a de délicatesse, d'esprit, de justice et de bonté simple parmi ces gens que les gros bourgeois appellent bêtement « le peuple ». Pendant que d'autres, plus heureux, atténuaient, sous prétexte d'occupations nécessaires, l'œuvre de dévouement et de désintéressement que commandait l'heure du devoir, ces gens, en majorité pauvres, se donnaient tout entiers avec simplicité et en pleine grandeur d'âme.

Je voudrais bien philosopher un brin là-dessus, mais rien n'est plus sot ni moins utile. De plus, les faits sont plus éloquents que les phrases. Pour retrouver des exemples, je m'en tiens aux hommes de ma batterie.

Il y avait tout d'abord notre doyen, un tailleur de pierres que l'on plaisantait, en lui reprochant d'avoir, lui, vieux républicain de 1848, collaboré à la

sculpture de statues des rois de France. Il s'appelait Roussel, et nous le nommions le père Roussel; il était très beau, il portait une barbe à deux pointes absolument blanche, ses cheveux étaient tout blancs et encore abondants. Il se définissait lui-même en ces termes :

« J'ai cinquante-huit ans, j'ai huit enfants sous les armes, et avec moi cela fait le neuvième ».

Il avait en effet quatre fils et quatre gendres en même temps au feu, le quatrième fils avait seize ans et il était trompette chez nous.

A côté du père Roussel, et fort ami avec lui, on voyait le plus fréquemment un jeune peintre en bâtiment qu'accompagnait, le plus souvent possible, son petit frère, un enfant d'une douzaine d'années. En me renseignant auprès du père Roussel, j'ai appris que ce jeune ouvrier, encore presque adolescent, accomplissait avec une tendresse émouvante sa tâche de frère aîné et de bon fils. J'ai su cela trop tard, hélas, pour pouvoir aider à le sauver lorsqu'il fut pris dans la bourrasque de la Commune.

Le pauvre garçon avait, pour son malheur, une voix de stentor qui lui donnait des airs farouches, et il avait aussi des emballements durant lesquels il donnait de sa voix. Avec un mot de douceur et de sagesse, on en venait à bout, et sans peine. C'est à lui que je dois d'avoir appris comme un peu de bienveillance arrive facilement à créer avec des gens tels que lui des liens d'affection très simple et très sincère et combien il est facile, alors, de les préserver des mouvements impulsifs dont ils sont toujours les premières victimes.

Une fois entre autres, dans une circonstance grave, j'ai eu le bonheur d'éviter un incident dont les conséquences auraient pu être terribles.

C'était dans la soirée du 22 janvier 1871, l'insurrection était une deuxième fois maîtresse de l'Hôtel de Ville; la conduite, tenue par le gouvernement de la Défense Nationale dans la nuit du 31 octobre, rendait la situation tout à fait précaire. Nous étions de service au square Notre-Dame où se trouvaient nos canons : des pièces de 4 et des petites pièces de montagne, c'est assez dire que nous tenions à notre merci l'Hôtel de Ville et le Gouvernement. Celui-ci avait eu l'idée de nous faire cerner par un régiment d'infanterie, qui campait sur le terre-plein de la Morgue et sur les quais avoisinants. Tout d'abord, notre lieutenant-colonel, Juillet Saint-Lager, faisant fonction de chef de poste, alla trouver le colonel du régiment placé en face de nous et lui tint ce discours :

« Si on me laisse seul avec mes hommes, il n'arrivera rien de fâcheux. Ils m'aiment assez, je les aime assez pour que nous puissions répondre les uns des autres. Si on nous traite en suspects et si on nous menace, je ne réponds plus ni d'eux ni même de moi. A vous de demander à vos chefs des ordres en conséquence. Je vous préviens que nos canons sont chargés. »

Moins d'une demi-heure plus tard, le régiment faisait par file à gauche et nous laissait la place nette.

Parmi nous, en ce 22 janvier on n'était en effet pas de très bonne humeur ; c'était au lendemain de l'inutile et meurtrière bataille de Buzenval; nous n'a-

vions pas été de la bataille ; beaucoup parmi nous en étaient mécontents. Par ailleurs, nous étions aigris par l'idée d'avoir laissé sur le terrain tant de nos camarades ; — dans ma seule batterie, près d'un quart de notre effectif avait été tué — et tout cela pour aboutir à l'inévitable capitulation

Hommes de discipline absolue, nous ne nous laissions pas aller à aucune manifestation incorrecte, mais, comme à toute règle il y a des exceptions, le jeune peintre en bâtiment à la voix tonitruante se posta près d'une pièce chargée, — comme je viens de le dire, — prit en main le tire-feu déclarant qu'il allait tirer sur l'Hôtel de Ville. Je me trouvais à ses côtés à ce moment et je commençais à parlementer avec lui. Il vitupérait contre le Gouvernement, il parlait de la misère toujours croissante chez lui où sa vieille mère et son petit frère n'avaient plus rien pour vivre. Il s'animait en parlant, il parlait tout en tenant le tire-feu de la pièce, qu'il avait bien pointée dans la direction de l'Hôtel de Ville. Au bout d'un quart d'heure sa colère était restée la même, mais les raisons calmantes qu'il avait écoutées de bonne amitié l'avaient calmé. Et il avait posé son tire-feu à côté de la pièce. J'ai passé auprès de lui une quinzaine de minutes terribles. Il suffisait d'un geste de révolte de ce jeune homme exaspéré pour que l'Hôtel de Ville de Paris reçut un premier obus. On eût alors envoyé des soldats pour rétablir l'ordre autour de nous, il y aurait eu bataille, et il y a gros à parier que, après le premier coup de canon tiré par notre jeune fou, les soixante-et-onze autres pièces rangées dans le parc auraient craché à leur tour sur l'Hôtel de Ville.

Mes deux camarades les plus proches étaient, un garçon de magasin, un très brave homme, et un de ses amis, une sorte de braque vaniteux qui arborait sur sa vareuse des médailles et des simili-décorations plus invraisemblables les unes que les autres, il ne craignait point de pérorer à l'occasion avec fautes de français, pataquès, anachronismes et toute la kyrielle des sottises qui trahissaient sa vanité et son manque total d'instruction.

Pour compléter la galerie, je citerai deux compagnons inséparables, l'un à la tête d'une petite maison de commerce de lainages appelé Louis, l'autre employé d'assurances, plein de bon vouloir mais chétif, nommé Muzin.Et aussi un grand beau garçon très doux, très serviable et pas bête du tout, du nom de Pimet, qui était de son état cocher. Je l'ai très-souvent revu, et toujours avec plaisir, par la suite dans l'exercice de sa profession. C'est à peu près là tout ce qui composait le groupe étroitement uni des gens attachés au service de la même pièce.

CHAPITRE VII

En route. — Une petite erreur de Victor Hugo. — Première impression. — La marmite est renversée. — L'acteur Lassouche. — Nuit trop chaude, matinée trop froide. — Les rescapés de la Ville-Evrard. — Les chasseurs de choux de Bruxelles. — L'auberge de la *Femme sale*. — Retour de permission. — Rencontres invraisemblables. — Le mollet de Porel. — Un coup de trac. — Trois gendarmes enfarinés de plâtre. — Du village au fort. — Mes bottes bien aimées. — Trois coups frappés avant d'entrer. — Nous sommes des gens polis.

Lorsqu'on jugea que nous étions en état de rendre quelques services dans les batteries, on demanda quels étaient ceux de nous qui désiraient aller les premiers au feu et, en moins d'une heure, la liste était au complet et au delà du nombre demandé. Tous les hommes de ma pièce, sans aucune exception étaient sur la liste.

Notre départ eut lieu le 20 décembre à trois heures et demie du matin. Le rassemblement s'effectuait place du Carrousel, à quelques mètres de l'endroit où s'élève aujourd'hui le monument de Gambetta. La nuit était brumeuse, la température douce et pas de vent. Il ne faudrait pas croire que notre troupe était imposante ni par la correction, ni par l'élégance de ses uniformes. Faute d'argent, sans

doute, et en tous cas faute de temps pour fabriquer un nombre suffisant de capotes, beaucoup parmi nous n'en avaient pas touché et les plus aisés avaient endossé leurs pardessus de civils sur lesquels ils avaient fait coudre des boutons de métal blanc avec des canons en croix.

De plus, nous n'étions pas riches en couvertures, et ceux qui en possédaient dans leur privé avaient apporté les leurs afin que les moins heureux n'en fussent pas privés. Pour mon compte personnel je chargeai sur mon sac un vaste manteau de chamelier syriaque. un manteau semblable à celui des bonshommes de la Bible de Bida ou des évangiles de Tissot. Jusqu'alors il n'avait connu d'autre musique que celle des bals costumés, y compris celle du fameux bal Castellani.

Lorsque j'arrivai à la place du Carrousel, accompagné de mon père, j'eus l'agréable surprise d'y rencontrer Vacquerie et Meurice qui, trop âgés et trop fatigués pour partir avant de plus jeunes qu'eux, m'avaient à cette heure extrêmement matinale, en sortant de l'imprimerie du *Rappel*, rue de Valois, fait l'amitié de venir m'apporter leurs bons souhaits.

Victor Hugo a écrit, dans *Choses vues*, que son intention avait été de nous accompagner ce matin-là ; il s'en est abstenu, ce qui fut la sagesse même. Le témoignage de son intention suffit à nous honorer. Il aurait supplié, dit-il, son fils Charles de ne pas partir et Charles aurait fini par y consentir. Je me permettrai très respectueusement de faire remarquer qu'il y a là une inexactitude. Charles était capitaine d'habillement. Je ne parle pas de François, qui était réellement malade.

Nous traversâmes la moitié de Paris dans la nuit noire, et, au jour levant, nous arrivâmes au village de Romainville ; la température avait baissé à tel point que les quelques degrés de chaleur que nous avions à notre départ étaient devenus 7 ou 8 degrés de froid.

Durant toute la journée, cheminant sur les collines où se trouve la ligne des forts, nous avions vu, au loin devant nous, se dérouler le commencement de la bataille qu'on a appelée la deuxième bataille du Bourget. Nous n'avons rien vu du tout de bien précis. Dans la campagne, il y avait, de droite et de gauche, à quelques mètres du sol, des petites nuées blanches qui s'élevaient accompagnées de bruits plutôt vagues ; le vent qui soufflait à l'opposé de nous faisait disparaître les petits nuages et emportait les bruits. D'autres brises, d'autres nuages se produisaient sans interruption, tantôt ici, tantôt là, sur tout le terrain que notre regard pouvait embrasser. Cela paraissait et disparaissait sans cesse.

Par moments, on entendait gronder le canon et, le plus souvent, c'était un concert d'instruments bizarres semblable à un moulin qui broierait des cailloux. C'étaient les mitrailleuses qui *donnaient*, ou, si vous préférez, les mitrailleuses, surnommées *moulins à café*, qui fonctionnaient.

Le plus près de nous, sur une longue route toute droite et bordée d'arbres, il y avait une interminable enfilade de voitures de toutes sortes, ayant chacune un petit drapeau blanc estampillé d'une croix rouge, qui pavoisait les voitures d'ambulance attendant les blessés. Ces véhicules étaient indispensables, mais ils me donnèrent, à moi person-

nellement, la sensation de l'imbécillité formidable de la guerre. Somme toute, ce groupe de voitures d'ambulances est la seule chose que nous ayons à peu près bien vue durant la bataille, et le bruit de moulin à café des mitrailleuses est le seul bruit que nous ayons entendu nettement.

Du jour où j'ai vu et entendu cela j'ai compris la parfaite sûreté du récit de Waterloo, de Stendhal.

C'est, assis sur un tertre placé sous les batteries du fort de Romainville, que j'ai, pour la première fois, entendu un coup de canon ou pour être plus exact, que j'ai, pour la première fois, fait connaissance avec les projectiles passant au-dessus de ma tête. Cela m'a produit l'effet du vol d'un oiseau, filant très vite, avec des ailes dont les plumes seraient faites de lamelles de fer. Il est bon de remarquer que les canons étaient à quelques mètres au-dessus de nous et que nous entendions par en dessous le bruit du projectile sortant de sa pièce.

Comme il faisait très faim, on tâcha de trouver quelque chose à manger. Il nous avait été distribué très peu de cheval et un peu de pain et rien d'autre. Alors on se mit en quête de découvrir des légumes et on eut le bonheur de trouver, dans une cour non encore explorée par les premiers arrivants, une herbe qui n'était autre chose que de l'ail sauvage. Il n'y en avait pas beaucoup ; on prit tout ce qu'il y avait. On avisa une cuisine dans une maison de paysan et l'on fit du feu avec ce qu'on dénicha ; on improvisa une soupe faite d'un peu de viande de cheval et d'un paquet d'ail sauvage. Quand notre eau commença à bouillir, la soupe fut considérée comme faite et nous allions commencer

à la déguster quand tout à coup : Ta-ta-ra-ta, Ta-ta-ra-ta. On sonnait le départ.

Si jamais j'ai compris l'expression vulgaire : renverser la marmite, ce fut bien ce jour-là. Le cheval, l'ail sauvage, le quasi bouillon, il fallut tout jeter en hâte. On avait eu juste le temps de se brûler la langue, et à peine celui de reboucler les marmites sur les sacs. D'ailleurs, moi malin, je m'étais réservé le moulin à café. C'était moins lourd. Je n'ai que deux cas de tirage au flanc sur la conscience : celui-là, et cet autre, pas bien grave non plus, d'avoir logé mon sac qui me coupait les épaules derrière la voiture de la cantinière.

La fuite rapide qui nous avait privés de notre soupe à peine bouillie nous força à stationner dans une rue étroite de Romainville, où des tas de gardes nationaux étaient accumulés, sans motif compréhensible. De temps en temps, il fallait nous coller à plat contre les murailles pour laisser passer des prolonges d'artillerie lancées à toute vitesse, chargées d'obus en vrac secoués par leurs cahots. Par miracle, il n'arriva aucun accident.

On se regardait plus ou moins curieusement les uns les autres, tant et si bien que j'eus le plaisir de serrer la main du baron Bouquin de La Souche, connu dans les théâtres sous le vocable plébéien de Lassouche. Il s'était incrusté dans une porte de grange ; il était tout petit, tout menu, tout ratatiné ; sa toute petite tête, éternellement baissée vers le sol, s'efforçait de s'enfoncer dans un capuchon beaucoup trop grand pour elle, et, dans ce réduit, profond comme les chapeaux à cabriolets des bonnes femmes de Gavarni, il conservait l'air comique et lugubre

qu'il avait au théâtre du Palais-Royal quand, tout en zézéyant, il proférait d'une voix lourde et sombre : « Monsieur, je suis l'accordeur ! » ou « Hardi donc, Zizine ! aś pas peur de Monsieur Primaire ! » Et il était en ce moment plus comique que jamais.

Après une station d'une heure en ce lieu peu rassurant on nous remit en marche, et, à la nuit tombée, nous arrivâmes au village de Rosny. Nous eûmes la bonne chance d'y trouver un logis disponible. Mon escouade possédant la hache de la batterie, nous avions pu nous agencer un domicile provisoire et remplacer les fenêtres détruites par une large plaque de zinc qui provenait de la toiture d'un poulailler; elle nous empêcha de mourir de froid. Mes camarades tirèrent de ce qui subsistait de cet édicule une grosse poutre que l'on enfonça petit à petit dans la cheminée à mesure qu'elle se consumait. A tour de rôle l'un de nous transformé en vestale, veillait à ce que cette bûche unique ne s'éteignît pas et ne mît pas le feu à la maison, ne provoquât point un incendie qui, grâce à nos cartouches, eût fait sauter le quartier.

Nous dormions, fort bien du reste, allongés à même le parquet, le ventre vide et de la fumée plein le nez quand, au milieu de la nuit, nous fûmes dérangés, je ne dis pas réveillés, par des gardes nationaux en débandade qui se réfugiaient un peu partout. Ils n'en étaient pas plus fiers pour cela, car, au petit jour, ils vidèrent d'eux-mêmes la place sans plus d'explication avant que nous ayons eu seulement le temps de les voir. Ils étaient peu gênants et, vu leur nombre, ils faisaient un peu plus de chaleur dans la chambre, ce qui n'était pas à dédaigner. Le lende-

main matin nous apprenions l'évacuation et la reprise de la Ville-Évrard durant la nuit qui venait de s'écouler.

En cette nuit-là se serait passé, si je m'en tiens aux dires de gens plus dignes de foi, un fait grave qui appartient à l'histoire. Je le relate tel qu'il m'est parvenu par les dépositions identiques de témoins directs, parlant de la chose vue quelques instants après y avoir assisté.

Le général Blaise qui commandait la troupe massée à la Ville-Evrard étant arrivé à la première alerte s'était hissé au-dessus d'un petit mur pour voir ce qui se passait au dehors, quand, tout à coup, on le vit choir comme une masse sur le sol ; une balle venait de le frapper au cou. Il serait resté seul, sans secours, couché sur le sol, par un froid qui, à cette heure-là, devait varier entre dix et quinze degrés. Il reste établi qu'une enflure s'est produite très rapidement et que le général Blaise qui avait au cou sa cravate de commandeur de la Légion d'Honneur, serait mort étranglé soit par le ruban de la croix soit par le col de sa tunique.

Lorsque au matin nous sortîmes pour la première fois de notre cambuse, une des choses que nous vîmes tout d'abord, fut un brancard d'ambulance arrivant de la Ville-Evrard sur lequel était étendu le cadavre du général Blaise. On n'apercevait rien de lui. Tout le corps, y compris la tête, était intégralement recouvert d'un grand manteau de drap noir. Je n'ai donc pas pu vérifier de mes propres yeux l'histoire d'étranglement qui m'a été racontée.

A notre réveil, nous avions eu la surprise de trouver au dehors dix-huit degrés de froid que la

bonne chaleur de notre chambrée ne nous faisait pas soupçonner.

A la distribution de vin, nous eûmes le spectacle assez peu commun du vin qui commençait à se congeler dans les bidons, à mesure qu'on l'y versait. De minute en minute, de nouvelles aiguilles de glace s'y formaient et elles accompagnaient la marche des porteurs de bidons d'une petite musique où les glaçons formant baguette de tambour, tintinnabulaient en frappant les parois de fer-blanc. Par surcroît, le peu d'eau qui existait dans le pays était devenu de la glace solide et épaisse.

Pendant que nous étions à flâner dans le village, nous vîmes arriver des soldats, marchant par petits groupes de quatre ou cinq, de dix, douze. C'étaient les évadés de la Ville-Evrard et, comme s'ils s'étaient donné le mot, tous ces groupes redisaient cette même phrase : « C'est nous les derniers évadés ; tous les autres sont pris ou tués. » Dix minutes après, il arrivait un autre groupe qui disait la même chose. Cela a duré de huit heures du matin à une heure de l'après-midi.

Cependant la bataille du Bourget n'était pas complètement terminée et, au cours de l'après-midi, on vint nous donner l'ordre de nous tenir prêts à prendre le service des pièces dont les artilleurs avaient été plus ou moins décimés. Peu d'instants après, nous étions décommandés ; les batteries que nous aurions dû servir se repliaient. Je dois dire, à l'honneur de mes camarades, que, autant ils avaient paru heureux de servir à quelque chose, autant ils furent dépités d'être décommandés, et navrés par les causes qui avaient dicté le contre-ordre.

Force nous fut donc d'attendre des circonstances plus heureuses. Nous eûmes la chance de trouver une maison plus convenable que celle que nous avions occupée la nuit de notre arrivée. Elle était placée sur la route qui conduit au plateau d'Avron, position occupée par toute une petite armée assez largement fortifiée, munie de nombreuses pièces de gros calibre appartenant à la marine, et, défendue, en outre, par des forces d'artillerie volante, servie par des artilleurs de la garde mobile; très bonne troupe, bien outillée, le plus généralement bien commandée, et ayant à son service les fameuses pièces dites de *sept*, qui étaient les premières pièces se chargeant par la culasse et qui fonctionnaient dans l'armée de terre. Elles avaient été construites très rapidement, en dépit des malédictions des artilleurs de Saint-Thomas-d'Aquin, et grâce à la savante ténacité de Dorian.

Nous n'avions rien à faire sur le plateau, mais cela ne nous empêchait pas d'y aller. D'aucuns parmi nous, descendant l'autre versant de la colline, s'aventuraient le long de la Marne et s'en revenaient avec des sacs remplis de choux de Bruxelles, récolte infiniment précieuse qu'on emmagasinait dans un petit cabinet vitré, situé derrière notre dortoir. Elle devenait le luxe suprême de nos menus, généralement très réduits, quand les hasards de la guerre ne daignaient point nous envoyer un chien à ajouter à notre ordinaire. Lorsqu'on avait quelques sous dans sa poche, on s'offrait un bout de bifteack de cheval cuit dans sa graisse, en l'unique cabaret de la localité, lequel tous les clients, sans entente préa-

lable, avaient dénommé *le Cabaret de la femme sale :* Appellation atténuée et indulgente.

Le plateau d'Avron, par ces nuits d'hiver de décembre 1870, au clair de lune, est l'une des plus belles choses que j'aie jamais vues. Il ne s'y trouvait alors que de rares maisons où les soldats s'étaient cantonnés. Les marins qui faisaient le service des batteries de grosses pièces, logeaient dans des gourbis creusés sous terre et abrités par des branchages. Avec leur béret sur les yeux, leur torse puissant couvert de vestes de peau de mouton, avec les feux sourds-muets qu'ils faisaient devant les portes de leurs huttes, ils avaient plutôt l'air de naturels du détroit de Magellan que d'hommes de nos pays. Le sol qui couvrait le plateau était, à ce moment, inculte, noir et nu. Les routes qui le traversaient semblaient, sous les reflets de la lune, de larges rubans de velours noir, lamés de toutes parts de galons d'acier poli et saupoudrés de paillettes d'acier qui scintillaient sous l'éclat de la lumière lunaire. Ces broderies et ces paillettes d'acier n'étaient rien autre chose que le tracé des ornières écrites par les voitures qui avaient défoncé le sol aux jours d'humidité et que les coups de gel avaient transformées en des bandes sans fin de glace. De même les paillettes provenaient des innombrables empreintes des sabots des chevaux, dans le terrain saturé d'eau. Alors, suivant que la lune se montrait ou se cachait, suivant qu'elle était dans son plein ou dans un de ses quartiers, toutes ces broderies d'acier poli brillaient, disparaissaient ou s'atténuaient, se coloraient. C'était merveilleux.

La promenade parmi ces ornières et parmi ces

mille et mille trous n'était pas sans quelque danger. Dans l'obscurité, les pieds y posaient à faux et on risquait, à chaque pas, de se casser la cheville. Mais c'était tellement beau qu'on ne pensait qu'à y retourner et à s'y promener longuement.

Ceux des nôtres qui revenaient des champs situés au bord de la Marne, courbés sous le poids des sacs remplis de choux de Bruxelles, unique espoir de nourriture abondante, y avançaient avec la plus grande difficulté.

Dans la maison de paysan où nous étions cantonnés, nous avions installé tout un système de literie ; nos sommiers élastiques étaient constitués par des portes de bois recueillies dans des maisons abandonnées du voisinage ; on les avait calées pour les mettre, le mieux qu'on pouvait, en plans inclinés, et l'un de nous, bien vite imité par les autres, s'était fait une sorte de paillasse avec des sarments trouvés dans le grenier de notre propriétaire présumé. On n'eût pas été couché trop mal là-dessus, n'était que certaines branches posées de travers vous entraient vraiment un peu trop loin dans les côtes lorsqu'on se reournait en dormant. Ça nous réveillait, nous poussions un juron, nous invoquions le nom de l'Éternel, — car je ne sais pas si vous avez remarqué qu'en pareille circonstance on appelle toujours Dieu par son nom, — on se retournait de l'autre côté et on se rendormait, une autre côte appuyée sur un autre bout de branche.

Après quelques jours de service au village de Rosny, j'eus une permission de vingt-quatre heures, mais j'avais tellement perdu l'habitude de me déshabiller pour me coucher, que je trouvai désa-

gréable de me sentir en chemise entre deux draps. J'ai constaté que presque tous autour de moi avaient éprouvé la même sensation.

Ma permission allait de six heures du soir à six heures du soir le lendemain, mais voici que vers les deux heures de l'après-midi, j'entendis un bruit de canonnade terrible. Ayant écouté soigneusement pour deviner d'où il pouvait bien provenir, je dis à mon père : « Ou je me trompe beaucoup, ou ce tintamarre-là vient du plateau ou des environs. Je vais aller retrouver ma batterie. » Séance tenante écourtant ma permission — comme c'était la chose naturelle et le simple devoir, — je me mis en route. Mon père me conduisit jusqu'à l'omnibus du square des Arts et Métiers qui était alors l'un des derniers omnibus survivant, toutes les lignes ayant été petit à petit supprimées pour livrer leurs chevaux, soit aux services de guerre, soit à la boucherie, et je me rappelais ce matin de juin 1848 où, accompagné de ma bonne, j'avais conduit mon père jusqu'au lieu de ralliement des gardes nationaux qui allaient se battre autour du Luxembourg. La sonnerie des canons allait diminuant à mesure que l'omnibus se rapprochait de Vincennes et j'appris, en descendant de voiture, que le Plateau d'Avron avait été écrasé sous la mitraille, et que les troupes qui l'occupaient étaient en pleine retraite. Bientôt, sur la route, que je faisais à pied pour rejoindre mon poste, je vis défiler sans interruption des véhicules de toutes sortes remplis de blessés. Je les dévisageais en hâte. Quand parmi eux j'aperçus mon camarade Porel ; il était alors un des pensionnaires du théâtre de l'Odéon et l'un des plus aimés du public ; je me pré-

cipite vers lui et nous avons juste le temps d'échanger ce petit dialogue :

« Tu es blessé? qu'est-ce que tu as?

— Pas grand'chose, j'ai reçu un éclat d'obus au mollet, ça a fait une jolie déchirure; je ne puis pas traîner la patte et ça me fait assez mal.

— Au revoir, mon vieux; bonne chance, et guéris-toi bien. »

Tel était l'état d'âme de ce temps-là, qu'on n'avait pas plutôt quitté un ami blessé, c'est-à-dire en danger de mort, — puisqu'à cette époque de misère profonde, toute blessure même légère constituait un risque mortel, — qu'on continuait sa route sans plus longtemps y penser.

Il est probable que sans cette blessure, Porel ne serait jamais devenu le directeur de théâtre, capable, processif, trop souvent détesté, qu'il est à l'heure où j'écris. Pendant quelques années il exerça comme par le passé sa profession de comédien à l'Odéon, mais, à chaque occasion, sa blessure menaçait de se rouvrir. Il me souvient même de l'avoir vu dans sa loge lorsqu'il jouait *Crispin rival de son maître* mieux que nul ne l'a joué; il était alors dans des transes continuelles. La cicatrice qu'il avait à la jambe et dont il souffrait beaucoup à ce moment-là, menaçait à chaque instant de se rouvrir et d'ensanglanter son bas.

Lors de notre rencontre, nous ne nous souvenions plus des heures passées peu de mois auparavant aux répétitions d'une pièce où il avait bien voulu me prêter son concours; petite machine sans importance, où il avait pour compagnon de répétition, ce brave petit Sevestre qui fut blessé mortellement à Buzen-

val et mourut à l'ambulance du Théâtre-Français.

Parvenu à la route stratégique, où commence le chemin qui conduit au village de Rosny, j'aperçus un homme et une femme qui montaient la côte, bras-dessus bras-dessous. Il faisait presque nuit et ce fut seulement lorsque je me trouvai face à face avec ces gens que je reconnus Dalou et sa femme. Ils se promenaient là comme une paire d'amis qui font une partie de campagne. Dans la journée, ayant entendu la canonnade, elle était allée avec sa coutumière tranquillité, et son calme mépris de tout danger, voir ce qu'était devenu son mari, cantonné sur le plateau. Et tranquillement il la reconduisait jusque au delà de la zone dangereuse.

Comme j'ai écrit tout un gros livre sur Dalou, livre dans lequel Mme Dalou tient une large place, je m'efforcerai d'éviter ici en ce qui les concerne, elle et lui, toute chance de redite. Je puis cependant émettre cette observation : Dalou était marié, il avait un enfant presque infirme, il était, lui-même, très débile, très fragile et il était de plus affecté d'un écroulement de la voûte du pied, ce qui en tous temps constitue un cas de réforme caractérisé. Il avait cent bonnes raisons pour rester dans la garde nationale sédentaire, il n'en avait qu'une seule pour remplir son devoir : la Patrie en danger. Il le remplissait, ayant d'autant plus de mérite qu'il n'était ni chauvin, ni cocardier, mais bien plutôt — et comme bon nombre d'entre nous — ce qu'on appellerait de nos jours antimilitariste. Mais il l'était et nous l'étions tous jusqu'à la limite du territoire envahi.

Tels seraient encore demain les antimilitaristes d'aujourd'hui.. Soyez-en certains. Si l'on veut bien

se pénétrer du sens vrai de cet état d'esprit, on arrivera, par son exemple, à comprendre logiquement l'état d'exaspération, de la légitime exaspération, qui après tous leurs abandons, après toutes les misères de la guerre, jeta tant de gens, et Dalou lui-même, du côté des exaspérés, c'est-à-dire des communards.

On se croisa sur la route, chacun marchant vite; je ne pus me retenir de dire à Mme Dalou ce que je pensais de son imprudence.

Et puis, bonjour, bonsoir. — Un point. C'est tout.

Lorsque, dans une pièce de théâtre ou dans un roman, un personnage qui a besoin d'en voir un autre lâche le traditionnel : « Justement, le voici! » je m'abstiens d'en rire, ayant remarqué l'extraordinaire fréquence des conjonctures les plus inattendues. Aussi avais-je trouvé presque naturelles ces deux rencontres successives, en un aussi court espace de temps et sur un terrain où circulaient tant de milliers et de milliers de gens inconnus; aussi. lorsque j'arrivai à l'entrée du village de Rosny où je venais reprendre mon poste, je ne fus aucunement étonné d'y voir tout d'abord mon collaborateur du *Petit Journal* Abel d'Avrecourt, le même avec qui Albert Millaud et moi, et souvent aussi le docteur Rengade, nous cuisinions la *Gazette de Hollande*, la *Petite Némésis*, le *Journal illustré*, *La Lecture pour Tous*, *L'Histoire*, et autres canards de diverses envergures.

Depuis des semaines, nous ne nous étions pas vus; nous ignorions réciproquement ce qui nous était advenu depuis le commencement de la guerre.

D'Avrecourt portait à la main un gros morceau

de fonte informe. « Tenez, me dit-il, en me le montrant, j'ai passé aujourd'hui près de deux heures couché à plat ventre à côté de ça. »

A la vue de ce fragment de métal, désormais inoffensif, je me sentis saisi du plus épouvantable *trac*, qui jamais soit tombé dans les jambes d'un homme. Expliquera cela qui voudra. Je constate, je n'analyse pas.

Je crois bien que c'est la première fois que j'ai eu vraiment peur au cours des aventures de la guerre, où j'ai fait comme les camarades, mais cette fois-là — et sans qu'il y eût l'ombre d'un danger — j'ai eu une peur effroyable. Cela n'a duré que quelques minutes, mais j'y ai appris comment l'homme peut descendre aux pires lâchetés. Elle m'a enseigné et démontré que la peur est plus dangereuse que le danger et que la peur d'avoir peur est la plus précieuse des sauvegardes.

Autre rencontre, mais assez peu agréable au début.

Comme je marchais dans le village, pour rejoindre la maison où j'avais laissé mes affaires, je fus arrêté par un de ces fameux francs-tireurs à la branche de houx dont on célèbre chaque année la mémoire devant le monument de Montretout. Baïonnette croisée, ce lascar me demanda le mot de passe. Je l'ignorais. J'essayai de parlementer, mais je ne fus point long à voir que l'aimable franc-tireur n'hésiterait pas à me tirer dessus si je faisais mine de passer outre.

J'étais fort ennuyé, mais ne voilà-t-il pas que j'entendis derrière moi une voix qui criait : « Tiens! te voici! » Décidément, le Dieu des vaudevilles ne m'abandonnait pas. Je me retourne et j'aperçois un

mien cousin, presque un frère, qui, lui malin, s'était embusqué dans une fonction non classée et qui consistait à garder le cheval de son capitaine et à lui procurer des bifteacks de chez *la Femme sale*, le seul restaurant distingué de l'endroit.

En sa qualité de représentant de son capitaine, il avait le mot de passe ; je pus donc aller du côté de la maison où je pensais retrouver mon sac, mais, arrivé là, j'y trouvai, au lieu de mes camarades, les gendarmes de la prévôté. Ces gendarmes m'apprirent qu'un petit détachement de canonniers était cantonné dans la maison de notre colonel et préposé à sa garde.

Le plateau étant en grande partie évacué, le village pouvant être entouré d'un instant à l'autre, ces Pandores avaient pour mission de surveiller les communications entre le plateau et le village ; ils étaient aussi chargés de barrer la route aux Français encore en service sur le plateau, qui en descendraient sans permission.

Je reviens sur mes pas et me dirige vers le logis que Schœlcher avait choisi, au centre du village, et où il restait malade, couché sur un lit de camp, près de la fenêtre, tout en s'occupant de l'administration de sa légion. Il ne se levait que pour passer les revues ; alors, sanglé dans son uniforme, emmitouflé dans son grand caban, il était merveilleux de bonhomie et d'énergie tranquille. A l'étage placé au-dessus de sa chambre, je trouvai un groupe de sept ou huit des nôtres. Le premier de ceux que j'aperçus était un camarade arrivé là depuis quelques instants et que nous croyions tous hors d'état de se joindre à nous ; c'était un petit marchand de la rue Coquillière, qui,

après avoir fait un congé aux zouaves, s'était engagé au début de la guerre. Malade et envoyé à l'hôpital, il avait sauté le mur dès qu'il avait appris notre mise en marche et il était venu reprendre sa place parmi nous, tout heureux d'avoir mystifié les médecins et les infirmiers qui voulaient le retenir. Couchés à même le parquet, nous dormions d'un seul œil, le bras pris dans la bretelle du mousqueton à piston, qui n'aurait jamais pu nous servir à rien. Pour mon compte personnel, je ne quittais pas un ami, devenu depuis l'un des princes de la finance, Charles Goudchaux, qui, ayant une tante à Mayence, m'avait offert de faire route avec lui, si possible, dans le cas où nous serions faits prisonniers. Quand on ne dormait pas, on se consolait en faisant des plaisanteries sur la tante de Mayence.

Défense d'allumer des lumières : défense de faire du feu — ça, c'était désagréable — afin que si une patrouille allemande passait devant la maison, elle ne pût pas savoir qu'elle était habitée.

Au matin, pendant que, avec Charles Goudchaux, nous faisions cuire notre chocolat, nous vîmes, tout à coup, les vitres de la chambre flamboyer. Elles tremblaient en *ronflant* une musique extraordinaire, puis une détonation se fit entendre. Nous nous précipitions pour voir de quoi il s'agissait. C'était simplement un obus qui venait de traverser, de part en part, la maison située de l'autre côté de la rue. Et presque aussitôt nous vîmes sortir de cette maison trouée, deux ou trois gendarmes si complètement blancs de plâtre, qu'on eût dit, en triple exemplaire, la statue du Commandeur. L'un d'eux avait, pardessus la couche de plâtre, une large tache rouge

qui ne prouvait que de trop qu'il était non point une statue mais un soldat en chair et en os.

Eh bien ! faut-il le dire? Ni la maison effondrée à dix mètres de nous, ni la pensée d'un projectile qui pouvait à toute minute traverser notre propre maison, ni la vue de ces hommes sur qui les plâtras venaient de s'écrouler et dont l'un était blessé, grièvement peut-être, rien de tout cela ne semblait donner la moindre émotion à aucun de nous. Chacun continuait à cuire son petit déjeuner et à apprêter, sans hâte aucune, ses menues affaires pour aller, à la première éclaircie, chercher un logis moins dangereux.

Vers onze heures nous reçûmes l'ordre de nous diriger vers les forts : savoir les forts de Rosny, de Noisy, et de Romainville, où chacun de nous rejoindrait sa batterie.

Me voici, quant à moi, en route vers le fort de Rosny, de compagnie avec l'échappé d'hôpital, — l'ancien zouave dont le bon courage et le commencement d'expérience m'influençaient heureusement. Le chemin que j'avais descendu la veille et que j'avais parcouru dans l'obscurité se trouvait littéralement labouré par les projectiles, à telle enseigne que tout le cailloutis vous roulait sous le pied, ce qui n'eût été que demi-mal s'il n'avait été panaché d'éclats de fonte presque aussi gros que les cailloux eux mêmes et sur lesquels on risquait à chaque pas de couper ses chaussures. J'appréhendais d'autant plus cet accident que j'avais la plus admirable paire de bottes que j'aie jamais eue de ma vie.

O mes bottes ! mes chères et tant aimées bottes, dont le souvenir se mêle au souvenir de mon pauvre

petit Regnault, je ne puis jamais penser à vous, ô mes bottes! sans attendrissement. Je ne vous ai données qu'au bout de vingt ans, je vous avais gardées comme des reliques, et vous êtes le seul cadeau que, dans toute ma vie, j'aurai fait à regret. Regnault m'avait dit : « Il y a rue de Constantinople un bottier, un réfugié de banlieue, qui fait des bottes extraordinaires. Va voir cela ». C'est à ce bon conseil de Regnault que j'ai dû de marcher toujours sans fatigue et d'ignorer les horreurs des froids de pieds, les engelures ou les crevasses. Que béni soit, comme aurait dit Boulanger, le jour où j'ai commandé ces bottes! Je leur dois, d'ailleurs, d'avoir conservé ma jambe gauche et peut-être la vie, car dans la masse des éclats d'obus qui ont voltigé désagréablement autour de nous, il en fut un, — j'ignore lequel — qui se permit de faire une entaille dans la tige de ma botte bien-aimée.

Mais elle lui a bravement résisté.

Donc, en marchant, tant bien que mal, nous avions atteint la route stratégique et alors que nous étions déjà engagés dans le petit chemin de traverse qui aboutit à l'entrée du fort, un obus siffla à côté de nous. Mon ancien zouave me dit : « Mais couchez-vous donc ! »

Et il ne se coucha pas. Moi non plus. Quelques secondes se passent; nouveaux sifflements, nouvelle injonction de mon zouave, même geste de ma part. Même geste de la sienne. Quelques secondes encore, et troisième sifflement et troisième injonction du zouave, mais, cette fois, complétée par un joli croc-en-jambe par lequel mon zouzou m'étale de tout mon long. Pas plus que les deux autres, le troisième pro-

jectile n'éclate. Nous nous redressons et nous voici enfin devant la poterne du fort, gardée par un matelot. Nous entrons gaiement.

« Vous ne direz pas, dis-je au matelot en guise de bonjour, que nous ne sommes point des gens polis, nous autres ; nous saluons jusqu'à terre, avant d'entrer. »

Le matelot qui était en faction, ayant appelé un autre matelot, l'on nous dirigea à travers une cour toute sablée de la poussière des vitres éclatées. Heureux de retrouver les hommes de nos batteries, nous fîmes notre entrée dans l'une des deux casemates où étaient les canonniers — quatre-vingts hommes environ — appelés à remplacer, tant bien que mal, autant de matelots tués l'avant-veille à la deuxième bataille du Bourget. J'ai appris, avec un plaisir facile à comprendre, que, gentiment, mes compagnons de chambrée au village avaient pris la charge de mon sac pour qu'il ne fût pas égaré.

CHAPITRE VIII

Le premier feu. — Les canons de Louis XIV. — Les joyeusetés et les fureurs du commandant Mallet. — A la façon du *Bourgeois gentilhomme*. — Nous nous coiffons du béret. — Henri Bionne brise son sabre. — Victime du canal de Panama. — Le citoyen « père Roussel » et le citoyen « l'amiral ». — Bruits de bouteilles. — Le repas du jour des Rois. — Une charge de mathurin. — L'amiral fait le tailleur. — Le pied du jeune Deux.

A peine avions-nous rejoint *les autres* depuis une heure que nous fûmes commandés pour aller prendre un poste de combat dans la batterie, située sur le front de bataille du fort. Le plateau d'Avron. étant à ce moment-là évacué, les batteries allemandes placées à Bondy, à Gagny et au Raincy avaient pris comme point de tir notre malheureux petit réduit, et. au moment même où nous y faisions notre entrée, leurs batteries se mirent à cracher toutes ensemble. Personne de nous ne fit la grimace ; mais, comme nous n'étions que des artilleurs d'occasion, on nous employa comme simples pourvoyeurs :

l'on confia aux plus malins d'entre nous les bobines des tire-feu. Le matériel du fort était si pauvre que la seule pièce de notre batterie capable de tirer un peu loin, était un de ces canons dit « de trente », en fonte de fer, d'un type déjà hors de service à cette époque à bord des navires armés d'une façon moderne. Elle était seule de son espèce. De droite et de gauche, elle était flanquée de longs canons de bronze, ressemblant à des coulevrines et qui avaient pour anse des dauphins finement ciselés. Ils étaient brodés sur toutes les coutures d'ornements sculptés et burinés. Ils dataient tous de l'époque de Louis XIV. C'étaient des pièces de musée, tout à fait belles, elles étaient les propres sœurs de celles qui, encore aujourd'hui, servent d'ornement au jardin des Invalides.

Celles-ci, d'ailleurs, leur sont demeurées supérieures en ce que parfois elles servent à des tirs à blanc tandis que les nôtres ne tiraient jamais rien du tout Selon toute apparence, elles avaient été logées sur nos remparts pour faire croire à l'ennemi que nous possédions un armement quelconque.

Pendant le premier quart d'heure que nous passâmes dans la batterie, notre grand chef, le commandant Mallet, alors capitaine de vaisseau, avait pris place parmi nous, et s'était, malgré ses cinq galons d'or et son haut grade, transformé en simple chef de pièce.

Le commandant Mallet était un type bien particulier. Imaginez-vous un homme entre cinquante et cinquante-cinq ans, de très petite taille et se tenant toujours extrêmement raide et droit comme pour se faire le plus grand possible, coiffé de la casquette

réglementaire, vêtu de la longue capote d'ordonnance et les deux mains presque toujours enfoncées dans les poches de derrière de sa capote. Il avait des yeux très fins et très petits, un nez très long, et des joues maigres, plaquées de favoris étroits et courts. Sa physionomie était, dans son ensemble, celle de l'homme qui ne plaisante pas avec la consigne et qui demeure toujours et partout foncièrement gai. Tous ses gestes révélaient un mélange de grande activité toujours en éveil et d'imperturbable calme.

Implacable sur les questions de discipline, adorant ses hommes, vénéré et adoré par tous ceux qu'il commandait, il donnait en toute occasion l'exemple, simplement, naturellement, intégralement.

Il ne parvenait pas à cacher sous ses airs de rudesse la sensibilité la plus tendre et la plus émue. Et tout en lui était si sincère, si édifiant que, dès que nous eûmes vu ce petit homme au long nez, au petit corps droit, aux mains enfoncées dans les poches usées de sa vieille houppelande, il nous sembla que la besogne pour laquelle il nous avait convoqués était la plus facile et la moins dangereuse du monde.

Durant les dix ou quinze premières minutes, les batteries de Gagny, du Raincy, nous envoyaient de gros projectiles, mais ils tombaient tantôt en avant, tantôt en arrière de notre poste de combat, et M. Mallet, en bon artilleur qu'il était, emporté par l'amour de son art, ne décolérait pas. Il criait à chaque projectile qui tombait en avant ou en arrière de nous :

« Trop court! trop long! tas d'imbéciles, est-ce que

ce n'est pas honteux de tirer comme cela? Encore trop court! Encore trop long! Ah! quels imbéciles!! »

Et il ne tarissait pas d'imprécations contre « ces imbéciles » qui n'étaient « pas fichus de pointer une pièce ».

Tout à coup sa voix éclata joyeuse.

« Enfin, ça y est! »

Et en effet, ça y était. Un projectile de trente et un kilos, envoyé du Raincy, nous faisait l'insigne honneur de tomber parmi nous.

« Enfin, ça y est! répétait le commandant Mallet. Maintenant, nous allons voir si vous êtes capables de continuer! »

Et nous vîmes bientôt qu'ils étaient capables de continuer. M. Mallet saluait d'interjections joyeuses les premiers projectiles arrivés à bon port, puis, par peur de s'égosiller, sans doute, il cessa de complimenter l'artillerie allemande, qui, une fois son point de tir établi au compas, fit copieusement sa besogne. Le plus comique fut que nous en étions, nous *pékins*, arrivés à partager ses colères et ses joies.

Bientôt, nous avions pris l'habitude de calculer la place où les obus allaient tomber. Ceux d'entre nous qui surveillaient l'arrivée des projectiles, lançaient des interjections analogues à celles des joueurs de paume. « Attention! criaient-ils, à nous celui-là! — A vous celui-là! — Trop long! Trop court! Trop à droite! Trop à gauche! »

La consigne était qu'on se jetât par terre, le nez dans le sable et les mains jointes sur la nuque, dès qu'on était menacé d'une chute d'obus, puis, quand l'éclatement était bien terminé, on se relevait à demi.

« Personne de touché ? » questionnait aussitôt l'un ou l'autre de nous. Et en même temps, on se relevait.

Quelquefois, avant que l'on fût debout, il fallait se jeter à nouveau sur le sol et dans une attitude qui, pour réglementaire qu'elle fût, n'en était pas moins celle des faux Turcs de la cérémonie du *Bourgeois gentilhomme*. Nous avions fini par trouver cela si drôle (et cela l'était en réalité) que nous nous relevions en poussant des éclats de rire. Ceux de nous qui savaient leur Molière par cœur eussent volontiers crié : « Yoc ! Yoc ! » Bien entendu, ceux qui maniaient le refouloir ou l'écouvillon, ou ceux qui apportaient les obus ou les gargousses à notre unique pièce ne se couchaient que lorsque cela n'interrompait pas leurs fonctions ; pourtant, par ordre du commandant, ils se garaient autant que possible. Il me souvient de m'être couché trois fois en moins de deux minutes à côté d'un obus de marine que je venais d'apporter à la pièce. Le vieux matelot, à tête de renard, qui avait sorti cette bombe de la poudrière pour me la confier, m'avait recommandé de le traiter avec les plus grands égards. « Ne la serrez pas trop dans vos bras, m'avait-il dit, elle est chatouilleuse, c'est une vraie demoiselle. » Donc, tout en la posant sur sa base, lorsqu'il fallait attendre l'instant propice, je guignais la pierre ou l'éclat de fonte qui, d'un instant à l'autre, pouvait frapper son percuteur de métal, épais comme une feuille de papier à lettre et m'infliger un tour de valse.

Après une petite demi-heure passée sous cette averse de plomb et de fonte en furie, M. Mallet, qui n'avait cessé de régler le tir avec le canonnier breveté nommé Deux, notre chef de pièce, nous tint

ce simple discours : « Puisque vous êtes venus ici pour voir un bombardement, j'espère que vous ne vous plaindrez pas de moi ; j'en ai vu pas mal et particulièrement en Crimée, je n'en avais jamais vu un aussi complet que celui-là. »

Il était un peu étonné, mais tout à fait joyeux de la gaieté avec laquelle ces civils, que nous étions, faisaient leur part de besogne.

Le soir tomba, la canonnade devint moins forte, on nous renvoya d'abord à nos casemates, puis, la nuit étant noire, on nous rappela dans la batterie. On nous félicita de notre conduite au feu. Et dès ce moment, nos chefs, par la voix de l'officier de quart, nous élevèrent à la dignité de matelots.

D'aucuns même échangèrent le képi, à canons croisés, contre le béret sur lequel était écrit le nom du fort. Ces bérets provenaient pour la plupart des effets abandonnés par les matelots tués au Bourget, dans l'affaire du 23 décembre. Les officiers et nos camarades de la marine trouvèrent que c'était très bien ainsi, quoique ce fût tout à fait contraire à tous les règlements.

Je vais dire tout de suite ce qu'était l'officier de quart qui nous avait déclaré que nous compterions dans le service au même titre que les marins. C'était un lieutenant de vaisseau, très jeune alors pour son grade, et remarquablement beau, nommé Henri Bionne. Il commandait une compagnie de fusiliers marins et ne manquait jamais d'aller, chaque jour, dans leur chambrée, s'asseoir parmi ses matelots, pour causer paternellement avec eux ou pour leur faire la lecture.

Inutile de dire qu'il en était aimé. Il leur lisait

souvent les journaux et en particulier les articles où, dans le *Rappel*, je racontais notre vie, et par conséquent la leur. Mon rôle de correspondant de journal m'avait signalé à l'attention des hommes de la marine et de leurs chefs, ce qui fit que lorsque, plus tard, je retrouvai les uns ou les autres, ils avaient gardé la notion de mon existence.

Cela qu'il m'advint spécialement avec Bionne.

A bien des années de là, un matin que j'étais allé demander à Ferdinand de Lesseps quelques pages pour mettre en tête du livre de Jean-Baptiste de Lesseps, son oncle, l'un des compagnons de La Pérouse, je me trouvai face à face avec le secrétaire de Ferdinand de Lesseps, en qui j'eus le plaisir grand de retrouver Bionne.

De cette rencontre inattendue data une période d'amitié que la mort seule a rompue.

Bionne avait quitté la marine et dans des conditions tout à fait particulières. Le jour où était venu l'ordre de rendre le fort, il y avait eu parmi les marins, officiers ou soldats, une sorte de mouvement de révolte. Chez nous, — laissez-moi dire chez nous, — on avait toujours vécu avec cette idée, stupide en théorie, excellente en fait, au point de vue général de la défense, que, plutôt que de se rendre, on ferait sauter le fort, et avec lui tout ce qu'on ne pourrait pas sauver, hommes ou choses.

Bionne, en apprenant qu'on allait rendre le fort, ne put retenir l'expression de sa rage et, devant tous les autres officiers, y compris l'amiral Mallet, il déclara qu'il allait démissionner. Puis, prenant son sabre, il le brisa sur son genou, comme pour accentuer, pour contresigner sa démission. Il y avait

certes là un cas de conseil de guerre, mais, à pareille heure, on n'avait pas le temps de s'arrêter à de telles formalités.

Bionne, rendu à la vie civile, était entré au service de la Compagnie de Suez, où le hasard me le faisait retrouver. Comme j'étais éditeur et comme il venait d'écrire un livre — un fort beau livre même — sur Dupleix, il me demanda si je voulais m'en occuper. Ce me fut un grand plaisir de lui répondre : oui. et je lui prêtai tout mon concours.

Presque chaque soir Bionne arrivait chez moi vers six heures. Un jour, je le vis paraître plus tôt que d'habitude, et tout de neuf habillé d'un complet gris des plus pimpants : « Je viens, me dit-il, vous faire mes adieux ; je pars un peu à l'improviste, ce soir même, pour aller inspecter les travaux de l'isthme de Panama. Mais je ne resterai guère là-bas que quelques semaines. » Puis, pour me donner un exemple de l'extrême simplicité de son grand chef, il tira de sa poche un tout petit portefeuille et me dit :

« Tenez, je vais vous montrer la commission en vertu de laquelle M. de Lesseps m'a délégué là-bas. »

Et il exhiba une feuille de papier à lettre gris, de tout petit modèle, estampillée d'une couronne de comte, un simple bout de billet portant ces seuls mots :

« M. Bionne, secrétaire général de la Compagnie, va à Panama pour me remplacer en toutes choses. Il fera ce qu'il jugera nécessaire au bien de notre œuvre.

« Signé : FERDINAND DE LESSEPS. »

Pendant plusieurs mois, je n'entendis plus parler de Bionne et je le croyais toujours là-bas lorsqu'on m'annonça la visite de sa mère.

De ses deux fils, l'un avait fait le désespoir de sa vie en épousant Hortense Schneider, la comédienne surnommée le « Passage des Princes ». Intelligent, loyal et tendre, son autre fils était toute sa consolation. Elle venait m'annoncer la mort de celui-là et elle me fit le récit de cette mort.

Il était arrivé à Panama ayant pour principale mission de remonter le moral de tout le personnel, qui, miné par les maladies, voulait faire ce que nous appellerions aujourd'hui la grève générale. Pendant trois semaines, Henri Bionne avait voyagé sans relâche pour visiter tous les chantiers. Il avait partout pris les mesures d'assainissement et de protection nécessaires.

Par suite du surmenage qu'il s'était donné, il était à son tour tombé gravement malade. Il tint bon jusqu'à la veille de son départ, mais, ce jour-là, se sentant à bout de forces, il fit prier l'évêque de Colon de venir le rejoindre à son hôtel.

« Je sais où j'en suis, lui dit-il, et je vous demande le service de venir me prendre ici demain, à l'heure du départ du bateau ; je m'appuierai sur votre bras, car je ne puis plus marcher, mais quand j'irai avec vous, personne ne verra rien de mon état. Si je mourais ici, tout ce que j'ai dit de réconfortant serait inutile. C'est ce qu'il ne faut pas. »

Et ainsi fut fait.

Aussi longtemps qu'on put l'apercevoir, Bionne resta sur le pont, faisant des signes d'adieu. Et, dès que le navire eut pris le large, il descendit (et avec

quels efforts !) jusqu'à sa cabine; il s'allongea sur sa couchette, et quand vint le médecin du bord, appelé en hâte, il n'eut plus à constater que l'agonie.

Par un retour étrange du sort, ce vrai marin alla dormir son dernier sommeil au fond de l'Océan!

Quand on parlera du Canal de Panama, on pourra mettre, à côté des gens qui y ont fait plus ou moins salement leur fortune, mon pauvre ami Bionne, qui y est mort en héros, sans laisser aucune fortune à sa mère que son travail seul faisait vivre.

Mais, retournons au fort : Le bombardement ayant pris, au début de janvier 1871, une intensité extraordinaire. M. Mallet, malgré le grade de contre-amiral où il venait d'être élevé, nous commandait en personne. Lorsqu'on nous faisait monter dans les batteries, ce vieux loup de mer, qui savait être, à l'occasion, l'homme le plus implacable, n'en était pas moins le boute-en-train de notre troupe. Le père Roussel, le vieux tailleur de pierre, était son grand ami et aussi sa grande admiration.

A la suite de notre première très grosse affaire, il y avait eu de l'avancement pour la plupart des gradés de notre garnison. Nous, les canonniers auxiliaires, nous avions bénéficié de la meilleure chose que nous pussions espérer et qui consistait en une façon de mise à l'ordre de l'armée par voie d'affiche. Cela nous avait été particulièrement agréable. Nous ne prétendions aucunement ni à des médailles ni à des croix. Il avait été même convenu entre nous, qu'aucun artilleur, soldat ou chef, ne solliciterait aucune récompense, ni pour lui-même, ni pour un de ses subordonnés, ni pour un de ses chefs.

J'ai hâte d'ajouter que cette convention fut scrupu-

leusement respectée pendant, et même après, la guerre. Il ne dépendit cependant pas de nous d'empêcher M. Mallet de demander la médaille militaire pour son ami le père Roussel, notre doyen. Rien n'était amusant à voir comme le tailleur de pierre à longue barbe blanche, face à face avec son commandant en chef, qu'il appelait : « Citoyen *l*'amiral » et le « citoyen *l*'amiral » lui répondait : « Citoyen père Roussel. »

On n'était pas triste, je vous l'assure, dans nos batteries. Dieu sait toutes les bêtises qu'on disait entre deux coups de canon. Je vois encore l'amiral Mallet vérifiant le tir de notre grosse pièce de fonte et disant à notre chef de pièce : « Regarde, Deux, je crois que c'est pointé juste.

— C'est bien ennuyeux, mon commandant, j'aimerais mieux pas. La maison sur laquelle nous allons tirer appartient à un de mes cousins, qui est un bien bon garçon.

— Eh bien ! si c'est un bon garçon, tu ne lui diras pas que c'est toi qui as tiré sur sa maison et il n'en saura jamais rien. »

Là-dessus, on se gare. L'amiral commande : « Envoyez ! » A la lorgnette, il regarde le but et s'écrie joyeux : « Ça y est ! » Le petit Deux s'exclamait : « Ah ! mon pauvre cousin ! Elle doit être jolie, sa petite maison ! Qu'est-ce qu'il me dira ? »

Et l'amiral de répliquer : « Mais, grand nigaud, puisque tu ne lui diras pas que c'est toi qui as tiré dessus, il n'aura rien à te dire ! »

Plus près, plus chaud. L'un des nôtres, un employé d'assurances, appelé Muzin, avait une modeste habitation au Raincy, que notre tir n'épargnait pas.

Il ne cessait de nous vanter le bon vin qu'il avait dans sa cave. On l'avait d'abord engagé à aller chez lui chercher son vin; cela ne nous avait pas semblé lui plaire beaucoup. Du reste, les batteries allemandes y étaient installées. C'était une raison suffisante à son refus, mais cela en était une aussi pour quoi nous tirions sans discontinuer sur son pauvre village. Quand les projectiles y tombaient bien, l'un ou l'autre des loustics de la batterie criait :

« — Muzin, j'entends un bruit de bouteilles! Ça doit être votre vin qui a écopé. »

Tous ces détails, en apparence oiseux, montrent mieux que de longues phrases combien, dans le métier bizarre que nous faisions, tout n'était pas pénible. Loin de là. C'est ainsi que, pour fêter le jour des Rois, un festival avait été organisé dans l'une des salles du rez-de-chaussée d'une caserne, en détresse un peu de partout et privée de toutes ses vitres.

Au fort, pas plus qu'ailleurs, il n'y avait ni à boire ni à manger. Aussi avait-on remplacé les plats succulents par un menu parfaitement chimérique. Les viandes, les légumes et les desserts étaient synthétisés par des dragées posées dans une assiette. Le menu avait été rédigé par quelque matelot farceur et se terminant par l'annonce d'un plat intitulé : *Bombe glacée éclatant sous la table*. Il arriva, en effet, au moment du dessert, une bombe, mais elle n'était pas glacée, et, si elle n'avait pas eu l'impertinence d'éclater sous notre propre table, elle avait eu toutefois la malencontreuse idée d'éclater devant la porte de notre salle à manger, ou plutôt à ne pas manger. On vint nous annoncer qu'elle avait tué deux soldats qui stationnaient dans la cour.

C'est triste à dire, mais nul n'y fit plus longuement attention, et nous continuâmes à dire des bêtises.

Un mathurin improvisa une charge que j'aimerais à pouvoir reproduire telle qu'il la disait en son langage bon enfant. La voici dépouillée du plus charmant de sa saveur :

« Un individu qui en a assez de la guerre, va trouver Dieu le Père et lui demande de nous sortir de là. Dieu le Père lui répond :

« Mon garçon, je suis retiré des affaires, je ne suis plus au courant de rien, j'ai repassé mon fonds à mon fils, arrangez-vous avec lui. Il demeure là-haut dans une tour. »

Notre homme monte l'escalier de la tour, frappe à la porte du fils qui lui répond :

« On n'entre pas ! ».

Il parlemente ; il insiste tant et tant, qu'une femme rousse, en déshabillé coquet, lui ouvre la porte. C'était Magdeleine. Elle lui dit : « Laissez-nous tranquilles, nous ne nous occupons de rien, adressez-vous au Saint-Esprit. Il demeure ici, tout là-haut, dans le colombier. »

Sitôt dit, sitôt fait, et quatre à quatre le visiteur monte au colombier. Il carillonne à tour de bras. Personne ne lui répond. Il redescend, il refrappe à la porte. Magdeleine, toujours en petite tenue, lui ouvre encore. Quand il lui a expliqué qu'il n'a vu là-haut aucune trace du pigeon sacré, Dieu le Fils intervient et pousse cette exclamation :

« Sacré nom de Dieu, si j'ose m'exprimer ainsi, ces bougres-là — avec leur satanée invention de pigeons voyageurs, — ils l'auront réquisitionné pour le service de la poste ! »

De la part d'un matelot breton cette plaisanterie me parut singulièrement voltairienne, mais je dois le dire, je n'ai jamais rencontré parmi les matelots, qui furent mes compagnons, les superstitions dont j'avais entendu parler jusqu'alors.

A ce même déjeuner, composé, comme je viens de le dire, de dragées sans pain — et sans rien d'autre, du reste, — je fus interpellé par un premier maître, c'est-à-dire par une sorte de sous-lieutenant sorti du rang qui venait d'être décoré. Dans sa naïveté, il disait, avec des larmes dans la voix, cette phrase qui en passant par sa bouche cessait d'être ridicule :

« Eh bien ! ça fait tout de même plaisir de voir briller sur sa poitrine après trente ans de service, l'Etoile de l'Honneur. » Alors, un de ses collègues, qui, lui, n'était pas décoré, me prit à part et me dit : « Croyez-vous qu'il est bête avec ses trente ans de service ! Il croit que c'est pour ses trente ans qu'on l'a décoré. Eh bien, savez-vous ce qu'il a fait cet homme-là ? Non ! Eh bien, voilà : Il commandait une section de canonniers lorsque, au commencement du service, il reçoit un éclat d'obus dans la jambe. Il se traîne jusqu'à l'infirmerie : « Rattachez-moi ça, dit-il, je n'ai pas le temps de flâner. » On veut le garder ; il se fâche : « Je n'ai pas le temps de rester ici, je suis de service. » Il remonte dans la batterie, il se cale comme il peut contre tout ce qu'il trouve, il reprend son commandement, et, sur sa jambe cassée, il reste pendant deux heures sous le feu. Après quoi il s'en va à l'hôpital... Et il croit que c'est pour les trente ans qu'on le décore ! »

Des histoires comme celles-là, j'en aurais des centaines à raconter. Aussi, quand j'entends dire que le

monde est peuplé de canailles — ce qui est souvent vrai — je me console en pensant que dans certains cas le contraire est la vérité. Au souvenir de ces braves gens qui étaient des gens si braves, on se sent meilleur soi-même.

L'exemple leur venait de haut ; l'amiral Mallet était toujours le premier à le donner, sans tapage et sans flambardise.

Lorsqu'il fut promu contre-amiral, M. Mallet n'avait rien préparé en vue de cet événement. Il appela son matelot qui était en même temps notre magasinier et lui tint ce petit discours :

« Dis donc, Bourdeau, il faudrait fouiller dans nos tiroirs de commode pour voir si tu n'y trouverais pas du vieux galon ou quelque chose d'équivalent, avec quoi l'on pourrait fabriquer deux étoiles en or. »

Et Bourdeau, dénicheur invraisemblable, lui apporta le nécessaire. Une heure après on pouvait voir, tranquillement assis dans sa casemate, le contre-amiral Mallet, commandeur de la Légion d'Honneur, occupé à tirer l'aiguille, pour coudre lui-même ses insignes sur sa casquette de capitaine de vaisseau devenue casquette de contre-amiral.

Et comme l'amiral avec son air implacable, et comme le commandant Guibaud avec sa grosse tête grognonne dissimulaient bien l'un et l'autre leur sensibilité ! Je les ai vus, embarquant dans la voiture d'ambulance le petit Deux, notre chef de pièce, qui avait eu un pied arraché... L'amiral lui fourrait des cigares plein ses poches et lui disait des bêtises pour le réconforter. Quand la voiture eut démarré, le commandant Guibaud marchait tête basse, le regard fixé au sol ; et l'amiral se cachait mal de pleurer.

CHAPITRE IX

Quatorze des nôtres touchés par un obus. — Encore l'homme de la place de la Bourse. — Invocation à Lockroy. — La peur du zouave est le commencement de la sagesse. — Les malheurs de nos tonneaux de vin. — La joie de fusiller. — En enfants perdus. — On fait son petit chevalier d'Assas. — Ce qui s'appelle bien dormir. — Le chœur des vieillards. — Des gens gelés qui dégèlent. — En quittant Rosny.

Quand nous allâmes, nous deux le père Roussel, voir Deux à l'ambulance du Ministère de la Marine, il nous dit : « Ils m'ont donné la croix, mais s'ils voulaient me rendre mon pied, je leur rendrais leur croix avec plaisir. »

J'ai raconté, il n'y a pas longtemps, comment Vacquerie et Meurice étaient venus, vers trois heures du matin, au moment de notre départ, me souhaiter bonne chance. En même temps, ils m'avaient demandé de vouloir bien adresser au *Rappel* des articles racontant notre vie là-bas. Naturellement, je ne manquais point de leur envoyer la copie que je faisais quand j'en avais le temps, c'est-à-dire un jour sur trois, puisque nous avions deux fois vingt-

quatre heures de service consécutif. Je travaillais dans la casemate, assis sur le bord d'un châlit et ayant en guise de table un tonneau qui se trouvait là ; personne ne savait comment. Cela avait un côté romantique et vieux de la vieille qui était loin de me déplaire.

Un accident des plus tragiques vint détruire ma petite installation. Vers les derniers jours de décembre, un obus entrant par le mur du fond troua une casemate voisine de la nôtre. Il était tombé sur le poêle et ses éclats avaient atteint quatorze de nos canonniers; cinq en furent quittes pour des blessures, neuf furent tués ou mortellement blessés.

Il fallut évacuer la casemate défoncée, partager la nôtre et y loger les survivants de cette triste bagarre. A cet effet, on supprima les lits et l'on suspendit à la voûte de la casemate des hamacs superposés sur deux hauteurs. Nous ne fûmes pas longs à apprendre à grimper dans nos hamacs et à les tenir fermés en les serrant à bras croisés. Cela pouvait, sans nulle image, s'appeler dormir à poings fermés. On eût été très confortablement installés, si les bonnes gens qui couchaient dans les hamacs du deuxième étage n'avaient eu besoin du bord des hamacs placés au-dessous d'eux pour leur servir de marchepieds. Ils ne pouvaient atteindre le sol ni se recoucher sans effectuer une série de rétablissements acrobatiques, et, quand leurs exercices avaient lieu de nuit, les dormeurs de l'étage bas étaient réveillés par les clous des souliers que leurs voisins d'au-dessus leur posaient sur le nez sans s'en douter.

A part cela, on était très bien couché.

Au lendemain de la lamentable aventure, qui nous avait coûté quatorze des nôtres, nous vîmes arriver dans la cour un grand diable de général à la figure modelée comme celles des poupées de guignols taillées par grand plan dans le bois : la bouche était encadrée d'une barbe en fer à cheval de poils châtains légèrement mêlés de blanc. Très bel homme, l'air très robuste, il se dandinait sur des jambes enfermées jusqu'au-dessus des genoux dans de superbes bottes de cuir jaune telles qu'en ont les chasseurs qui s'embusquent dans les marais. Quelle ne fut pas ma surprise de reconnaître, en la personne de ce général, celui-là même que, en compagnie de bien des gens, parmi lesquels Ph. Burty et Constant Coquelin, nous avions, le jour de Châtillon, appréhendé sur la place de la Bourse et conduit à la place Vendôme. Il était tout naturel que je le reconnusse et non moins naturel qu'il ne me reconnût pas. J'étais en uniforme avec toute ma barbe, les cheveux longs et mal soignés, les vêtements maltraités par les innombrables chutes volontaires, nécessitées par les promenades à travers les obus. Je n'avais aucunement l'air d'un individu habitué à se mettre tous les soirs en habit noir et en cravate blanche, mais bien plutôt celui d'un ouvrier quelconque, d'un enfant du faubourg Antoine ou du faubourg Saint-Marceau.

Le général, toujours se dandinant sur ses grandes bottes jaunes, — oh! mes amis, quelles belles bottes jaunes ! — m'aborda et, de sa voix brusque et saccadée, me dit :

« Eh bien ! il paraît que vous faites de la bonne besogne ici. Êtes-vous contents, au moins?

— Très contents, mon général ; mais nous serions bien plus contents si nous n'avions pas eu neuf camarades tués hier. »

Alors, lui, dansant toujours sur ses admirables bottes de marais, de me répondre :

« Ah ! ce sont toujours des histoires comme ça dans les bombardements. On ne fait pas d'omelette sans casser des œufs. »

Et moi de répliquer, sans me laisser intimider par ses trois étoiles : « C'est possible, mon général ; mais quand les œufs sont mes camarades, je trouve l'omelette d'autant plus difficile à digérer, que si l'on n'avait pas bouché leur fenêtre avec des briques, ils seraient encore là ! »

L'homme aux belles bottes, l'air plutôt vexé de ce que ce Parisien de malheur que j'étais ne tremblât point devant lui, se dandina une fois de plus, tourna les talons et partit.

L'un de nos canonniers, parisien, le plus souvent bien renseigné, me dit le nom du général aux belles bottes, et, plus tard, la vue de photographies m'indiqua qu'il ne s'était probablement pas trompé. C'était le nom d'un grand chef que les guerriers de l'école de Lassalle et de Murat portaient aux nues, parce qu'il avait, de sa personne, chargé à la tête des troupes dont il avait le commandement suprême. Pendant ce temps-là, la bataille était perdue.

Peut-être ce chef eût-il été plus utile en s'occupant de diriger son armée, ce qui était sa fonction, qu'en s'amusant à épater la galerie et à faire le zouave.

Je viens d'écrire *le zouave*, par inadvertance.

Mais je m'en félicite.

Monsieur Scapin s'écrie tout au début de la pièce :

La police ! A ce mot, je crois toujours qu'on sonne !

Le mot « zouave » me produit le même effet que, à *Monsieur Scapin* le mot « la police » !

Je voudrais bien nommer mon homme de la place de la Bourse, mais l'exemple qu'a donné celui du boulevard Montmartre me jette dans de grandes perplexités.

La peur du Zouave est le commencement de la sagesse. Pour moi, tout au moins.

Un seul homme pourrait me tirer d'embarras. Lui seul connaît à fond la question « Zouave ». C'est Lockroy. Pour le vulgaire, Lockroy est l'ancien vice-président de la Chambre, l'ancien ministre de l'Instruction publique, l'ex-ministre du Commerce, le ci-devant ministre de la Marine. Pour moi, homme respectueux de l'Écriture et qui aime le sérieux comme moi-même, et la fumisterie par-dessus toutes choses, Lockroy fut, est et restera l'auteur de ce joyau du répertoire du Palais-Royal, qui a nom : *Le zouave est en bas.*

Et je lui dis : Mon vieux Lockroy, vous avez été, vous êtes encore un législateur éminent. Vous avez été Grand-Maître de l'Université et, par définition, le défenseur des droits de l'Histoire. Vous avez été le chef suprême de l'armée navale et vous avez, à ce titre, donné ou refusé à des officiers l'autorisation de publier des livres. Sauriez-vous me dire comment des militaires obtiennent la licence d'écrire des volumes entiers pour raconter à leur façon, ce qu'ils ont fait et ce qu'ils n'ont pas fait,

de façon à maquiller leurs erreurs et à cacher des fautes, qui parfois sont plus encore que des fautes?

Ils ne sont tenus d'établir aucune preuve, cependant que, d'autre part, les témoins de leurs actes ne peuvent les révéler qu'à la condition de ne rien écrire qui froisse ni eux-mêmes, ni leurs descendants.

Le Zouave les protège contre tout contre tous et contre l'Histoire elle-même.

Je n'ignore pas les dangers de la calomnie, mais j'ignore moins encore les dangers de ces autobiographies, où, pour la défense de leur personne, tant de militaires ont — et notamment après la guerre de 1870 — dénaturé, falsifié, dissimulé les vérités les plus nécessaires. Il me semble, ô mon vieux Lockroy, que si j'avais été à la place d'un écrivain tel que vous, que si j'avais occupé les postes où vous avez siégé, j'aurais cherché le moyen par lequel les gens qui veulent apporter leur contribution à la vérité historique n'entendent pas sans cesse quelqu'un « qui parle dans l'ombre » comme dans l'*Expiation* et qui dit :

« Prenez garde, ne dites rien de trop ! le Zouave est en bas !... »

Il est toujours en bas, le Zouave.

Réfléchissez, je vous en prie, à cette affaire-là; voyez s'il n'y aurait pas de ce côté à apporter à la loi sur la presse une petite amélioration, ne fût-elle applicable qu'aux militaires qui ont fait des livres pour raconter leurs propres gestes. Car vraiment il est gênant, le Zouave. Vous devez en souffrir plus que personne.

Pour éviter que notre casemate fût à son tour dé-

foncée, nous avions bardé le mur avec nos matelas. L'amiral voyant cela nous dit simplement : « Laissez là vos matelas, mes enfants, si cela vous fait plaisir, mais du papier de soie ferait le même effet ; il faut quatre mètres de sacs de terre pour arrêter un projectile. D'ailleurs vous allez en fabriquer. » On nous chargea de fouiller le sol, ce qui me permit de me découvrir une faculté spéciale, celle de casser plus de manches de pioches qu'un évêque eût pu en bénir. Mon excuse est que le sol était dur, à ce point que nos outils en faisaient jaillir des gerbes d'étincelles. Il fallut cesser un travail qui facilitait les feux de l'ennemi. Les Allemands tiraient assez mal, et au compas seulement ; chaque soir, ils arrêtaient l'emplacement de leur tir et ne le reprenaient que vers huit heures du matin. Comme la grosse pluie de projectiles commençait en ce moment à tomber du côté des water-closet, on y allait autant que possible avant cette dangereuse averse. Mais la cuisine, placée dans ce même corps de bâtiment, *écopait* sans relâche, ce qui faisait dire à M. Mallet : « Je ne sais pas pourquoi ils en veulent au cuisinier, c'est pourtant un bien bon garçon. »

La vérité, c'est qu'ils en voulaient à une poudrière placée à droite, près de l'entrée du fort. Leur intention était de nous faire sauter et ils n'ignoraient pas que notre poudrière n'était qu'une misérable cambuse sans revêtement. Aussi voilà-t-il que par une belle après-midi nous apercevons une magnifique fumée grise et marron qui sortait du toit de la poudrière, montant très haut, fine à la base, arrondie en boule à son sommet et formant une sorte de gros plumet de tambour-major. Nous regardions ce

plumet avec un certain flegme, pensant : « Ça sautera ou ça ne sautera pas. Dans l'un et l'autre cas, il n'y a rien à faire. » Au bout de quelques minutes, le jet de fumée cessa et bientôt nous vîmes arriver vers nous un matelot qui faisait des gestes de colère :

« — Ah ! les salauds ! Ah ! les brutes ! grognait-il. Vous avez bien vu cette fumée, là-bas, à la poudrière ? Moi, quand j'ai vu cela, j'ai voulu en avoir le cœur net. Et dare dare. Je n'avais pas la clef pour entrer dans la poudrière et pas le temps de la chercher ; il fallait commencer par éteindre la chose. Alors je suis grimpé sur le toit, je me suis enfourné dans le trou d'où sortait la fumée. Je voulais savoir ce qu'on avait à éteindre, parce que, vous savez, la poudre, ça ne blague pas. Eh bien ! pas du tout, ce n'était pas dans la poudre qu'il était tombé, leur obus de malheur.

« Non ! croiriez-vous ça ! Ces cochons, ils n'ont pas assez tiré sur notre poudrière, faut-il pas qu'ils se mettent maintenant à défoncer nos tonneaux de vin ! Leur sacré pot de fleur était tombé dans une de nos barriques de Chambertin à la manque !

« Je suis ressorti par où j'étais entré. Il n'y avait que cela à faire, n'est-ce pas ? »

Ce brave garçon, qui, pour éteindre le feu qui couvait dans une poudrière, descendait par un trou d'où l'on ne doit pas remonter, n'a jamais de sa vie su quel homme admirable il avait été.

Et nous-mêmes, sur le premier moment, si nous nous en sommes rendu compte, ce n'a été que d'une façon bien vague.

Le pire de tous les dangers nous venait des indiscrétions de journalistes qui caracolaient dans les états-majors. C'est l'un d'eux qui, selon toutes

les apparences, nous avait valu la mort de nos neuf camarades, tués par un même obus. Il s'était improvisé reporter militaire mais il était de son état artiste peintre. Il avait été récemment décoré pour avoir fait un portrait équestre du Prince Impérial, dont le cheval bai était si luisant qu'il semblait taillé — telle une yole de course — dans le plus bel acajou.

Je le connaissais un peu, il était l'un des fidèles des soirées de Mme O'Connel.

Quand les matelots apprirent quel était le personnage à qui nous étions en droit d'attribuer la mort de nos camarades, ils oublièrent leurs habitudes de discipline et clamèrent devant leurs chefs que si ce monsieur reparaissait chez nous, ils lui feraient un mauvais parti. Il n'y reparut plus. Il fit bien, car notre colère contre lui redoubla le jour où l'on arrêta sur le territoire du fort un misérable soldat d'infanterie de marine qui, en échange de quelques vivres, ou peut-être de quelque argent, avait porté des journaux de Paris aux avant-postes allemands. Pris sur le territoire du fort, il fut traité comme s'il eût été saisi dans les eaux d'un navire de guerre faisant campagne. Car, par suite d'un régime spécial et qui peut sembler quelque peu bizarre, tout ce qui se passait entre nos quatre murs était rendu justiciable des lois applicables aux mêmes faits survenus à bord d'un bateau. Notre état-major s'étant constitué en cour martiale et le crime du marsouin étant formellement avoué, il fut sur l'heure condamné à être fusillé.

La nouvelle de sa condamnation se répandit en peu d'instants dans toutes les casemates, et, lorsque, dans la soirée, on vint commander parmi nous une

équipe d'une douzaine environ d'hommes en armes, nous nous équipâmes en hâte, nous croyant appelés à faire partie du peloton d'exécution. Eh bien ! au risque de faire passer, mes camarades et moi, pour des êtres très féroces, je dois avouer que j'eus, — et que nous eûmes tous, — un sursaut de joie, en prenant nos petits mousquetons. Nous avions plus envie de danser que de marcher et ce nous fut une très grosse désillusion, quand on nous apprit que la sinistre besogne venait d'être accomplie par une escouade de matelots.

C'est très joli de philosopher, c'est très joli d'allonger de belles phrases bourrées de sentiments humanitaires et du respect de la vie humaine, mais ceux-là qui ont vu leurs compagnons d'armes fauchés à côté d'eux ont seuls le droit de dire s'il est bien ou s'il est mal de supprimer à tout jamais le traître qui a été cause de leur éventrement.

Quand on n'a pas passé par où nous avons passé, on n'a point qualité pour dire ce qu'on aurait pensé, ressenti et fait en pareil cas.

Si on avait eu le courage de fusiller quelques gredins de plus, on eût épargné la vie de bien des centaines de braves soldats.

Au lieu de nous employer à fusiller le marsouin on nous mit en enfants perdus dans un champ, sur le bord de la route stratégique. Le père Roussel et moi nous prîmes les premiers la garde, tandis que les autres camarades étaient placés en réserve.

Il faisait terriblement froid et les factions devaient être de courte durée ; ce n'était certes pas à se tenir couché dans une tranchée de cinquante ou soixante centimètres de profondeur qu'on pouvait facilement

se réchauffer. Ceux de nous qui étaient en réserve avaient un moyen de couchage et de chauffage en plein vent des plus commodes. Placés sur les glacis auprès d'une palissade de grosses poutres, de compagnie avec une dizaine ou une douzaine de matelots, ils n'y avaient trouvé, pour tout sommier élastique, que la terre gelée et pour toute couverture de laine que la neige durcie. Alors ils s'étaient couchés en paquets, les uns sur les autres, et ils se servaient réciproquement de calorifère et de matelas, et, de la sorte, sauf rares exceptions, tous dormirent comme des bienheureux, chacun attendant que son tour de garde l'envoyât s'allonger au fond de notre petite tranchée sur le bord de la route stratégique.

Le capitaine d'armes qui nous avait mis là, le père Roussel et moi, nous avait donne cette consigne toute simple : « Si une troupe veut remonter la route, vous vous mettrez en travers et vous l'empêcherez de passer .»

Et, comme j'objectais à cela que, à nous deux, nous serions insuffisants pour accomplir ce fait d'armes et demandais ce qu'il faudrait faire si l'ennemi se présentait en nombre, sa consigne fut plus simple encore : « Vous tirerez en l'air et vous vous débrouillerez comme vous pourrez. »

Or nous avions, le père Roussel et moi, pour tout armement, chacun son mousqueton à piston, modèle 1848, orné d'une baïonnette triangulaire.

Nous avions reçu une consigne, nous n'avions qu'à nous y conformer.

Pendant trois petits quarts d'heure nous demeurâmes tranquillement allongés dans notre trou,

mais le silence dont nous nous réjouissions fut interrompu, ainsi que dans l'opérette célèbre, par un bruit de bottes et même de beaucoup de bottes.

L'un de nous dit à l'autre : « Cette fois-ci, ça y est. »

L'autre répondit : « Ils doivent être une trentaine ou une quarantaine pour le moins. Un peu plus un peu moins, ça n'y change rien. Allons-y tout de même. »

Et nous voici, faisant chacun notre petit Chevalier d'Assas, comme si nous étions par la suite destinés à moraliser les petits enfants des écoles primaires. Je m'avance au bord de la route, je croise la baïonnette dans la forme réglementaire, la pauvre petite baïonnette qui n'étant pas même à moi, mais celle d'un autre fusil et était rouillée. Bien d'aplomb sur mes jarrets je profère conformément au règlement : « Halte-là! Qui vive! » Une voix, qui sortait d'un groupe que la nuit montrait assez mal mais assez nombreux, me répond : « France! »

Au fond, soit dit entre nous, j'aimais mieux cela.

Toutefois, défiant et réglementaire, baïonnette croisée, je sommai celui qui parlait de s'arrêter. Mon ancien ne portant pas la parole, force me fut de procéder à un interrogatoire en règle. Au bout de deux minutes, je reconnus que les gens arrêtés par nous sur la route étaient des soldats du génie de la marine complétant une équipe entrée au fort à la minute même où nous en sortions.

Bravement, le père Roussel et moi, nous avons fait : Ouf! Et si vous ne savez pas ce que c'est que de faire : Ouf! c'est que vous n'avez jamais été à deux, dans la nuit noire, en enfants perdus, nez à nez avec trente-sept baïonnettes.

Lorsque nous fûmes relevés de notre poste, mon premier soin ayant été de me prendre les pieds dans les fils de fer tendus sur les glacis du fort et de tomber à plat sur le ventre — (Ah ! sacredieu, que ça fait mal !) je n'en trouvai que plus agréable la possibilité de dormir dans une chambre à coucher où l'on avait faute de mieux pour lit, le sol congelé et pour édredon un matelot ou un canonnier.

En guise de chevet nous avions une haute palissade de poutres. A côté de nous se trouvait une déclivité de terrain formant une façon de cuvette rectangulaire, au milieu de laquelle une grande tente de toile se dressait, que nous regardions du coin de l'œil, et dont il nous était interdit de prendre possession. Nous n'en dormions pas plus mal et j'accueillis par des grognements les camarades qui m'éveillèrent au plus profond de mon sommeil en me tirant par la jambe et en criant : « Allons, vite ! Levez-vous donc ! on se bat ! » En rechignant je me mis sur mes pieds pour aller me placer à l'abri de la palissade.

La nuit était parfaitement noire et nous étions en contre-bas ; aussi ne nous rendions-nous aucun compte de ce qui se passait autour de nous. On entendait des coups de fusil, on entendait les cris : « Aïe ! Aïe ! Aïe ! Ah ! maman ! Ah ! mon Dieu ! » Bientôt le silence se fit.

Et jamais personne de nous n'a su, ni cherché à savoir ce qui s'était passé pendant ce quart d'heure-là.

De vieux soldats m'ont dit que c'est souvent comme cela à la guerre, la nuit. Après quelques minutes de répit et d'attente, on se recoucha de plus belle les uns sur les autres. Et désormais notre prin-

cipal risque fut celui d'attirer l'attention de l'ennemi par le concert harmonieux de nos ronflements.

Lorsque, le lendemain matin, l'aurore aux doigts de roses — très pâles d'ailleurs — ouvrit les portes de l'orient et nos paupières, (comme dirait un homme d'esprit), nous fûmes très étonnés de voir que la belle tente conique en toile grise qui nous faisait tant envie au début de la nuit avait complètement disparu. Un canonnier qui, seul de son espèce, n'avait pas dormi, avait tué le temps de son insomnie en comptant les obus qui avaient ravagé la tente et labouré le sol autour d'elle. Il était arrivé, sauf omission, au chiffre respectable de cinquante-cinq obus. Par quel miracle l'un ou l'autre d'entre eux ne nous a-t-il pas mis tous en capilotade, alors que nous n'étions qu'à quelques mètres de cette tente, c'est là le mystère.

Notre réveil s'accomplit au milieu des éclats de rire. Chacun de nous en pouffait en regardant les autres. Imaginez-vous que, tous, tant que nous étions, nous ressemblions à ces pères Noël qu'on vend chez les épiciers dans la dernière quinzaine de décembre. Nos capotes, nos bérets étaient entièrement couverts de givre ; nos cheveux et nos barbes, transformés par le givre en cheveux et en barbes de vieillards, avaient transmué chacun de nous en un bonhomme vénérable, auquel il ne manquait que les grappes de joujoux pour représenter Celui qui descend par les cheminées dans la nuit de la Nativité.

Et ce groupe de vieillards à figures jeunes et à gestes vifs semblait une mascarade inventée par la joyeuseté d'un monde disparu. Aussi, quand

nous revînmes au fort, quand nous rentrâmes par groupes à la façon d'un chœur de vieillards roulés dans la farine, notre arrivée fut-elle saluée par des quolibets de toutes natures.

Notre déguisement involontaire ne nous tenait pas positivement très chaud, et notre premier mouvement fut de nous approcher du poêle. Bientôt ceux qui avaient blagué notre mine ridicule, poussèrent des hauts cris. En fondant nous avions transformé la casemate en un lac. au milieu duquel le poêle figurait une île.

Tout nous était sujet de rire. Ainsi, par exemple, le Jour de l'An, nous eûmes l'idée de fabriquer des cartes de visite et de les coller sur des obus que nous envoyâmes aux « gens d'en face », comme les appelait l'amiral Mallet.

Quand le service voulut qu'on diminuât notre effectif, on eut grand'peine à établir la liste de ceux qui voulaient s'en revenir à Paris. Je fus assez heureux pour pouvoir rester, au lieu et place d'un brave garçon, père de trois ou quatre enfants, dont la peau était assurément plus précieuse que la mienne, et qui, au début, s'était faufilé parmi les combattants en dissimulant sa jambe cassée.

Mais, comme il n'est si bonne société qui ne se quitte, une quinzaine plus tard ce fut au tour de ceux qui étaient restés de boucler leurs sacs. Un soir, à l'heure où les projectiles étaient ordinairement plus rares, nous partîmes en colonne vers Paris.

Parmi nos bagages il y avait un sac de toile rempli de morceaux de pain blanc, car, alors que Paris consommait l'horrible pain que chacun a

entendu décrire, notre cuisinier continuait à nous faire, avec la farine du bord, d'excellent pain de troupe. Chacun de nous en prélevait un peu sur sa part pour l'envoyer à la mère Roussel inconnue de nous tous, mais qui, étant la vieille de notre bon vieux, devenait quelque chose comme la maman de toute la batterie.

Tristes, pleins de regrets nous nous sommes éloignés, non sans retourner bien souvent la tête pour revoir encore cette maison où nous avions rêvé le plus noble de nos rêves, où nous avons senti vibrer le meilleur de nous-mêmes.

Tout en racontant ces histoires, je me demande si elles peuvent intéresser les gens d'aujourd'hui. Je me demande si je m'illusionne en pensant que l'esquisse d'un état d'âme curieux en une époque unique vaut d'être fixée sur le papier. Abstraction faite de toute prétention personnelle, qui serait le comble du ridicule, je crois bien que la métamorphose qui, à une même date, fit de milliers d'hommes des individus absolument différents de ce qu'ils avaient été, et non moins différents de ce qu'ils furent par la suite, est un phénomène digne d'être noté.

Beaucoup qui étaient poltrons avant furent poltrons après; aucun n'eut le moindre mérite à ne l'être point pendant. Aussi, lorsque j'entends glorifier outre mesure les vertus guerrières des militaires de profession, je conclus à une mauvaise plaisanterie.

CHAPITRE X

Au bombardement de Saint-Denis. — La peur des rats. — La palissade qui marche. — Nous regrettons Rosny. — La reddition du fort de Rosny. — Les matelots encambronisent leurs canons. — Les larmes de l'amiral. — Admirable geste d'un jeune officier allemand. — Mes adieux aux marins. — Les obsèques du « capitaine Lambert ». — Derniers souvenirs de Regnault et d'Octave Pavy.

Nous passâmes quelques jours à Paris y compris celui de la bataille de Buzenval où l'on ne crut pas devoir nous utiliser.

Ce fut (sauf erreur d'un ou deux jours) le 23 ou le 24 janvier, que nous fûmes envoyés à Saint-Denis, en ce moment bombardé. L'aventure n'était pas, à beaucoup près, aussi dangereuse que les Parisiens, à l'intérieur, le pensaient. Le commandant du secteur de Saint-Denis était l'amiral La Roncière Le Noury, dont la préoccupation dominante, durant tout son service, semble avoir été de faire de la réclame aux troupes placées sous son commandement et à soi-même et d'exagérer l'importance d'un bombardement relativement bénin.

Pourquoi nous avait-on envoyé à Saint-Denis

alors que toute défense était hors de question. C'est bien simple. Après Buzenval, il y avait eu l'échauffourée du 22 janvier, où il s'en était fallu de peu que l'un de nous commençât le bombardement de l'Hôtel de Ville (j'ai raconté plus haut cet incident); et l'on avait trouvé sage d'éparpiller la légion d'artillerie de Schœlcher fut-ce même dans des postes dangereux.

On nous avait logés à la Double-Couronne, ou plutôt dans des sortes de trous placés en arrière de la fortification et bordant le chemin. Au-dessous de nous, en contre-bas, de vastes terrains étaient transformés en une sorte de lac de glace.

Dans cette fausse galerie de mines, indûment qualifiée casemate, qui, à la Double-Couronne, nous tenait lieu de salon, de réfectoire et de chambre à coucher, il m'avait semblé entendre, au cours de la nuit, le grattement d'un rat le long des poutres. Or, j'ai toujours eu une peur terrible des rats, une peur telle que je me sauvai de la casemate. Le vent me coupait la figure et me congelait les os. Les feux continus de vingt (ou de vingt-deux) batteries honoraient de leurs grâces tapageuses Saint-Denis et ses trois fortins ; l'une d'elles, placée à Stains, à huit cents mètres de nous, nous envoyait à tout hasard dans la nuit des petites boîtes à mitraille, joujoux inoffensifs et fallacieux, qui s'amusaient à déverser au-dessus de nos têtes leurs petites grenailles de plomb. Était-ce bravoure, était-ce lâcheté : le froid et les vingt-deux batteries ne me gênaient aucunement, et il eût fallu me mettre la baïonnette dans les reins pour me faire rentrer dans l'endroit où je supposais simplement la présence d'un rat.

Le plus mauvais de notre affaire à la Double-Couronne ne résultait pas surtout du tir des Allemands qui, le plus généralement, visaient fort mal et se servaient des projectiles défectueux, il nous venait des fossés de nos fortifications qui, étant couverts de glace très épaisse, envoyaient en l'air des glaçons chaque fois qu'un obus y éclatait. C'était comme autant de fers de hache qui pleuvaient autour de nous. Il n'y avait aucun moyen de s'en garer.

C'était stupide de penser qu'on allait avoir le bras coupé par des glaçons en délire. J'avais trouvé un petit truc assez malin pour diminuer les chances de recevoir des coups de fusil ; l'ennemi étant à 800 mètres de nous, il fallait compter avec ses Mauser. J'avais, faute de couverture fournie par le Gouvernement, emporté avec moi mon grand manteau de Bédouin de Syrie à larges rayures blanches et marron, — couleur vieux bois, — qui ne m'avait servi jusque-là que pour aller au bal costumé et je me l'étais mis sur le dos. Grâce à la disposition de ses lignes blanches et marron, j'avais l'air non plus d'un homme, mais d'une palissade, voire de la palissade qui marche, tout comme la forêt qui marche, de *Macbeth*. Ça ne m'a peut-être servi à rien, mais ça me faisait penser à Shakespeare, et cela m'amusait de toute façon. De plus ça me tenait délicieusement chaud.

Un matin, ordre fut donné de démonter les pièces et, pour la première fois, chacun de nous, sans avoir consulté son camarade, refusa le service.. Ce fut notre premier et notre seul acte de désobéissance. Dans l'après-midi, l'amiral La Roncière se révéla à

nous pour la première fois. Très bel homme, très décoratif; deux pointes de faux-col qui enserraient sa large mâchoire donnaient à sa tête un faux air de bouquet dans du papier. Il était à cheval, flanqué d'un lieutenant de vaisseau également à cheval et de nombreux officiers de l'armée de terre, non moins à cheval. Ces gens, tout en batifolant et tout en blaguant à haute voix, s'occupaient des dispositions à prendre pour rendre la place.

Nous avons trouvé leurs façons d'agir pénibles à regarder. Nous pensions alors à la poignée de braves que nous avions laissés à Rosny, et nous nous disions que là-bas les choses ne devaient point se passer ainsi. Et lorsque, peu de jours après, nous eûmes l'occasion de voir des gens de notre cher petit fort, il nous fut donné d'apprendre que le coup de colère de Bionne donnant sa démission, n'avait été qu'un des épisodes de la reddition.

Un exprès avait été envoyé pour aviser et prévenir d'avance l'amiral Mallet de l'ordre de se rendre qui allait lui parvenir officiellement, Trochu ayant craint, et non sans raison, qu'il ne se fît sauter. Il n'ignorait pas, en effet, que la résolution de sauter était, en principe, prise depuis longtemps par tous dans la maison. Tout était prêt pour cela. Aussi quand l'amiral, réunissant ses officiers, leur transmit l'ordre de reddition, y eut-il de la part de tous des protestations si énergiques qu'elles ressemblaient quelque peu à de la révolte. Lorsqu'on annonça la triste nouvelle aux matelots, quand on leur eut dit qu'ils avaient à rendre leurs armes, ce ne fut parmi eux qu'un réel mouvement de fureur. En violation de tous les traités et de toutes les lois

de la guerre, ils apportèrent au milieu de la cour toutes les pièces de leur armement, ils allumèrent un grand feu, puis, avec tout ce que l'on trouva de marteaux ou d'outils pouvant remplacer les marteaux, ils mirent en pièces, puis brûlèrent tout ce qui ne pouvait être massacré. On tordit les canons de fusil ; on mit en cendres les crosses et en miettes les baïonnettes.

Et, dans la nuit éclairée par la flambée des armes, tous, matelots et sous-officiers de mer, frappaient à tour de bras tout ce qu'ils ne voulaient pas livrer à l'ennemi. Parmi toutes les silhouettes qui s'agitaient en ombres chinoises sur le fond rouge des foyers incandescents, celle de l'aumônier circulait de tous côtés faisant sa part de besogne, en cette nuit enragée et satanique.

Conscients de la gravité de telles destructions, les officiers ne tentaient même pas d'arrêter la furie de leurs matelots. Ils feignaient de l'ignorer.

Comme ils ne pouvaient attaquer les canons à coups de marteaux, les matelots, dont la fureur n'était comparable qu'à celle de Cambronne à l'heure où on le sommait de se rendre, mais qui moins que lui étaient habitués aux convenances, remplacèrent le *mot* par la *chose,* à telle enseigne, que lorsque les Allemands prirent possession de leurs canons, ils les trouvèrent remplis d'une substance que la comptabilité-matière des services d'artillerie n'avait pas encore prévue.

Quand, le lendemain matin, l'amiral Mallet eut connaissance de cet incident, il fit appeler son commandant en second, — de qui je tiens la confirmation détaillée du récit, que Bourdeau, le magasinier

m'en avait déjà faite, — et, alors se produisit ce simple dialogue :

« Est-ce vrai, monsieur Guibaud, cette histoire des canons qu'on me raconte ?

— Absolument vrai, amiral !

— Ça n'est pas régulier du tout, cette histoire-là.

— Ce n'est pas très régulier, en effet, mais il n'y avait aucun moyen de l'empêcher.

— Évidemment. Mais ça n'en est pas moins irrégulier. »

Puis, d'une voix émue et joyeuse, l'amiral ajouta:

« Ah ! mon bon monsieur Guibaud, nous ne sommes pas en règle ; je ne peux même pas leur dire ce que j'en pense. Mais ça n'empêche pas que ce sont tout de même des braves garçons ! »

Le soir de ce même jour, Louis Noir, ancien sous-officier de l'armée d'Afrique et qui, à ce moment, commandait un régiment de marche de la garde nationale, était sur une route au bord d'un champ lorsqu'il aperçut, se silhouettant dans l'obscurité déjà profonde, un petit homme qui marchait seul à travers un terrain vague. Ce petit homme tenait à la main un mouchoir que souvent il portait à ses yeux. Intrigué par la bizarrerie de cette apparition, Louis Noir s'avança de quelques pas. Et dans le petit homme qui marchait tout seul en pleurant dans la nuit, il reconnut le contre-amiral Mallet.

Et ce grand gros garçon, à la voix brutale, bourrue et quelque peu canaille, le romancier Louis Noir, était demeuré tout ému, tellement ému qu'il avait laissé passer M. Mallet sans oser interrompre le cours de ses douloureuses pensées.

Bourdeau, qui était resté au fort pour procéder, en tant que magasinier, à la livraison des objets qui y étaient contenus, fut témoin d'une scène digne d'être narrée dans les livres destinés à l'enfance. Elle honore singulièrement le lieutenant allemand qui, sans idée de réclame, en eut l'initiative. Il commandait le premier détachement qui prit possession du fort et, arrivant avec ses hommes devant le tas formé par les débris laissés là par les matelots, il cria :

— Halte ! Front ! Présentez armes !

Puis, montrant le tas à ses soldats :

» Ça, ce sont les armes de matelots. Quand on passe devant, on salue ! »

Il le dit d'abord en allemand, puis, pour que Bourdeau, qui était en tenue de matelot, le comprît, il le redit en français. J'aimerais bien à pouvoir écrire le nom de ce jeune officier allemand.

Ils n'avaient pas tout laissé là, les matelots. Un jour que j'étais allé leur rendre visite à la caserne de l'École militaire pour manger une fois encore avec eux la bonne soupe aux pois chiches, je n'eus pas de peine à découvrir qu'il n'était pas un seul d'entre eux qui n'eût *volé* à l'État quelque fragment de la baïonnette ou de la culasse mobile de son chassepot pour le cacher au fond de son sac.

Et maintenant ils n'avaient plus qu'une idée : revoir le plus tôt possible la mer dont ils avaient l'âpre nostalgie.

Je leur avais promis, au temps où j'étais avec eux, de dire, tout au long, ce qu'ils ont été et de les montrer tels que je les ai vus.

La vie m'a forcé à attendre quarante ans avant de

tenir ma promesse, et, au moment où je la tiens, je découvre qu'il est pour le mieux que j'aie laissé aux années le soin de confirmer mon sentiment.

Mon admiration et mon affection pour eux ont été grandes jadis; le recul du temps les a rendues plus grandes encore.

Le 20 janvier, vers trois heures de l'après-midi, place du Palais-Royal, j'avais rencontré Clairin, affolé : « Henri a disparu, me dit-il, on ne sait ce qui a pu lui arriver, j'espère qu'il a été fait prisonnier, je ne sais où le chercher ?

« Nous étions l'un à côté de l'autre, on avait ordonné de cesser le feu, je lui ai dit : « Viens ! » Il m'a répondu :

— Pars toujours devant, je vais te rattraper, le temps de vider ma cartouchière et je te rejoins. »

« J'ai couru de tous côtés, et je l'ai appelé de toutes mes forces, je n'ai rien entendu, je ne sais ce qu'il est devenu. »

J'imaginais ou qu'il s'était égaré ou bien qu'il était prisonnier. L'idée de sa mort ne me passa pas par l'esprit. Mon service m'ayant amené au bombardement de Saint-Denis, ce ne fut qu'en rentrant à Paris que je connus le sort de notre cher Riqui!

Je n'ai pas même éprouvé la consolation de marcher derrière le char qui, cahin-caha, parmi les hommages de la nation, l'a conduit au lieu de son dernier repos!

J'avais eu, au lendemain de Buzenval, l'occasion d'assister au spectacle d'une cérémonie qui, sans doute, a dû ressembler aux funérailles de Regnault. La flânerie m'avait amené au coin du faubourg Montmartre, au moment où passait un char funèbre

garni aux quatre angles de drapeaux tricolores ; les cordons du poële étaient tenus par les membres du Gouvernement, Jules Simon, Ernest Picard, Jules Favre, etc., etc.

Sur le cercueil était allongée une capote de soldat, rehaussée de deux humbles sardines de sergent.

Or, le simple sergent dont le gouvernement de la Défense Nationale entourait la dépouille mortelle n'était autre que cet explorateur admirable que la voix populaire appelait « le capitaine Lambert », ancien lieutenant de vaisseau, ayant quitté le service de l'armée de mer pour se donner tout entier à la science. Gustave Lambert avait refusé de reprendre son rang parmi les camarades de la flotte, et, comme La Tour d'Auvergne, il avait voulu servir en simple soldat, pour ne pas prendre le rang auquel avaient droit ses anciens camarades demeurés fidèles à la profession militaire. Il avait conquis le grade de sous-officier, quand, à Buzenval, une balle imbécile, comme toutes les balles, enleva à la science l'un des plus admirés parmi les continuateurs de Franklin, l'un des précurseurs de Nordenskjold.

En voyant ce cortège gravir la pente du boulevard Montmartre, j'avais eu comme une vision vague, insaisissable, nuageuse, du cortège de l'un des miens. Il y avait là une impression étrange, une sorte de vague pressentiment qui éclata violent et cruel lorsque j'appris la mort d'Henri Regnault.

J'ai eu, par la suite, la consolation bien faible hélas ! de prendre une part active à la publication du volume de *Correspondance* de Henri Regnault, établi par son ami Henri Duparc. Là, mieux que ne

le pourrait aucun de nous, Regnault se racontait sans le vouloir, et rappelait à chacun de nous l'infinie variété de son savoir et de son charme.

Ce grand peintre, qui était un lettré, et qui savait au besoin fournir à son illustre père Victor Regnault, le chimiste, des indications techniques du plus haut intérêt, était un musicien consommé, doué d'une voix si délicieuse que les directeurs d'opéra l'avaient harcelé pour qu'il consentît à chanter en public. Il était en même temps qu'écuyer, un acrobate extraordinaire et lorsque la lubie lui prenait de cheminer en marchant sur les mains, fût-ce le long du trottoir du boulevard Saint-Michel, là où il avait un atelier, il n'était ni dieu ni diable qui l'en eussent empêché. En dernier lieu, peu de temps avant son départ pour Rome, faute d'espace suffisant, pour parer à l'exécution de grands panneaux de nature morte destinés à la décoration d'un château, il avait loué un local très vaste situé tout à côté de l'église Saint-Vincent de Paul.

Les visiteurs y étaient toujours aussi bien accueillis, mais ils entendaient des jurons ornés de malédiction, dès qu'ils faisaient mine d'approcher d'un siège. Tous, ils étaient occupés par des objets les plus variés. Sur celui-ci une énorme raie étalait son ventre blanc, des homards ou des oiseaux au plumage varié lui servaient d'escorte. Sur un autre siège, des bouts d'étoffes, habilement chiffonnés, attendaient que vînt leur tour de poser. On était dans l'obligation de se tenir debout ou de s'accroupir par terre.

De temps en temps, Regnault posait sur son tabouret pinceaux et palette, s'élançait vers un tra-

pèze qui pendait au milieu de l'atelier, et, après s'être dégourdi en exécutant des tours d'agilité dignes de Léotard lui-même, il s'installait, assis sur la barre du trapèze et, tel un oiseau suspendu sur un perchoir, il chantait pour se dilater les poumons. Je vous atteste qu'à ce moment-là personne ne s'occupait plus de savoir si on avait de quoi s'asseoir ou si on avait besoin de rester debout. Demandez plutôt à Saint-Saëns si vous avez occasion de le voir. Et, lorsque j'entends cette voix de Regnault restée vivante dans mon oreille, je sens renaître l'un des regrets de ma jeunesse :

En 1867 ou 1868, j'étais allé passer quelque temps dans la petite auberge de Marlotte, chez la mère Antony, où survit le souvenir de Murger. Pour des raisons d'ordre purement sentimental, Cazalis avait loué, à quelques pas de la demeure d'une famille anglaise, non loin de chez la mère Antony, une cabane de paysan. Il l'habitait conjointement avec un de ses amis, grand ami de Gustave Lambert, Octave Pavy. Regnault nous annonça un matin qu'il arriverait le soir même en compagnie de Gounod, qu'il apporterait un petit harmonium, et que nous passerions, tous les cinq, la nuit à faire et à entendre de la musique, en ramant au clair de lune tout le long du Loing.

Cazalis et Pavy allèrent au-devant de Regnault et de Gounod. Un incident banal, je ne sais plus lequel, les avait empêchés de venir.

A cette époque, Pavy avait déjà eu l'intention de partir avec Gustave Lambert, mais il n'en avait point eu la possibilité. Ce grand garçon, très solide, très râblé, originaire d'Amérique, très français d'es-

prit, très imbu d'art et de lettres françaises, regrettait beaucoup ce contretemps. La vie, qui nous a tous éparpillés au moment de la guerre, m'avait fait perdre de vue Octave Pavy. Je n'entendis plus parler de lui. Je le croyais retourné aux États-Unis, lorsque, par la lecture d'un journal, j'appris qu'au cours d'une expédition polaire, des malheureux naufragés sur la glace en étaient arrivés à se dévorer les uns les autres, et que l'un d'eux, du nom de Octave Pavy, avait échappé à l'horreur de la situation en se précipitant au fond d'une crevasse dans la mer glacée!

CHAPITRE XI

On avait perdu le goût du pain. — Les pièces de sept. — Avis donné au colonel Valentin. — Les gendarmes nous avaient volé nos choux de Bruxelles. — Du 18 au 25 mars. — L'assemblée des Maires et la défense de la Mairie. — Les mitrailleuses Christophe. — L'audace du beau nègre. — Le nègre continue. — Le colonel Schœlcher et l'amiral Saisset. — Croquis de l'amiral. — Désagréable retour de Bruxelles. — Je quitte les Lettres pour retourner aux Chiffres. — Le paiement des milliards. — Merveilles d'incompétence. — Le cercle Pigalle. — D'où vient le proverbe « *fallait pas qu'y aille* ». — La Revue du Cercle en 1871. — Deux larmes du vainqueur de Nuits.

Après la bagarre de la guerre, quand on se retrouvait entre camarades que les événements avaient depuis plus de six mois séparés, on se regardait mutuellement en bêtes curieuses, on se racontait mutuellement aussi les aventures courues pendant ce laps de temps. Parfois, dans les premiers temps de la levée du siège, on se trouvait nez à nez avec des gens, sinon de vos amis, du moins de vos connaissances, qu'on regardait par trois fois avant de les reconnaître, tant les fatigues et les privations du siège les avaient amaigris et changés. Personnelle-

9.

ment, je n'avais pas été malade aussi longtemps que j'avais été tenu par mon métier de soldat, mais quelques jours plus tard, je payais mon tribut à la fatigue. Sans motifs apparents et alors que, tranquillement, je me promenais sur le boulevard, à quelques mètres de chez moi, je tombai raide sur l'asphalte. Deux balayeurs me ramassèrent et me remontèrent chez moi, on m'allongea sur un canapé, et, comme j'étais là depuis près de deux heures, je demandai si une lampe qui était sur la table était allumée lors de mon arrivée, il me fut répondu qu'elle l'était. On put constater que, les yeux grands ouverts, je la fixais depuis plus d'une heure sans la voir. J'étais aveugle depuis ce temps-là. J'en fus quitte pour une fièvre inquiétante qui ne dura pas longtemps.

Un ami, meunier à Chantilly, étant accouru pour savoir ce qu'étaient devenus les siens, avait eu la gentillesse d'apporter quelques livres de pain blanc pour nous en faire cadeau, et on lui permit d'enfreindre la consigne qui interdisait l'entrée de ma chambre afin de me régaler de cette chose précieuse entre toutes : *la vue* d'un morceau de pain ; je dis la vue, car il m'était défendu encore de rien manger. Je fus étonné de voir que le pain blanc était quelque chose d'aussi blanc. Autour de moi, on se demandait de même les uns aux autres : « Est-ce que, *dans le temps* le pain était aussi blanc que cela? » Lorsqu'on eut goûté à ce pain, on se questionnait mutuellement pour savoir si le *pain d'autrefois* avait le même goût que celui-là.

Nous avions tous — pardonnez-moi l'expression — perdu le goût du pain.

A cette heure de la vie de Paris, un morceau de pain qui ne fût point cette pâte noirâtre et pleine de paille qu'on avait baptisée pain, était chose curieuse, invraisemblable, à tel point extravagante que ce même meunier, ayant apporté un pain chez un de mes oncles, et la petite fille de cet oncle en ayant gardé dans la main un morceau alors qu'elle allait faire une course, — et je précise, rue Richer, — elle s'aperçut, toute étonnée, qu'elle était suivie par une dizaine de personnes qui se régalaient de *regarder*, — et de loin, — quoi? un morceau de pain!

Je passerai sous silence un voyage que je fis au Havre et au retour duquel je vis, à Rouen, les gens les plus élégants de la ville se rendant à un bal donné à l'hôtel d'Angleterre par les officiers de la garnison allemande d'occupation.

Je m'abstiendrai de raconter la visite que je fis à l'un des grands pontifes de Saint-Thomas d'Aquin où j'avais à consulter des pièces d'archives relatives à l'invention de la mitrailleuse exécutée en 1814 par Philippe de Girard, qui, répondant à des réflexions que je faisais sur les causes de la défaite, s'en tira par ces paroles mémorables :

« Si nous n'avons pas pu nous en sortir, c'est que Dieu ne l'a pas voulu. Ne cherchez pas d'autres raisons. Celle-là dit tout. »

Étonnez-vous, après cela, que des citoyens désenchantés se soient affolés et révoltés pour avoir souffert de l'imbécillité de pareils chefs !

Le mouvement d'où allait sortir la Commune est venu de là. Je l'avais vu se développer petit à petit. La sottise, l'ignorance, l'état de maladie spéciale des malheureux et des désillusionnés du siège,

l'ineptie des hommes qui avaient eu la responsabilité de la chose publique l'avaient jour par jour rendu inévitable.

Dans notre petite sphère nous avions eu l'occasion de savoir quelles luttes Dorian avait dû soutenir contre les gens des comités d'artillerie de l'armée de terre qui ne voulaient point admettre les canons se chargeant par la culasse, alors que la marine en possédait depuis des années.

Jamais on n'avait consenti à remplacer nos vieilles pièces se chargeant par la bouche par des canons nouveaux dits pièces de sept que Dorian avait fait fabriquer, grâce à des souscriptions populaires.

Ces pièces, d'après les engagements pris envers les souscripteurs des fonds nécessaires à leur construction, étaient officiellement la propriété de la Garde nationale, et d'après la convention de l'armistice portant que la Garde nationale n'aurait pas à rendre ses armes, elles étaient restées entre nos mains. On les avait tout d'abord groupées dans le jardin du Luxembourg. Aussi longtemps qu'elles nous étaient confiées, on n'avait rien à craindre de la défiance du peuple, mais on avait compté sans celle de la fraction réactionnaire du Gouvernement de l'Hôtel de Ville. Cette fois encore on avait placé tout près de nous un régiment d'infanterie ; alors, une fois de plus, nos chefs firent savoir à l'autorité militaire qu'on eût à nous laisser seuls maîtres de notre terrain, sans quoi ils ne répondraient plus ni de nous, ni d'eux-mêmes, déclarant que nous ne permettrions à personne, de quelque parti qu'il se réclamât, de toucher aux soixante canons placés sous notre sauvegarde.

Il y avait également place des Vosges un assez grand nombre de canons de calibres divers qui n'étaient point gardés par la légion de Schœlcher. A la veille de l'entrée des Allemands, les gardes nationaux les hissèrent à bout de bras jusque sur la butte Montmartre afin de les disputer à l'ennemi s'il osait y porter la main.

Une circonstance fortuite me fournit l'occasion de renseigner sur leur cas, un homme placé mieux que personne pour transmettre à qui de droit mes renseignements ; c'était le colonel Valentin, celui-là même qui m'avait donné mes premiers instructeurs militaires. Notre conversation eut lieu rue Richelieu, à quelques pas de la Bibliothèque nationale. Au moment où nous devisions sur la situation générale, vint à passer, d'un pas accéléré, un assez fort détachement de la gendarmerie mobile. Il allait dans une direction que, d'instinct, je crus être celle de la Butte Montmartre. Alors, en toute franchise, je dis au colonel Valentin :

« Voyez-vous, mon colonel, ces hommes-là m'ont tout l'air de se diriger vers Montmartre ; eh bien ! si cela est, on commet en ce moment la plus grosse erreur et la faute la plus dangereuse qu'il soit possible de commettre en l'état actuel des choses. »

Le colonel Valentin ne sembla pas éloigné de me croire alors que, poursuivant, je lui disais :

« Si on laisse tranquilles les gens qui sont là-haut, ils ne bougeront point et ne diront rien à personne ; Les canons sont pour eux plus qu'un embarras. Cependant, si l'on faisait mine d'y toucher, on raviverait toutes leurs colères endormies, tous accourraient pour défendre *leurs* canons, car pour eux

ce sont *leurs* canons. Je crois bien les connaître. Je tiens la grande masse pour inoffensive, résignée, découragée, désarmée. Mais elle est capable de toutes les folies si on réveille sa folie. A l'heure qu'il est elle est dans le sommeil. La sagesse est de laisser au temps le soin de la dissiper, sinon on courrait aux plus terribles catastrophes. »

Le colonel ignorait ou feignait d'ignorer, fait connu de tous les passants, que les pièces étaient à l'abandon sur la Butte et qu'il n'y avait pour les employer ni plates-formes, ni artilleurs, ni munitions. Il n'y avait pas même de factionnaire.

Sa bonne et loyale figure prit alors une expression qui signifiait :

« Il se peut que ce soit vrai. Après tout, cela ne m'étonnerait pas, mais je suis impuissant à changer ce qui est commandé par mes chefs. »

Le malheur prévu, inévitable, s'accomplit. Les troupes envoyées pour prendre les canons de Montmartre firent défection et des criminels enragés en profitèrent pour assassiner les généraux Clément Thomas et Lecomte. Je n'ai sur les événements du 18 mars aucun renseignement qui me soit spécial. En apprenant ce massacre abominable je crus voir reparaître devant moi le spectre du brave ouvrier qui en juin 1848 apporta à ma mère le dernier mot du général Bréa.

Le lendemain, une lettre de ma sœur aînée, en résidence à Bruxelles, lettre datée du 18 mars même, nous avisait de son retour, de celui de son mari et de ses sept petits enfants. Aussitôt, je sautai dans le premier train pour aller les croiser à la station de Compiègne et les engager à rebrousser chemin.

Au cours de ce petit voyage, je fis, en wagon, la rencontre de trois soldats de la gendarmerie départementale, très aimables et très causants. Mais ne voilà-t-il pas qu'au cours de cette conversation, je découvris que ces trois émules de Pandore avaient fait partie de la prévôté chargée de garder la route du plateau d'Avron et étaient logés dans notre ancien domicile, dans le village de Rosny. J'eus alors un geste tout naturel, un vrai geste de siège, et je m'écriai :

« Mais, dans la petite salle vitrée, il y avait un gros tas de choux de Bruxelles !!

— Parfaitement — et un gros tas !

— Et qu'est-ce que vous en avez fait ?

— Vous ne devinez pas ? Nous les avons mangés. Ils étaient excellents.

— Eh bien ! je ferai halte à la première brigade de gendarmerie que nous allons trouver et je vous prierai de vous arrêter vous-mêmes, et de vous conduire vous-mêmes en prison. Car ces choux de Bruxelles étaient à nous. Nous les avions conquis au risque de notre vie. »

Quarante ou cinquante kilos de choux, ou plus peut-être, étaient en temps de famine un trésor peu ordinaire. On les avait laissés là-bas avec l'idée de les y aller reprendre, mais l'aventure était des plus dangereuses, nos chefs nous l'avaient interdite et ils en avaient eu autant de regret que nous-mêmes.

Dès que je fus de retour à Paris, j'allai me placer sous les ordres des autorités qui, à ce moment, s'efforçaient de mettre un peu de calme et d'ordre dans la situation rendue infiniment plus grave par le départ précipité des membres du Gouvernement régu-

lier qui, sans même les consulter, avaient délégué les maires, les adjoints et les députés de Paris pour l'administration provisoire de la Ville. Ils formaient une sorte de petite assemblée qui siégeait à la mairie du IIe arrondissement, c'est-à-dire de mon arrondissement, et à quelques pas de chez moi. Ils avaient besoin de gens de bonne volonté, qui les aidassent dans leur besogne particulièrement délicate. Ils en trouvèrent quelques-uns. Ils avaient pour mission d'éviter, par tous les moyens possible, l'éclosion de la guerre civile. La tâche leur était rendue singulièrement difficile par les agissements de l'Assemblée Nationale.

Il s'est passé, entre le 18 et le 25 mars, en la mairie du IIe arrondissement, une série de faits de la plus grave importance et dont il est fait sérieusement mention dans un très petit nombre d'ouvrages — et en particulier dans un excellent petit livre de Camille Pelletan, intitulé : *Le Comité central et la Commune*, et un autre volume, intitulé : *La Résistance*, dont j'ai déjà parlé (1) et que je recommande une fois de plus aux curieux et aux historiens — si toutefois ils peuvent en retrouver des exemplaires.

Le groupe constituant cette sorte de Gouvernement de Paris, sans moyens d'action, comprenait les hommes les plus éminents de l'époque. Il est peu de documents plus curieux pour l'histoire contemporaine que la liste de ses membres. Je citerai, tout d'abord, cinq futurs présidents du Conseil : Brisson, Clémenceau, Méline, Floquet, Tirard. Voici, main-

(1) Voir : *Ce que je tiens à dire*, p. 282.

tenant, Lockroy, Henri Martin, Adolphe Carnot, Benoît Malon, Tolain, Schœlcher, Peyrat. Voici même deux hommes d'opinions très violentes, mais qui, à la mairie du IIe arrondissement, ont fait l'impossible pour créer un accord : Millière et Léo Meillet. Je cite uniquement de mémoire, il est donc impossible que je n'oublie pas des personnages de toute première importance.

La garde de la mairie, que menaçaient les menées des communards, était confiée à des gens de toutes les origines peu nombreux et sans chefs sérieux. De simples soldats y commandaient à des officiers supérieurs.

Je vois encore d'ici un factionnaire, le fusil sur l'épaule et le chef coiffé d'un képi à feuillage d'or. C'était un général arrivé de province la veille. A quelques pas de lui, un capitaine de frégate, avec ses cinq galons sur la manche, montait la garde ayant pour flingot un fusil de chasse à deux coups.

Et ainsi de suite.

Ainsi ne s'étonnera-t-on pas, quand je raconterai que l'un des maires, M. Dubail, me voyant revêtu de l'uniforme, pareil à celui que son fils portait le jour où il avait été blessé à côté de moi, à Rosny, crut devoir me charger de l'organisation de l'artillerie. Besogne d'autant plus difficile que nous n'avions aucune espèce d'artillerie à notre disposition. Ayant appris que le fabricant d'horloges publiques, Christophe, détenait chez lui des mitrailleuses de son invention, je parvins à en prendre livraison. Je les fis transporter morceaux par morceaux afin de ne pas éveiller l'attention des passants.

Mais à ce bel armement, il manquait seulement

des canonniers et les projectiles. Pour garnir les trois cent soixante-dix tubes de mes mitrailleuses, j'avais trouvé chez Christophe un total de sept cent vingt cartouches : soit un peu moins de deux coups par pièce.

Bientôt mon incompétence en matière d'artillerie se trouva doublée de celle d'un personnage d'aspect curieux qui était venu à la mairie pour se renseigner sur la conduite qu'il devait tenir. J'avais déjà remarqué cet homme un jour, au début de ces tristes affaires. C'était un mulâtre très beau, très bien construit, haut de six pieds et portant l'uniforme de lieutenant d'artillerie. La première fois que je l'avais aperçu, il marchait la cravache levée, poussant devant lui deux individus armés qu'il venait d'arrêter.

Par lui, j'appris bientôt un autre exploit qu'il venait d'accomplir. Ayant rencontré rue de Valois, des voitures chargées de fusils qui venaient d'être enlevés d'un magasin, il était allé droit aux gens qui les emportaient, et, toujours avec un même aplomb, tenant toujours bien en main sa cravache, il avait forcé les gens qui traînaient ces voitures à les conduire eux-mêmes à la mairie de la rue de la Banque.

En regardant ce grand mulâtre, je me disais : « Il me semble bien que j'ai vu cet homme quelque part. » Bientôt je sus son nom, il s'appelait Duchemin, mais cela ne servait guère à préciser mes souvenirs. Or ce mulâtre bizarre était l'une des gloires des parades de la garde impériale et l'homme le plus populaire de Paris, dans le monde des marmots et des bonnes d'enfants, c'est-à-dire tout

bonnement, l'ancien tambour-major des zouaves de la garde impériale, qui fut adoré du populaire pour ses belles broderies dorées, et pour l'art consommé avec lequel, en marchant en avant de sa clique, il lançait en l'air sa canne à grosse pomme de cuivre.

J'avais cru trouver en lui un conseiller utile, mais je ne tardai pas à remarquer que ce brave garçon était tout aussi ignorant de notre métier d'artilleur que je l'étais moi-même. Arrivé d'une armée de province quelconque, il ne comprenait rien à ce qui se passait autour de lui, et demandait où était le vrai gouvernement. Quand je fus parvenu à lui expliquer que pour l'instant l'assemblée de la rue de la Banque était le seul gouvernement de Paris :

« Puisque le gouvernement est ici, me dit-il, ce que nous avons de plus simple à faire, c'est d'aller chercher les six pièces de canon qui sont en batterie là-haut à la place Pigalle. »

Puis, simplement, il m'offrit d'aller, toujours comme une paire de camarades, et sans plus, lui, avec sa cravache et moi, avec rien du tout, prendre les six pièces de canon et de les descendre — à travers tout Paris en révolte.

Quand je lui eus objecté que cela me paraissait une opération difficile, il sembla trouver que j'étais timoré et craintif. J'ai vu le moment où il allait tenter l'aventure à lui seul.

La plus grosse difficulté du moment était de donner, aux défenseurs de l'ordre légal, des chefs respectés de tous à qui ils obéiraient volontiers.

Le gouvernement fit un choix heureux et intelligent. Il institua Schœlcher et l'amiral Saisset commandants en chef des gardes nationaux de Paris.

Leur nomination fut accueillie par tous, gens d'ordre ou gens de révolte, comme un acte de bon vouloir du gouvernement, comme un indice de pacification.

J'ai, par ailleurs, portraicturé mon chef direct, Schœlcher, accordez-moi le plaisir de vous parler un peu de notre cher amiral mon ancien grand chef.

Un simple trait d'ailleurs suffira à le silhouetter.

Un matin un matelot l'aborde dans la cour du fort de Noisy, et lui dit :

« Mon commandant, je voudrais bien vous demander une permission ?

— Laquelle ?

— Voilà, mon commandant. Les marsouins qui se sont défilés comme des lapins sur le plateau d'Avron y avaient laissé un fanion ; alors un soldat qui l'avait rencontré l'a enfoui en terre. Je connais la place. Ça m'embête que ce fanion soit resté là, parce que si les Prussiens le trouvent ils le ramasseront et ils feront leurs malins comme s'ils l'avaient pris.

— Elle est un peu dure à avaler, ton histoire de fanion.

— Possible, mon commandant, mais si vous me donniez la permission d'aller chercher le fanion, vous me feriez bien plaisir.

— Ah ! pour sûr non ! que je ne te la donnerai pas, la permission d'aller te faire prendre, ou te faire tuer, et tout ça pour ne pas le retrouver, ton fameux fanion.

— Bien, mon commandant. Mais ça m'embête tout de même de penser qu'ils peuvent pincer le fanion.

— Tu es toqué, mon garçon, avec ton histoire de la lune »

Et le matelot, tête basse, s'en fut tout en gromme-

lant : « Il m'embête tout de même, le fanion ! »

L'amiral souriait. Le lendemain, il vit arriver droit sur lui son matelot.

« Ah ! s'exclama-t-il — et il n'était pas patient, le bon gros homme. — Ah ! tu viens encore m'assommer avec ton histoire de fanion ? »

Mais le matelot très simplement de lui répondre :

« Oh ! non, mon commandant. Je viens pour que vous me punissiez.

— Et qu'est-ce que tu as donc fait pour cela ?

— Voilà, mon commandant; vous savez, le fanion ?

— Oui, je sais : le fanion. Il t'embêtait le fanion.

— C'est ça, mon commandant. A la fin il mem bêtait vraiment trop. Alors j'ai pris ma permission à la semelle de mes souliers, j'ai sauté le mur...

— Tu as sauté le mur ! et tu me le dis !...

— Oui, mon commandant. Et alors, mon commandant, vous allez bien voir qu'il y était enterré, le fanion. Tenez, mon commandant, le voilà, le fanion. »

Et, tout en prenant le fanion des mains du matelot, l'amiral attrapa le bon gars par la tête, l'embrassa de toutes ses forces, tout en grommelant : « Ah ! l'animal ! l'animal ! »

Puis, s'interrompant brusquement :

« Et maintenant, tu as quatre jours de prison. Quand tu en sortiras, tu viendras me trouver. »

Quatre jours plus tard, le matelot reparaissait devant l'amiral, qui lui disait simplement : « J'ai remis ton fanion au genéral en chef ; il m'a chargé de te remercier et il m'a donné ceci pour toi. »

Et il lui tendit la médaille militaire qu'il attacha à sa vareuse.

Comment et pourquoi les efforts du Gouvernement, de l'Assemblée des maires et ceux de Schœlcher et de Saisset ne purent sauver la France de la plus épouvantable des guerres civiles serait chose plus facile à expliquer qu'on ne le croit le plus généralement, mais ce serait nécessairement fort long et probablement peu récréatif pour la plupart des personnes du temps présent qui n'ont peut-être pas une violente envie de s'en rendre compte.

Ayant équipé et commandé les mitrailleuses qui avaient exaspéré les futurs membres de la Commune, je crus nécessaire de quitter Paris dès que l'Assemblée des maires se trouva dissoute. Je séjournai à Bruxelles jusqu'à la fin de l'insurrection.

Dès qu'il fut possible de rentrer à Paris, nous réintégrâmes notre domicile de la rue Vivienne.

Dans la demi-obscurité d'un éclairage réduit à son minimum, la ville, par une sorte de perversion des sens, me semblait exhaler une odeur de cave et une saleté grasse et moite suintait des pavés et des chaussées malpropres, et les : « Halte-là ! » des fonctionnaires placés baïonnette au canon au coin de toutes les rues me donnaient la sensation d'entrer dans une ville conquise.

Mon premier geste fut de descendre jusqu'au quai, pour voir si, dans la bataille, la façade de mon cher Louvre — et principalement la partie de la façade Renaissance — n'avait pas souffert. Très mal m'en prit. Un individu se disant officier, me fit enfermer à la caserne Lobau. J'y passai la nuit, couché sur la dalle crasseuse, et, après avoir été brutalisé par un gendarme parfaitement idiot, et sans excuse, je fus rendu à la liberté, grâce au passe-

port qui prouvait ma présence à Bruxelles pendant la semaine précédente. Sans cet heureux papier, j'allais comme tant d'autres croupir préventivement à la prison de l'Orangerie ou au camp de Satory, d'où le général Valentin lui-même, devenu préfet de police, ne m'eût tiré qu'après une longue enquête.

L'éparpillement résultant de la Commune avait été pour la plupart d'entre nous plus terrible que celui qui avait suivi la guerre.

Ne voulant ni travailler dans les journaux réactionnaires, qui lâchement, à tour de bras, frappaient sur les vaincus, ni moins encore me faire, parmi tant d'autres, l'apologiste des hommes de l'Assemblée ou des héros de l'armée versaillaise, je finis par rentrer dans la maison de banque où j'avais travaillé dans ma première jeunesse.

Là, en attendant le jour béni où je tirerais ma révérence aux chiffres, j'étais appelé à participer d'une façon notable aux opérations qui servirent à payer les cinq milliards, opérations des plus simples, en principe, et qui consistaient à ramasser du numéraire, à le rembourser en billets de la Banque de France, puis à envoyer ce numéraire en pays neutre et à donner aux Allemands la contre-valeur en traites, enfin, à toucher, là où le numéraire était envoyé.

On n'imagine pas l'ignorance, l'ahurissement, l'incapacité des fonctionnaires auxquels nous avions affaire au Trésor. Le plus extraordinaire d'entre eux était assurément le Directeur général des fonds, charmant homme, très élégant, — très affable et beau garçon par-dessus le marché, malgré ses cinquante

ans depuis longtemps dépassés. Il répondait au nom symbolique de Dutilleul.

Il arrivait au ministère dans un phaéton à deux chevaux, qu'il conduisait fort bien. Jamais il n'y apparaissait avant onze heures, et aussitôt procédait à l'achat des différentes valeurs que, de par le traité de Francfort, il avait à remettre au gouvernement allemand.

Si vous voulez avoir la mesure exacte de l'ignorance de ce soi-disant financier. sachez que, — parlant à la personne de moi-même, — il me demanda comment on s'y prenait pour traduire en francs le cours des thalers portés à la cote de la Bourse de Berlin.

Quand je fus revenu de la suffocation que me causa cette question, que n'eût pas faite un commis de change à cinquante francs par mois, je lui donnai la solution de ce problème. bon pour un enfant de douze ans. Vous allez voir : il fallait diviser 300 par le cours porté à la cote et y ajouter la moins-value de 4 °/₀ d'intérêt par an.

Jamais je n'ai pu arriver à lui faire comprendre le mécanisme de ce calcul.

Son sous-directeur était encore plus étonnant. Aux caisses, je trouvai des employés dignes de leurs chefs. J'eus un jour toutes les peines du monde à leur faire reconnaître une erreur de 80.000 francs à leur détriment que, malgré leurs contrôles, — quels contrôles, grands Dieux ! — ces messieurs avaient faite.

Un jour que, agacé de voir quelles économies le Trésor pourrait faire sur cette colossale opération qu'était le paiement de l'indemnité de guerre, j'indiquai à Dutilleul l'existence d'un nommé Des-

champs, auteur d'un ouvrage sur les questions de banque et de change qui était classique. Plus exigeant en cela que les frères de Rothschild, qui, eux, ne rougissaient aucunement de faire parfois appel aux lumières de Deschamps, Dutilleul refusa de le prendre dans ses services, parce qu'il avait passé l'âge réglementaire et n'était pas pourvu des diplômes universitaires obligatoires qui sont le passe-partout du fonctionnarisme.

J'essayai ensuite de conseiller à l'aimable directeur général des Fonds, d'accaparer au profit du Trésor la totalité du numéraire qui entrerait dans les caisses publiques, pour bénéficier de toutes les primes, sur le métal or ou argent que les banques payaient pour en faire la couverture des traites qu'elles lui vendaient et avec lesquelles il payait l'indemnité de guerre. Il ne voulut jamais s'y décider.

Notez que, en dehors de cela, cet homme était ou paraissait fort intelligent. Il ne s'en fût jamais tiré — même fort médiocrement — s'il n'avait eu, chaque jour, une conférence avec Alphonse de Rotschild qui — on doit le retenir — rendit à cette heure-là les plus grands services et avec le maximum du désintéressement qu'on puisse attendre d'un homme, d'un prêtre de Plutus vivant de son autel.

Pour me désabrutir de la vie insipide où j'étais voué aux chiffres, j'avais comme principale ressource d'aller le soir au cercle Pigalle.

Il est bien oublié aujourd'hui notre pauvre petit Cercle Pigalle! mais les vieux qui l'ont pratiqué en ont conservé un bien bon souvenir et de même les amis qui le fréquentaient. C'était un théâtre d'ama-

teurs situé boulevard de Clichy, cité du Midi, et qui eut un succès exceptionnel entre 1863 et 1870.

En y travaillant, de nos mains, et faisant un peu tous les métiers nécessaires, nous avions fini par construire et par aménager au bout de quelques années une gentille salle de spectacle sans élégance mais proprette.

Le Cercle Pigalle donnait chaque année une revue, et comme nous étions chez nous et qu'on n'y entrait que sur invitation, la censure n'avait pas le droit de franchir notre porte. Aussi advint-il que nos revues fourmillaient de couplets et d'inventions touchant à la politique. C'était, avant 1870, le seul endroit de France où pareille chose existait. Sur notre petit théâtre, on mettait en scène les parlementaires et les ministres, on déguisait à peine leur nom, on se faisait au mieux leurs têtes et on les blaguait dru, vous ne sauriez en douter; aussi, se disputait-on, dans le monde politique et parmi les artistes, les cartes d'invitation à nos revues. C'était surtout de la Chambre des députés que nous venaient les demandes les plus pressantes.

Il ne serait pas juste de dire que, de tant de fantaisies qui eurent leur minute de célébrité, il ne restera plus rien. Il en est sorti un dicton populaire : *Fallait pas qu'y aille*. Et ce m'est une joie de penser que je l'ai sauvé du néant.

Il était le refrain d'une chanson placée dans une de nos revues. Or, au cours d'une répétition, elle fut déclarée inepte par les auteurs qui désiraient la couper; mais comme tel n'était pas mon avis, je criai, tant et si fort, qu'on finit par la maintenir.

Au jour de la représentation, elle eut un très gros succès. Elle avait pour refrain :

V'là c'que c'est!
C'est bien fait,
Fallait pas qu'y aille
C'est bien fait.

Parmi nos invités se trouvait l'acteur comique Lesueur — qui fut un très grand artiste — et cette malheureuse bouffonnerie lui causa un enthousiasme fou : il la bissa de toute la force de sa voix sonore, puis, quand on l'eut reprise, il entonna le refrain à l'unisson des comédiens amateurs, et plus fort que nous tous. Après la représentation il se mit à la tête d'un groupe de joyeux compères qui, d'abord sur le boulevard Clichy, puis tout du long des rues qui descendent, jusqu'au boulevard, chantaient, hurlaient :

V'là c'que c'est!
C'est bien fait
Fallait pas qu'y aille.

On joua la revue quatre fois, quatre fois Lesueur revint, et par quatre fois, en tête d'un groupe nouveau, il proclamait de plus en plus follement :

Fallait pas qu'y aille
C'est bien fait.

Après quelques promenades de Lesueur et de sa suite chantante, tout le boulevard chanta à son tour :

Fallait pas qu'y aille.

Le café-concert s'empara de la chanson, en la modifiant du reste, car elle était un peu trop *roide* pour que la censure la visât. Et tous ses clients firent chorus à ses chanteurs.

Il y eut désormais ainsi un proverbe de plus en France. J'ai le mérite de l'avoir repêché.

J'ai donc droit à une médaille de bronze ou de chocolat, et je me la décerne à moi-même. Je la choisis en chocolat, parce que cela se mange.

Au Cercle Pigalle comme partout, la guerre avait accompli son œuvre de dislocation, et quand sa troupe se reconstitua, quelques-uns des nôtres manquaient à l'appel. Parmi ceux-là, j'aime à en citer, qui, le même jour et dès les premières défaites, s'étaient engagés chacun séparément, sans s'être donné le mot. L'un d'eux avait déjà la barbe presque blanche. Ils obtinrent de servir ensemble au siège de Belfort. L'épreuve leur fut rude, leur doyen mourut épuisé par les fatigues de la guerre; un autre, malgré sa jeunesse, succomba à une maladie contractée dans les nuits glaciales passées en plein vent; le troisième, Marcel Poilay, alla refaire sa vie en Égypte. Après trente-sept ou trente-huit ans d'absence, il revint s'installer à Paris où, par un hasard vaudevillesque et invraisemblable, nous eûmes la joie très grande de nous retrouver.

Il a publié en un charmant petit ouvrage le récit des aventures patriotiques des trois engagés; l'Académie française lui a décerné, de ce chef, une part du prix Monthyon qu'il méritait de toutes façons, honorant avec lui-même la mémoire de ses deux compagnons d'armes.

Dès la fin de l'année 1871 le Cercle Pigalle se

reconstitua tant bien que mal et reprit la tradition de ses représentations. Je me consolai de mes ennuis de vie de bureau en cuisinant, de complicité avec deux camarades, la revue de fin d'année. L'un des camarades faisait les couplets et une partie des scènes ; l'autre, qui avait la manie de se qualifier homme de lettres, nous regardait faire et soldait les faux-frais trop lourds pour ses deux collaborateurs. Inutile de dire que la gaieté de la revue de l'année terrible était quelque peu lugubre et que nous n'avions pas éludé les scènes franchement mélancoliques. L'une d'elles consistait en un duo dont les personnages étaient l'Alsace et la Lorraine.

Un jour nous vîmes paraître dans l'unique loge que comportât notre petite salle rudimentaire, un grand jeune homme dont le visage maigre n'avait guère de remarquable que son nez gros, long et rouge. Ses cheveux étaient d'un châtain clair, un peu roux, et sa barbe de même couleur, un peu plus claire ; l'aspect général de sa physionomie était tout à la fois très intelligent, très énergique, très désespéré. Je n'ai jamais su par qui de nous il avait été invité.

Je ne fus pas long à le reconnaître, car je l'avais vu en uniforme de général sur le boulevard Montmartre, dans la matinée du 18 au 19 mars, c'est-à-dire du jour de l'explosion du mouvement de la Commune. J'avais conservé l'impression que m'avait causée son extrême jeunesse eu égard à son haut grade. Je l'avais vu à cette place, à l'heure même, où, selon le dire d'un monde de calomniateurs, il aurait été à l'Hôtel de Ville avec les futurs communards.

Je crois donc être en mesure de déclarer que ce qu'on a raconté en cette circonstance a été un mensonge pur fabriqué par les Bazile désireux d'abattre, au début de sa carrière, le général dont le tort impardonnable avait été d'avoir, tout jeune, conquis ses étoiles en gagnant la bataille de Nuits. La commission de la revision des grades, qui ne le lui avait pas pardonné, lui avait retiré ses étoiles, et l'avait replacé au grade de lieutenant-colonel. Pour en revenir à notre petite revue, pendant qu'on chantait tant bien que mal un *duo entre l'Alsace et la Lorraine*, je surveillais la physionomie du général Cremer, et je vis alors des larmes qui coulaient chaudes et rapides le long de ses joues creusées par la tristesse et qui s'égaraient sur ce long et gros nez rouge qui était la seule tache de couleur vive qui restât alors sur sa face blafarde. Mais elle avait suffi pour que des coquins le fissent passer pour un ivrogne et pour le faire impliquer dans un procès machiné par eux. Celui dont Bourbaki, appelé comme témoin, disait : « Je n'ai jamais connu un soldat ni plus calme, ni plus sûr, ni plus brave », a fait à ses ennemis la grâce de mourir de chagrin très vite sans attendre que l'heure de la ustice eût sonné pour lui.

Je ne l'ai jamais connu, je ne lui ai jamais adressé la parole, mais les deux larmes que j'ai vu jaillir de ses yeux sous l'impulsion d'une pauvre chanson par moi bâclée en hâte m'appartiennent un peu.

J'ai tenu à les recueillir fièrement, pieusement, dans l'écrin de mes souvenirs.

CHAPITRE XII

Madame Georges Charpentier. — Les soirées du quai du Louvre. — Bergerat toujours distingué. — Le bras de Déroulède. — Ce que valait Georges Charpentier. — L'obscurité des hommes illustres. — Détails inédits sur Balzac. — L'homme aux cent mille écus. — Maman Charpentier. — La droiture de Villetard. — Les débuts de Gervais Charpentier. — Le premier lit de Buloz. — Un huissier compatissant. — Le plan de l'*Histoire de la Civilisation* de Guizot. — La haute supériorité de Gervais Charpentier. — Ce qu'il en coûte d'être irascible.

Notre petite bande dite « Les Traqueurs », était restée au complet et unie comme au premier jour. Il ne manquait parmi nous que Lavigne qui, ayant eu maille à partir avec la justice versaillaise, et se trouvant mal noté dans les pensionnats de jeunes filles, où jadis il enseignait la morale, était allé chercher aventure en Russie. Pourquoi en Russie et quelle sorte d'aventure pensait-il y rencontrer? Ce fut là pour nous un de ces nombreux mystères dont toute la vie fantaisiste de Lavigne était alors composée. De loin comme de près, il était toujours des nôtres. Il trouvait le temps, lui le flâneur des flâ-

neurs, d'écrire à chacun de nous, et chacun de nous lui répondait pour rendre moins pénible son exil et pour adoucir la malchance persistante qu'il continuait à narguer jusque sur les bords de la Néva.

Assagis, respectabilisés par les épreuves de la guerre, ayant abandonné nos habitudes d'aimables fantaisistes, nous nous retrouvions quai du Louvre, chez Charpentier dont j'étais devenu l'associé. Là, dans notre façon d'être entre nous, il n'y avait rien de changé ; il n'y avait qu'un bon camarade de plus, c'était la jeune Mme Marguerite Charpentier.

Mme Charpentier mérite bien une place à part dans la galerie des femmes qui ont marqué leur passage dans le monde des Lettres et des Idées, durant le dernier quart du XIXe siècle. Elle avait, entre autres avantages, celui d'être jolie, d'avoir l'air très intelligent et aussi très bon, et celui d'être plus intelligente encore qu'elle le paraissait et tout aussi bonne qu'elle en avait l'air. Je me suis toujours réjoui de lui avoir présenté le peintre Renoir, alors inconnu et traînant la misère, car il a fait d'elle deux portraits. L'un, sur une grande toile où elle est assise en compagnie de ses deux enfants et de son bon gros chien Porthos, est parti, hélas! pour l'Amérique ; l'autre, un incomparable chef-d'œuvre, reste sous la garde de Mme Dutar, la fille cadette de Charpentier, qui devra le léguer au Louvre.

Sans l'ombre d'une coquetterie quelconque, Marguerite Charpentier charmait tous ceux qui l'approchaient. Elle y mettait, d'instinct, un tact tel qu'il est impossible d'imaginer que jamais quelqu'un eût été ni assez goujat, ni assez bête pour dire d'elle et encore bien moins pour dire à elle quoi que ce fût qui

ne pût être dit tout haut. Autant son mari était indolent et je « m'en fichiste », autant elle était active, ambitieuse et pleine de volonté. Habituée chez ses parents à un train de vie qui semblait à beaucoup de gens informés supérieur aux ressources de sa famille, elle apportait dans son ménage des habitudes de dépense qui constituaient un danger des plus sérieux pour les débuts d'une affaire encore fort mal assurée sur sa base. Je le savais mieux que personne : ces dépenses, qui pouvaient bien être prématurées à mon avis, n'étaient pas, en partie néanmoins, aussi absurdes que d'aucuns l'auraient pu croire.

C'est, je l'ai constaté, en notable partie à elle que nous avons dû le meilleur de notre gestion. Dès l'année 1872, elle organisa une série de réceptions, auxquelles le charme de sa personne et l'agrément de sa culture intellectuelle, très délicate et sans ombre de prétention, eurent bientôt conquis l'élite du monde lettré, toute heureuse de trouver un lieu de réunion où l'on pourrait reprendre les habitudes de causerie interrompues par les tragiques événements des années précédentes. Petit à petit le salon du quai du Louvre s'emplit d'une foule élégante et les réunions prirent un caractère plus mondain. On y jouait des pièces inédites d'auteurs de la maison; les comédiens les plus célèbres y prodiguaient leurs talents pour le seul plaisir de se trouver en communauté d'idées avec les maîtres du logis.

Au début, ces réunions qui, malgré leur intimité relative, n'en avaient pas moins le caractère de soirées élégantes, faisaient le désespoir du vagabond impénitent Zizi (sobriquet de Charpentier).

Horripilé par son rôle de maître de maison, il épanchait sa mélancolie dans le sein (lisez : dans l'oreille) de l'un ou de l'autre d'entre nous. Il la formulait généralement en ces termes : « Quand les *embêteurs* seront partis, il faudra voir comme on fumera une bonne pipe ! »

Il nous enviait, et il ne s'en cachait pas, lorsque nous nous évadions pour un instant et quand, dédaigneux des rafraîchissements pour gens distingués, nous allions savourer n'importe quoi dans un vague café du voisinage et fumer ce que bon nous semblait en attendant que les *embêteurs* fussent partis.

Dès que nous en étions débarrassés, des *embêteurs*, Bergerat, toujours distingué, se précipitait vers le piano et jouait à tour de bras le *Chant des Traqueurs*, paroles et musique de lui-même, morceau spécialement composé pour le piano muet et paralytique du restaurant Boujois (Bavou-Javoi en javanais). Cette symphonie d'un genre spécial mettait en état d'épilepsie et faisait hurler le respectable piano du quai du Louvre, qui, lui, du moins, avait toutes ses touches, toutes ses cordes, toutes ses dents de vieille Anglaise, selon la définition du poète Ernest d'Hervilly. Le texte proprement dit de la chanson n'avait pas grand'chose de shocking pour les dames de bonne compagnie dénuées de bégueulerie, mais le refrain!... Il manquait un peu beaucoup trop au respect des convenances, le refrain. Sur une cascade de notes toute cavalcadantes, son premier vers se contentait de répéter trois fois l'interrogation : Veux-tu? et le deuxième redisant encore ce « Veux-tu » faisait à l'auditeur une proposition dans la manière

d'*Ubu Roi*. Cette facétie était inventée pour tomber par les fenêtres, comme une douche xanthyppéenne, sur le crâne des bourgeois pacifiques occupés à prendre le frais sur le boulevard Clichy.

Groupés autour du piano, oublieux de notre respectability de fraîche date, ignorants même celle du lieu où nous nous trouvions, nous détendions nos nerfs, froissés par des excès de bonne tenue, et, revenus à notre nature de parfaits vagabonds, « tels que jadis », nous nous penchions front contre front; les têtes inclinées vers le clavier nous modulions et nous proférions, par des syllables indéchiffrables pour tout autre que nous seuls, le bafouillis imbécile (et de propreté discutable) qui demeurait pour nous comme un écho des heures d'insouciance et de gaîté si proches de nous par le nombre de mois écoulés, si loin de nous par la disparition d'un passé à tout jamais anéanti.

Durant tout un hiver, dans le salon du quai du Louvre, l'enfant chéri des dames fut Paul Déroulède, ami d'enfance de Charpentier. Étant données sa maigreur, la raideur de sa tenue et sa haute taille, il ravissait le beau sexe auquel nous devons tous — et lui plus qu'aucun autre — Jeanne d'Arc. Toutes les femmes le regardaient avec intensité quand il apparaissait. Il ne venait jamais en frac comme un simple mortel, mais dans son uniforme de lieutenant de chasseurs à pied, de la coupe la plus parfaite et du drap le plus fin, il portait « sur sa devanture » — comme disait son oncle Émile Augier — « l'enseigne de l'honneur ». Jeune, bien pris dans sa taille, beau garçon à sa manière malgré son nez en bec de hocco, il leur paraissait d'autant plus inté-

ressant qu'il portait un bras replié, suspendu sur une large écharpe de taffetas noir. Il avait, disait-on, reçu une balle dans le coude en combattant dans l'armée versaillaise contre ses compatriotes en état d'insurrection. Les méchantes langues s'étonnaient de ce que, depuis mai 1871, une telle blessure obligeât encore le jeune lieutenant à observer de telles précautions.

Elles ne l'empêchaient point d'aller partout, et toujours en uniforme. Partout il faisait grand effet sur les dames, grâce à sa croix d'honneur au ruban toujours très frais et grâce surtout à la large écharpe de taffetas noir qui faisait chanter le rouge de son ruban.

Il ne m'est nullement prouvé que les suffrages mondains advenus à ce grand garçon, à l'emballement facile, et généralement enclin à s'attribuer une importance particulière, ne l'ont pas — sa nature primesautière aidant — par conséquence logique conduit progressivement vers les aventures, où il se jeta à corps perdu, et où il entraîna, de toute la force de sa sincérité, tant de gens à sa suite.

A vingt-cinq ans, il était déjà le moulin à paroles qu'il fut plus tard, mais il n'avait pas encore cet air de Don Quichotte déguisé en moulin à vent qu'il arbora quand les ailes eurent poussé aux épaules de son macfarlane et aux pans de sa redingote.

Il aimait à jouer au soldat et à conter sans fin de jolies petites histoires de soldats. Il y mettait une conviction et une candeur d'autant plus explicables qu'il n'avait en réalité jamais été soldat, ni plus ni moins que nous tous. Avant 1870, il n'avait amais mis le pied dans une caserne, pas plus d'ail-

leurs que dans aucune école militaire. Il avait été bombardé, tout de go, par le bon plaisir de l'Empereur, et selon toute probabilité à la demande d'Émile Augier, lieutenant de la garde mobile non encore existante. De là il était passé, sans qu'on sût ni comment ni pourquoi, dans l'armée régulière, et, avec son grade, il avait commandé des turcos.

Quand la guerre fut terminée, nous avions eu quelque étonnement de retrouver à l'état d'officier dans l'*active*, ce « Grand Diable » qui, jusque-là, n'avait songé qu'à écrire des pièces de théâtre.

. . . .

Charpentier ayant transféré notre librairie aussi bien que son domicile personnel rue de Grenelle, les réunions devinrent de plus en plus nombreuses. Les snobs encombrèrent son salon et les vieux amis et les vrais lettrés se réfugièrent dans le cabinet de Charpentier ; cette pièce devint une sorte de « private » à leur usage, où bientôt le maître de la maison, échappant au flot de ceux qu'il appelait jadis les « embêteurs », ne tardait pas à les rejoindre.

Grâce au mouvement créé autour de la librairie, nous étions très rapidement parvenus à remettre l'affaire en bonne marche et au delà de ce que nous aurions pu espérer. Il y a, sur cette résurrection de la Bibliothèque Charpentier, que nous avions trouvée, lors de nos débuts, réduite au minimum du possible, une légende répandue dans le Landerneau des Lettres et de l'édition contre laquelle j'ai toujours protesté avec la dernière énergie et que j'entends mettre à néant.

De bonnes gens, sans doute désireux de m'être très

agréables, ont souvent dit et répété que cette reconstitution si remarquable aurait été mon œuvre personnelle. Rien n'est moins exact. Je ne vais pas jusqu'à dire que je n'y fus pour rien, mais le véritable auteur de cette difficile besogne fut toujours et partout Georges Charpentier lui-même. Comme il était d'esprit brillant, bon enfant et d'une simplicité qui, parfois, semblait de la gaminerie, ceux-là seuls qui travaillaient à côté de lui pouvaient savoir avec quelle sûreté il concevait les choses les plus diverses, avec quelle intelligence familière il en trouvait le mode d'application. Il avait horreur des gens ennuyeux et celle des besognes ennuyeuses. Il adorait au contraire tout ce qui était vivace, original, supérieur en quoi que ce fût. Il savait réfléchir solidement sans pour cela se donner des airs d'inutile gravité. Il savait inspirer une confiance absolue à ses collaborateurs; tous l'aimaient sincerement. Tout en restant dans son rôle de chef, il était pour ses employés un camarade bienveillant.

Le joyau de notre collection était, au jour de notre prise de commandement, les Œuvres complètes d'Alfred de Musset. Le père Charpentier n'avait pas été — ainsi qu'on l'a souvent écrit — le premier éditeur d'Alfred de Musset. Les poésies diverses, parues en 1831, (et peut-être aussi le *Spectacle dans un fauteuil*) avaient été imprimés et publiés entre 1831 et 1835, je ne sais trop par qui.

Toujours est-il que, lorsque le père Charpentier se décida à les publier l'Œuvre d'Alfred de Musset était déjà célèbre, presque illustre parmi les gens du monde. Ses volumes avaient pourtant été vendus à un nombre si infime que je n'ose pas citer le chiffre

qui m'est resté beaucoup trop vaguement dans la mémoire. Le seul fait dont je suis pertinemment certain, c'est que ce chiffre n'atteignait pas deux cents exemplaires. Gervais Charpentier acheta les volumes restant et les détruisit. Il les réimprima ensuite dans le format qui porte son nom.

Cet exemple est bon à donner pour l'édification des gens qui ne peuvent avoir la notion du peu de rapport qui existe, le plus souvent, entre la célébrité d'un auteur et la quotité de vente de ses livres. D'aucuns ne font pas de bruit et atteignent des chiffres considérables ; d'autres qui remplissent le monde du bruit de leur renommée arrivent parfois à des chiffres de vente piteux.

Le plus étonnant exemple de ce genre que je connaisse nous a été fourni par les comptes relatifs aux œuvres de Balzac. Elles avaient été un désastre pour Gervais Charpentier.

Longtemps, parmi le public qui se piquait de juger et de commenter les auteurs, la mode fut de parler de Balzac sans le connaître. On disait de lui « l'illustre auteur d'*Eugénie Grandet* » ou « le plus fécond de nos romanciers » et cela dispensait les amateurs d'en lire rien de plus que deux ou trois volumes à la mode.

Nous avons retrouvé avec Georges des notes singulièrement curieuses et très détaillées, des bilans du rendement d'ensemble des ouvrages de Balzac. Par eux nous avons constaté que Gervais Charpentier n'avait abandonné la publication des œuvres du formidable romancier que contraint et forcé par la continuité et par l'excès des pertes qu'il avait déjà subies par elle.

Il est bien regrettable que les factures d'imprimerie des livres de Balzac aient disparu. Peut-être vers 1872, en fouillant bien à fond les paperasses, eussions-nous pu les retrouver encore. Nous n'y avons pas pensé.

A défaut de documents écrits, la tradition verbale nous a fait savoir comment Balzac procédait vis-à-vis de Charpentier. Il arrivait avec un gribouillage qui couvrait quatre, six, dix feuillets de copie et étaient comme le compte-rendu, réduit à sa plus simple expression, du roman qui remuait déjà dans sa grosse tête. On envoyait cela à l'imprimerie et elle le retournait en des épreuves où le texte, figurait au centre d'un grand placard blanc. Alors, au moyen de *cerfs-volants*, (en langage d'imprimerie, on appelle ainsi un jet de lignes lancées en divers sens sur le papier et au bout desquelles, — comme des cerfs-volants au bout de leurs ficelles, — se placent des groupes de lignes d'écriture) avec des cerfs-volants, dis-je, Balzac faisait un premier développement de son récit condensé dans le petit placard de son premier texte. Il retournait la chose à l'imprimerie, et ce qui avait été la valeur de quelques lignes devenait la valeur de quelques pages.

De ces pages on tirait des épreuves par fragments isolés et toujours imprimés au centre de vastes feuilles blanches sur lesquelles Balzac recommençait à lancer des cerfs-volants. Cette manœuvre continuait ainsi jusqu'à ce que le volume fût terminé. De plus, comme Balzac avait beaucoup de peine à mettre en forme ses phrases définitives, il refaisait sans cesse sur les épreuves tout ce dont le

style ne lui donnait pas satisfaction, c'est-à-dire à peu près tout.

Et, partout c'était, d'une écriture tourmentée, baroque, informe, illisible, où les typos dépensaient un temps anormal et dont, très justement, ils réclamaient le paiement. Vous voyez par cela le prix de revient fantastique de chaque roman, et quelle devait être la perte de l'éditeur lorsque la vente d'un livre, soit comme les *Treize* soit comme *César Birotteau*, soit comme *la Recherche de l'Absolu*, ne dépassait pas quelques centaines d'exemplaires. La perte était d'autant plus grande que Charpentier félicitait son auteur de rechercher, coûte que coûte, et sans cesse, la perfection. Balzac, d'ailleurs, avait eu le talent de vivre toujours dans les meilleurs termes avec son éditeur qu'il prenait volontiers comme confident de ses projets. Celui-ci ne s'effarouchait pas de son incohérence, celui-là ne se formalisait point des brusqueries de l'autre.

Les seules pièces d'archives émanant de Balzac retrouvées par nous furent deux ou trois traités écrits, tout au long, de sa main. Je les signale parce que j'espère qu'ils sont restés parmi les paperasses de la Bibliothèque Charpentier à moins qu'ils ne soient allés prendre place à Chantilly dans la collection Lovenjoul.

Tout l'esprit compliqué, inquiet et baroque, toute la monomanie d'affaires qui dominait l'esprit de Balzac se retrouve sur ces traités à l'état de ratures, de corrections, de renvois, de papillons, de surcharges, de paraphes, d'inventions de clauses invraisemblables et saugrenues. Je crois que peu de choses peuvent donner autant que la vue de ces

papiers timbrés, la notion vraie de l'état de perpétuelle inquiétude du grand homme. On y sent à chaque trait Balzac dominé par l'idée qu'il allait cette fois, enfin, faire fortune.

Je conseillerai volontiers à l'un des nombreux commentateurs de Balzac d'écrire une étude sur *Mercadet*. Les anecdotes topiques n'y pourraient certainement pas manquer. En voici deux que je fixe sur le papier pour qu'elles puissent servir à quiconque tenterait ce travail.

Je tiens la première de Gautier qui ne l'a pas relatée dans son étude sur Balzac :

Balzac voit arriver chez lui un de ses fournisseurs qui lui présente au paiement un billet d'une centaine de francs, souscrit par lui Balzac. Le dit fournisseur, naïvement, pose son billet sur la table en attendant que le souscripteur sorte de sa poche ou de son tiroir les cent francs représentés par l'effet.

« Eh quoi! monsieur, s'écrie Balzac, vous pensez que je vais reprendre ce papier en échange de quelque argent! Ce serait vous voler, monsieur, lisez bien ce qu'il y a au bas de ce billet. Il y a, écrit en toutes lettres, et de ma main, — comme tout le reste du billet d'ailleurs : — « Honoré de Balzac ». Eh bien, ça! ça vaut plus de cent francs, monsieur. Plus tard vous le revendrez beaucoup plus cher, monsieur! Gardez votre billet, je ne veux pas vous voler. »

Inutile de dire que le fournisseur prit Balzac pour un mauvais plaisant. Balzac était parfaitement sincère quant au fond de son raisonnement.

Gautier, qui avait assisté à la scène, la mimait, la racontait mieux que moi, vous le croirez sans peine.

L'autre histoire me vient de la maman de Georges

Charpentier. Un beau jour d'été, comme elle était à la fenêtre causant avec Balzac, vint à passer un régiment, musique en tête. Balzac, qui était par-dessus tout un grand enfant, faisait danser sa fameuse canne sur le bord du balcon pour accompagner la musique, puis, entraîné par le bruit de la fanfare, il marquait le pas, il dansait sur place. Brusquement il s'arrêta, son gros corps de poussah se redressa et se raidit, son énorme face de moine réjouie se fit tout à coup sombre, et, levant en l'air ses bras épais, courts et maladroits, il poussa cette exclamation : « C'est affreux ce que vous venez de faire là, madame Charpentier, vous m'avez ruiné! je suis un homme ruiné. »

Elle, de lui répondre : « Eh quoi! mon pauvre Balzac, quoi? ruiné? qui ruiné? où ruiné? Comment ai-je pu vous ruiner? »

Et lui, de plus en plus animé, de dire :

« Oui! ruiné!! l'homme qui m'attend place du Château-d'Eau n'y sera plus et ce sera de votre faute.

— Quel est cet homme de la place du Château-d'Eau?

— Comment! vous ne le savez pas?

— L'homme qui m'attend place du Château-d'Eau avec trois cent mille francs dans sa poche — vous comprenez, n'est-ce pas, avec trois cent mille francs. — Eh bien, pendant que vous me faites regarder les militaires, mon homme est parti. Je ne le retrouverai plus. Vous m'avez ruiné!! »

Et tout en se hâtant de s'habiller pour courir à la place du Château-d'Eau, il ne cessait de crier : « Oui, madame Charpentier, il sera parti et c'est vous qui m'aurez ruiné. »

Une heure plus tard, du reste, il n'y pensait plus.

Mme Charpentier, qui connaissait à fond le bonhomme, n'a jamais douté de sa parfaite sincérité.

« La bonne foi de ce diable de Balzac était si absolue, disait-elle, qu'on finissait par se laisser gagner par ses conceptions chimériques. »

Oh! la bonne, la douce créature que la maman de Georges Charpentier, et qu'il me semble doux, encore aujourd'hui, de fermer les yeux pour mieux la revoir, avec sa figure de vieille qui n'a jamais été belle et qui toujours a dû être séduisante! Elle a les cheveux gris très abondants.

Contrairement aux gens de son âge qui, ayant vécu dans l'intimité de personnages célèbres, se font un plaisir d'en parler, la maman Charpentier ne se laissait point aller à conter les choses d'autrefois et nous en avions tous le bien vif regret, car nous eussions aimé recevoir d'elle la tradition verbale de la vie et de l'aspect des grands écrivains qu'elle avait connus dans la plénitude de leur génie et de leur force. Douée d'une vive intelligence, servie par une culture littéraire solide, elle les avait compris et avait été comprise par eux. Mais sa nature était de demeurer toujours à l'arrière-plan et de laisser de bon cœur les premières places à tous les autres. On avait toujours plaisir à la voir, tant sa physionomie reflétait la bonté, l'indulgente et agissante bonté.

Avait-elle été jolie dans sa jeunesse, je ne le crois pas. Elle avait dû être charmante, car elle l'était encore. Telle que je l'ai connue je la revois toujours par la pensée avec une même impression de douceur. L'ovale allongé de son masque ressemblait un peu trop à celui d'un mouton; de chaque

côté il était flanqué de doubles papillotes dites anglaises, longues et tombant sur les épaules, où à chaque geste elles frétillaient comme de petites anguilles grises. Son nez était un peu trop gros, long, trop busqué; sa bouche était épaisse et son menton court était doublé disgracieusement.

Aux soirées de son fils il se formait autour d'elle qu'elle le voulût ou non, toute une cour de jeunes gens et de jeunes femmes, qui s'efforçaient de la faire causer, qui y parvenaient et qu'elle tenait sous le charme. Son bon sourire montrait qu'elle n'était pas insensible à l'affection dont nous l'entourions, pour la grande douceur de la mieux aimer. Nous les jeunes gens nous savions pourquoi nous l'aimions.

Aux jours difficiles et pour son fils et pour elle-même, alors que son mari dont elle avait dû se séparer lui mesurait étroitement le train plus que modeste de sa vie, elle avait été la véritable mère de ceux des amis de son « petit garçon » qui avaient besoin de réconfort; elle était demeurée encore un peu la *maman Pentier* de ceux-là, et celle aussi des jeunes femmes de ceux d'entre eux qui récemment s'étaient mariés. Aussi ne puis-je taire le coup de rage que j'ai eu le jour où l'un des nôtres, celui de tous qui lui devait le plus de respect, et le plus de gratitude, le plus de tendresse, a publié dans un grand journal. certains « on-dit » scandaleux lancés jadis par quelque calomniatrice intéressée à les mettre en circulation afin de faire croire à Gervais Charpentier que Georges n'était pas son fils. Après mûr examen toute ma colère est tombée, lorsque j'ai eu la notion de la stupéfiante inconscience de

l'auteur de l'article qui m'avait tout d'abord révolté.

La mort de Gervais Charpentier, survenue brusquement durant l'été de 1871, mit fin aux intrigues qui avaient pour but de dépouiller complètement Georges et qui n'avaient jusqu'alors que trop largement réussi.

Bien que Gervais Charpentier eût toujours vécu sans luxe, il mourut sans laisser après lui une situation comparable à celle que dans le gros public on pouvait lui attribuer. Par des legs importants il réduisait au moindre chiffre possible la part revenant à sa veuve et à son fils. Pour faire face aux legs, il n'y avait ni valeurs mobilières, ni espèces disponibles; toutes les charges de la succession devaient être consolidées par des hypothèques sur des immeubles et par des prélèvements sur le produit de la maison d'édition, déjà grevée d'engagements très lourds.

A un moment, la mauvaise conseillère du père Charpentier l'avait amené à vouloir frustrer son fils de la maison d'édition au moyen d'une vente fictive au profit de l'un de ses proches parents à elle. Mais elle avait compté sans la droiture et la haute conscience de cet honnête homme — je puis bien le nommer celui-là. C'était Edmond Villetard, l'auceur du *Testament de César Girodot*, qui, largement tapprouvé par sa femme bien qu'il n'eût aucune fortune, répondit simplement : « Si j'acceptais cela, je serais un voleur. »

Au fond le père Charpentier n'était qu'un homme affaibli, tombé sous la coupe d'une femme habile et rapace. J'ai toujours regretté de ne l'avoir pas connu. Car, s'il était de ces gens dont on dit : « Ah!

l'animal! était-il insupportable! » il était de ceux pour lesquels on ajoutait : « Mais c'était un brave homme. » C'était, de plus, un homme vraiment supérieur.

Celui dont le nom est devenu, jusque dans le dictionnaire de Littré, un mot courant de la langue française au même titre que celui d'Elzévir, n'était pas le premier inventeur du format Charpentier. L'inventeur véritable s'appelait Paulin et les volumes du format dit Charpentier portant la signature de Paulin, sont plus anciens que l'édition de Brillat-Savarin qui fut le premier ouvrage publié par Charpentier dans ce format dit in-18 jésus. Le père Charpentier ne manquait jamais l'occasion de rétablir là-dessus l'exacte vérité.

Cet homme, qui eut sur la littérature de son temps une influence plus considérable qu'on ne le pense généralement, avait débuté dans la vie comme apprenti tapissier; mais les fardeaux qu'on lui faisait porter étant trop lourds pour son jeune âge, il se plaça comme garçon de salle, chez un marchand de vin; puis il entra comme petit commis, chez le célèbre éditeur Renduel. Il y travailla pendant plusieurs années. Parvenu à l'âge d'homme il s'associa à un individu qui tenait un cabinet de lecture.

Nous avons retrouvé dans ses archives le livre journal de cette petite entreprise. Il est des plus suggestifs. On y lit, détaillée avec la plus grande minutie, la description de tout le mobilier et de tout le matériel qui constituait tout l'avoir — et il n'était pas gros — des deux associés. On croirait lire une page de Balzac.

Bientôt Gervais Charpentier devint seul propriétaire du cabinet de lecture. Un jour il vit arriver

un client fort jeune et qui paraissait très pauvre, et, comme lui-même ne l'était guère moins, on causa. Entre gens de même âge et de même indigence on se met facilement en confiance. Ce lecteur assidu ne fut pas long à confesser qu'il ne savait guère comment il pourrait payer le loyer de son garni. Il se trouvait justement quelques sous dans la caisse du cabinet de lecture, et le patron, pris de pitié pour son client, lui conseilla de se mettre dans ses meubles, puis, à cet effet, il lui offrit de lui payer un lit, un matelas, une table et deux chaises.

L'offre fut acceptée sans autre condition que celle de rembourser le plus tôt possible la somme avancée.

Celui auquel Gervais Charpentier procurait ainsi son premier lit et sa première chaise était un pauvre Savoyard venu à Paris pour y faire fortune. Il vivotait très misérablement des menus travaux d'imprimerie qu'il pouvait rencontrer de-ci de-là, mais il avait le sentiment de sa haute valeur et l'ambition des plus hautes destinées. Il n'avait point tort assurément, ce jeune homme. Il s'appelait Buloz.

Avec quelles ressources premières fonda-t-il la *Revue des Deux Mondes*, je l'ignore. Mais, si quinteux et si rageur qu'il fût, il n'oublia jamais que sans l'acte de commisération de Charpentier, alors tout aussi jeune et aussi dénué de tout que lui-même, il ne fût peut-être jamais sorti des difficultés premières qui déroutent la plupart des jeunes gens qui arrivent à Paris sans le sou, et riches d'ambition.

Charpentier, lui aussi, eut une chance à peu près analogue. Sa générosité, dont le cas de Buloz est un exemple mais qui ne fut pas unique, avait fini par le

mettre en un tel déficit qu'il se trouva bientôt aux prises avec les gens de justice. Or, il advint que l'huissier qui avait été chargé de le saisir était un original dans le genre de l'*Huissier chansonnier*, vaudeville alors fort connu. Quand il vint pour instrumenter, il trouva ce jeune homme si intéressant de toutes manières, qu'il fut pris d'une sorte de pitié. Il n'effectua pas la saisie pour laquelle il était requis; tout au contraire, il intervint auprès du créancier, et obtint de lui qu'il patientât; ensuite il offrit son aide directe au jeune tenancier du cabinet de lecture, et ainsi, les rayons de sapin, le poële de faïence et ses tuyaux, la lampe carcel et les trois quinquets, les volumes in-8° reliés ou cartonnés ne furent point mis à l'encan.

Quarante ans après ce sauvetage, son fils Georges s'était marié — un peu contre le gré de son père. Il connaissait bien cette histoire de l'huissier compatissant, mais il avait oublié ou avait toujours ignoré le nom de ce brave basochien quand, fouillant dans les papiers paternels, il tomba par hasard sur ceux qui se rapportaient à la mémorable saisie. Tout d'abord passant en revue, sans plus amplement les examiner, ces grimoires curieux, il les remit machinalement à sa jeune femme, qui était à ses côtés. Celle-ci les ayant parcourus, s'écria ;

« Oh non! ça, c'est trop drôle! »

Puis elle passa les pièces à sa mère en lui disant : « Regarde. »

Et sa mère les ayant lus : « Eh bien, Georges dit-elle, l'huissier de comédie, l'huissier bon enfant et sentimental qui a sauvé votre papa de la ruine, il s'appelait Duchatenay, comme moi de mon nom de

demoiselle, et c'était tout simplement mon propre papa ! »

Et Georges de m'interpeller :

« Eh bien, mon vieux frère, toi qui dis toujours que le vaudeville est dans la nature, crois-tu qu'il y est en plein cette fois-ci ? »

Il eût été vraiment lamentable, qu'un jeune homme doué comme l'était Gervais Charpentier, eût sombré au début de sa vie. Les documents que nous avons trouvés dans ses archives nous le montrent comme un personnage d'une valeur exceptionnelle et l'un d'eux nous avait le plus vivement frappé. C'était un fort long mémoire, écrit tout entier de la main de Charpentier père et appuyé d'une série de lettres de lui ; le tout, rédigé en une langue limpide, avec une hauteur de vue surprenante, constituait le plan tout entier, voire même détaillé en certaines parties accessoires, de l'*Histoire de la Civilisation* que Guizot a signée seul. En réalité il n'en a été que le metteur en œuvre avisé, informé, éloquent. Toute cette paperasse prouvait que le créateur d'origine de cette œuvre illustre était cet ancien ouvrier tapissier, cet ancien garçon marchand de vin, puis commis libraire, Gervais Charpentier, sorti à quatorze ans de l'école primaire.

On retrouve la même maîtrise dans les notes qui servirent à établir les lignes principales du plan général de l'*Histoire des Français* de Théophile Lavallée.

Ces qualités supérieures suffisent pour expliquer aux gens du métier pourquoi, avec un instrument de fortune tel que la Bibliothèque Charpentier, Gervais Charpentier n'a jamais eu qu'une médiocre fortune.

Il était commerçant et très bon commerçant, en ceci qu'il tenait à faire toutes ses affaires avec la rectitude la plus scrupuleuse, mais en même temps il lui était impossible d'admettre aucune combinaison d'affaires où chacun ne serait point rétribué selon ce qui pouvait lui être réellement dû. C'est lui qui, si je ne me trompe, fut le premier à établir en France le principe absolu du droit d'auteur proportionné à la vente. Sauf pour certains cas spéciaux, ses contrats ne comportent jamais d'achat en toute propriété. Ce qui, avant lui, était la règle est, depuis son intervention, devenu l'exception.

Son système ne permettait plus de réaliser des fortunes au détriment des auteurs à succès, en abusant de leurs embarras momentanés ou de leur négligence. Nature rude et droite, Charpentier n'était pas homme à concevoir de telles spéculations.

Il n'eut jamais une grosse fortune, et ne regretta jamais de ne la point avoir.

Son caractère irascible ne fut pas étranger à cet état de choses. Petit à petit, ses fantaisies rageuses et ses entêtements avaient éloigné de lui les meilleurs parmi ceux qu'il avait su grouper jadis dans sa collection. Ils avaient été attirés, par de nouveaux confrères aimables et habiles.

Au jour de la mort de Gervais Charpentier, il ne restait plus guère qu'une ombre de son ancien catalogue et guère plus que les quatre murs de cette illustre Maison qui, pendant trente ans, avait été pour les œuvres littéraires ce que la Comédie-Française était pour les œuvres dramatiques.

CHAPITRE XIII

Le charme et la paresse de Jules Sandeau. — Opinion de Sandeau sur Zola. — Maintenant, mon petit, je mets du bois. — Quelques mots sur George Sand. — La tradition d'Alfred de Musset. — Madame Colin, l'ancienne gouvernante d'Alfred de Musset. — Paul de Musset. — De quelques effigies d'Alfred. — Questions d'affaires. — La sœur d'Alfred et de Paul. — Charpentier est qualifié de gentilhomme. — Moi pas. — La vengeance d'une double veuve. — La question des œuvres posthumes. — Le procès Chénier. — Deux avocats ne devraient jamais se regarder sans rire.

Lors de notre prise de possession, la situation de Georges était d'autant moins bonne que, éloigné de la maison par son père, et quelque peu calomnié par la dame qu'on n'y rencontrait que trop souvent, il n'inspirait aux auteurs restés fidèles à la maison qu'une confiance très modérée.

Seuls quelques amis personnels le connaissaient réellement. Je mets hors de pair Gautier, dont j'ai déjà parlé longuement et qui avait été le témoin du mariage de Charpentier. Et, entamant la revue des auteurs de l'ancienne bibliothèque Charpentier, je

place en tête des écrivains qui, en leur privé, aimaient le nouveau maître de la maison, Jules Sandeau. La maman Charpentier avait été de longue date l'une des meilleures amies de Mme Jules Sandeau et de Sandeau lui-même. Georges avait été le compagnon d'enfance de leur fils unique, devenu officier de marine. Ils souffraient cruellement de ne l'avoir point auprès d'eux et Jules Sandeau reportait sur Georges une part de la tendresse qu'il avait pour l'absent. En ma qualité de « vieux frère », je bénéficiais à mon tour de la bienveillance de l'auteur de *Mademoiselle de la Seiglière*.

Nous avions à réimprimer un certain nombre de ses livres ; j'avais assumé la charge de les relire et d'en corriger les épreuves, ce qui me créait un lien de plus avec Sandeau, car je protégeais son vice principal qui était la paresse. Elle était légendaire, dans nos milieux spéciaux, l'intégrale paresse de Jules Sandeau. On en citait volontiers en souriant des exemples. En voici l'un :

Il était bibliothécaire de la Bibliothèque Mazarine et comme on n'arrivait pas à obtenir qu'il prît ses tours de service, on avait, pour sauver les apparences, fini par réduire sa tâche à une séance d'après-midi une fois par semaine. Il prenait place au fauteuil à l'heure voulue, et s'astreignait, au besoin, à la transmission des bulletins de demandes des lecteurs, mais lorsque l'un d'eux tentait d'obtenir de lui des renseignements ou un conseil comportant un effort ou un dérangement quelconque, alors il répondait en souriant :

« Mon Dieu, monsieur, je me permettrai de vous donner un avis utile : ne venez jamais le mercredi.

C'est mon jour et je ne suis au courant de rien. »

La vérité vraie était que cet écrivain, des plus remarqués, et qui comptait à son actif des succès retentissants n'était nullement livresque. C'est tout au plus s'il rompait la solitude de sa vie par quelques lectures particulières d'ouvrages nouveaux et courants. D'écrire une ligne nouvelle, il ne fallait pas lui en parler.

« A quoi bon? me répondit-il un jour que j'essayais de l'y pousser, à quoi bon? Il y a maintenant une foule de jeunes gens pleins de talent. Je ferais moins bien qu'eux. »

Serrant de plus près la causerie on en arriva à parler de Zola qui commençait à être connu des lettrés. Le doux Sandeau le plaçait au premier rang de la phalange des nouveaux devant lesquels il s'effaçait; néanmoins, il voulut formuler une réserve relative à certaines crudités qui froissaient sa gentilhommerie littéraire et il s'en expliqua, en toute bienveillance, par un apologue :

« Le bailli de Suffren, me conta-t-il, était un grand priseur devant l'Éternel, mais, l'âcreté de son tabac ne lui suffisant plus, il y mêlait des grains de poudrette. Avec le temps il en était arrivé à forcer la dose de poudrette à tel point que ses officiers s'en amusaient.

« Un jour les plus jeunes d'entre eux complotèrent une farce et, étant en débarquement, ils apportèrent à leur grand chef un certain tabac du pays analogue à sa mixture préférée, mais uniquement composé cette fois de tout ce qui, dans l'habituelle combinaison, n'était pas de l'herbe à la Reine. L'amiral le reçut avec reconnaissance, le renifla avec

plaisir et le trouva délicieux, mais ne put s'empêcher de dire : « Il est exquis, mais peut-être, cette fois-ci, y en a-t-il un peu trop. »

La même chose avait été dite par Barbey d'Aurevilly: « Ce Zola, il est, dit-on, entré dans les écuries d'Augias! Oui, monsieur! C'est vrai! mais c'était pour en ajouter. »

Ces éreintements-là n'ont pas amoindri Zola et ils avaient l'avantage d'ajouter quelque élégance à la causerie de leurs auteurs.

Hormis les mercredis, jours de séance à la bibliothèque, Jules Sandeau faisait chaque après-midi son petit tour de promenade. Il partait de son domicile, situé à l'aile droite du Palais Mazarin, et marchait lentement le long des parapets, exécutant une série d'aller et retour entre le Pont-Royal et le Pont-Neuf. A voir passer ce petit vieux bedonnant, à la moustache blanche, couvrant ses lèvres molles qui mouillaient et soutenaient avec effort un cigare d'un sou vaguement allumé, nul ne pouvait soupçonner en lui l'homme dont les amours passionnées et touchantes avaient, pendant un quart de siècle, tourné la tête de toutes les jeunes filles exaltées, de tous les jeunes gens romanesques, celui pour qui la petite-fille du maréchal de Saxe, l'épouse Dudevant, bravant tous les scandales, défiant toutes les fureurs des vertueux de son monde, était allée vivre avec le jeune Sandeau dans une chambre d'étudiant. Partageant sa pauvreté, s'associant à son labeur, elle lui avait pris la moitié de son nom, elle y avait ajouté le prénom de George, et, à ses côtés, sous son inspiration, elle avait lancé sur le monde les premières lueurs de son génie.

Pendant longtemps, les gens du quartier le regardaient déambuler, le corps droit, la tête haute; ils le prenaient sans doute pour un vieux colonel d'infanterie obèse et retraité.

Son buste placé dans le foyer de la Comédie-Française ne donne qu'une idée très vague de sa physionomie.

Un jour vint où sa démarche se fit plus pénible, plus affaissée, plus traînante. Un coup atroce l'avait frappé. Son fils, la dernière, l'unique consolation de sa vie de famille, assez malheureuse d'autre part, venait de mourir. Il était âgé de trente ans à peine. Charpentier n'osait plus se montrer devant Sandeau par crainte de rendre plus cruelle eucore sa douleur. Sous prétexte d'épreuves à revoir avec lui j'allais le plus souvent possible tenir compagnie à ce pauvre père désemparé. Je le retrouvais toujours seul dans son cabinet de travail situé dans un entresol au plafond bas; il y demeurait à la même place, toujours seul, pendant des journées entières. Il ne faisait rien. Il ne pensait à rien.

Un jour que je tentais de l'inciter à un travail qui serait un dérivatif à sa peine, j'en vins à lui dire : « Mais enfin, monsieur Sandeau, que faites-vous tout le jour durant? »

Alors, se penchant, pour prendre, au flanc de sa cheminée, une petite bûche, il me répondit d'une voix que j'entendrai toujours :

« Dame, mon petit, vous le voyez. Je mets du bois. »

Il mourut peu de temps après cette visite.

Nous n'avions pas dans notre catalogue les derniers volumes parus de Jules Sandeau, mais il y res-

tait — et il y reste encore — ses principaux ouvrages. En revanche, tous ceux de George Sand qui y avaient figuré pendant de longues années en avaient disparu du seul fait de l'entêtement du père Charpentier. Il s'était refusé à une concession très admissible, très modérée même, demandée par George Sand, en des lettres que nous avons eu grand plaisir à retrouver, car elles étaient tout à fait charmantes.

Seuls demeuraient en nos mains les anciens traités : — que sont-ils devenus? je l'ignore. — Il serait amusant de retrouver ceux qui commençaient ainsi :

« Entre les soussignés, etc... M. Pierre Leroux, agissant au nom de la dame Aurore Dupin et sur son autorisation..., etc. »

Bien entendu, cela est signé Pierre Leroux.

Cette Aurore Dupin, quittant son nom de Dudevant pour afficher celui de Sandeau — raccourci — puis s'affichant officiellement avec le philosophe Pierre Leroux — homme très négligé dans sa tenue, puis s'affolant d'Alfred de Musset et affolant Musset, puis révélant à la postérité tous les dessous de sa liaison avec lui, était, sur ses vieux jours, un objet d'adoration pour tous ceux qui la connurent.

Mais il faut avoir entendu ceux qui l'approchèrent le plus souvent, tel Dumas fils, tel Flaubert, tel Armand Silvestre, tel Édouard Cadol, tel mon vieux copain Édouard Philippe — le professeur de tambour — pour comprendre la puissance d'aimer qui était en elle; amante tumultueuse, ardente, farouche, au temps de sa jeunesse, elle s'était muée en vieille amie, en délicieuse grand'maman, quand apparut l'âge des cheveux gris. Dumas fils et Flaubert, les plus âgés, l'appelaient « la mère Sand » et

d'un ton de grands fils très tendres, les autres amis plus jeunes disaient madame Sand, mais quelle douceur ils mettaient tous à parler d'elle et avec quelle passion savaient-ils défendre sa mémoire!

Elle avait confié à Dumas fils toute une correspondance qu'elle ne voulait ni détruire, ni révéler, Dumas fils la tenait enfermée sous clef dans un tiroir de cette superbe table-bureau Louis XIV qui fut vendue à sa mort 25.000 francs, et il portait toujours sur lui la clef de ce tiroir.

Il ne m'a pas montré les lettres, mais il m'a fait voir un jour le paquet ficelé dans lequel se trouve enfoui un secret, que les dénicheurs de documents intimes ne connaîtront probablement jamais.

Autant que j'ai pu comprendre, ces lettres étaient d'elle et d'Alfred de Musset.

Je n'ai jamais connu Mme Sand, je l'ai seulement aperçue de loin, une ou deux fois. Quant à Alfred de Musset, mort en 1857, je l'ai totalement ignoré.

Georges Charpentier né en 1847 n'avait aucun souvenir de l'avoir aperçu et sa mère en parlait vaguement, avec pitié, et comme d'un pauvre jeune homme dévoyé et maladif. Je ne l'ai pas même connu par des traditions verbales quoique ayant maintes fois tenté d'en obtenir. Je n'ai jamais eu l'occasion de rencontrer, hormis parmi ses proches parents, quelqu'un qui eût gardé au cœur une trace quelconque de lui. Je me trompe. J'ai été en rapports suivis avec sa gouvernante, Adèle, devenue Mme Colin, qui venait chaque trimestre toucher le quartier d'une petite pension que le père Charpentier lui faisait et que nous lui avions continuée. Elle avait reçu plus de bourrades que de compliments, et je

n'oserais réfuter les on-dit qui accusent le poète des *Nuits* d'avoir un peu cogné sur la pauvre Adèle. Elle avait gardé pour sa personne une fidélité de chien battu. Elle disait encore et toujours « Monsieur » quand elle parlait de lui.

Au temps où elle était au service de « Monsieur » Adèle n'était nullement vieille et elle n'était ni plus ni moins belle que bien d'autres femmes. Même quinze ans après la mort de son « maître » il était impossible de tirer d'elle aucun renseignement sur sa vie. Elle faisait mentir le proverbe qui dit qu'il n'y a pas de grand homme pour son valet de chambre, et nous eussions craint de la blesser en essayant de parler de la vie privée de « Monsieur » devant elle ou d'obtenir qu'elle en parlât. Je ne crois pas qu'elle aimait beaucoup les parents de « Monsieur » et elle ne parlait de Paul de Musset, — « Monsieur Paul » — ainsi l'appelait-elle, qu'avec une réserve dénuée de sympathie.

En vérité, cette femme fut, parmi les personnes ayant connu Alfred de Musset, la seule que j'ai rencontrée, ayant gardé quelque affection pour lui. J'ai même eu pendant plusieurs années, comme collègue, au Cercle Pigalle, le propre fils d'Ulrich Guttinguer, que Musset dit avoir tant aimé et qu'il nous a dépeint ainsi :

Ulrich au front pâli sous des baisers de femmes,

et, dans nos causeries très fréquentes, le fils d'Ulrich Guttinguer évitait avec soin de parler de l'ami plus littéraire qu'intime de son père.

Le peu de lettres que nous avions retrouvées dans les papiers de Gervais Charpentier le montraient

comme acariâtre, besoigneux et ne pensant guère qu'à soi-même. Mais elles ne prouvaient pas grand'-chose, car elles n'avaient jamais aucun caractère d'intimité ni d'abandon. Si elles s'attendrissaient parfois sur le sort de quelqu'un, ce n'était jamais que sur celui de leur auteur.

J'ai dit, il y a quelques instants, comment l'œuvre de Alfred de Musset était entrée dans la maison et combien longtemps elle fut d'un rendement moyen; elle ne fut une bonne opération que à partir des dernières années de la vie du poète et ne devint une affaire exceptionnelle que depuis l'époque de sa mort.

Ce n'était point une fortune, comme on a souvent eu, dans le public, tendance à le dire. Loin de là. Sur les dix volumes dont se composent les œuvres complètes, il en était deux (les *Mélanges* et les *Œuvres posthumes)* qu'on n'achetait guère hormis comme complément des autres, et les trois volumes de *Théâtre* étaient d'un débit peu rapide. Restaient donc cinq volumes de vente très active. Mais là encore y a-t-il lieu de remettre les choses au point. J'ai perdu toute notion des chiffres de vente réelle et je le regrette vivement, car je trouverais amusant de montrer la différence qui existe entre ce qu'on suppose et la réalité précise.

Le rendement du contrat qui nous assurait les œuvres de Musset était assez important pour que nous tenions à le conserver. Il y avait là, en outre, une question d'amour-propre, bien légitime. L'œuvre de Alfred de Musset honorait notre catalogue et sa disparition eût diminué le prestige que nous avions à maintenir tant devant le public que devant le monde des gens de lettres.

Ce contrat venait à expiration dans un délai très prochain au moment où nous fûmes appelés à nous en occuper. Il nous fallut traiter de son renouvellement avec Paul de Musset, frère d'Alfred, comme chacun le sait. Nous avions en même temps affaire à sa sœur Mme Lardin, veuve d'un tabellion quelconque.

Le merveilleux portrait peint par Ricard qui appartient aujourd'hui au Musée du Louvre ne donne pas, selon moi, une idée exacte de la physionomie de Paul de Musset. La faute en est peut-être à la qualité des couleurs employées par Ricard. Elles ont assombri le masque en poussant au noir certaines parties auxquelles, du même coup, elles retirent des finesses de modelé, de délicates élégances d'allure qui étaient la caractéristique réelle de la figure de Paul de Musset. D'ailleurs, en aucune façon Paul ne ressemblait à son frère cadet tel que du moins les portraits nous le font voir.

Ces portraits, du reste, le montrent sous les aspects les plus variés. Le buste qui est au Théâtre Français semble avoir été fait d'après le célèbre portrait en ovale peint par Landelle. Les défauts particuliers au talent de Landelle, la mollasserie, la boursouflure et le goût du trop joli, me semblent avoir fait disparaître toute la vibration du masque de l'auteur de *On ne badine pas* et de *Lorenzaccio*, vibrations qui se retrouvent dans un merveilleux petit portrait à la sépia à peu près grand comme une carte photographique, ou une carte-poste, si vous préférez, peint par Eugène Lami et que Georges Charpentier avait déniché.

Alexandre Dumas fils, Mussettiste passionné,

possédait encore à cette époque, un petit portrait en pied d'Alfred de Musset, du même Eugène Lami et qui, au dire de Paul de Musset, donnait l'idée la plus exacte qu'on pût avoir de son frère.

J'ai eu par la suite la confirmation de ce dire lorsque l'occasion me fut offerte de voir dans l'atelier d'Albert Guillaume, un certain nombre de dessins du susdit Eugène Lami, allié à la famille de Guillaume, dont tous sont des croquis d'après nature. Le célèbre modèle a été pris et repris, les diverses attitudes et la parfaite unité d'aspect de ces divers croquis en prouvent l'exactitude. Je dois à la vérité de dire que, à l'encontre de son frère Paul, Mme Lardin nous montrait avec orgueil le portrait de Landelle qui représente un Alfred joli garçon et un tantinet poupée de coiffeur; elle ne tarissait pas d'admiration sur la ressemblance qu'elle y trouvait parfaite. Cette peinture, tout lait, tout sirop, tout sucre, est traitée en ovale; elle était entourée d'un affreux cadre ovale. Mme Lardin à qui elle appartenait lui avait, bien entendu, donné la plus belle place au mur de son salon.

Une lithographie de Gavarni sensiblement analogue à tous les dessins de Eugène Lami ajoutait un démenti de plus à l'opinion un peu beaucoup trop féminine de Mme Lardin.

Le plus regrettable de tout ceci est que le portrait de Landelle a, selon toute apparence, servi à ajouter du ridicule au monument ridicule qui gîte au coin de la place du Théâtre-Français.

L'Alfred de Musset qui se dresse à l'entrée de Neuilly est assurément « de la mauvaise ouvrage » en tant que statuaire; il est d'une composition anti-

décorative et non exempte de quelque ridicule, mais il a sur le monument du Théâtre-Français l'énorme avantage de représenter infiniment mieux la personne d'Alfred de Musset telle qu'elle fut en réalité, nerveuse, inquiète, très impertinente et singulièrement infatuée d'elle-même.

Le culte voué à Alfred de Musset par son frère Paul était très sincère, très naïf, très touchant; il allait jusqu'à l'effacement absolu. Et c'est peut-être cela, bien plus que la différence entre les deux écrivains, qui a été cause de l'injustice criante dont on a fait preuve envers Paul de Musset. Il a en effet à son actif des œuvres tout à fait exquises, et qui l'eussent placé à un tout autre rang s'il ne s'était employé durant toute sa vie à grandir la gloire de son frère et à se perdre dans l'ombre de cette gloire.

Il poussait la chose si loin que lorsqu'il s'agissait de ses propres livres, il les traitait comme quantité négligeable; sans aller jusqu'au désintéressement absolu, il n'émettait jamais aucune prétention d argent lorsqu'ils étaient en cause.

Je voudrais bien pouvoir dire qu'il en était de même lorsqu'il s'occupait de l'œuvre de son frère, car j'ai gardé de Paul de Musset, de sa grande modestie vraiment naïve et sincère, de sa belle courtoisie, de son aimable bienveillance, un souvenir très agréable, une estime absolue; mais les procédés qu'il employa lorsque nous débattions avec lui les conditions du renouvellement du traité d'Alfred de Musset me font trop nettement penser à ceux de Kiderlen Waechter pour que j'en puisse parler sans un brin de rancune. Encore faudrait-il,

pour être juste, savoir dans quelle mesure il était influencé par sa sœur, car chacun sait que lorsque les femmes s'en mêlent les débats d'affaires n'y gagnent pas toujours en rectitude. Elle était censée donner carte blanche à son frère Paul, mais, à l'occasion, elle intervenait et demandait qu'on vînt causer un brin avec elle.

Un beau jour, mon brave Charpentier m'arrive, au rez-de-chaussée, dans mon bureau, et me tient ce discours :

« Regarde-moi bien. Tel que tu me vois, je suis un homme distingué. J'ai été appelé gentilhomme. Tu n'as jamais été appelé gentilhomme, toi ? Eh bien ! moi, j'ai été appelé gentilhomme ! La mère Lardin a dit, il n'y a pas plus d'une heure : « Ah ! monsieur Charpentier, vous vous êtes conduit comme un vrai gentilhomme ! »

« Tu n'as pas autant de chance que moi, mon bon vieux.

« Si tu avais été la voir, c'est toi qu'elle aurait appelé gentilhomme. »

Fils de farinier, petit-fils de boulanger, appartenant par conséquent à la plus authentique noblesse de pétrin, j'étais jaloux de Charpentier. Je guettais la première occasion de m'entendre anoblir à mon tour par des gens à particule indiscutée. Dès qu'il exista un simple prétexte pour faire connaissance avec la mère Lardin je me précipitai vers son domicile. Elle m'apparut sous les espèces d'une vieille dame de style Louis-Philippe installée dans un salon Louis-Philippe, où la plupart des meubles étaient recouverts de tapisseries au canevas qui eussent réjoui les yeux bleus de la reine Marie-

Amélie. Madame Lardin était installée dans un fauteuil crapaud et se donnait l'air d'avoir grand air. Elle tenait dans ses mains ridées, soignées, chaussées de mitaines de filet noir fin comme de la dentelle, un de ces ouvrages de tapisserie qu'on rencontre dans les pièces de son frère Alfred. Elle ne m'appela point gentilhomme mais elle fut tout à fait aimable. J'entends que le loup me croque si j'ai la plus vague notion de ce qui se passa durant cette visite dont le but était utile, — il faut le supposer, du moins.

Elle eut, faute de mieux, assurément, l'avantage de me faire apercevoir, tenant en mains une tapisserie analogue à celle de sa belle-sœur, Madame Paul de Musset, personnage plutôt muet, en cet instant-là, du moins.

Elle avait lorsque je la vis, une attitude vague, falote et telle que, j'ai beau me creuser la cervelle, sans qu'il me soit possible d'y retrouver d'elle le moindre fragment qui permettrait à mes talents de paléontologue de la reconstituer. J'ai appris, depuis lors, que c'était une femme tout à fait remarquable et distinguée. Son air d'effacement excessif ne m'en semble aujourd'hui que plus curieux. J'en ai découvert l'explication plus ou moins plausible, d'ailleurs, dans la révélation assez récente d'une situation qui ne laissait point que d'être plutôt quelque peu spéciale.

Aux derniers jours de sa vie, Mme Paul de Musset avait fait déposer à la Bibliothèque nationale un paquet de lettres d'Alfred de Musset avec réserve de ne les point ouvrir avant une date déterminée. L'échéance de cette réserve étant arrivée, l'un des spécialistes qui sont toujours à l'affût de semblables

documents s'empressa de les publier. C'était son droit. La destinataire des lettres avait voulu qu'il en fût ainsi. Elle avait ses raisons : Vengeance matrimoniale peut-être, vengeance contre les parents de son mari qu'elle n'aimait pas, sont des suppositions possibles. Toujours est-il que ces lettres dénuées d'intérêt en elles-mêmes pouvaient se traduire en leur ensemble par le premier couplet, ainsi conçu, de la chanson de caserne qu'on fredonnait jadis :

Dans les hussards j'avais un frère ;
Il est mort, j'l'aimais bougrement !
Pour parler d' sa valeur guerrière
J'couche avec un d'son régiment.

Avions-nous bien besoin de savoir que la dame avait d'abord été la maîtresse d'Alfred et que Paul l'avait épousée pour pouvoir parler de son frère avec quelqu'un qui l'avait « bougrement » aimé?

Je sais bien qu'en l'espèce on peut invoquer l'excuse des livres de George Sand et de Paul de Musset lui-même. Mais, outre que dans le premier, Mme Sand parlait pour son propre compte de ses propres affaires, Paul pouvait défendre la mémoire d'Alfred. Les deux ouvrages, du reste, ne révélaient point au public une situation inconnue ; ils ne compromettaient la bonne renommée de personne. Le drame passionnel contenu dans ces livres dévoilait le fond de l'âme de deux des grands génies de notre temps. Rien de pareil n'existait dans les lettres dévoilées par Mme Paul de Musset. On n'y trouvait rien d'intéressant, hormis la signature de leur scripteur.

Le père Charpentier qui, sans doute, avait subi

lors du premier contrat les tractations plutôt énervantes que nous n'avons que trop connues à notre tour, avait pris une précaution fort sage. Il s'était assuré la propriété exclusive des œuvres posthumes, ce qui lui permettrait à l'avenir de demeurer pour toujours seul capable de publier des éditions des œuvres complètes d'Alfred de Musset.

Cette loi — dite la loi de cinquante ans — avait été rapportée et votée d'extrême urgence, afin que son premier effet fût de sauver les œuvres d'Alfred de Musset du domaine public où elles allaient tomber.

Si nous avions été moins jeunes en affaires, nous ne nous fussions jamais dessaisis sous aucun prétexte. C'est même à l'abandon de cet avantage primordial, en échange de je ne sais plus quoi qui nous échappa bientôt après, que mon vieux frère reçut en pleine poitrine son brevet de gentilhomme.

Cette question des œuvres posthumes réapparut chez nous à propos des œuvres de André Chénier et cette fois elle donna lieu à un procès demeuré célèbre dans les annales de la vie littéraire. Nous avions résolu de soutenir ce procès qui, même gagné, devait nous coûter et qui nous coûta en effet infiniment plus cher que l'exploitation de l'œuvre d'André Chénier ne nous rapporterait jamais de notre vie. Nous voulions le faire pour établir une jurisprudence très spéciale sur cette question de droit de propriété littéraire et artistique, intéressante au premier chef. Nous plaidions ce procès Chénier contre Alphonse Lemerre et contre Gabriel de Chénier, neveu d'André Chénier. Il fut dans les milieux intéressés, pour les éditeurs, les auteurs et

les juristes spéciaux, l'un des procès civils les plus célèbres de notre temps.

Quand il fut terminé, il donna lieu à une série de publications dont les plus importantes sont un très gros ouvrage paru chez Lemerre et un fort volume écrit par notre avoué Émile Collet en collaboration avec Charles Le Senne, un avocat spécialiste en matière de propriétés littéraire ou artistique.

Après une série de remises, suivie d'une autre série de remises, l'affaire était enfin venue devant le tribunal. Sur le conseil — très judicieux en apparence — de Collet, Nogent Saint-Laurent avait été chargé de plaider notre cause, tandis que le bâtonnier Rousse — qui se piquait de littérature — et qui en devint académicien — lui donnait la réplique au nom de Lemerre. Nogent Saint-Laurent, l'ancien avocat du prince Louis-Napoléon Bonaparte au procès de Boulogne, avait été député officiel sous l'Empire et rapporteur de la fameuse loi, dont le droit expirant de la famille de Musset. avait hâté la solution. Quelle ne fut point notre stupéfaction, à Collet et à moi, qui assistions aux audiences, quand nous découvrîmes qu'il la connaissait moins bien que nous ! Mais il y eut mieux. Collet, qui avait l'habitude des gens de robe, n'en parut pas très étonné; moi, faute de la même habitude, j'en demeurais stupéfait. Quand le tribunal, las des remises successives, donna la parole à Nogent Saint-Laurent, le très célèbre avocat leva les bras en l'air et se retourna vers nous en disant qu'il ne croyait pas que l'affaire « viendrait » ce jour-là et qu'il n'avait pas encore ouvert son dossier. Collet, homme d'esprit, ne s'en effaroucha point et nous

ne fûmes pas long à apprendre que notre illustre adversaire Rousse, était tout aussi avancé que son non moins illustre contradicteur. Nogent Saint-Laurent n'en plaida pas moins bien. Quelques souvenirs des travaux préparatoires de cette loi, dont il avait été l'un des principaux auteurs au Corps législatif, lui servirent de tremplin et les notes que, Collet et moi, nous avions rédigées firent le reste. A parler franc, je n'étais pas très tranquille sur l'issue d'un débat entamé de la sorte, mais Rousse se chargea de nous rassurer. Il n'avait pas non plus ouvert son dossier. Il plaidait fort bien, c'est entendu, et les pièces qu'il ne cessait de citer, troublaient infiniment Nogent Saint-Laurent. A chaque lecture de son adversaire, Nogent se retournait de notre côté et, tout effaré, nous demandait :

« Eh bien, qu'est-ce qu'on peut répondre à cela ? »

Et nous qui, faute de mieux, avions connaissance de notre sujet, de lui répondre chaque fois :

« Il faut répondre que, une fois de plus, les pièces citées par Rousse sont de Marie-Joseph Chénier et sont, de plus de trente ans, postérieures à la mort d'André, guillotiné, comme chacun doit le savoir, en 1794. »

Le tout se termina par un jugement des plus embrouillés. Cette aventure juridique mérite d'être qualifiée comme la « petite fête sans importance » dont il est parlé dans *Le Roi* (1). C'était tout à la fois « grandiose, rigolo, vénérable ».

En somme, cette affaire fut jugée sans avoir jamais

1. Il est toujours bon de citer ses classiques.

été plaidée réellement. L'issue du procès, les circonstances qui l'entourent, tout cela se trouve indiqué avec plus ou moins d'incompétence dans les volumes que j'ai cités. Les gens que cela intéresse sauront s'y documenter, et ceux que cela n'intéresse pas n'ont aucunement besoin qu'on les ennuie avec le prolongement de la propriété littéraire.

Ce procès spécial fut le seul que jamais nous ayons eu à soutenir.

CHAPITRE XIV

Un aimable quaker, Édouard Laboulaye. — Les dortoirs du Collège de France. — Cumont déménage. — Les huissiers de Ministres. — Le nègre de l'Élysée. — Un gros secret d'Etat. — D'où vint la chute de Grévy. — P. Lanfrey et son histoire de Napoléon. — Une malice de Thiers. — Lanfrey ministre à Berne. — Gifle politique de Lanfrey au duc de Broglie. — Les mésaventures d'un capitaine d'état-major. — L'auteur de *Bonaparte et son temps*. — Les méfaits de la baronne de Kaulla.

C'était chez nous une tradition du père Charpentier, homme quinteux et rageur, mais assez sage pour ne jamais déranger Thémis et assez droit pour que Thémis n'eût jamais l'occasion de le déranger. Il nous laissait un ensemble de bonnes relations personnelles établies entre lui et tous ceux de ses auteurs; tous avaient pour lui assez d'estime pour savoir prendre ses boutades pour ce qu'elles valaient, en réalité. Avec l'âge et par suite de la publication de la *Revue Nationale* fondée par lui sur un modèle sensiblement analogue à la *Revue des Deux Mondes*, il avait évolué de la littérature proprement dite vers la littérature historique ou politique

mitigée, au besoin, de fictions aux allures romanesques ou satiriques. Ses auteurs préférés étaient, en dernier lieu, Edouard Laboulaye et Lanfrey.

De Laboulaye, je n'ai rien de saillant à dire. Ce philosophe se donnait assez volontiers les allures de quaker américain qui serait, en même temps qu'austère, fin et railleur. Il était, quant au fond, l'homme spirituel et souriant de ses livres, tels que les *Contes bleus*, *Paris en Amérique* et le *Prince Caniche*, bien plus que le professeur grave du Collège de France, et le grand Manitou des questions constitutionnelles. Son autorité en ceci domina les débats de l'Assemblée nationale durant la gestation de la fameuse constitution de 1875 qui nous régit encore aujourd'hui !

Quand Laboulaye venait au quai du Louvre pour s'occuper de l'édition de ses livres nouveaux sur ces mêmes *questions constitutionnelles*, — sujet tout à fait assommant, — cinq minutes ne se passaient jamais sans qu'il eût quitté le ton doctoral du savant, pour reprendre la causerie doucement ironique, familière, bonne enfant, qui, même dans ses moments de conversation les plus graves, lui chatouillait la commissure des lèvres.

Il était alors directeur du Collège de France ; cela aggravait cette réputation d'homme austère, doctoral, que, la caricature aidant, la forme, toujours la même, de ses redingotes et de ses gilets boutonnés très haut avait largement popularisée. Dans la conversation intime, rien ne subsistait de ses airs solennels. Il faut l'avoir entendu raconter la visite que fit au Collège de France le ministre de Mac-Mahon, M. de Cumont, grand maître de l'Uni-

versité, pour avoir la notion du rire franc et joyeux dont il était capable.

On avait imprimé dans un journal que ledit M. de Cumont, après avoir passé en revue les divers services de l'illustre établissement, aurait demandé à en voir les dortoirs. Et chacun de féliciter l'ironiste qui avait inventé cette bourde colossale : les *dortoirs du Collège de France*! La boutade n'avait qu'un défaut, elle dépassait les bornes de ce qu'on peut faire avaler au bon public. On en riait, mais on n'y croyait pas.

Or, le lendemain de la publication de cette information bouffonne, Édouard Laboulaye étant venu à la librairie, je commençais à parler en riant de cette histoire de dortoirs du Collège de France.

Mais Laboulaye me répondit :

« Mais il ne faut pas en rire, cher Monsieur. Ce n'est pas du tout une farce de journaliste. C'est au directeur du Collège de France, c'est à moi-même en personne, hier, à deux heures de relevée que M. de Cumont, ministre de l'Instruction publique, mon chef suprême, a demandé, — et officiellement, s'il vous plaît, — à visiter les dortoirs du Collège de France. »

« Et que lui avez-vous répondu ? »

Laboulaye, avec sa figure sévère et fine, — où, à chaque syllabe, le fou rire menaçait de vaincre le pince-sans-rire — de répliquer.

« Naturellement, je lui ai répondu qu'il n'y avait pas de dortoirs au Collège de France ; mais je veux bien que le diable m'emporte si je sais comment je lui ai dit cela ! »

Jusqu'à preuve du contraire, je dois donc tenir pour authentique l'histoire des dortoirs du Collège de France. Je la donne, avec indication de source, pour que les historiens qui ont la passion des indications de source en tirent parti si bon leur semble.

A quelque temps de là, le hasard me fit assister au déménagement, ou plutôt à la fin du déménagement de Cumont, cependant que les laquais, les huissiers ou autres serviteurs du ministère qui, eux, restaient au pouvoir, demeuraient debout et goguenards sur le perron.

Toujours *le Chêne et le Roseau.*

Il advint un jour que l'infidélité d'un de ces roseaux amena une série d'événements inattendus dont les ricochets produisirent une des catastrophes les plus poignantes du temps présent.

A l'époque où les faits se produisirent, je demeurais à Ville-d'Avray, côte à côte avec Severiano de Heredia, qui était alors ministre des Travaux publics, et, presque chaque jour, nous partions ensemble de la campagne dans sa voiture à cocarde. Mon plus grand amusement était de me faire débarquer à l'omnibus de la Madeleine, histoire de scandaliser le cocher qui me tenait pour un voyageur peu distingué.

A cause de son teint, de la couleur des cigares de la Havane, son pays d'origine, Rochefort avait surnommé Heredia *le Nègre de l'Elysée*, et les caricaturistes aussi bien que les chansonniers le présentaient au public comme une variété de Footitt, de Bamboula ou de Chocolat. Rien n'était aussi amusant que de le voir arriver chez lui en sortant de sa serviette ministérielle la chanson nouvelle ornée

de son portrait-charge, — en nègre, bien entendu. — Il n'avait de cesse que sa femme ou que sa fille se missent au piano pour déchiffrer la chansonnette. Puis, souvent il la chantait à son tour enthousiasmé du refrain, et cela pendant que, devant la porte du jardin, son cocher Pierre lisait tranquillement, publiquement, officiellement, et le chef couvert du chapeau à cocarde tricolore, les mêmes insanités ou les feuilles boulangistes les plus véhémentes qui traînaient dans leur propre boue son patron tout au moins temporaire, le Nègre de l'Élysée.

Pierre est resté cocher de ministre, c'est-à-dire presque ministre, et tous les autres cochers à cocarde de même. Leur sapin, c'est le char de l'État en personne. Tout passe, eux seuls subsistent.

C'est assurément à l'un de ces inamovibles qu'est due une aventure qui se produisit au ministère des Travaux publics au temps où Hérédia en était le titulaire. Comme, depuis lors, bien des années se sont passées, je ne crois pas violer un secret d'État en révélant le petit événement qui, le hasard aidant, eut sur les destinées de la France une influence considérable.

Pour faire pièce aux tapageuses manifestations des faux patriotes du boulangisme, le gouvernement de Rouvier avait décidé que des grandes manœuvres auraient lieu dans la région de Toulouse. C'était alors un événement militaire de première importance. Jamais jusqu'à ce jour-là aucun gouvernement français n'avait osé exécuter une aussi grosse opération.

Pour la première fois, depuis la fondation de la République, on allait tenter des appels de réser-

vistes, une mobilisation et des réquisitions de matériel et de cavalerie. L'entreprise était d'autant plus particulièrement grave qu'elle se produisait en un temps où les incidents de frontière les plus inquiétants indiquaient des intentions hostiles de l'Allemagne. Cette expérience militaire dont tout était ignoré, dont tout devait nécessairement rester inconnu jusqu'à l'heure de sa mise à exécution, excitait la plus grande curiosité. Le général Ferron, ministre de la guerre, après avoir exposé ses plans au conseil des ministres, remit à Hérédia tous les documents se rapportant aux opérations de transports par les voies ferrées ou fluviales afin qu'il organisât en conséquence la mobilisation du personnel et du matériel des chemins de fer ou de la batellerie. Par précaution, Hérédia mit les papiers qu'il tenait de Ferron, d'abord dans la poche de sa redingote, puis dans le tiroir de son bureau de ministre, un superbe bureau Louis XIV, dont la clé ne le quittait jamais.

Après la séance du Conseil, il fut pris par celle du Sénat ou de la Chambre; puis, quand il revint au ministère, il fit une première tranche de besogne d'après les documents de Ferron; après quoi il les replaça, dans son même tiroir personnel qu'il ferma avec le plus grand soin.

Le lendemain, quand il voulut reprendre son travail il demeura stupéfait. Le dossier Ferron avait disparu. Il fut bien plus stupéfait encore lorsque, le jour suivant, il vit paraître dans le *Figaro* un article des plus complets qui révélait tout le plan de manœuvres qu'on avait voulu et qu'on avait jusque-là gardé secret.

Ce fut alors un scandale abominable de toutes les façons.

Le soir du même jour, Heredia trouva son dossier revenu comme par enchantement, à la place même où il l'avait mis, à la place même où depuis vingt-quatre heures il le cherchait en vain.

Il n'y avait aucun doute là-dessus : quelque personnage, domestique ou autre, attaché de près au service du cabinet du ministre, possédait un double de cette fameuse clef que Hérédia serrait si jalousement dans sa poche et ce coquin, moyennant sans nul doute une somme, avait livré les pièces à quelque reporter dénué de sens moral.

Restait à découvrir et le voleur du document et le journaliste trop ingénieux qui l'avait soudoyé.

Le *Figaro*, au nom du secret professionnel, refusait de fournir là-dessus aucune indication quelconque.

Alors toute la police fut mobilisée et l'on suivit toutes les pistes imaginables. La Sûreté générale aiguilla ses investigations tant et si bien, de tous côtés, qu'elle découvrit parmi les personnages louches capables d'avoir trempé dans cette affaire indéchiffrable, une certaine dame Limouzin.

Or, en poursuivant ce gibier d'une espèce particulière, la sûreté avait, comme cela lui arrive souvent, mis la main sur une proie qui n'avait rien de commun avec celle qu'elle croyait tenir.

Et c'est de ce vol de documents et de la fausse direction donnée à la découverte de ses auteurs que naquit, au moment où personne n'en soupçonnait l'existence, l'affaire Limouzin-Caffarel-Wilson qui

amena la chute de Grévy avec toutes ses conséquences

Quand Grévy sortit de l'Élysée de facon assez piteuse, la domesticité haute et basse du palais fut envers lui aussi malpropre que l'avait été celle qui, devant moi, se gaussait de Cumont.

Mais j'en reviens à nos auteurs de la Bibliothèque Charpentier.

Si Édouard Laboulaye tenait plus du roseau que du chêne, son collaborateur à la *Revue Nationale*, Pierre Lanfrey, tout au contraire, n'avait rien du roseau, et s'il n'était pas un chêne, il était, en tout cas, une trique taillée dans un bois plein d'épines. On ne savait guère par où le prendre, et lorsqu'il commençait à se chamailler avec le père Charpentier, il en résultait des correspondances orageuses dont le vieil Homère se fût délecté. Lanfrey était peu spirituel mais il était rageur; la seule plaisanterie dont il assaisonnait ses grognements ironiques consistait à appeler le père Charpentier par son prénom, d'ailleurs ridicule : Gervais-Hélène.

Dans cette lutte de deux grincheux, il n'y avait d'accord possible que sur un point, la haine de Napoléon, et de cette unité de haine était résultée une convention par laquelle le père Charpentier, à ses risques et périls, faisait faire par Lanfrey une histoire de Napoléon en sept ou huit volumes. Elle mettait Lanfrey en mesure de subvenir aux besoins de sa vie aussi longtemps que durerait l'énorme travail qu'une œuvre aussi considérable devrait nécessiter.

Un tel contrat, conclu entre deux hommes également avisés, fait honneur à chacun d'eux, car il a

pour unique base effective une confiance réciproque et une estime absolue.

Du vivant de Charpentier père, Lanfrey avait écrit et publié quatre volumes de son ouvrage, et ils avaient eu un succès retentissant. Bien entendu, Lanfrey s'attirait les injures violentes des gens dont il diminuait l'Idole, mais il n'était pas homme à se laisser intimider pour si peu. Il lui advint même qu'un fonctionnaire des Archives impériales, un historien soucieux de la vérité historique, lui communiqua un petit dossier secret relatif au procès du général Moreau, contenant les reçus des sommes qu'auraient touchées plusieurs des juges de Moreau. Dans ce même dossier, il y avait des notes relatives aux témoins dont on voulait tirer certains aveux, vrais ou faux, et, sur l'une de ces pièces de justice — si l'on peut nommer ainsi des choses pareilles — était écrite cette simple phrase : « Il faut qu'ils avouent, et s'ils n'avouent pas, qu'on leur mette les pouces dans des chiens de fusils, comme on fait aux prisonniers pris en guerre. »

Ces pièces existent-elles encore? Sont-elles encore cachées? Les a-t-on détruites? Un seul fait reste certain : Lanfrey les a tenues dans ses mains à une date située entre 1867 et 1870. Il n'était pas homme à inventer de pareilles révélations. Il n'avait, du reste, pas la moindre raison pour me les révéler. Je suis convaincu de répéter ici fidèlement, dans son sens général, ce que je lui ai eutendu affirmer.

L'Histoire de Napoléon de Lanfrey, était extrêmement désagréable à Thiers. Il la tenait pour une réfutation de son *Histoire du Consulat et de l'Empire*, et il n'eût pas été autrement fâché de trouver

un moyen d'en reculer l'achèvement. A cet effet il eut l'idée ingénieuse d'offrir à son adversaire historique qui n'en était pas moins, par ailleurs, l'un de ses amis politiques, le poste de ministre de France à Berne. Lanfrey accepta. Sa qualité d'enfant de la Savoie, la tournure libérale de ses écrits, notamment de son *Histoire politique des Papes*, la simplicité, la modestie, la dignité de sa vie privée, étaient d'une nature à le faire bien accueillir en Suisse. Sa réserve, son air de timidité, la correction absolue de sa tenue distinguée et sobre, devaient rapidement lui conquérir les sympathies du monde diplomatique accrédité auprès du gouvernement helvétique.

Au point de vue de l'intérêt général, la combinaison de Thiers était probablement excellente, mais à notre point de vue particulier elle était tout à fait déplorable, car, sur les sept volumes de *l'Histoire de Napoléon*, nous n'en possédions encore que quatre, et le manuscrit du cinquième était à peine préparé. Jusqu'à la reprise de la publication, nos quatre volumes, n'ayant pas leur suite assurée, devenaient une valeur morte, ou à peu près.

Lanfrey, qui se rendait compte de la situation, avait la ferme intention de continuer son travail à Berne. Je m'y rendis pour en causer utilement avec lui.

Comme, en 1872 ou 1873, le gouvernement de la République était plutôt pauvre que riche, l'Ambassadeur, qui était célibataire, avait pris ses quartiers, sans plus d'apparat, dans un appartement tout à fait modeste.

C'est dans ce logis de Berne que, au cours d'un déjeuner en tête à tête avec le ministre, j'ai connu l'his-

toire du procès Moreau que je viens de relater plus haut. C'est là aussi que j'ai appris, non sans quelque stupeur, comment un personnage diplomatique tel que Lanfrey pouvait ignorer la langue usitée dans le pays auprès duquel il était accrédité.

Nous parlions de la publication éventuelle d'une traduction de son *Histoire de Napoléon* et Lanfrey me dit textuellement ceci :

« La traduction des quatre premiers volumes a été publiée à Leipzig, chez un nommé Druck Berlag. »

Or, en allemand, le mot Druck signifie imprimer et Verlag — et non pas Berlag (Lanfrey ne connaissait pas même l'alphabet allemand) — signifie maison de commerce.

Cette ignorance de la langue allemande a dû nuire sans aucun doute à l'histoire de Napoléon, pour laquelle les documents écrits en allemand ne sont point à négliger. Par ailleurs Lanfrey était un latiniste distingué. Médiocre compensation dans son cas particulier.

Il était surtout un très brave homme et un homme très courageux, simplement. Un beau jour, le gouvernement présidé par le duc de Broglie (1874) craignant d'être mis en minorité, avait fait venir de leurs diverses résidencces les membres de l'Assemblée Nationale qui étaient en mission à l'étranger. Lanfrey n'avait pas manqué de venir prendre sa place à l'Assemblée. Or, au cours de la séance, le duc de Broglie, l'ayant rencontré dans les couloirs de l'Assemblée, lui dit : « Eh bien, M. Lanfrey, vous allez voter pour nous, je suppose? » Mais Lanfrey, avec sa voix nasillarde, avec son zézaiement aigre, avec sa brutalité de Savoi-

sien, — pour ne pas dire de « Savoyard » — lui riposta : « Ah ! pour ʃela, monʒieu le miniʃtre, ʃa dépend de ʃe que vous me propoʒerez. »

Et, la discussion étant terminée, Lanfrey vota ouvertement contre le ministère de Broglie.

Juste au retour de Versailles, il passa quai du Louvre, et vint nous raconter son esclandre. Il était vêtu avec une élégance qui semblait inspirée de celle des rôles de diplomate joués par les acteurs de la Comédie-Française, avec cette différence toutefois qu'ils y mettent plus d'aisance qu'il n'en savait avoir. Il tenait à la main une jolie petite badine de jonc, coiffé d'un dé d'or ciselé, et, tout en battant du bout de cette badine, sa bottine vernie, de chez le bon faiseur, il proférait : « Vous comprenez bien, ʒ'aimerais mieux me faire couper la tête que de voter avec ʃes ʒens-là ! »

Il trouvait d'ailleurs son acte très simple et très naturel. Ce fut avec le même naturel et avec la même simplicité qu'il nous annonça que, à la suite de son vote, il venait d'envoyer au gouvernement sa démission.

Il jetait par-dessus bord la haute situation présente, l'avenir de toute sa carrière, sans l'ombre d'un regret apparent. Rien ne lui eût été pourtant plus facile que de rester à Berne, mais il était allé droit là où son devoir lui commandait d'être. Il avait plutôt l'air d'un homme heureux, de s'être offert un grand régal de conscience et un grand luxe d'honnêteté.

Il n'avait aucune ressource personnelle appréciable et il avait à songer dès le lendemain à trouver où gagner sa vie.

Sa démission, dans les conditions où elle avait lieu, constituait pour le duc de Broglie une sorte de gifle politique. Elle était de nature à compromettre, à la prochaine occasion, la solidité de son ministère; aussi n'avait-il eu rien de si pressé que de garder dans sa poche la lettre de démission du Ministre de France près du gouvernement helvétique. Peut-être même, mesurant Lanfrey à sa toise, pensait-il qu'il se contenterait d'un geste par lequel il sauverait les apparences. En bon fils de Loyola, il supposait sans doute que, tout réfléchi, l'aventure s'arrêterait là. Il fut désagréablement surpris en recevant une lettre nouvelle de Lanfrey, lettre qui parut dans divers journaux et qu'il était venu nous lire le lendemain même de sa démission. Elle était conçue en ces termes (je cite de mémoire) :

« A la suite de la séance d'hier, j'ai eu l'honneur de remettre à votre Excellence ma démission de ministre de France à Berne et je comptais bien lire l'avis de cette démission, dès aujourd'hui, au *Journal Officiel*. Je ne l'y vois point. Il y a là une omission beaucoup trop grave pour n'être point volontaire. Je vous prie de la réparer. Et dans les vingt-quatre heures. »

Le lendemain, la démission de Lanfrey paraissait à l'*Officiel*.

Lanfrey rentrait à Paris, dans un petit appartement de trois pièces. Il y terminait le cinquième volume de son *Histoire de Napoléon*. C'est là qu'il mourut, alors qu'il allait entamer les premiers chapitres de son sixième volume. Quelques pages seulement en ont été écrites. Le travail pré-

paratoire est demeuré perdu. Cet ouvrage qui, de l'aveu des pires ennemis de leur auteur, était un monument historique de tout premier ordre, devint donc pour nous une sorte de non-valeur. Nous étions dans l'impossibilité de rencontrer un homme capable de l'achever dans le même esprit, et avec un talent égal.

Un seul homme aurait peut-être pu en tenter l'épreuve, c'était Thomas Iung, qui fut plus tard le général Iung chef d'état-major du général Boulanger et l'auteur réel de la plupart des réformes utiles qui contribuèrent le plus à la popularité de l'homme au cheval noir.

Iung n'était que capitaine d'état-major lorsque, sous les auspices de Gambetta, qui le tenait en haute estime, il vint nous apporter le manuscrit d'un livre de philosophie historique. Il s'était déjà signalé dans la littérature par une série de nouvelles fantaisistes, parues dans la *Vie Parisienne*. C'étaient, pour la plupart, des scènes gaies de la vie militaire en Algérie. Elles étaient signées Mustapha. Elles faisaient bonne figure à côté du Frédéric Thomas Graindorge de Taine. Le succès qu'elles avaient obtenu lors de leur publication dans le journal élégant de Marcelin s'était accentué lors de leur réunion en volumes. Mais les chagrins intimes et les chagrins plus profonds encore que Iung avait éprouvés durant la guerre, avaient tari en lui les sources vives de la fantaisie.

Cet officier, studieux, instruit des choses de l'art militaire et possédant très à fond (chose rare alors) la langue allemande, et, chose plus rare encore, la technique de l'organisation des armées allemandes,

était parvenu à connaître, en temps utile, la marche des armées que Mac-Mahon allait avoir devant lui à Wœrth. Quand, — conformément à son devoir d'officier d'état-major — il apporta au Maréchal les renseignements qui étaient le thème même de la bataille, celui-ci, avec une ténacité, dont on douterait si l'on n'avait en mains les récits et les documents publiés en 1911 par le colonel Ernest Picard, chef de la section historique du ministère de la guerre, refusa d'en tenir aucun compte. Non seulement je tiens le fait du récit direct de Iung lui-même, mais je sais que les rapports de Iung existent aux archives de la Guerre. Ils établissent que, si l'on avait tenu compte des renseignements apportés par Iung, il eût été possible á un certain moment d'éviter le désastre de Wœrth.

De ceci et de bien d'autres déboires, moins poignants mais cependant graves, il ne pouvait s'en consoler. Par surcroît de tristesse la femme qu'il avait épousée par amour, l'avait abandonné, lui laissant la charge d'élever ses deux fils encore tout petits. Elle était tombée dans la galanterie la plus louche, et de là dans l'espionnage le plus dangereux.

La cruauté du hasard s'était mêlée de le torturer une fois de plus, lors de l'entrée des troupes versaillaises à Paris, après la Commune.

Il avait, ainsi que le général à l'état-major duquel il servait, reçu un billet de logement dans le quartier des Champs Élysées, en l'hôtel de M. Alexandre de G***, personnage mêlé à la politique des droites de l'Assemblée. Et ne voilà-t-il pas que, la première chose qui lui sauta aux yeux en entrant dans la chambre à coucher qui lui était destinée, fut un por-

trait de sa femme en toilette décolletée, placé en vedette sur la commode, et portant cette mention : « A mon petit Alexandre chéri ». Inutile de dire qu'il emporta en toute hâte sa valise et s'en alla loger ailleurs.

Celui qui avait été le joyeux Mustapha s'adonna désormais à de graves travaux d'histoire. Il débuta chez nous par un volume fortement documenté intitulé *La France et Rome* où il étudiait l'envahissement du pouvoir romain dans la politique de la France. On était encore au temps où avec beaucoup de courage civique, un officier pouvait écrire un tel livre sans s'attirer les malédictions et les rancunes de la plupart de ses camarades.

Mais cette œuvre, qui lui était plutôt dictée par les hasards de l'esprit politique ambiant, n'était pour lui qu'une préparation à de grands travaux historiques relatifs à Bonaparte, qu'il jugeait avec la dernière sévérité. Il était le petit-fils de Desaix. — et cela ajoutait un certain piquant à l'intérêt de ses recherches.

Il avait grand'peine à s'adonner à l'achèvement de la lourde tâche dans laquelle il s'était engagé et je ne cessais de le pousser à la mener à bonne fin. Je n'ai pas la ridicule prétention de dire que c'est moi qui l'ai décidé à écrire les trois volumes de *Bonaparte et son temps*, mais je puis croire que, à l'origine, j'ai participé à maintenir l'envie qu'il avait de l'entreprendre. Le succès de ce premier ouvrage l'amena à en produire d'autres. Tous émanent d'un officier républicain et qui s'en vante crânement.

CHAPITRE XV

Les cheveux blancs d'Edmond de Goncourt. — La pierre angulaire de la République des Lettres. — Le baiser de la Louisette. — Edmond de Goncourt devant les succès d'autrui. — L'inexactitude du *Journal*. — Moi, je suis Napoléon ! — Les défenseurs d'*Henriette Maréchal*. — Le vrai Coline de la *Vie de Bohême*. — La vraie redingote du vrai Coline. — Évocation de la chanson de Musette. — Un ancien client du café Momus : Champfleury. — Encore un client du café Momus : Théodore de Banville. — Le crâne de Banville. — Banville chez lui. — La barbe d'Ernest d'Hervilly. — *La Belle Saïnara*. — Pauvre Cadet. — Un match de paresse. — Monselet et Paul Arène. — A chacun son cosaque de lettres. — En Avignon. — Les galéjades du poète Aubanel. — En tête à tête avec Mistral. — La fête de Graveson.

Lors de notre prise de possession, nous trouvions au catalogue trois volumes des Goncourt, trois romans qui constituaient autant d'échantillons de ces succès de publicité qui ne dépassent pas le monde des lettrés et celui des quelques snobs qui leur font cortège. Lorsqu'il nous fut donné de procéder à l'examen du résultat des ventes réelles de ces ouvrages, nous constatâmes, non sans surprise, que le tirage à deux mille exemplaires de deux d'entre eux n'était pas encore épuisé et que le troisième volume,

Germinie Lacerteux, malgré tout le bruit qui avait été fait autour de lui, malgré toutes ses apparences de grande réussite, était encore à épuiser son quatrième mille, demeuré au complet en magasin.

En revanche, les conditions des contrats rédigés et signés par les Goncourt étaient onéreuses pour les réimpressions éventuelles et nous prîmes la résolution de laisser notre stock s'épuiser et d'abandonner notre droit de réimpression.

Un nouveau contrat régla par la suite cette affaire.

Je n'ai connu, quant à moi, que l'aîné des deux Goncourt, c'est-à-dire Edmond. Je l'avais aperçu pour la première fois le jour où la faulx de la mort venait de le séparer de son jeune frère. J'étais allé à l'enterrement de Jules de Goncourt pour y rejoindre Gautier, accouru en toute hâte de Genève où il se reposait.

Il avait pour Jules de Goncourt une grande affection ; la mort de ce jeune ami l'avait si douloureusement affecté que, dans l'église, il sanglotait.

Il y avait là, assis côte à côte, trois gloires littéraires très relatives, à savoir : Albert Kaempfen, alors chroniqueur quotidien du *Temps;* Maurice Tourneux et moi-même. Edmond de Goncourt se raidissait contre la détresse et s'efforçait de tenir la tête droite. Et comme nous le regardions tous trois, l'un de nous — moi peut-être? — dit à ses voisins : « Regardez donc ce curieux effet de vitrail sur la tête de Goncourt ; voyez-vous cette lumière bleuâtre infiniment pâle qui s'allonge sur ses cheveux ? » Les deux autres constatèrent cet effet, que tous trois nous ne pouvions attribuer qu'au reflet des verrières. Mais voici alors que, au sortir de l'église,

Edmond de Goncourt marchant, tête nue, seul derrière le cercueil de son pauvre petit frère tant aimé, Kaempfen, Tourneux et moi, — et d'autres gens autour de nous, — nous pûmes voir que le reflet que nous avions observé au cours de la messe funéraire subsistait, s'allongeait, s'étendait partout sur la tête d'Edmond, se faufilait par petits à-coups à chaque pas qu'il faisait. Au sortir du cimetière, Edmond de Goncourt, entré dans l'église avec des cheveux à peine grisonnants, avait cette belle toison blanche qui, tel le panache du bon roi Henri, le distingua des autres humains auxquels il daigna se mêler.

Quand j'ai raconté l'histoire de cette couleur blanche avançant sur la tête d'Edmond de Goncourt à chaque pas qu'il faisait devant nous, on m'a souvent taxé de fantaisie. Pour contrôler l'exactitude de mon dire, il vous suffira de vous reporter à la page 196 du volume des *Portraits contemporains*, de Théophile Gautier. Il constate le fait avec la plus entière précision.

J'avoue n'avoir jamais eu pour Edmond de Goncourt une bien vive sympathie, bien que mes relations avec lui aient été de tous les temps des plus correctes et même des plus courtoises. Je cherche en vain, parmi ceux de ses intimes que j'ai connus, quelqu'un qui eût été pour lui plus qu'un client littéraire ou qu'une relation plus ou moins intéressée.

Pour certaines gens en mal d'élégance, il représentait, tout à la fois, le lettré gentilhomme et l'amateur du bel air. Là où il était choyé, où il était chouchouté, où il était encensé, l'effet produit par la lecture de son testament a dû faire un effet sem-

blable à celle du testament de César Girodot. D'amis, de vrais amis de cœur, tels que Flaubert ou Zola en ont laissé, je n'en ai jamais entendu citer un seul. Alphonse Daudet en eut probablement; il eut, en tous cas, de ces amis de tête qui sourient avec une douce mélancolie au souvenir d'un charme disparu. Lui n'eut pas même cela !

Ce qui me déplaisait le plus en Edmond de Goncourt, et ce qui dominait en lui, c'était la certitude de son importance, qu'il affichait avec une naïveté cousine du grotesque. Quand il était quelque part, il s'arrangeait toujours pour parler de son *moi*. On eût dit alors qu'il tenait sa tête aux longues mèches couleur de neige, pour la pierre angulaire de la République des Lettres, comme Robespierre — sur le compte duquel il a écrit, (avec beaucoup de talent d'ailleurs), tant de grosses bêtises empruntées à M. Joseph Prudhomme — comme Robespierre tenait la sienne, d'après Camille Desmoulins, pour la pierre angulaire de la République une et indivisible. C'était une façon indirecte de proclamer son dédain pour le vulgaire, d'affirmer devant les gens par qui le d'Hozier n'était pas très bien connu, l'ancienneté de sa bonne noblesse lorraine. Il était de ceux dont quelques parents avaient toujours souffert de ne pouvoir dire qu'ils avaient été guillotinés en 1793. Il m'a parfois semblé qu'il avait, comme d'autres gens distingués que j'ai connus, fini par croire qu'ils avaient en personne passé sous le rasoir national, et je n'ai jamais été bien certain que le gros foulard de soie blanche dont il s'emmitouflait n'avait pas, selon son état d'illusion, pour objet de cacher la cicatrice circulaire, fine et rouge,

que, tout autour de son cou, le baiser de la Louisette y avait tracée.

Parfois, quand il entrait d'un air important et dédaigneux, il me semblait voir sur son front une inscription pareille à celles qui se lisent sur le front des bonshommes, — statues ou images, — de la période révolutionnaire. Inscription très courte. Deux mots et c'est assez : — « *C'est moi* ». Aussitôt qu'il desserrait les lèvres je m'attendais à en voir, — tout comme dans les *canards* qu'il a découverts dans la collection Hennin et ailleurs, — sortir des banderoles, portant quelque devise rédigée en l'honneur de sa propre personne.

A Dieu ne plaise que je ramasse pour m'en servir l'épithète de brocanteur inventée par quelque méchant esprit, abusant de la parcelle de vérité qu'elle contient, mais, sans sortir de la vérité, je puis dire que durant mes vingt-cinq ans de métier d'éditeur, je n'ai jamais rencontré la passion du lucre poussée au degré où la poussait Edmond de Goncourt. Qu'il ait considéré comme la plus enviable des victoires de tirer le plus d'argent possible, voire même, au delà du possible, de la copie, qu'il trouvait, d'ailleurs, supérieure à celle de tout le monde, cela n'était qu'un mince travers, mais qu'il crevât de jalousie et épanchât sa rage chaque fois qu'il voyait le livre d'un autre vendu à grand nombre et, par conséquent, rapportant beaucoup d'argent, c'était là quelque chose de vilain et de toutes façons. C'était parfois d'un effet des plus comiques. J'en connais plus d'un qui s'est amusé à suivre Edmond de Goncourt, allant, de boutique en boutique, chez tous les libraires détaillants en regardant baisser les piles de

volumes à gros débit, dressés en bonne place dans leurs étalages.

Pour un peu, il aurait crié : « Au voleur », chaque fois que quelqu'un en achetait un exemplaire. Plusieurs fois, il m'est arrivé de le rencontrer ainsi, et j'avoue humblement que je me faisais un plaisir de le faire, comme on dit vulgairement, monter à l'arbre en lui contant des succès de vente mirifiques que j'inventais exprès pour lui. Cette faiblesse de millionnaire atteint de la manie de crier misère partout où il le pouvait, ne partait tout de même pas d'un joli sentiment.

Méprisant tout ce qui n'était pas lui, il ne faisait exception à son universel dédain qu'en faveur de trois ou quatre confrères dont, au fond de son âme, il croyait être le supérieur condescendant.

Ceux-là s'appelaient seulement : Alphonse Daudet, Tourguenieff, Gustave Flaubert et Emile Zola.

Quand la cohue des salons de Charpentier ne leur laissa plus le petit coin du cabinet où ils restaient entre eux sans intervention de fâcheux et d'importuns, il décidèrent de se retrouver chaque dimanche chez Flaubert. Hormis eux cinq, Charpentier, et quelquefois aussi, moi-même, nul ne pénétrait dans ces réunions d'après-midi. Précaution superflue pour ceux des camarades qui se laissaient aller à dire en toute confiance tout ce qui leur passait par l'esprit. Goncourt ramassait leurs gestes et leurs paroles, Goncourt prenait des notes. Mises en œuvre dans son *Journal*, avec un manque de tact et de savoir-vivre qui n'avaient d'égal que les découpages tendancieux et inexacts qui y fourmillent; elles y devenaient autant de méchancetés.

Car il faut bien enfin que quelqu'un ait le courage de le dire, le *Journal des Goncourt* est un ramassis de renseignements et de racontars le plus souvent controuvés. Les indiscrétions truquées y sont légion ; toujours et partout on retrouve cette unique préoccupation : d'exalter la supériorité des Goncourt, de grossir les petits travers de toutes les autres personnes, de compromettre les amis, d'amoindrir devant le lecteur les personnages de haute valeur qu'il a continué d'admirer.

Telle a toujours été l'impression que j'ai ressentie à la lecture de ce *Journal*. Par une mauvaise chance, sans doute, là où mes renseignements personnels m'ont permis d'établir un contrôle, j'ai trouvé, le plus souvent, des inexactitudes ou même des mensonges, involontaires peut-être, mais certains.

Et pour confirmer mon opinion, je citerai l'étude de M. de Ségur qui s'en explique en ces termes : « Ces neuf volumes constituent un document précieux, encore que sujet à caution, une mine immense d'informations qui doivent toutes être vérifiées. »

M. de Ségur nous raconte, d'après Edmond de Goncourt, que tous ceux qui avaient un nom dans les Lettres accompagnaient la dépouille de Jules de Goncourt. Cela eût été flatteur pour la renommée des Goncourt, si cela avait été vrai, et cela eût été juste au point de vue littéraire ; mais c'était intégralement faux. La petite église d'Auteuil était plus qu'à moitié vide et au cimetière le cortège était tout à fait clairsemé. Tourneux est encore là pour témoigner de ceci comme du reste.

Je ne cesserai jamais de crier gare aux chercheurs qui s'appuient sur le journal de Goncourt.

L'autre jour, à la campagne, tout en baguenaudant sur la route, je regardais des gamins qui, dans un pré, jouaient au jeu de la guerre. Comme toujours et partout l'un d'eux s'était adjugé le rôle de grand-chef; les autres lui obéissaient sans savoir pourquoi. Cependant l'un d'entre eux semblait manifester quelque hésitation. D'une voix de colère qui ne supportait aucune réplique, le tout petit interpella ce soldat indiscipliné par cette exclamation péremptoire :

— Et d'abord moi, je suis Napoléon !!!

Le récalcitrant et ses compagnons d'armes en conclurent que c'était la vérité.

A ce moment-là j'ai pensé à Edmond de Goncourt.

Je tiens à redire encore, que mes relations avec Edmond de Goncourt furent toujours excellentes en tant que rapports privés. De plus, j'ai toujours eu pour le talent des Goncourt un respect très particulier. Il y a mieux. Lors des représentations *d'Henriette Maréchal*, j'ai risqué de me faire assommer, sinon par notre camarade Cavalier dit *Pipe en bois* qui était un bon bougre braillard et détraqué, mais du moins par les gens de sa bande.

J'ai même eu le plaisir de permettre au public d'écouter la pièce en leur imposant silence. Pour être tout à fait véridique je dois relater que je n'étais pas seul. Nous étions deux ou trois jeunes gens du cercle Pigalle. Nous avions pris place au milieu du parterre et quand le *chahut* des amis de *Pipe en bois* commença, le plus vieux d'entre nous qui avait une voix terrible et un air farouche, se leva et se retournant vers les *chahuteurs* lança cette seule parole: POURQUOI !! Au second chahut il fit sa voix plus

tonitruante encore et cria Pourquoi! Nous criâmes à notre tour « Pourquoi!!! ». Les idiots qui chahutaient — le mot est dans *Henriette Maréchal* — sans savoir *pourquoi* se tinrent désormais tranquilles. Et la pièce qu'on devait retirer de l'affiche le lendemain eut encore deux ou trois représentations.

Je m'aperçois à l'instant que j'ai toujours négligé de raconter à Edmond de Goncourt cette petite manifestation.

Mon intention, — naturellement — n'est pas de passer en revue tous les hommes célèbres à divers titres qui ont défilé devant moi, durant les cinq années que j'ai vécues, soit quai du Louvre, soit rue de Grenelle.

Je griffonne ici, au hasard, sans ordre, ni même sans prétention à un ordre quelconque, silhouettant selon ma fantaisie les types curieux que j'ai observés. Et voici que, parmi les croquis quasiment inconscients de personnages de médiocre importance que je trace aux marges de mon papier, je reconnais la figure du fameux Coline de la *Vie de Bohême* de Murger. Bien entendu, Coline n'était pas son nom. Il s'appelait Jean Walon. J'eus l'heur de le connaître à propos de la publication d'un fort beau livre intitulé *Le Clergé de 89*.

Jean Walon était une sorte d'encyclopédie qui marche. Ce que Murger raconte de lui est parfaitement exact : il était un bouquineur acharné, lisant tout ce qu'on peut lire, ayant étudié toutes les philosophies imaginables. Demeuré très croyant, très catholique, irréductiblement gallican, quelque chose comme un des curés de 89 dont il écrivait si bien l'histoire, il n'avait qu'une haine au monde,

mais celle-là, il l'avait bien. Il avait la haine des Jésuites. Comme un pur enfant du pays de Bohême qu'il était resté, et qu'il était encore malgré son grand âge, il ne manifestait ses sentiments que sous une forme gaie. C'est ainsi que parfois on le voyait frappant sur une table d'un air inquiet et cependant gouailleur. Alors, quand on lui demandait pourquoi il frappait sur la table, il répondait avec une bonne mine de farce sur le visage : « C'est pour savoir s'il n'y en a pas *un* là-dedans. Ces gens-là se fourrent partout ! »

D'ailleurs tout entier à ses études, il ignorait complètement ce qui se passait dans le monde. A telle enseigne que, un soir qu'il descendait la rue de l'Odéon, à l'heure de la sortie des théâtres, il entendit des jeunes gens qui, derrière lui, chantaient la Chanson de Musette. Un peu ému par cette romance qui éveillait en lui des souvenirs de sa jeunesse, il se retourna pour demander aux étudiants d'où leur venait cette romance qu'il croyait depuis longtemps oubliée de tous. Et ce fut par eux qu'il apprit qu'on avait fait une pièce avec la *Vie de Bohême* de Murger. Je ne garantis pas qu'il n'eût pas quelque envie de leur dire : « Vous savez, Coline, celui qui, dans le livre, et peut-être aussi dans la pièce, est l'homme à la redingote pleine de bouquins, eh bien, mes enfants, c'est moi. »

Il a peut-être eu peur de faire pitié en se révélant à eux sous la forme d'un vieux, qui respirait avec le bruit d'un soufflet de maréchal-ferrant et dont les travaux de philosophe acharné n'avaient jamais abouti qu'à prouver, ce qu'il appelait en riant, « *l'immortalité de l'asthme.* »

J'eus un jour la curiosité de lui demander dans quelle mesure était vraie l'histoire de la redingote dans laquelle il engloutissait les bouquins qu'il allait chercher sur les quais aussitôt qu'il avait quelques sous. Oh, alors, son sang — comme dit ma concierge, — son sang ne fit qu'un tour, et sa voix prit des accents de tendresse.

Elle avait toutes les qualités, sa redingote. Elle était d'un beau drap marron. Ni la pluie, ni la brosse, ni les années n'avaient pu la détruire, ni même la déformer. La redingote grise de l'Empereur n'était qu'un joujou sans importance, comparée à la redingote authentique, à la redingote marron de Coline, et Jean Wallon en parlait avec une émotion toujours renaissante. Il était touché de l'intérêt qu'on témoignait à cette redingote qu'il avait tant aimée. « Et les poches ! s'exclamait-il, — et les poches ! il fallait voir comme elles étaient confectionnées, ces admirables poches ! On pouvait tout mettre dedans sans qu'elles fissent la grimace. Et tout le reste était à l'avenant. »

Ce qu'avait duré cette redingote, personne ne peut le dire ; il ne le savait plus lui-même ou peut-être lui était-il pénible d'évoquer le souvenir des derniers instants de cette compagne de sa vie.

Il prétendait l'avoir laissé manger aux vers, mais je n'oserais affirmer qu'il ne l'avait point cachée en quelque lieu secret d'où il la tirait chaque soir pour la revoir et la caresser encore, si malade et si minable que l'âge l'eût rendue.

Il eût été bien amusant pour nous de le retrouver face à face avec son ancien compagnon des agapes murgériennes du café Momus, qui tous avaient dis-

paru à l'exception seulement de Champfleury qui, à ce moment, réimprimait par nos soins, ses livres les plus célèbres.

Les circonstances ne nous donnèrent point un régal que nous n'osions provoquer.

Jamais je n'ai vu un homme prendre, reprendre, refaire, défaire, corriger, remanier sur les épreuves chacune de ses phrases comme le faisait Champfleury. On a souvent dit avec quelle difficulté son ami Murger se colletait avec la langue française; il me semble peu probable qu'il y ait jamais mis plus de conscience ni dépensé plus d'efforts. Si, d'après la définition due à Théodore de Banville qui fut, à ce que dit Murger, l'inventeur de la théorie de l'influence du bleu dans les arts, *Monsieur* Legouvé avait reçu des Dieux immortels « le don de ne pas rimer », Champfleury en avait reçu celui de ne pas écrire en prose.

Théodore de Banville, par contre, avait reçu du ciel, avec celui d'écrire, celui de rimer, auxquels il fallait ajouter le don de causer. Il était de ceux dont on pense qu'ils auraient dû avoir un enregistreur phonographique attaché à leur personne. D'ailleurs, le phonographe eût-il même été inventé, aurait-il pu conserver avec toute la finesse nécessaire les intonations de Banville, parlant les dents serrées avec un chantonnement mêlé de notes de fausset. Jamais il n'eût rendu les effets malicieux produits par la causerie de Banville. Avec ses « sic, cher ami » qui partaient en fusées, il enjôlait et amusait par ses propos imprévus tous ceux qui l'écoutaient. en ce cher petit salon de Mme Charpentier d'où tant de gens ont emporté le souvenir de sa fine tête de Pierrot.

Son intégrale calvitie donnait, à distance, l'impression d'un serre-tête de satin blanc. Ni ce geste qui dessinait dans l'air les malices du discours, ni la main fermée, l'index tendu, roide, pointant vers le ciel comme s'il s'amusait à lutiner les étoiles, pour leur faire danser une ronde et à chatouiller le menton de la lune pour la faire rire, jamais aucun cinématographe n'aurait su les ressusciter.

Chez lui, assis dans son petit fauteuil canné Louis XVI, à dossier courbe, Banville, coiffé d'un béret, était un tout autre personnage. Il ressemblait alors prodigieusement à son grand ennemi, Voltaire, qu'il haïssait pour ses vers mal rimés. Je l'ai vu encore sous un troisième aspect. Il était indisposé, il tenait le lit et sa tête était emmaillotée d'une étoffe blanche. Ce n'était pas un homme, c'était un pastel, on eût dit une de ces merveilleuses *préparations* de Latour qu'on voit au musée de St-Quentin.

Je ne revois ni Banville ni le salon du quai du Louvre sans trouver à côté du Maître un de ses plus respectueux disciples, Ernest d'Hervilly. Autant son chef de file était chauve, autant il était chevelu ; autant son maitre était rigoureusement rasé, autant arborait-il une barbe en pointe, très fine et très longue, comme en ont les ermites dans les vieilles images françaises, ou, plus exactement encore, les prêtres boudhistes dans les aquarelles chinoises. Le poil incommensurable qui lui meublait la main prouvait mieux que sa barbe et ses cheveux la puissance de son système pileux. Il eût pu reprendre pour son compte et sérieusement la facétie que se permit le père Dumas, au temps où la fantaisie lui passa de transformer sa figure historique, en cessant de la

livrer au glaive du barbier. Un indiscret lui ayant demandé à quoi il s'occupait en ce moment-là : « Vous voyez, lui répondit-il, je laisse pousser ma barbe. »

Ce fut, au fond, la seule occupation à laquelle d'Hervilly s'adonna avec plaisir. Il y demeura à tout jamais fidèle, si bien que, lorsqu'il lui fut possible d'aller vivoter très pauvrement sur les bords de la Marne et de s'y livrer aux joies de la pêche, — sa grande passion, — il put cueillir sur son propre menton des poils assez longs pour remplacer les crins de cheval de ses lignes. Elle était si longue, si fine, si engageante sa barbe, que lorsqu'elle se mirait dans l'eau, les petits poissons aux écailles d'or ou d'argent prenant son reflet pour de longues herbes nageaient vers lui pour y loger en toute sûreté leurs nids.

En attendant les jours bénis où il serait assez vieux et assez riche pour s'asseoir au bord de la rivière et pour y causer avec les goujons, dont il prétendait connaître le langage, il avait écrit des vers délicieux, notamment une pièce quasi-japonaise, jouée d'abord dans le salon du quai du Louvre. Elle semblait par tous ses mots, par toutes ses rimes, l'image de son auteur qui marchait de l'air d'un chat qui a peur de se mouiller, et remuait les bras et les mains avec des gestes de danseuse javanaise.

La pièce avait pour titre *La belle Saïnara*. Elle eut alors un grand succès. Trente ans plus tard elle entra dans le répertoire de la Comédie-Française. Chez M[me] Charpentier elle avait pour interprète Coquelin cadet (vulgo Cadet) et Suzanne Reichem-

berg, qui, alors toute jeune, était la petite cadette. Je crois bien me rappeler que c'est en ce temps-là que Cadet s'éprit de sa jeune camarade Selon toute apparence, les choses n'allèrent pas au gré de son rêve, et bientôt il fut atteint d'une maladie noire. Mon cher docteur Leven, qui venait de formuler ses doctrines sur les rapports qui existent entre l'estomac et le cerveau, eut la bonne chance de lui rendre toutes les apparences d'un état normal. Il conserva des bizarreries qui trahissaient la félure mais qui pouvaient être taxées de fantaisies d'artiste. Somme toute, il était guéri autant qu'on peut guérir d'une telle maladie. La félure se rouvrit après bien des années sous l'impression de contrariétés d'intérêt secondaire, et un beau jour le pauvre Cadet s'enfuit de la Comédie-Française, en costume hétéroclite, tout grimé et la perruque sur la tête. Et, du comédien si souvent parfait, il ne resta plus qu'un aliéné inoffonsif et mélancolique.

Si, « du temps que j'étais écolier », l'habitude était de prétendre que j'avais droit au prix de paresse, du temps que je fréquentais d'Hervilly, j'eusse été fort en peine de le lui décerner à mon tour; car il avait, parmi les poètes, deux terribles concurrents : Monselet et Paul Arène. Le malheureux Monselet « martyr de la copie » travaillait quand même, contraint par son devoir d'époux et de père de famille. Il était même parvenu à dresser l'un de ses fils au rôle de « préposé au troisième acte », fonction qui consistait à écouter les pièces au lieu et place de son père, pendant que celui-ci accomplissait religieusement, par ailleurs, ses devoirs de gastronome et de glouton gloutonnant. Arène, tout au contraire, était céliba-

taire, et il en profitait pour ne faire que le moins possible de besogne réelle. Il aimait à *rêver* des livres, il avait horreur de les écrire. Et c'était vraiment dommage. Si quelqu'un a là-dessus des doutes, qu'il lise le recueil de contes intitulé : *La Gueuse parfumée !* (sobriquet populaire de la Provence) qui fut le premier volume qu'il nous apporta.

D'autres rechercheront par quelle injustice de la renommée les petites nouvelles d'Arène ne voisinent pas dans les anthologies aux côtés de celles d'Alphonse Daudet. Elles en sont dignes. Certaines gens vont jusqu'à prétendre qu'une partie des *Lettres de mon Moulin* et quelques autres petites œuvres de Daudet seraient en tout ou partie de la main de Paul Arène.

Je ne crois pas un mot de cette méchanceté, dont le pire défaut est de n'être pas incroyable.

Le grand malheur de Paul Arène, était qu'il lui était impossible de rien écrire ailleurs qu'au café. Le bruit des billes de billard, les exclamations confondues des joueurs de cartes, le glissement et les coups frappés des dominos sur les tables de marbre, les sonnailles de cuillères dans les verres et dans les tasses, les : « Voilà, Monsieur! » et les « Voyez terrasse! » des garçons constituaient par leurs bruits mélangés l'orchestre nécessaire à l'appel de ses idées.

Le plus volontiers, Arène allait au café, pour le plaisir de bavarder avec un camarade bien plus souvent que pour causer du bout de la plume avec sa feuille de papier blanc. Il n'avait ni vanité, ni ambition, ni besoins; il avait une âme de bergeronnette ou de mésange. Pourvu qu'il trouvât sur sa

route quelque bribe de laine à prendre, en passant au-dessus du troupeau des humains, et quelques grains à ramasser dans le sillon, il allait par les routes et par les champs, ne voyant autour de lui que l'horizon et l'espace libre. Arène a cependant eu, comme un bon roi de féerie, son bouffon, son comique attitré. C'était un Russe appelé Nicolas de Sémenoff, qui se piquait de belles lettres françaises, avait quelque fortune et composait des romans tout à fait nuls mais qu'il proclamait admirables.

A chacun son cosaque de lettres. Scholl avait Lubomirsky, Arène avait Sémenoff.

Souvent, avec l'appui de son ami Bénassit, dessinateur, comme lui provençal et pince-sans-rire de première classe, il jouait de l'inoffensif et vaniteux Sémenoff, qui n'avait jamais manqué de les aider les jours où il en avait besoin.

Un de ces jours-là, n'étant pas d'humeur donnante, Sémenoff répondit par un refus à Arène qui se trouvait à court d'argent.

Et Arène de lui riposter :

« Mais alors, tu n'es pas un Russe. »

Et Sémenoff, du ton d'un homme offensé :

« Arène, tu dis des bêtises. Comment ! je ne suis pas un Russe? (Il prononçait reusse) mais si je ne suis pas un Russe, qu'est-ce que je suis donc? »

Alors Arène, redressant sa petite taille et, d'un air digne, pointant un doigt vers le ciel, comme pour prendre les Dieux immortels à témoin de la grande vérité qu'il formulait, émit cet apophtegme, qu'on ne saurait trop recommander aux jeunes personnes susceptibles d'accorder leur confiance à des boyards contestables :

« Oui, Sémenoff, un Russe qui n'a pas d'argent, ça devient tout de suite un Polonais. »

Pour ne pas renier sa patrie, Sémenoff tirant sa montre de son gousset la tendit à Paul Arène en lui disant : « Mets-la au clou ! » Et Paul Arène la mit au clou. Les vaches maigres maigrissant de plus en plus, Arène vendit la reconnaissance. Il dut essuyer les amers et légitimes reproches que lui adressa Sémenoff lorqu'il apprit cette catastrophe. « Mais, malheureux, s'écriait le noble Russe. C'est la montre de mon père, et tu l'as vendue !

— J'en ai vendu bien d'autres, des montres de mon père ! » répliqua Arène, d'un ton froid.

Mais Sémenoff irrité lui coupa la parole : « Mais, malheureux, ton père était horloger ?

— A Sisteron (Basses-Alpes), » riposta Arène d'un ton qui ne comportait aucune réplique.

Arène n'avait pas de joie plus grande que celle de retourner dans sa Provence, non point dans la montagne dont il était originaire, mais bien plutôt en Avignon, avec Aubanel, Roumanille, Félix Gras, avec les félibres, ses frères, avec Mistral, leur maître, avec les cigales, les ortolans, les bestioles d'en haut et d'en bas qui chantent dans les blés, ou dans la ramure grise des oliviers, et sautillent à l'heure où darde le soleil sur les routes, blanches comme de la poudre de marbre.

Je le soupçonne même un peu d'avoir incité son ami Semenoff à s'offrir une propriété sur le bord du Rhône. Or, un jour, je m'étais arrêté en Avignon pour m'offrir quelques bonnes heures de pure causerie avec l'auteur de cette merveille : *La Grenade entr'ouverte*, Théodore Aubanel, que je ne connais-

sais que par une correspondance très amicale et très suivie. Le charme de l'homme égalait le charme de l'œuvre. Ce petit gros, rougeaud et replet, ne me donna nullement l'impression du sublime mélancolique qui vibre dans son œuvre. Il était trop de sa race pour manquer l'occasion d'un petit coup de gaîté. Il m'avait emmené dîner dans un village situé sur une hauteur, vis-à-vis du Palais des Papes en un cabaret tout à fait joli, sous une tonnelle disposée à l'italienne. Mais quand approcha le moment du dessert, il me lâcha cette apostrophe :

« Saviez-vous que Sémenoff demeure ici? Je viens de le faire chercher, il va venir dans un instant. »

Je fis un soubresaut tel que j'eusse atteint le plafond, si le plafond n'eût été, en ce moment, le beau ciel de Provence tout diamanté d'étoiles. A dix minutes de là, l'on entendit des aboiements de chiens, et Aubanel, expert en cette musique, me dit : « Voici les chiens de Sémenoff, il ne doit pas être loin. » Alors apparut Sémenoff, qui me remercia de l'avoir prévenu de ma visite. Le grand lyrique Aubanel, l'élégiaque Aubanel, s'étouffait pour dominer son rire. Sur les dix heures environ, nous rentrâmes en ville, le doux poète Aubanel, lui, fier de sa farce, et moi sentant plus que jamais la valeur des bons instants dont ce demi-Polonais m'avait privé.

Théodore Aubanel est mort sans que je l'aie jamais revu ; nous nous sommes écrit souvent ; je regrette que ses travaux ne l'aient pas amené à Paris, pour revivre encore quelques instants le souvenir de notre rencontre. Au cours de cette

même promenade en Provence je m'offris le plaisir d'aller rendre visite à un autre poète provençal, le plus illustre de la pléiade : Frédéric Mistral, dont la *Mireille* était l'un des joyaux de notre catalogue.

Il était alors en pleine jeunesse, si l'on peut dire qu'à un moment quelconque de sa vie, Mistral a cessé de rester jeune. Il m'accueillit dans sa petite maison de paysan, située au milieu de toutes les autres maisons de paysans et d'aspect semblable à toutes les autres, en ce joli village de Maillane, dont les rues étaient alors, et sont probablement encore aujourd'hui, autant de tonnelles faites par le mariage des branches de platanes énormes, plantés de droite et de gauche. Là, marchaient, tout en tricotant, une par une, et tout au plus deux par deux, des jeunes filles aux silhouettes semblables à celles des statues grecques. Et j'avais envie de crier à chacune en passant : « Bonjour, Mireille. » Celui qui ne les a pas vues ainsi est incapable de comprendre le chef-d'œuvre de Mistral.

Au fond, le poète Mistral est un réaliste qui a vu les choses de ses alentours avec des yeux de rêveur, passionné pour tout ce qu'il voyait. Il ne posait ni pour la gloire ni pour la simplicité. Il ne faisait point la charge du faux paysan et semblait oublier qu'il était le vrai poète, mais il demeurait à chaque tournant de phrase l'apôtre de la langue provençale, et se plaignait volontiers des gens qui la qualifiaient de patois : « Nous, prétendait-il, nous parlons une langue, et c'est vous « les Français » qui parlez un patois. » Il admettait tout de même ce patois que nous nous acharnions à appeler la langue française. Il suffit de lire ses textes français

qui sont à côté de ses textes provençaux pour constater qu'il l'estimait au delà de ce qu'il lui plaisait d'en dire.

Dans sa toute petite demeure, il y avait une sorte de salon sur les murs duquel une plaque commémorative rappelait que Lamartine y était venu, et Mistral n'était nullement ridicule en me montrant une chaise et en me disant avec orgueil : « Ce grand Lamartine s'est assis là-dessus. »

Il y avait justement, le jour où je fus chez lui, fête au village de Graveson, proche de la station du chemin de fer. Là j'ai assisté aux jeux de la jeunesse du pays, ayant pour cicérone l'homme dont le génie en a buriné pour toujours l'image impérissable. Il me fit les honneurs d'une course de taureaux ou plutôt de petites vaches étiques. Nous étions assis dans la foule et il y avait pris place comme le dernier des bergers. Ses compatriotes ne semblaient nullement faire attention à lui; il en fut de même le soir, durant la farandole. J'en étais d'autant plus charmé que j'avais Mistral pour moi tout seul, et qu'il m'expliquait les traditions correspondant à tout ce que je voyais. Il ne se gênait point pour s'amuser quelque peu des gens de chez lui, en me contant les farces que les blancs ou royalistes, faisaient aux rouges et réciproquement.

Au temps dont je parle, Mistral venait à Paris, quoique rarement; il y descendait dans un petit hôtel du square Montholon, tenu par un de ses compatriotes ; il se gardait bien de faire annoncer dans les journaux sa présence dans la capitale.

CHAPITRE XVI

A coups de fusil, histoire d'un livre. — L'invention de la photogravure. — Le « petit » Gillot. — Chez le duc de Morny. — Les trois complices de *Monsieur Choufleury*. — Les débuts de Maurice Bouchor. — Un magistrat très jovial. — Duvert et Lausanne. — Nièce de Philarète Chasles et filleule de Humboldt. — L'escalier de son oncle. — L'amie d'enfance de Louis Napoléon. — Comment on trompait l'empereur.

Ernest Lépine était, lui aussi, un poète à sa façon. *Le Capitaine Castagnette* et *La Vierge de Munster* suffisaient à le prouver. Devenu par la suite un grave conseiller à la Cour des Comptes, il avait jugé bon d'adopter ce pseudonyme de Quatrelles, dont j'ai toujours négligé de lui demander l'étymologie.

En tant que magistrat, il était très consciencieux. On trouvait toujours au dos des pages de sa copie des multiplications et des divisions. Quatrelles était un parfait galant homme ; j'ai eu l'occasion de travailler avec lui d'une manière un peu particulière, et je lui suis resté reconnaissant des bons moments que nous avons passés ensemble lorsque

nous avons ensemble produit devant le public l'édition de son livre très émouvant *A coups de fusil*, illustré de superbes reproductions en fac-simile des dessins de Alphonse de Neuville. Cette publication marque une date dans l'histoire du Livre. Quand notre volume parut, il fut, par son aspect où tout était nouveau, un sujet de profond étonnement dans le Landerneau de l'Édition et parmi les bibliophiles.

La reliure elle-même, en toile-soie, était alors chose inconnue en France, et à tel point ignorée que je dus en faire venir des échantillons, puis des pièces de chez un fabricant anglais qui répondait au nom shakespearien de Archbald Winterbottom.

Il n'existait pas alors d'autres moyens d'illustrer des livres que l'antique gravure sur bois à laquelle on adjoignait, pour les ouvrages de luxe, des tirages de gravures en taille-douce. Dans notre volume, on voyait pour la première fois des dessins d'un maître directement reproduits, d'une façon telle, qu'on les pouvait confondre avec les originaux.

La photogravure en était alors réduite aux procédés, crées par Gillot le père, décédé depuis quelques années. La photographie n'y participait pas encore directement.

L'inventeur de la zincographie, l'homme qui avait doté le monde des plus puissants facteurs d'enseignement et de renseignements par l'image, était mort avant d'avoir pu mener jusqu'au bout ses découvertes. Il laissait après lui, plutôt pauvres que riches, son fils qui était presque un enfant et sa femme qui, belle, jeune et d'une parfaite distinction, se mit avec une âpre bravoure à diriger la petite usine, qui se trouvait installée très modestement

dans un petit local situé en haut du faubourg Saint-Denis.

Sa clientèle principale était celle de quelques journaux illustrés ; des travaux de commerce l'aidaient également à se soutenir. Le procédé, qui dès ce temps-là s'appelait déjà le *Gillotage*, était uniquement basé sur le système des reports pris sur des pierres lithographiques et transposés sur les plaques de zinc qu'on attaquait à l'acide ; il défonçait tout ce qui n'était pas *couvert*, et, par conséquent, laissait au niveau des plaques de zinc, — donc en relief — tous les traits sur lesquels l'acide n'avait pas mordu.

Charles Gillot fils, qui n'avait certes pas vingt ans et n'en paraissait guère plus que seize ou dix-sept, était le collaborateur assidu de sa mère ; il dirigeait les quelques rares ouvriers composant l'atelier et en même temps il poursuivait les recherches ébauchées par son père sur le transport direct de la pellicule photographique sur les plaques de zinc. Pour mener à bonne fin ses essais, il lui fallait user de la lumière électrique qui en était encore à la période des expériences de laboratoire. Il n'avait à sa disposition qu'une de ces lampes faites de deux tiges de charbons, mues par une crémaillère, qu'on trouve représentées dans tous les vieux traités de physique. Pour tout écran, il avait (le jour où je fus chez lui) un drap de lit tendu sur des cordes. Il opérait dans un réduit quasi misérable. La vue de cet enfant s'efforçant de parachever l'œuvre glorieuse de son père, mort en pleine jeunesse, par suite d'excès de travail et d'excès de déboires, n'était pas sans grandeur.

Mme Gillot lorsque, accompagné de Quatrelles, je fis appel à son concours, dut nous répondre que l'invention de son fils n'était pas encore, arrivée au point où elle était, d'application pratique. Nous nous adressàmes donc à Dujardin, le vrai maître de l'héliogravure, qui exécuta notre travail avec d'autant plus d'entrain qu'il présentait pour lui de nouvelles difficultés techniques à vaincre. Le lithographe Lemercier qui, lui aussi, était un maître, nous prêta le concours de sa haute expérience et nous arrivâmes à un résultat au moins égal, et peut-être même supérieur, à ceux qui ont été obtenus plus tard.

Notre publication précéda de peu de temps le moment où le « petit Gillot », comme nous l'appelions familièrement, allait doter le monde de cette invention prestigieuse qui a nom la photogravure.

Spectateur de ses efforts, j'ai plaisir à en apporter ici le témoignage ému.

Quatrelles, que nous voyions souvent, ne cessait d'exprimer la colère que lui causaient les livres à clef de Alphonse Daudet. Il ne lui pardonnait pas son attitude envers la mémoire du duc de Morny dont il avait été le secrétaire conjointement avec lui.

Tout frère d'empereur qu'il fût, le duc de Morny traitait Lépine et Daudet en jeunes camarades. Il est vrai qu'ils étaient pleins d'esprit et que le duc en avait fait les collaborateurs de ses vaudevilles. C'est ainsi que la célèbre pièce *Monsieur Choufleury restera chez lui*, que Morny seul a signée de son pseudonyme, était, en réalité, l'œuvre collective de Alphonse Daudet, Ernest Lépine et de Morny.

« Jamais, racontait Lépine, collaboration ne fut plus amusante que celle-là.

Nous étions dans le cabinet du duc. toutes portes
bien fermées, et nul dans l'hôtel de la Présidence
n'était fondé à penser que nous nous y occupions
d'autre chose que des graves intérêts de la France
Pas du tout. Nous faisions *Monsieur Choufleury*.

De temps en temps, un huissier avisait Morny de
la visite de quelque personnage de haute importance
— ministre, ambassadeur ou autre —, Morny s'ex
cusait de n'être pas libre à l'instant même et priai
le visiteur, de lui faire crédit de quelques minutes

Puis, l'huissier étant parti, il proférait :

— Voyons. Où en étions-nous restés ?

— Nous en étions restés, répliquait l'un des secré
taires, au moment où l'on sonne, et où le domestiqu
belge dit :

« Te déran*che* pas, Mossieu, j'va *y* ouvrir. »

— Ah oui ! ripostait le duc, c'est ça !

On continuait à établir la scène de la soirée
puis, à l'endroit où le domestique belge de Choufleur
se préparait à passer des rafraîchissements et mon
trait son plateau en disant à M. Choufleury :

« J'ai mis ci-dessus des verres pleins pour lé
ceusse qu'ils ont soif, et des verres vides pour lé
ceusse qui ne veulent-*te* pas boire ».

Le duc, ennuyé de s'interrompre, sonnait l'huis
sier, congédiait ses deux confrères en facéties, e
ordonnait qu'on fît entrer l'Excellence quelconque
à laquelle *Monsieur Choufleury* avait fait faire l
pied de grue.

Si inoffensive que fût cette anecdote, Lépine, qu
admettait qu'on la contât entre amis, n'admettai
point qu'il fût convenable, pour l'un des acteurs de l
scène, de la livrer à la malignité publique. Il voyai

là un manque de tact et une sorte d'abus de confiance. Il ne se gênait pas pour manifester là-dessus son sentiment.

Lorsque, passant en revue les poètes que nous étions arrivés à grouper autour de nous, je me demande quel était celui que nous aimions le plus particulièrement, mon souvenir fait surgir devant moi la silhouette de Coquelin cadet, débarquant un beau matin chez Charpentier, débordant d'enthousiasme, et lui parlant des vers « d'un gamin de dix-huit ans », qui en avait écrit déjà tout un volume. Et Charpentier lui avait répondu : « Envoie-le moi, ton gamin. » Rendez-vous avait été pris et nous attendions l'adolescent. A l'heure dite on introduisit dans le cabinet de Charpentier un jeune homme prodigieusement chauve et d'une rare beauté malgré son teint fleuri et son nez rougeoyant. D'une voix intimidée sortant d'une barbe blond-châtain qui descendait jusqu'à mi-corps et qui lui donnait l'aspect d'un trappiste, il se présenta fort gentiment. C'était celui que, durant bien des années, nous avons entre nous appelé le « petit Bouchor. » Il n'avait alors rien du saint laïque qu'il est devenu plus tard. Il n'avait même rien d'un saint quelconque, malgré son aspect de moinillon ! S'il avait eu alors l'envie de revêtir le froc, ce n'eût été que pour le plaisir d'aller s'asseoir entre Jean des Entommeures et Gorenflot. Il était en ce temps-là grand fanfaron de beuverie. Tout particulièrement friand de bière, il se définissait soi-même ainsi : « Ma nourrice avait de l'ale d'un côté et du porter de l'autre. » A cette époque il était partie intégrante de ce groupe que Richepin a célé-

bré dans le sonnet argotique et dans le sonnet bigorne de la *Chanson des Gueux :*

« Ho! les Merciers, Ponchons, Bouchors. »

Depuis ces temps lointains il est devenu l'apôtre, le frère prêcheur qui va de ville en ville, porter aux humbles et aux souffrants le viatique des nobles pensées et la grâce des belles images, qui va d'école en école donner aux petits enfants la douceur de ses chansons naïves et parfaites.

En ces temps lointains Richepin n'expliquait point encore Bossuet aux jeunes filles du grand monde, et ne jaugeait pas les vertus à couronner. Il ne fréquentait pas des baronnes et le seul prince qu'il comptât parmi ses amis était le Prince de la rue Monsieur-le-Prince lui-même parce qu'il y tenait, sous le vocable de Noémie, une taverne où Villon eût aimé à rejoindre d'agréables ribaudes.

C'est parce qu'il constituait un tout avec Richepin, avec Bourget, avec Ponchon, que je ne me pardonnerais point de séparer les éléments de ce tout si particulier et si curieux. Les origines, le sens profond de chacun de ceux qui en firent partie ne sont compréhensibles qu'à la condition de demeurer liés à la vie des autres. Je me réserve donc de parler plus longuement de Maurice Bouchor, quand viendra le tour de ses compagnons de jeunesse et de bohême, si, toutefois, j'en ai l'occasion.

Je ne sais s'ils sont les uns et les autres complètement guéris ou plutôt déchus de leurs gaîtés. Il y a des gens qui en gardent l'habitude jusqu'à leurs derniers jours et quelque tâche que leur donne la vie.

Le plus amusant des modèles de ce genre que j'aie fréquenté, était Charles Desmaze.

Celui-là était un magistrat, un conseiller à la Cour de Paris s. v. p., dont le péché mignon était d'avoir trop d'esprit, et de faire de l'esprit à l'audience. Quand il avait à juger un gavroche à la langue bien pendue il luttait de drôlerie avec lui. Ce n'était pas son rôle; il le savait peut-être, mais le plaisir de sentir qu'il amusait la galerie, lui faisait perdre la notion de la réserve nécessaire à un président d'assises. D'ailleurs il n'en formulait pas moins consciencieusement ses arrêts et *salait* quand même ses interlocuteurs criminels ou délinquants.

Cela ne l'empêchait pas non plus de produire des livres très solidement documentés et très agréablement écrits sur le *Châtelet de Paris*, sur la *Médecine légale*, sur le *Crime et la Débauche à Paris*. De ce dernier chef, il était outillé d'une façon spéciale, ayant, dans sa jeunesse, été secrétaire du préfet de police Vivien. Pour donner un exemple des chinoiseries administratives et juridiques qu'il rencontrait à la Préfecture, il contait volontiers celle à laquelle il devait, prétendait-il, le plus clair de son scepticisme.

Vivien, qui était un juriste, refusait obstinément de signer les pièces relatives aux arrestations faites par son service des mœurs. Il ne connaissait aucun texte de loi qui justifiât sa signature, et comme il demandait qu'on lui en citât un, ses subordonnés lui répondaient par le : « ça s'est toujours fait ainsi » qui est la loi dans les bureaux.

Pendant que le nombre des arrestations restées en suspens grossissait chaque jour, Desmaze, de

concert avec les employés de la préfecture, fouillait tous les grimoires législatifs imaginables. On finit par découvrir un édit de saint Louis daté de l'an 1245 sur les *filles folles de leur corps*, lequel pouvait être appliqué au cas en litige. Et Vivien, en véritable homme de loi, signa tout le stock de mandats de dépôt accumulé sur sa table.

Quand Desmaze fut devenu à son tour un très vieux magistrat, il ajoutait en citant cette anecdote qu'il n'était pas encore bien sûr que les envois à Saint-Lazare encore en usage de nos jours, n'étaient pas basés sur l'édit qu'il avait déniché.

La dernière fois que je vis ce grand érudit, ce grave magistrat, c'était à Argenteuil. Arrêté sur le bord de la Seine, il avait pris place sur un char à banc où hommes et femmes, les gens d'une noce, avaient fait échange de leurs coiffures respectives, et composaient un orchestre ultra fantaisiste.

Et portant sur sa tête vénérable un bonnet qui n'était nullement carré, Charles Desmaze soufflait à pleines joues dans un énorme bigophone bariolé.

Un autre bon petit vieux qui fut l'un des hommes les plus spirituels de son temps et que nous eûmes le plaisir d'éditer, c'était Duvert, l'un des deux partenaires de cette raison sociale en l'art dramatique, Duvert et Lausanne, qui, pendant plus de quarante ans, occupa les affiches de tous les théâtres de France, et à laquelle on doit des pièces qui, même encore aujourd'hui — pour quelques-unes du moins — sont restées d'une lecture charmante. Rien n'égalait la modestie de Lausanne, si ce n'est son abnégation devant son collaborateur qu'il admirait avec une sincérité émouvante. Il l'appelait « Monsieur Du-

vert », et cela d'un ton qui commandait le respect. Pour élever à M. Duvert, mort récemment, un véritable monument, il avait réuni en six forts volumes, toutes les pièces signées par Duvert avec qui que ce fût. A peu d'exceptions près, elles portaient aussi le nom de Lausanne, mais il ne voulut jamais modifier le titre : *Théâtre de Duvert* qu'il avait adopté, il répétait avec acharnement qu'il n'avait pas été l'unique collaborateur de l'auteur de *Riche d'amour* et de vingt autres petits chefs-d'œuvre en leur genre et que toute la valeur de leur œuvre commune venait de Duvert.

J'ai rencontré une seule fois Duvert; c'était quelques mois avant sa mort. Il était très vieux, il était presque aveugle, ratatiné, très laid. Il s'apprêtait à monter l'escalier des loges du Vaudeville, et, voyant combien cela lui était difficile, je me permis de lui dire : « Monsieur Duvert, voulez-vous me permettre de vous offrir mon bras? » Alors, du ton de la plus entière sincérité, il me dit : « Eh! comment, monsieur, vous *nous* connaissez donc? » Il parut profondément étonné des égards qu'un jeune homme lui témoignait. Il me semble lui avoir causé une vraie joie en lui citant à l'improviste le titre de plusieurs de ses œuvres qu'il croyait tombées dans l'oubli final.

J'ai grand'hâte d'arriver aux trois grands écrivains qui nous confièrent le sort de leurs œuvres : Zola, Flaubert, Daudet, mais je ne puis cependant pas passer sous silence l'œuvre de Philarète Chasles.

Il était mort tout récemment et se trouvait repré-

senté par sa nièce, Mme Schulz, l'une des femmes les plus remarquables, et les plus attrayantes que j'aie connues.

M. Schulz était un peintre verrier de grand mérite, un Alsacien pacifique qui ne s'occupait que rarement des travaux dont sa femme avait pris la charge. Il n'en avait pas le temps, il ne s'en croyait pas capable; il se contentait d'admirer beaucoup tout ce que faisait son épouse.

Je n'ai jamais connu de près Philarète Chasles, mais je ne crains pas de dire qu'il était un drôle de corps, tant au physique qu'au moral. Grand, maigre, arborant des cravates spéciales, des vêtements d'un modèle baroque et particulier, et d'ailleurs fort élégant, la barbe et les cheveux outrageusement teints, Philarète Chasles parlait et écrivait presque toutes les langues de l'Europe; il avait fait de très solides études sur la presque totalité des littératures européennes. Pendant les années de sa vieillesse, c'est-à-dire pendant bien des années, sa nièce lui avait servi de secrétaire, car, elle aussi, connaissait à fond toutes les langues européennes et son oncle l'aimait d'autant plus que jusqu'à sa venue, il n'avait pu s'entendre avec personne et moins qu'avec quiconque avec sa femme, qui était d'intelligence vulgaire; elle le gênait dans son travail et aussi dans sa rêverie.

Il était, par-dessus tout, un fantaisiste; aussi avait-il agencé la petite maison qu'il habitait à Meudon, de façon à n'être pas ennuyé par son épouse. Lorsque, de compagnie avec Mme Schultz, je me rendis à Meudon pour y étudier les manuscrits de Philarète Chasles réunis dans son cabinet de travail, je ne pus

m'empêcher d'émettre une réflexion sur l'étroitesse excessive de l'escalier qui y conduisait.

Mme Schultz m'expliqua ainsi cette anomalie : « Ma tante Chasles était une femme extrêmement grosse et grasse, et mon oncle était très maigre; il avait fait construire l'escalier à sa mesure. — Comme le bec de la cigogne dans les Fables de La Fontaine, il y pouvait bien passer, mais la tante Chasles qui était d'un tout autre embonpoint n'y serait pas entrée ou n'en serait pas sortie si, bien entendu, elle avait eu le malheur d'y entrer. Mon oncle, grâce à son escalier, pouvait travailler en haut sans avoir l'inquiétude de voir arriver sa femme, très estimable personne, certes, mais peu intéressante et trop tenace et trop prolixe. »

L'une des premières amabilités que Mme Schultz fit à Charpentier fut le don d'un admirable gros chien de Terre-Neuve ayant appartenu à son oncle, et que celui-ci, en haine du directeur de la *Revue des Deux-Mondes*, avait gratifié du nom de Buloz. Ce nom, Charpentier, ami d'enfance du fils de Buloz, le transforma en Porthos ; cela lui conservait la même assonnance. C'est cette bête au poil frisé noir et blanc qu'on voit aux pieds de Mme Charpentier dans le chef-d'œuvre de Renoir qui embellit aujourd'hui le Musée Métropolitain de New-York.

Mme Schultz s'était entendue avec nous pour la réédition refondue de diverses œuvres de Philarète Chasles et pour la publication d'œuvres inédites très importantes, tâche singulièrement ardue, mais dont elle était capable, ayant été élevée par son parrain l'illustre Alexandre Humboldt. Devenue grande fille, elle l'avait aidé dans ses travaux. Les leçons

qu'elle avait acquises à l'école de son oncle avaient achevé d'en faire une femme tout à fait complète. Ayant souvent l'occasion de travailler avec elle, je ne manquais jamais l'occasion de faire appel à ses souvenirs et elle en avait de particulièrement intéressants.

Non seulement elle était la filleule de Humboldt, mais elle se trouvait être par un concours de circonstances — que j'ai connues et que j'ai oubliées — l'amie très intime, l'amie d'enfance du prince Louis-Napoléon Bonaparte, devenu par la suite Napoléon III.

Ils s'étaient mutuellement tutoyés, s'étant connus très jeunes. Elle ne le tutoyait plus depuis qu'il était l'empereur, mais l'empereur, au contraire avait conservé l'habitude de lui dire : tu et toi. Comme elle connaissait à fond la plupart des langues européennes, Napoléon III, qui la recevait en vieille amie, la priait parfois de lui traduire divers documents qu'il conservait en son privé. Il advint un jour que Napoléon III, lui tendant une pièce écrite en langue étrangère dont on lui avait donné quelques heures auparavant la traduction et qu'il désirait mieux comprendre, la pria de la traduire en français. Grande fut la surprise de l'Empereur en entendant ce que Mme Schultz traduisait. C'était tout le contraire de ce que le fonctionnaire auquel il avait eu recours, lui avait lu :

« Es-tu bien sûre de ne pas te tromper? » lui demanda l'Empereur.

Mme Schultz se déclara absolument certaine de ne pas faire la moindre erreur.

Et l'Empereur, furieux, de lui dire : « Toi, tu ne me

demandes rien; les autres me demandent tout le temps quelque chose, et lorsqu'ils demandent quelque chose il faut que je sois de bonne humeur; alors, s'il y a une nouvelle ou un document qui puisse me jeter dans des soucis, ils le falsifient. Voyons, ma pauvre fille, je t'en fais juge : comment veux-tu que je sache ce que je fais? »

Depuis ce jour-là, plus que jamais, Napoléon III faisait relire en secret par Mme Schultz les documents étrangers qu'il ne pouvait traduire par ses propres moyens.

Je m'abstiens d'une inutile nomenclature d'auteurs sur lesquels je n'ai rien à raconter de particulier, et si je consacre ici un tout petit paragraphe à Theuriet, c'est pour signaler un chiffre curieux. De mon temps et par la suite encore, paraît-il, la vente des romans de Theuriet, — dont il était beaucoup parlé un peu partout —, s'arrêtait au chiffre de huit cents exemplaires, c'est-à-dire à un rendement qui payait à peine les frais d'impression. Ceci je le donne ici comme un exemple du peu de rapport qui existe entre la notoriété de certains littérateurs et les chiffres de vente réelle de leurs livres.

CHAPITRE XVII

Les après-midi chez Flaubert. — Le doux géant. — Les illusions de quinze cochers de fiacres. — La réimpression de *Madame Bovary*. — Le procès de 1857. — La condamnation de Flaubert. — Sénart et Napoléon III. — La rancune de Flaubert contre Pinard. — Le manuscrit de *Saint Antoine*. — L'abandon d'enfant. — Silhouette de Tourguenieff. — Les oublis d'Alphonse Daudet. — Un mot de Gambetta. — Alphonse Daudet vis-à-vis de Goncourt. — Daudet vis-à-vis de Flaubert et de Zola. — Zola devant Goncourt et devant Flaubert.

Quand, — ainsi que je l'ai indiqué, — les réceptions de Charpentier se trouvèrent envahies par une foule qui leur retirait leur caractère d'intimité, le groupe d'inséparables amis de Lettres : Flaubert, Goncourt, Zola, Alphonse Daudet, décida de se réunir chaque dimanche, durant l'après-midi, au domicile de Flaubert. Hormis Ivan Tourguenieff, Charpentier et, souvent aussi, moi-même, personne ne franchissait, ce jour-là, la porte de l'auteur de *Salammbô*. Ce qu'étaient ces après-midi, d'autres l'ont raconté avec un talent et avec une autorité qui me font entièrement défaut, et, pourvu qu'on se méfie de tout ce qu'Edmond de Goncourt en a pu écrire

dans le Journal *des* Goncourt, on peut s'en faire une idée par d'autres récits moins controuvés.

Dans mon esprit et dans le meilleur coin de mon vieux cœur, l'image de Flaubert revit toujours. Celui-là, il était de ceux qui aiment naïvement, tendrement, de toute la force de leur bonne et belle âme. Chaque fois que je pense à lui, je me reproche de laisser mon sentiment intime dominer la grande admiration que j'ai pour son œuvre.

Flaubert était une sorte de colosse qu'on n'aurait pu comparer qu'à ces Normands rudes qui vont conduire au marché de la Villette des troupeaux de bœufs, si, sur sa figure enluminée de rouge, presque amarante, et traversée par une moustache de guerrier gaulois, on n'avait distingué deux yeux d'un bleu très doux, deux bons yeux de bon gros chien très tendre et très fort, deux phares aux transparences délicates et puissantes. Flaubert avait une façon à lui de gesticuler avec ses grands bras épais qu'il brandissait éperdument vers le plafond, les poings fermés. Lorsqu'il s'adonnait à cette pantomime, le rouge de sa face et de son encolure d'apoplectique devenait plus intense encore. Presque toujours des vociférations terribles complétaient les manifestations de sa férocité. Sa voix émettait des sons qui semblaient lui écorcher le gosier, si tonitruants qu'ils faisaient trembler les bibelots sur les étagères. Mais les bibelots étaient seuls à trembler. Les gens qui fréquentaient Flaubert étaient habitués à ce que Gautier avait surnommé « le gueuloir de Flaubert », et ils n'ignoraient point qu'il lui servait également pour clamer ses colères et pour clamer ses admirations.

Un *ami* de Flaubert a pris texte de ces hurlements, de ces gestes très spéciaux, pour affirmer devant l'Histoire que Flaubert avait des attaques d'épilepsie. Pour mon compte particulier, je n'ai jamais, au grand jamais, rien vu qui justifiât pareille assertion ; je n'ai jamais entendu aucun ami de Flaubert faire allusion à rien de pareil. Le raconter était, de la part d'un compagnon de jeunesse, une vilaine action. Elle était d'autant plus malpropre que l'intimité dont ce soi-disant ami se targuait, avait disparu depuis bien des années quand il en abusa.

Le gueuloir de Flaubert fut cause d'une aventure carnavalesque qui nous a fort amusés.

Chacun sait que Flaubert avait le travail pénible et qu'il s'arrêtait durant des heures entières devant une phrase. Quand il avait fini un morceau, il se le relisait à soi-même, à haute voix, pour s'assurer du rythme et de l'harmonie de sa phrase. Il refaisait un nombre illimité de fois chaque fragment, jusqu'à ce qu'il en fût satisfait par les yeux et par l'oreille. Pour travailler plus tranquille et plus facilement dans son petit appartement du faubourg Saint-Honoré, (près du boulevard extérieur, au cinquième étage), il se mettait à la besogne la nuit très sommairement habillé, en pantoufles, en manches de chemise, le col ouvert, laissant sa large encolure entièrement dégagée. Il allait et venait de chambre en chambre, dans toutes les pièces éclairées *à giorno*, ayant les fenêtres ouvertes sur le balcon. Un beau soir, s'étant donné à tâche, pour son besoin personnel, de relire tout un ensemble de pages, il enflait son gueuloir de toute la force de ses poumons. Selon son habitude il s'emballait de plus en plus en lisant.

Un cocher de fiacre qui s'en retournait du côté de Levallois, voyant, au cinquième étage, un appartement dont toutes les croisées étaient illuminées, jugea, non sans quelque apparence de raison, vu l'heure avancée de la nuit, qu'il devait y avoir une soirée là-haut; un deuxième cocher, pour le même motif, survint qui se mit derrière son confrère. Au bout d'une petite demi-heure, il y avait une file de quinze ou vingt véhicules qui attendaient la descente des invités. Plus ils entendaient les voix de gens qui, dans le silence nocturne, déclamaient plus fort que les acteurs de l'Ambigu, et plus ils persistaient à attendre. Ils attendirent de la sorte durant une bonne partie de la nuit et ne reprirent leur route vers la remise — et sans voyageurs, bien entendu — que quand les vociférations eurent cessé, c'est-à-dire lorsque Flaubert, vaincu par la fatigue, éteignit ses bougies et tenta de dormir.

Son gueuloir ne lui servait pas uniquement à reprendre par une série de lectures à haute voix de ses propres ouvrages, il donnait la complète mesure de son entière intempérance de hurlement, quand il proférait, avec un sentiment d'admiration passionnée, des pages entières de Bossuet, de Chateaubriand ou des vers du *père Hugo*, comme il l'appelait religieusement, — de même qu'il disait, avec une tendresse non moins religieuse, « la mère Sand ». — Mais là où il devenait effarouchant pour les profanes, c'était lorsqu'il fulminait contre les gens qu'il détestait.

Au premier rang de ceux-ci il y avait les Rouennais dont il ne parlait jamais sans que se ravivât la fureur où l'avait toujours tenu leur injustice

envers le poète Louis Bouilhet, son frère de cœur.

Mais, de toutes les « haines vigoureuses » de ce faux misanthrope, la plus vivace et la plus intraitable était celle qu'il vouait à cet ancien procureur impérial près la Cour de Rouen Ernest Pinard, qui devint plus tard ministre de l'intérieur. En 1857, ce Pinard avait requis contre lui de la façon la plus véhémente lors du procès qui avait salué la publication de *Madame Bovary*.

Quand, en 1875, nous eûmes l'honneur de réimprimer *la Bovary*, — c'est sous cette appellation que, dans la conversation familière, Flaubert désignait son célèbre roman, — il tira de ce petit Pinard la plus cruelle vengeance qu'il pût rêver. Et la plus légitime aussi. Il joignit au chef-d'œuvre qu'il avait écrit, un chef-d'œuvre en sens inverse, dû au génie d'Ernest Pinard, chef-d'œuvre de sottise, dont aurait rougi Monsieur Homais lui-même. Et qu'était-ce que ce chef-d'œuvre-là ? — c'était tout simplement le réquisitoire du procès de 1857.

Par surcroît de raffinement, il y souda la magistrale plaidorie de Sénart, qui rendait plus éclatante encore la basse niaiserie du boniment débité par le procureur impérial.

Ce que Flaubert haïssait surtout en Pinard c'était l'ennemi de la littérature telle qu'il la comprenait; c'était cependant aussi, et à juste raison, l'individu qui l'avait traité, lui l'artiste absolu, coumme un bas pornographe.

Il avait enfin un motif spécial d'en vouloir à cet homme qui avait fait l'impossible pour le déshonorer. Je ne crois pas que jamais quelqu'un ait raconté comment Flaubert échappa à une condamnation infa-

mante pour « *outrage à la morale publique et religieuse et aux bonnes mœurs* ». Au risque d'un double emploi je consigne ici le témoignage du maître tel que je le tiens de lui-même.

A l'audience du 31 janvier 1857 le tribunal avait renvoyé l'affaire à huitaine pour lecture du jugement comportant une grave condamnation. Il n'osait point le prononcer immédiatement[1], voulant laisser au temps le soin d'atténuer l'effet qu'elle pouvait produire sur une partie de la population rouennaise. Car si Flaubert n'était rien personnellement pour elle, il n'en était pas moins, à Rouen, un personnage d'importance, étant le fils du docteur Flaubert qui fut pendant trente ans chirurgien en chef de l'hôpital de Rouen et était demeuré l'objet d'un véritable culte parmi le peuple rouennais. Il fallait pour couvrir la face donner au jugement le prestige de la chose mûrement établie. Le président Dubarle — son nom passera à la postérité avec celui de Pinard — rédigea un jugement qui finissait par la condamnation de Gustave Flaubert à deux ans de prison. Je ne réponds pas absolument du chiffre de deux ans, mais en toute conscience je crois bien que c'est deux ans qu'il m'a dit.

Si vous voulez bien prendre le plaisir de lire le réquisitoire de Pinard, vous le trouverez aux pages 468-470 du volume publié par nous en 1875. Vous ne vous ennuierez pas, je vous le promets. Si vous chargiez Tristan Bernard, Courteline et feu Henry Monnier, d'en inventer un qui fût tel, leur ironie ne pourrait rien fabriquer ni de plus bouffon, ni de plus lamentable non plus.

Sénart ayant appris la condamnation avant l'au-

dience où elle devait être prononcée; courut en hâte aux Tuileries, alla trouver Napoléon III, dont il avait été le ministre au temps de sa présidence, et lui fit savoir que si le fils Flaubert, comme on l'appelait à Rouen, était condamné, la masse des électeurs de la Seine-Inférieure se jetterait dans l'opposition pour y rester à jamais.

Gustave Flaubert fut acquitté.

Lisez très attentivement, le jugement du 7 février 1857 où chaque paragraphe serait un brevet de déshonneur pour Flaubert s'il n'était devenu devant la postérité tout le contraire et vous pourrez constater que le jugement de condamnation existe en entier dans celui de l'acquittement. Les deux derniers paragraphes eux-mêmes sont tout pleins de considérants injurieux qui n'aboutissent à leur conclusion que par un replâtrage vraiment piteux.

A vingt ans de distance, comme Pinard fréquentait chez la princesse Mathilde, celle-ci tenta d'obtenir de Flaubert qu'il lui accordât un geste de réconciliation, si modeste qu'il fût. Mais Flaubert à pleine voix riposta : « Ça, Princesse, jamais ! »

La réimpression de *Salammbô* en son édition définitive ne m'a laissé aucun souvenir particulier. Au contraire, je dois à la mise à l'imprimerie de la *Tentation de Saint-Antoine* l'une des émotions les plus nobles et les plus hautes que j'aie ressenties.

Oh ! c'était pourtant bien simple en soi.

Lorsque Flaubert fit son entrée dans la librairie, il avançait, contrairement à son habitude, d'un pas lourd et calme. Sa figure était, bien moins que d'ordinaire, haute en couleur et son geste était plus sobre que de coutume. Il tenait à la main un petit pa-

quet, un cahier enveloppé d'un papier blanc très luxueux que fermait, en croisillon, un ruban de soie gris-bleu. Après un bonjour cordial, il me tendit le petit cahier et, d'une voix mal assurée, qui voulait se faire brave, il prononça ces seuls mots :

— Ça, mon bon, c'est Saint-Antoine.

Et comme j'allongeais la main pour prendre le cahier, il le recula, d'un geste lent, involontaire, inconscient. Ainsi qu'une mère démaillotant son enfant, il dégagea la rosette de ruban qui le tenait clos ; méthodiquement il le libéra du papier blanc qui l'enchemisait. Alors, apparut le cahier. Une couverture de carton revêtu de blanc le fermait par ses trois faces au moyen de nœuds à boucles de soie blanche. Flaubert l'ayant posé sur ma table, je fis mine d'ouvrir les nœuds ; mais il tint à les déboucler lui-même.

A cet instant, le manuscrit de *Saint-Antoine*, entièrement nu, se révéla à nos yeux. Il était écrit sur de larges feuilles d'un superbe papier dit papier ministre. Ce n'était point le manuscrit autographe, mais sa copie, un chef-d'œuvre de calligraphie, courante, limpide, correcte. De-ci de-là, on apercevait quelques signes de ponctuation, qui, n'étant pas de la même encre que tout le reste révélaient le coup de plume de l'auteur.

Maintenant, d'un geste très doux, machinal, Flaubert tournait les feuillets de son manuscrit, il avait l'air d'en admirer le bel aspect, il avait surtout l'air de penser à tout autre chose qu'à le regarder. Puis, quand il en eut tourné et retourné les pages, il abandonna le cahier sur ma table, mais toujours à portée de sa main.

Et il en revenait toujours à la même phrase :

— Ça, mon bon. C'est Saint-Antoine !

Pour rompre les chiens, pour brusquer l'accès de mélancolie qui étreignait Flaubert, l'un de nous lui demanda quelles étaient ses idées sur les dispositions typographiques nécessaires. Il sembla alors sortir de son rêve et nous rejoindre sur le chemin des idées pratiques. Mais, à chaque tournant de la discussion, il reprenait et reprenait encore son manuscrit en main, avec le geste de l'homme qui lutte contre soi-même pour ne pas se sauver en l'emportant.

Bien que nous nous fussions mis très rapidement d'accord sur toutes les questions techniques d'imprimerie, il prolongeait indéfiniment la causerie que nous faisions autour de son manuscrit. Mais il fallut bien finir, par en finir, et, sans parler d'autre chose, il s'apprêta à se retirer. Alors, comme nous avions replacé le manuscrit dans son cartonnage, et remis à leurs places respectives ses trois bouffettes de soie blanche, il le caressa de la main — sous prétexte d'aligner les feuillets —, puis se décidant à partir il dit une fois de plus :

— « Voilà Saint-Antoine. Au revoir, mon vieux. »

Et tout en s'en allant à reculons, il ne quittait pas du regard la table où son manuscrit était resté. Machinalement il regardait ses mains vides, comme si tout avait été vide autour de lui.

C'était vraiment tragique comme un abandon d'enfant.

Et ç'en était un, après tout.

Depuis vingt-quatre ans, il n'était point de jour où Flaubert n'eût pensé à cette œuvre, aimée de lui

au delà de toutes les autres. Il en avait refait trois versions complètes, forgées et reforgées chacune mot par mot, en accumulant à chaque effort nouveau de nouveaux trésors d'art, d'érudition et de fortes pensées. Il l'avait écrit et conçu pour lui seul, ce *Saint-Antoine*, pour la seule joie de son grand cerveau, et un peu aussi pour le plaisir de plaire aux quelques nobles esprits qui étaient les frères aînés de son esprit, dont la louange ou la critique avaient seuls quelque valeur pour lui. Et il allait livrer cette œuvre née de près d'un quart de siècle de gestation, aux dires rapides et importants des faux savants, et à ceux des ignorants purs et des bourgeois !

— Des affreux b*or*geois!

Par une singulière coïncidence, Flaubert se trouvait dans la situation de cet admirable Agrippa d'Aubigné dont maintes fois il *gueulait* éperdument les vers. Lorsqu'il publia les *Tragiques*, d'Aubigné avait fait paraître *Printemps*, quoique postérieur aux *Tragiques*, et, de même que Flaubert était excédé par le succès trop grossier, selon lui, de la *Bovary*, d'Aubigné se plaignait du succès du *Printemps :*

> Pire et plus heureux aisné
> Plus beau et moins plein de sagesse

qu'il définit en ce vers :

> Il me dépleust car il plaisoit.

Lorsque nous vîmes ce doux et grand Flaubert partir triste et seul, il me sembla qu'il « gueulait » à bouche fermée, qu'il « gueulait » en dedans, avec

des larmes plein sa voix intérieure, ces vers de d'Aubigné qu'il aimait tant à redire :

> Va, Livre, tu n'es que trop beau,
> Pour estre né dans le tombeau
> Duquel mon exil te délivre.
> Seul pour nous deux, je veux périr;
> Commence, mon enfant, à vivre
> Quand ton père s'en va mourir.

Ne pensez-vous pas que l'histoire de cette remise du manuscrit de la *Tentation de Saint-Antoine* mérite de prendre place parmi les notes que les Lettrés consultent pour tenter de dégager de leurs lectures l'âme et l'esprit de Flaubert? J'y trouve, quant à moi, un exemple admirable de profonde fierté, une merveille d'innocente modestie.

Des hôtes habituels des dimanches de Flaubert, l'aîné était Ivan Tourguenieff, une sorte de colosse aux allures de moujik, au parler lent et lourd, qui ne m'a jamais semblé supérieurement intéressant. Je dis *semblé*, car je ne l'ai pour ainsi dire pas connu, ne l'ayant jamais vu ailleurs que lors des réunions chez Flaubert. Après lui, par rang d'âge, venait Edmond de Goncourt. J'ai laissé entendre déjà l'impression qu'il m'a toujours causée. Je préfère n'y pas revenir. Après lui, arrivait dans le même ordre soit Zola, soit Alphonse Daudet, — peu importe lequel; — à tout hasard je commence ici par Alphonse Daudet.

Précédemment, en parlant de Quatrelles, j'ai fait entrevoir Daudet tel qu'il m'est apparu, doué d'une mémoire plutôt intermittente des services rendus. Les exemples de cette légère infirmité sont légion.

C'est ainsi qu'il avait surnommé ce brave cœur d'Étienne Carjat, auquel il avait dû ses succès de débutant : « Machine à poignées de main. » Son esprit endiablé ne résistait point au plaisir de blaguer un camarade. Cela lui valut une brouille irréductible avec l'un d'eux, et non des moindres : Spuller, qui n'était pas un homme d'esprit léger. Gambetta, obligé d'épouser la cause de son plus proche lieutenant, résuma le conflit en ces termes : « Est-il bête, cet Alphonse ! Est-ce qu'il n'aurait pas mieux fait de dire tout ça de moi ? Nous n'en serions pas moins restés bons amis. »

Il avait raison, il ne fallait pas en vouloir à Daudet de ses galéjades. C'était plus fort que lui. Quand les Provençaux se mêlent d'être gascons ils le sont plus que toute la Gascogne. Ils embellissent la gasconnade de cette finesse latine que ne sauraient lui donner les enfants de la Garonne, buveurs de gros vin lourd. Au demeurant, Alphonse Daudet était un charmeur incomparable, et, somme toute, si je ne connais pas de lui un acte de gratitude — et il en existe sans doute —, je ne saurais citer de lui un trait de réelle méchanceté. Contrairement à son ami Edmond de Goncourt, il pardonnait de bon cœur à ses confrères leur talent et leurs succès. Il s'en réjouissait même parfois et je suis convaincu que, pour d'aucuns, il était d'une parfaite bonne foi.

Aux réunions intimes des après-midi du dimanche chez Flaubert, il se laissait aller au maximum de sincérité dont il était capable. Il avait vis-à-vis du maître de la maison — qui, d'ailleurs était de beaucoup son aîné — une attitude très respectueuse, et

sans fausse humilité. Avec Goncourt qui, en dépit de son savoir-vivre impeccable, semblait poser pour le grand homme, il lui fallait dépenser des trésors de diplomatie afin de ne pas laisser voir les réserves que lui suggérait son esprit fin et pénétrant chaque fois que son noble ami répétait le « nous » qui à ses yeux représentait le summum du talent littéraire. Avec Tourguenieff il se conduisait en homme bien élevé, qui écoute un grand vieillard à tête de slave, un ancien dont la voix noble, lente et lourde se répandait autant dans ses discours parlés que dans ses discours écrits, son attitude était celle du respect qu'on a pour un ancien, pour un précurseur, d'un mérite évident.

Vis-à-vis de Zola il en usait en camarade qui, tout en se croyant le supérieur de son interlocuteur, le traite sans effort comme s'il était son égal, sans rien qui ressemblât à la prétention à une supériorité quelle qu'elle fût.

Sa timidité aidant, Zola demeurait vis-à-vis de Goncourt en des termes plutôt corrects et froids que réellement cordiaux, et qui étaient, en tous cas, dénués de ce bel abandon qui transforme les amitiés littéraires en des amitiés personnelles. La mort d'Edmond de Goncourt a dû lui causer un pénible regret. La mort de Flaubert fut et resta l'une des plus profondes douleurs de sa vie. Tout ce qu'on pourrait dire de la tendresse de Zola pour Flaubert, Zola l'a formulé, l'a sangloté en cette page immortelle qu'il écrivit au jour des funérailles de l'auteur de *Salammbô*.

CHAPITRE XVIII

Comment Zola aimait Flaubert. — Zola était sincèrement modeste. — L'admiration de Gautier pour Zola. — Le sauvetage des *Rougon-Macquart*. — Zola me croit personnellement « un peu fou ». — Sa première visite chez nous. — Il demande l'impossible. — Nous faisons la folie d'y consentir. — La grande joie de notre grande folie. — Le rachat des œuvres déjà parues. — Zola chez Gautier, réfutation d'une légende. — A la suite des maraîchers. — *Le Ventre de Paris*. — La radiographie intellectuelle de Zola.

C'était un spectacle impressionnant que celui de l'affection réciproque de ces deux grands hommes. Le doux Flaubert avait des tendresses de frère aîné; réciproquement Zola, avec ses gestes réservés, quelquefois un peu gauches, avait pour Flaubert des attentions d'une camaraderie filiale; chacun s'oubliait pour ne se souvenir que de l'œuvre et de l'âme de l'autre. Le grand aîné s'efforçait d'atténuer la supériorité que lui donnaient le prestige de l'âge et celui de la gloire déjà conquise; le frère cadet, sans phrases, sans l'ombre de rien qui ressemblât à la moindre flatterie, savait laisser comprendre à son

ancien avec quelle joie il se contentait de marcher ou derrière lui, ou simplement à ses côtés. Tout cela se perdait dans une communion d'âme, d'esprit, de cœur que Zola ou Flaubert seuls eussent pu traduire par des mots.

Au fond, c'étaient au même degré des êtres d'une naïveté qui avoisinait l'innocence, deux âmes primitives, aimantes et vaillantes, dignes l'une de l'autre.

Zola ne manquait jamais au rendez-vous du dimanche chez Flaubert ; c'est là qu'il était bon de le voir pour bien comprendre l'inanité, la sottise et aussi, pour une large part, la méchanceté des gens qui l'ont posé devant le public comme un être vaniteux, suffisant et content de soi, voire même jusqu'à l'oubli des convenances. Je ne me souviens pas d'avoir jamais vu un homme qui, tout en ayant la légitime conscience de sa valeur, ressentît plus sincèrement et exprimât avec plus de sincérité le respect et l'estime du talent d'autrui. Dans l'intimité la plus restreinte, Zola parlait volontiers des œuvres qu'il rêvait d'accomplir ; nulle part il ne parlait des ouvrages achevés et parus.

Au risque de sembler paradoxal, je dirai que Zola était foncièrement modeste. Il ne cessait de l'être que lorsqu'il s'agissait de défendre ses doctrines d'art.

En son privé, on ne pouvait rencontrer la plus petite trace d'une vanité quelconque. Il avait, au sens le plus élevé du terme, la foi en son œuvre ; rien n'égalait son irréductible volonté, son inébranlable habitude de la mener à bien. Il n'avait pas d'autre ambition. Lorsque lui vinrent les succès de

vente, les bons confrères que l'argent des autres fait toujours grimacer se sont évertués à le juger d'après eux-mêmes. La vérité pure est qu'il n'a jamais écrit une ligne sous l'inspiration d'une pensée intéressée. Les succès de librairie lui sont arrivés sans qu'il les eût recherchés. Ils ont été pour lui, comme pour nous-mêmes, du reste, — je n'ai aucune fausse honte à nous en glorifier, — un sujet de grand étonnement. Il me semble que si quelqu'un a qualité pour en témoigner devant l'histoire des Lettres ce doit être Charpentier et moi-même.

Voici d'ailleurs une petite anecdote qui suffira à en établir la preuve : Au début de 1877, l'*Assommoir* venait de paraître en volume et il ne semblait, ni à Zola ni à nous, que le public, tel qu'il existait à ce moment, dût comprendre ce livre. Zola, Charpentier et moi, nous pensions même que ce livre trop vigoureux, allait causer préjudice aux volumes des *Rougon-Macquart* qui le précédaient. Nous en parlions sans l'ombre d'un regret, en gens qui, étant allés ensemble à la bataille, attendent sans crainte, sans impatience, le jour lointain de la victoire. Zola était le plus pessimiste de nous trois. De sa voix tranquille il dit :

« Espérer que vous allez faire une très brillante affaire, serait une bêtise ; prétendre que l'*Assommoir* fera reculer les amateurs reste dans les choses les plus probables. Mais bah ! les quatre mille exemplaires tirés finiront bien, avec les années, par rattraper les autres. Ne nous faisons pas de bile ; avec du temps et de la patience on les écoulera et on finira bien par en caser entre cinq et six mille. » — Puis il ajouta : « D'ailleurs, mes livres, quand ils sont

faits, je n'y pense plus. Je les lance derrière moi et je continue mon petit bonhomme de chemin. Lorsque cela fera un gros tas, le public se retournera pour le voir et il s'apercevra que j'ai fait quelque chose. »

Lors de mon entrée dans la Bibliothèque Charpentier je ne connaissais pas Zola personnellement, mais j'étais depuis bien des années au courant de son œuvre alors même qu'elle était à peine connue. Bien des années avant l'apparition du premier volume de la série des Rougon-Macquart, Gautier avait lu, il avait même relu, *Thérèse Raquin*, et il m'avait mis le volume dans la main en me disant : « Tiens, lis ça. C'est d'un grand bonhomme. Et de la grande espèce, je t'en réponds. » Et je lui répondis que je le connaissais déjà par les *Contes à Ninon* que, de même que lui, vers 1865, mon ami Sévériano de Hérédia — qui alors ne songeait guère à devenir un homme d'État — m'avait prêté en me recommandant de les lire (1). Ceci dit j'avais repassé à Gautier mon exemplaire des *Contes à Ninon*.

Charpentier, de son côté, connaissait fort bien les œuvres de Zola, et, lorsque nous nous préoccupions de raviver la maison dont nous venions de prendre possession, il était naturel que l'œuvre de Zola fût l'une de celles à qui nous devions penser tout d'abord.

Elle était disponible en son entier. La publication de la série des *Rougon-Macquart* se trouvait arrêtée par la déconfiture de Lacroix-Verbœckhoven, et Zola, par un concours de circonstances désespé-

1. Je crois même, sans en être tout à fait certain, que j'avais fait sur ce livre, prêté par Hérédia, un article quelconque dans je ne sais plus quel journal.

rantes, était réduit à l'impossibilité de continuer l'œuvre énorme qu'il avait résolu d'achever.

Les quatre volumes déjà parus chez Lacroix et demeurés à l'abandon, étaient le préambule de cette œuvre colossale, qui allait sombrer dans l'impossible. Grâce à nous, le naufrage fut évité.

J'avoue que j'en suis un peu fier pour mon pauvre et tant aimé Charpentier, et même un brin aussi pour moi, puisque j'ai aussi ma petite part de ce sauvetage. Georges Charpentier qui, en matière littéraire, était un juge incomparable, n'avait pas été long à classer Zola parmi les écrivains dont les œuvres lui semblaient devoir honorer son catalogue, mais son péché mignon était de n'aimer point beaucoup à se déranger; il me demanda donc d'aller voir Zola, de l'aviser de nos intentions à son égard et de lui demander de venir quai du Louvre pour en causer avec nous.

Nous n'avions pas son adresse et ne savions rien de lui, sinon qu'il faisait pour le journal *La Cloche* les comptes-rendus des séances à la Chambre des Députés. C'est là que j'allai le joindre. Il n'eut pas l'air de comprendre ce que je lui disais. Il me parut pressé et même un peu *ours*. Tout en se hâtant vers la loge des journalistes, il m'engagea à venir lui parler rue Coq-Héron au journal *La Cloche*, qui avait reparu depuis la guerre sous la direction du même Ulbach. Coïncidence amusante, il y occupait une petite *rubrique* qui avait été la mienne et celle de Gabriel Guillemot avant la guerre.

J'ai su après sa mort ce qui s'était passé le soir de ma visite au Palais-Bourbon. Zola, en rentrant chez lui, avait dit à sa femme : « Il est venu à la Chambre

un jeune homme qui m'a demandé de venir parler de mes livres avec Charpentier. Il m'a paru assez gentil, ce garçon, mais je crois qu'il est un peu fou. Vois-tu Charpentier prenant mes livres ? Il doit en avoir l'horreur, cet homme ! »

A quelques jours de là, le jeune homme, un peu fou peut-être, mais ignorant qu'on l'avait considéré comme tel, s'en allait joindre Zola, 5, rue Coq-Héron. Je ne dirai pas qu'il ne lui était point fort agréable que le rendez-vous ait lieu à cette place ; il lui était plutôt doux de s'asseoir quelques instants dans ce vilain entresol de l'imprimerie Dubuisson où, pendant les dernières années de l'Empire, il avait fait de bon cœur sa petite part de besogne parmi tant de braves collaborateurs.

Rue Coq-Héron, la conversation fut un peu plus claire que celle de la salle des pas-perdus du Palais-Législatif ; Zola parut toujours un peu *ours*, mais il sembla un peu plus léché que la première fois. En fin de compte, il promit, assez vaguement, la visite que je lui demandais. En rentrant chez lui — j'ai connu plus tard ce détail — il redit à sa femme que je lui avais paru, comme la première fois, très gentil, mais un peu fou, et que, décidément, il serait trop sot de se déranger pour aller voir ce vieux maniaque de Charpentier, qui ne pouvait être qu'un ennemi littéraire.

Ses hésitations n'avaient rien que de tout naturel. Après la déconfiture de Lacroix Verbœckhoven qui ne pouvait plus ni publier des livres nouveaux, ni même tirer sur clichés les livres déjà parus, il avait tenté de placer son œuvre chez d'autres éditeurs et notamment chez Michel Lévy. Partout il avait

essuyé des refus plus ou moins courtois. Il était las de tous ces déboires qui confinaient à l'humiliation.

Le désespoir qu'il éprouvait à la pensée d'abandonner son œuvre lui donna le courage de risquer une démarche de laquelle il n'osait rien espérer de bon.

« Ma foi, tant pis, dit-il à sa femme, j'irai quand même chez Charpentier. Je ne risque rien. Après tout, il ne me mangera pas. »

Et voici qu'il débarque à l'entresol du quai du Louvre, dans le cabinet de Charpentier.

Je le revois assis sur le petit canapé de forme Louis-Philippe en acajou foncé, bien verni, au dossier arrondi, au siège fatigué et tapissé d'une moleskine verte dont le moindre défaut était qu'on y glissait à chaque mouvement. Il était vêtu de la façon la plus modeste, son Dusautoy d'habitude étant la *Belle Jardinière.* Il lui est resté fidèle jusqu'à la fin de ses jours. Très timide et en même temps plein de cette sorte d'assurance tranquille et raisonnée où les hommes vraiment forts manifestent leur volonté et la sûreté d'eux-mêmes, il parut tout d'abord extraordinairement désorienté. Au bout de peu d'instants, le charme que Charpentier exerçait sur tous ceux qui l'approchaient avait opéré.

Zola ignorait que le père Charpentier était mort, et, croyant entrer chez le père Charpentier, il avait eu la surprise de se trouver en présence du fils devenu le nouveau maître de la maison. Cela changeait de tout la situation.

Lorsque nous eûmes exposé à Zola quels étaient nos sentiments à l'égard de son œuvre et combien nous souhaitions d'avoir à nous en occuper, la

glace se trouva rompue. Alors, avec cette franchise qui était l'une des plus belles qualités de sa personne morale, il s'expliqua nettement, ainsi :

« Vous me demandez ce que je puis désirer. Eh bien, ce que je désirerais est chimérique. J'ai été pendant des années secrétaire de Louis Hachette, je sais donc ce qui se peut et ce qui ne se peut pas en matière d'édition ; or, ce que je vous demanderais est l'impossible absolu.

— Eh bien, riposta Charpentier, avouez-le nous, cet impossible que vous rêvez, car nous ne voulons pas baisser pavillon devant lui sans le connaître. »

Alors, il s'enhardit et développa son idée en ces termes :

« Voici, Messieurs, ce que je voudrais. Je voudrais continuer mon œuvre tranquillement et, pour cela, être assuré de toucher chaque mois une somme fixe qui donnerait à ma mère, à ma femme et à moi-même, la certitude du pain quotidien. Pour faire face à mes charges — et j'ai des charges — il faudrait cinq cents francs par mois, moyennant quoi, je vous donnerais deux romans par an. Vous les publieriez, où vous voudriez, comme vous voudriez, voire même dans les journaux, en feuilleton. Je dois vous prévenir que de ce côté-là, ce ne sera guère facile. Personne ne veut de mes romans dans aucun journal, Vous le voyez, ajouta-t-il, en manière de conclusion, pour des gens du métier — comme vous en êtes — et même un peu pour moi, de semblables prétentions sont du domaine du rêve. »

On se quitta sur cette bonne parole, complétée par notre promesse d'étudier la combinaison quand même.

Lorsque Zola fut parti, nous commençâmes par nous regarder, Charpentier et moi, sans parler.

Charpentier rompit le silence par ces mots : « Eh bien, toi, qu'est-ce que tu en dis? »

Je lui ripostai : « Et toi, qu'est-ce que tu en dis? »

Il y eut un nouveau silence. Après quoi Charpentier poussa cette exclamation :

« Eh bien, non! Eh bien, non! cent fois non! il ne faut pas qu'un gaillard de cette taille-là crève, du chagrin de ne pas pouvoir faire son œuvre. Zut!! advienne que voudra! Allons de l'avant. Qu'en dis-tu? »

Je ripostai : « Ce que j'en dis, c'est tout ce que tu viens d'en dire; si j'avais osé parler le premier, je l'aurais dit avant toi. »

Ce fut chose entendue. Ce ne fut pas plus long que cela. Et cela fut parmi les joies qui nous sont communes, à Charpentier et à moi, celle que nous avons considérée comme la plus grande de toutes.

Ainsi, voilà comment, en se laissant aller au mouvement de leur cœur, en s'abandonnant à leur enthousiasme, deux jeunes gens, vraiment jeunes, ont fait une belle folie sans qu'une pensée d'affaire eût pesé sur leur décision. C'est une fois de plus l'occasion de répéter : le cœur a des raisons, que la raison ne connaît pas. Cette fois, par exception, le cœur avait eu la chance d'avoir une idée qui devint un acte de bon commerçant.

Après un délai de vingt-quatre ou quarante-huit heures, durant lequel notre résolution ne fit que s'affermir, nous demandions sans plus de discours à Zola de venir causer avec nous. Il arriva un peu moins sauvage que la première fois, mais il avait

pourtant l'air d'un homme qui se dit : « Qu'est-ce qu'on va me proposer à la place de ce que j'ai demandé? » Il s'assit sur le canapé de moleskine verte et glissante. Il ne put se défendre d'un geste d'étonnement, — il ne comprenait pas tout d'abord — quand Charpentier lui déclara que nous étions prêts à faire ce qu'il nous demandait.

Je n'oserais pas affirmer qu'à ce moment-là il ne trouva point que nous étions deux fous, au lieu d'un seul, comme il l'avait d'abord pensé de moi seul.

Peut-être, étant donné l'état de nos finances à nos débuts, avait-il quelque peu raison?

Bientôt il ne resta plus qu'à écrire avec toute la précision possible le texte de cet accord; cela fut terminé en une seule séance, très courte. Le double du traité qui entra dans les Archives de la Bibliothèque Charpentier, était de l'écriture de Zola, le double que Zola emportait était de ma propre écriture. Charpentier n'était pas très fort pour les besognes d'écriture assidue.

Du jour où Zola et Charpentier se sont ainsi rencontrés jusqu'à l'heure tragique où la mort imbécile a abattu Zola, l'amitié qui s'est formée entre ces deux hommes n'a jamais cessé d'être la plus sûre. Elle s'est étendue, de la part de Zola, et de Mme Zola qu'il est impossible de séparer du souvenir de son mari, à tout ce que Charpentier avait de plus cher ou de plus proche, à sa femme, à ses enfants, à sa mère. J'en ai eu ma petite part aussi.

Nous ne fûmes pas longs à nous mettre à l'œuvre. Tout d'abord, on racheta au liquidateur de la maison Lacroix-Verbœckoven, en déconfiture, les deux premiers romans et les clichés de la série

des *Rougon-Macquart*, dont elle avait la propriété. Ce liquidateur fut très content de nous céder le tout — (plus quelques exemplaires imprimés qui dormaient au fond du magasin) — moyennant la somme de quatre cents francs, pour chacun des volumes.

On peut voir par la modestie de ce chiffre, fixé par lui-même et accepté par nous sans discussion, quelle était la valeur marchande, ou plutôt la non valeur des œuvres de Zola à l'heure où nous les rachetions. Avant nous, personne n'avait voulu en donner une somme quelconque.

Immédiatement après la réimpression sur clichés de : *La Fortune des Rougon* et de *la Curée*, devait venir la publication d'un roman inédit, non encore écrit, *Le Ventre de Paris*.

Il a été publié, à propos de la composition du *Ventre de Paris*, toute une histoire, dont le péché mignon est d'être inventée de toutes pièces. Elle ne vaudrait pas d'être refutée si elle ne mettait faussement en mauvaise posture deux des plus hautes gloires de notre temps.

D'après cette légende, j'aurais, un certain soir, vers onze heures, amené Zola chez Gautier et nous serions demeurés chez lui jusqu'à trois heures du matin, pour l'unique plaisir d'attendre commodément l'heure du passage des maraîchers sur l'avenue de Neuilly, Zola ayant besoin de les voir pour établir le chapitre de début de son roman.

Durant toute cette visite Zola se serait comporté vis-à-vis de Gautier comme un parfait goujat.

Il y a là, en tout et pour tout, une fable dont le seul but est — comme disait Gautier — de *fienter*

sur la statue de Zola. Elle tombe devant cette simple vérité qui la met à néant : *Jamais, au grand jamais, je n'ai conduit Zola chez Gautier*. L'auteur des *Rougon-Macquart* n'a jamais adressé la parole à l'auteur du *Capitaine Fracasse* qu'une seule fois et durant moins d'une demi-heure.

Ce racontar, si faux qu'il soit, dérive d'un souvenir mal digéré, relatif en réalité à la composition du *Ventre de Paris*.

Au cours de l'automne de 1872, Zola, qui nous tenait, en toute intimité, jour par jour, au courant de ses travaux et nous associait pour ainsi dire à tous ses projets, rassemblait les matériaux dont il voulait composer *le Ventre de Paris*. Il fut entendu qu'il viendrait dîner, un soir, à Saint-James, où Charpentier et moi, nous habitions, presque porte à porte, et que, ensuite, vers dix heures, nous partirions ensemble à pied vers Paris, afin qu'il pût assister au spectacle curieux et pittoresque du défilé des maraîchers qui se rendent aux Halles. Nous devions aller voir, lui et moi, le débouché des voitures par le pont de Neuilly et suivre pas à pas jusqu'au carreau des halles la longue théorie des charrettes cahotantes, sonnant sur le pavé du bruit de leurs chaînes ou de leurs sabots d'enrayage et pleurant les plaintes de leurs roues mal graissées. Pour peu que la lune vînt à les éclairer, nous jouirions ensemble de la vue des gigantesques bouquets de légumes aux couleurs vives, comme celles des plus belles fleurs, qui rampent, par charretées, traînées par des chevaux placides, aux lenteurs de somnambules, cependant que des paysans qui les conduisent, enfoncés dans la masse même du bouquet,

ou couchés à plat ventre sur la cime de leur chargement, dorment d'un œil, sans autre souci que celui de ne pas choir.

C'est sur cette première suggestion que Zola conçut l'idée de faire entrer dans Paris son principal personnage, un proscrit, caché, enfoui dans une voiture de légumes.

Entre dix et onze heures, nous partîmes, soit de chez Charpentier soit de chez moi, — peu importe, et nous suivîmes pas à pas la longue enfilade des maraîchers cheminant bout à bout.

Depuis le pont de Courbevoie jusqu'à l'entrée de Paris, notre promenade se poursuivit sans arrêt. Nous fîmes une assez longue station à la barrière pour étudier les va-et-vient de l'Octroi, où le personnage évadé du bagne de Cayenne, rêvé par Zola, devait passer sans être découvert.

Le premier chapitre du *Ventre de Paris* décrit ce que nous avons vu ensemble. Je n'aurais point l'impertinence d'y vouloir rien ajouter. En arrivant à la pointe Saint-Eustache, et alors que je regardais l'heure, au cadran éclairé de l'horloge de l'église, j'aperçus, au-dessus du toit, la petite tourelle en bois sur laquelle, en cette sinistre matinée du Deux-Décembre, j'avais vu, par le brouillard matinal, les bras du télégraphe de Chappe s'agitant pour transmettre les ordres de l'Élysée. Dès lors le mauvais rêve de jadis me revint tout entier en mémoire et, repris d'une émotion que l'âge et l'étude avaient faite plus pénétrante, je dis à Zola mes souvenirs d'enfant. Il en fut très frappé sans doute car, en lisant les pages de début du *Ventre de Paris*, je les trouvai, encore très reconnaissables pour moi,

quoique transformés et transposés pour les besoins du roman.

Notre promenade vers les Halles, dans les halles, et dans les ruelles avoisinantes, se prolongea longtemps, et quand Zola rentra chez lui, à Batignolles, rue de la Condamine, il y trouva sa femme mortellement inquiète, n'étant pas habituée à ce qu'il rentrât tard sans qu'il l'eût prévenue.

Zola ne se permettait jamais de parler des choses qu'après avoir fait le maximum du possible pour rester dans la vérité. En grand poète, qu'il était, — c'est le don de divination qui constitue le poète et l'artiste véritable — il donnait entière satisfaction à sa conscience, en ne s'en tenant pas à la divination. Il ne se contentait pas de voir « le mur derrière lequel il se passe quelque chose, » il s'efforçait aussi de voir le mur et le quelque chose qui se passait derrière le mur.

Personnellement, j'ai eu quelquefois l'occasion d'observer Zola exerçant ce don qui fait penser à la radiographie.

A plusieurs reprises, j'ai eu l'amusement d'en suivre l'action. Lorsqu'il préparait l'*Assommoir*, il m'avait parlé de scènes qui auraient comme décors les abattoirs de la Villette; et comme il m'advint, à ce moment, de rencontrer, dans une réunion d'anciens camarades d'école, l'un des employés haut gradés de l'administration des abattoirs, je lui demandai s'il n'aurait pas l'amabilité de promener Zola dans son établissement pour qu'il pût se documenter. Il m'offrit son concours et je transmis son offre à Zola. Mais il n'en voulut pas user, disant qu'il souffrirait trop de voir faire du mal à des bêtes. Il se

promettait bien de s'arranger autrement pour bien faire sa besogne. Il s'en alla jusqu'à l'abattoir de la Villette, rôda tout autour des murailles extérieures et, de ce que son cerveau avait vu à travers les pierres de cette muraille, il fit cette merveille que connaissent bien ceux qui ont lu l'*Assommoir*.

Une autre fois, comme il avait à faire dans ce même *Assommoir* des types de bijoutiers, je lui offris d'aller visiter la fabrique assez importante d'un de mes proches parents. Chose convenue. Nous arrivons ensemble dans l'atelier de fabrication des chaînes de montres, et le contre-maître, homme très intelligent, donne à Zola toutes les explications possibles. Zola avait à la main un tout petit calepin sur lequel il inscrivait quelques expressions techniques, puis, lorsque nous fûmes sortis de la fabrique, il me dit : « Ces gens sont très gentils et très aimables, ils donnent des explications excellentes, je le reconnais; malheureusement pour moi, je n'y ai rien compris du tout. Cela me servira peut-être tout de de même à me débrouiller. »

Ce qu'il n'avait pas compris, il eut si bien le talent de le deviner que, aidé d'un vulgaire Manuel Roret, il en fit l'atelier de bijouterie de ces deux types impérissables appelés Lorilleux. J'ai entendu dire par des fabricants de chaînes de montre que les pages écrites par Zola peuvent être considérées comme la synthèse parfaite du métier de chaîniste en chambre.

CHAPITRE XIX

La documentation de *La Faute de l'Abbé Mouret.* — Où passait l'argent que nous versions à Zola. — Je propose partout sa copie. — On la refuse partout. — Philippe Jourde l'accepte enfin. — La *symphonie des fromages.* — Tous les journaux reculent devant le texte de l'*Assommoir.* — Un contrat *ne varietur.* — L'emballement de Catulle Mendès. — Apparition du volume l'*Assommoir.* — Notre surprise commune en présence du succès. — La fin de mon association avec Charpentier.

D'autres fois Zola, sans se départir de sa méthode scientifique, allait prendre dans des documents la couleur, le mouvement, la sonorité véritable de ce qu'il avait à dire. Et lorsque, en 1875, parut la *Faute de l'abbé Mouret,* nous étions par avance assez gognenards en pensant que le gouvernement bigot qui sévissait à cette époque pourrait bien avoir la lubie de poursuivre ce livre, sous prétexte d'outrage à la morale, pour le plaisir de se venger des livres précédents qui avaient eu le don de déplaire aux nombreux bonapartistes groupés autour de Mac-Mahon et de son directeur de conscience Dupanloup.

Pour se défendre devant les tribunaux, Zola n'aurait eu qu'à ouvrir devant les juges tout un stock de petits volumes qui lui avaient été indiqués, en toute innocence, par le curé de Sainte-Marie des Batignolles. C'était une collection de tous les Rosiers de Marie, Catéchisme de persévérance et autres œuvres édifiantes, achetées de droite et de gauche dans toutes les librairies religieuses du quartier Saint-Sulpice.

Il eût été de toute impossibilité que le procureur de la République ne lût pas devant le tribunal les passages les plus shoking de la *Faute de l'abbé Mouret*, ce à quoi l'avocat de Zola eût tout bonnement riposté par la lecture des mêmes textes, — à peine modifiés — puisés cette fois dans les livres de piété où il les avait copiés.

La méthode de travail de Zola, à la fois très large et très méticuleuse, absorbait tout son temps, et lui rendait impossible toute collaboration à des journaux quotidiens. Sauf les émoluments d'une correspondance mensuelle, ou bi-mensuelle, qu'il rédigeait pour une grande revue russe, il n'avait nulle ressource autre que les 500 francs qu'il avait à toucher le 5 de chaque mois quai du Louvre. C'était presque toujours vers la fin de la journée qu'il venait frapper à ma caisse; presque chaque fois nous partions ensemble, et, avant de rentrer chez lui, il passait à l'étude d'un huissier du boulevard de Sébastopol auquel il laissait une bonne part de ce que je venais de lui verser.

Lacroix, n'ayant pas d'argent pour lui payer les mensualités afférentes aux volumes qu'il lui avait achetés, avait imaginé une petite opération de tré-

sorerie tout à fait ingénieuse. Grâce à une série de renouvellements de billets protestés, elle avait fini par laisser Zola débiteur envers la faillite Lacroix-Verboeckoven d'une somme énorme dont il n'avait pas touché le premier centime.

C'était d'abord cette dette, pour ainsi dire impersonnelle, qu'il éteignait petit à petit. Mais elle n'était pas la seule dont il eût pris bénévolement la charge. Depuis le jour où il avait pu disposer d'une somme, si petite qu'elle fût, il n'avait cessé de s'efforcer d'éteindre les dettes que l'ingénieur François Zola, son père, avait contractées à Aix-en-Provence, pour construire ce Canal Zola auquel toute une région de la France doit aujourd'hui la plus large part de sa prospérité.

Je ne sais si ce détail important de la vie de Zola a jamais été révélé. De son vivant, je me serais bien gardé d'en souffler mot. Il ne m'eût pas pardonné mon indiscrétion. J'estime qu'il est aujourd'hui nécessaire que cela demeure écrit, et comme un exemple de la probité quelque peu chevaleresque de Zola et comme un témoignage du culte qu'il avait pour la mémoire de son père.

Les mensualités que nous versions chaque mois à Zola se trouvaient donc notablement écornées et le train de vie du grand écrivain était des plus simples et des plus modestes.

Il habitait alors rue de la Condamine, avec sa femme et sa mère qu'il ne quitta jamais. Il y avait aussi, avec eux un troisième personnage, un bon gros chien nommé Bertrand, auquel je ne pense jamais sans penser en même temps à son maître, à qui ce rapprochement n'aurait pu sembler déplai-

sant. Madame Zola accomplissait des miracles d'économie et d'ingéniosité pour faire face aux exigences de la vie courante.

Quant à Zola, malgré son acharnement au travail, il ne parvenait pas à nous remettre les deux manuscrits qu'il avait promis de nous livrer chaque année. Nous étions obligés de calmer le remords qu'il avait de ne pouvoir tenir l'engagement qu'il avait pris. Ayant épousé de tout cœur la cause de son œuvre, nous estimions que tout était pour le mieux lorsqu'il arrivait à produire chaque volume en dix ou douze mois.

Restait alors à faire rentrer dans notre caisse les cinq ou six mille francs que nous avions déboursés. Ce n'était pas commode. Il fallait trouver un journal qui consentît à publier un roman de Zola. J'étais chargé de cette besogne ingrate et souvent désagréable. Je n'avais pas besoin d'en dire bien long à un directeur de journal pour qu'il m'interrompît le plus courtoisement du monde par un propos tel que celui-ci ou l'équivalent :

« Ah ! mon bon ami, je ferai pour vous tout ce que vous voudrez, excepté cela. Publier un roman de Zola ! Jamais ! Ce serait le désabonnement universel et unanime. Nous n'irions jamais jusqu'au troisième feuilleton. »

Il se trouva cependant un homme assez courageux pour tenter l'aventure. C'était M. Philippe Jourde, directeur du journal le *Siècle*. Je lui en suis d'autant plus reconnaissant que, dans une certaine mesure, il avait dit oui pour me faire plaisir personnellement. Philippe Jourde, qui était un homme passionné de belles œuvres, savait imposer au Conseil

d'administration sa volonté et la supériorité de son goût. Pour lui faire avaler le roman de Zola il dut batailler très vivement.

Il n'était point un de ces lettrés de profession qui aiment ou détestent les œuvres selon qu'elles ressemblent ou ne ressemblent pas à celles qu'ils ont projetées, réussies ou ratées. C'était tout simplement un ancien commissionnaire en marchandises qui, après fortune faite, s'était donné le plaisir d'employer les dernières années de sa vie au service de ses convictions politiques et de ses passions littéraires ou artistiques. Il n'écrivait jamais une ligne dans son journal, mais il ne s'y écrivait pas un mot qui ne passât sous ses yeux.

La publication en feuilletons de deux des principaux romans de Zola lui valut les malédictions de son Conseil d'administration, qui (au point de vue de l'intérêt direct du journal) n'avait pas tort, car, dès que la publication des feuilletons eut commencé, les lettres de reproches des abonnés affluèrent de toutes parts. Contrairement à ce que firent d'autres directeurs de journaux en pareille occasion, Philippe Jourde tint tête à ses abonnés. Jamais il ne demanda à l'auteur ni le sacrifice d'une phrase, ni le changement d'un mot,

Le tarif du journal le *Siècle* variait, pour les romans, entre quinze et trente centimes la ligne, et nous trouvâmes parfaitement équitable qu'un roman qui faisait au journal plus de mal que de bien fût payé selon le tarif le plus réduit.

Est-ce dans le *Siècle*, n'est-ce pas plutôt dans le *Bien public*, que le *Ventre de Paris* a paru en feuilleton? Je n'en sais plus rien.

Les personnes qui tiendraient à se renseigner exactement sur cette question de détail trouveront facilement par ailleurs des moyens de se documenter. Je n'y attache, quant à moi, aucune importance. L'unique souvenir qui me soit resté de l'effet produit par cette publication est celui du tapage que fit la citation d'un morceau, auquel on avait donné le sobriquet de *Symphonie des fromages*, titre sous lequel un de mes vieux camarades du *Petit Journal*, Georges Stenne, l'avait signalé à l'exécration des gens de goût.

Les imprécations de Georges Stenne firent vite leur petit bonhomme de chemin.

La *Symphonie des fromages* fut lue par une foule de gens ; les uns l'attaquaient ; quelques rares bourgeois la trouvaient amusante et louable. Ce fut le commencement du succès dans le gros public.

Le Ventre de Paris fut lancé par nous le mieux possible, et comme, en ce temps-là, il existait un public s'intéressant à la critique littéraire effective sérieuse et ayant autorité sur les abonnés, il fut écrit à propos de ce livre une série d'études.

Nous nous tenions pour très heureux en constatant que le chiffre de vente montait entre trois ou quatre mille exemplaires. Ni Zola ni nous-mêmes n'eussions jamais osé prétendre à arriver aussi rapidement à un pareil résultat.

Les choses marchèrent désormais du même train pour toutes les œuvres nouvelles de Zola sans incidents notables jusqu'au jour où nous eûmes en main l'*Assommoir*. Mais pour l'*Assommoir* il nous fallait renoncer à tout espoir de trouver un

journal qui voulût bien publier cette œuvre révoltante pour le goût du public de l'an 1876-1877.

Je finis cependant par dénicher un journal prêt à risquer le tout pour le tout. C'était la *Cloche*. Depuis la mort d'Ulbach, cette feuille malchanceuse vivotait, sans que l'on sût ni comment ni de quoi. Zola ayant été pendant un certain temps collaborateur du journal, on y escomptait l'indulgence de son ancien public.

Nous nous abouchâmes donc avec le directeur audacieux de cette feuille demi-morte. Il avait nom La Haranne. Une convention fut écrite. Elle était fort simple, et à bas prix bien entendu. La Haranne, de sa plus belle écriture, en signa le projet, ajoutant, à son seing, la mention *ne varietur*.

Charpentier et moi qui avions une confiance très modérée dans le journal, dans le directeur et dans l'opération, nous nous sommes bien amusés de ce : *ne varietur*, et le bon sang que nous nous en sommes fait, a été le seul bénéfice que nous ayons tiré de cette opération qui s'arrêta en route.

Le plus désagréable de l'affaire était que *la Cloche*, ayant publié le commencement du manuscrit, le reste n'était plus proposable nulle part.

D'autre part, la publication des premiers chapitres de l'*Assommoir*, en feuilletons, avait valu à ce malheureux journal agonisant la réclame et les citations nombreuses que son Directeur avait prévues, et accidentellement, elle apportait une compensation à nos déboires.

A ce moment Catulle Mendès qui, avec d'autres jeunes gens, publiait une revue complètement littéraire, *La Republique des lettres*, vint nous de-

mander l'honneur d'insérer l'*Assommoir* à partir de l'endroit où le journal défunt l'avait abandonnée.

Mendès, admirable metteur en œuvre, prit à tâche de créer par cette publication une puissante réclame à sa petite revue et il y parvint d'autant mieux que, tout poète idéaliste et romantique qu'il fût, il professait une admiration vraiment fanatique pour l'œuvre naturaliste de Zola.

Je n'ai pas connu d'homme chez qui le don d'admirer fût aussi noble, aussi désintéressé, aussi passionné qu'il le fut de tous temps chez Mendès. Il est possible qu'on dise bien des choses contre Mendès, il se peut que certaines sévérités qu'on eut pour lui soient absolument justes, mais, pour moi, tous les défauts de Mendès disparaissent devant la grandeur d'âme avec laquelle il se dévouait à tout ce qu'il trouvait beau, quel qu'en fût l'auteur.

Il faut avoir vu Mendès à la première représentation de *Thérèse Raquin*, pour savoir jusqu'où il allait en cet ordre d'idées, même lorsqu'il se trouvait en présence d'un ouvrage en apparence contraire à ce qu'il préférait personnellement.

Sur ces entrefaites, Albert Wolf publia dans le *Figaro*, qui était alors dans le plus beau de sa puissance, une chronique animée de la plus folle admiration pour l'*Assommoir*.

L'article d'Albert Wolf détermina un colossal mouvement de curiosité et il assura le succès de l'*Assommoir*. Il forçait, pour ainsi dire, la main aux critiques de tous les journaux importants à qui le livre serait envoyé dès son apparition.

Et ce fut le commencement des succès de Zola.

Commencement tout à fait inattendu pour nous.

Inattendu n'est pas assez dire, car, tous trois également, nous supposions que l'*Assommoir*, trop « en dehors » pour la masse des lecteurs, aliénerait à Zola une partie du public qu'il avait déjà conquis et ne lui gagnerait aucun suffrage nouveau.

Il nous avait fallu près de cinq années pour arriver au résultat, selon toute apparence, médiocre sur lequel nous comptions sans l'ombre d'un regret. Nous étions, tout au contraire, entrés dans la bataille côte à côte avec Zola, et nous étions tout heureux et très fiers d'y rester auprès de lui. Le chiffre du premier tirage de l'*Assommoir* fait foi de la modestie de nos ambitions. Je ne sais plus bien s'il était de deux mille ou de trois mille, je crois plutôt que c'est trois mille. Nous avions déjà connu pour d'autres livres l'afflux des articles de journaux, publiant des études souvent importantes, et nous étions à juste titre parfaitement sceptiques sur tout ce qui pouvait en résulter pour le débit réel. La poussée de vente ne se produisit point très brusquement et, quand elle commença à accentuer son mouvement elle nous causa un grand étonnement.

C'est donc du début de 1877 seulement que date le premier gros succès de public d'une œuvre de Zola et l'ère de popularité du grand écrivain. Il n'était plus à cette date un tout jeune homme. Il avait déjà trente-sept ans.

Dans un délai de cinq années, environ, la bibliothèque Charpentier s'était enrichie d'une moyenne de un volume de Zola par an au lieu des deux prévus par nos conventions. Nous étions loin d'avoir effectué des bénéfices.

La situation financière de la maison n'était point à cette époque des plus florissantes. Loin de là. Ceci, on peut bien l'avouer aujourd'hui sans violer le secret professionnel.

Depuis quatre ou cinq ans on arrivait à joindre les deux bouts sans mettre aucun argent en réserve. Le transfert de la librairie rue de Grenelle, avait coûté le quadruple de la somme prévue et convenue, il avait rendu plus inquiétante encore notre situation. Zola était tourmenté par la crainte de nous avoir entraînés dans une mauvaise opération. Scrupule d'ailleurs très exagéré.

Le succès de l'*Assommoir*, joint aux succès qui le suivirent, fit traînée de poudre sur tout l'œuvre de Zola. Il arrivait juste à temps pour tirer notre affaire d'une situation pour le moins inquiétante.

CHAPITRE XX

Pénible séparation. — Je m'installe. — Le trône renversé. — Le *ploume électric*. — Première apparition de Cornelius Herz. — La lampe électrique au charbon. — Le premier phonographe. — Le premier téléphone. — Son peu de succès. — La première audition du phonographe. — Son triomphe. — Une filiale de la *République française* de Gambetta. — Ranc en exil. — Ranc et Gambetta. — Ranc et Léopold Ier. — Cuvillier Fleury et le Seize Mai. — Gambetta me confie une mission politique. — Deux larmes de Gambetta.

Mes relations quotidiennes avec Zola s'arrêtent au moment où finit la première période de mon association avec Charpentier, c'est-à-dire peu de temps après l'apparition de l'*Assommoir*.

Le contrat qui me liait à Charpentier nous engageait pour une période de cinq années et nous aurons pu dire l'un et l'autre que jamais à un instant quelconque nous n'avons éprouvé l'un par l'autre le plus petit ennui.

Nous nous doublions; nous ne nous complétions pas. Nous avions des qualités analogues, nous manquions des mêmes qualités nécessaires.

Sur le plan général de direction de la maison nos

idées n'étaient pas exactement les mêmes, et sur les questions de dépenses à faire elles différaient complètement. Charpentier voyait les choses beaucoup plus largement que je ne savais les voir, et l'avenir a prouvé que nous avions l'un et l'autre raison et tort.

Nous avions rétabli la maison telle qu'elle avait été au temps du père Charpentier. Les gros bénéfices commençaient à se produire, j'avais participé au labour et aux semailles et je partais au moment de la récolte. Je n'en avais aucun regret, car la situation pécuniaire de la maison me laissait de graves inquiétudes, et j'étais heureux d'en sortir.

La veille de mon départ, Charpentier désertant son cabinet, vint dans le mien, y passa une partie de la journée assis sur l'angle de ma table de travail. Pour un peu notre très douce causerie nous aurait tiré des larmes.

A partir du jour où j'eus quitté la Bibliothèque Charpentier, je me fis un devoir d'éviter toute intimité avec les auteurs de la maison. Pour deux d'entre eux, pour Flaubert et pour Zola, ce me fut une épreuve tout à fait pénible. Mais, à aucun prix, je n'aurais voulu que Charpentier pût penser que j'essayais d'attirer à moi, l'un quelconque des écrivains auxquels il avait ouvert les portes de sa maison. J'ai poussé les choses plus loin ; et cela fut souvent pour moi l'objet d'un profond regret, presque d'un remords.

Ne voulant, à aucun prix, que l'on put me soupçonner de chercher à garder un pied dans la maison, je n'ai pas pu reconstituer et réaliser toute une série d'ouvrages inédits de Gautier. Après une interrup-

tion de trente-cinq ans, je vais me remettre à ma besogne.

Si je n'avais écouté que mon instinct, je ne me serais pas mis dans une affaire quelconque; j'aurais tenté de gagner ma vie au bout de ma plume, mais ayant des devoirs de famille je n'eus point le courage de courir les risques de la profession de gendelettres.

Je résolus donc de fonder pour mon propre compte une maison d'édition.

J'avais pour point de départ l'exploîtation d'ouvrages publiés par un confrère désireux d'en abandonner la direction à une tierce personne.

Je louai, rue de la Bourse, une sorte de petite boutique surmontée de deux pièces d'entresol très basses de plafond.

Mes débuts dans ce local furent inaugurés par un drame. Au moment où j'arrivais pour étudier les dispositions d'agencement, j'entendis un gamin qui criait: « Patron ! ils ont renversé le trône. Patron ! ils ont chambardé le carrosse ! » J'entre; j'aperçois le patron qui, les yeux sortant de la tête, invectivait mon commis qui, tout confus, tenait un double-mètre à la main. Tout s'expliqua. Mon prédécesseur, locataire à la semaine, était le tenancier d'une exhibition de puces savantes ou simplement instruites, dont la troupe représentait les Aventures de Cendrillon, y compris naturellement le carrosse attelé de puces et le trône où Cendrillon s'asseyait vêtue d'une robe à traîne et entourée de ses puces d'honneur non moins brillamment habillées qu'elle-même.

En prenant des mesures mon commis avait bouleversé le petit théâtre de l'estimable puçomane.

Cela avait été un vrai cataclysme.

Pour calmer l'émotion qu'il avait causée à sa jeune troupe, l'impresarío plaça quelques-unes de ses pensionnaires sur sa main droite, leur offrit à téter le lait rouge dont il les nourrissait habituellement. C'est ainsi que je vis, pour la première fois, une reine s'abreuvant du sang du peuple ; spectacle douloureux pour un vieux révolutionnaire comme moi.

On peut dire que l'entrée dans ma maison s'annonçait sous des auspices tragiques. Cette fois tout s'arrangea. Il n'y eut aucune évasion de pensionnaires. Ce qui était surtout la chose à craindre.

J'étais installé rue de la Bourse depuis fort peu de temps, lorsque je reçus la visite d'un jeune journaliste prodigieusement débrouillard, qui était accompagné d'un Américain à grosses lunettes d'or, parlant fort mal le français, lequel avait nom Roosewelt. Tous deux m'invitèrent à venir voir, dans une boutique située juste en face de chez moi, un instrument bizarre, que Roosevelt désignait sous le nom de plume électrique. (Il prononçait « le ploume électric.) C'était la plus stupide de toutes les inventions. Elle consistait en une sorte de petite batterie électrique actionnant une aiguille, prise dans un tube. On écrivait en tenant le tube comme un porte-plume. L'aiguille toujours en mouvement piquait d'une série de petits trous un papier sur lequel, on étendait, au moyen d'un rouleau de l'encre d'imprimerie. Grâce à ce dispositif, on pouvait faire un nombre indéfini de copies. C'est cet objet inepte que le groupe d'Américains installé rue de la Bourse considérait comme des plus extraordinaires et destiné à les enrichir.

Ce groupe d'Américains comportait trois personnages principaux : Roosewelt déjà nommé, Graham Bell, que les autres avaient l'air de considérer comme un personnage de médiocre importance, et enfin, un homme actif, insinuant, toujours en vedette, aimable, empressé, qui n'était ni grand ni petit, plutôt gras que maigre. Alors que les autres jargonnaient à peine le français, il le parlait à peu près bien, mais avec un accent difficile à définir, ni anglais, ni allemand, ni français non plus. Il parlait pour eux tous, il était le metteur en œuvre de toute l'aventure. Il n'avait pas le sol, et il eût été très difficile de lui assigner une profession définie.

Il se targuait vaguement du titre de docteur en médecine, mais il ne se parait jamais de ce titre dans ses relations qui, alors, n'étaient pas très étendues. Il se contentait de s'appeler, avec une aimable simplicité, Cornélius Herz.

A côté de la plume électrique, il y avait trois inventions. Une lampe électrique au charbon. dont l'un des charbons était en forme de tige comme celui des appareils de démonstration, en usage dans les laboratoires d'étude, tandis que l'autre — là résidait la nouveauté — était en forme de pion de damier.

Un mouvement d'horlogerie l'animait d'un va-et-vient et la largeur de la surface productrice d'étincelles multipliait les ressources d'incandescence. Nos inventeurs comptaient beaucoup sur cette lampe ; je crois que leurs espoirs ont été déçus. Tout au moins a-t-elle eu l'avantage de servir de guide aux ingénieurs qui ont créé les lampes électriques au charbon encore en usage aujourd'hui. Il y avait bien aussi, dans la boutique où nos inven-

teurs exhibaient la plume électrique, un drôle de joujou, une drôle de mécanique. Au moyen d'un cornet, d'une sorte de porte-voix retourné, on envoyait des paroles sur un petit appareil posé sur un cylindre bardé comme un perdreau d'une pâte sur laquelle on collait une feuille d'étain très mince.

Tout en parlant dans le cylindre, on tournait une petite manivelle qui faisait reculer le cylindre à mesure qu'on parlait. Puis, cette première manœuvre étant terminée, on actionnait la manivelle dans le sens opposé, et la mécanique répétait, avec une voix de polichinelle essoufflé, ce qu'on venait de dire dans le cornet récepteur. Ces messieurs comptaient sur cette amusante machine pour l'exploiter sur les champs de foire. Ils l'avaient, dès le premier jour, appelée : phonographe.

Enfin, dans la même boutique, se trouvait un petit appareil dont ses importateurs voyaient vaguement l'application pratique. Il se composait d'une paire de tubes de bois surmontés d'une rondelle qui leur donnait l'aspect d'une patère de rideaux. Tout un mécanisme spécial s'y trouvait enfermé, les deux appareils étaient reliés entre eux par un fil métallique, recouvert de soie. On mettait l'un d'eux devant sa bouche, et l'autre à l'oreille du voisin, le voisin, alors, entendait ce qui avait été dit dans l'autre tube.

C'était encore un joujou. Toutefois ce joujou, présenté à l'Académie des Sciences par l'illustre Bréguet, avait déjà été pris au sérieux dans le monde savant. Lorsque l'Académie des Sciences fut appelée à le voir, il n'en existait que deux exemplaires. C'était le téléphone de Graham Bell. Elle le reçut

avec une curiosité froide et défiante. Au sortir de la séance, Graham Bell n'eut rien de mieux à faire que de le replacer dans la boutique de la rue de la Bourse, où il fonctionna pour la joie des voisins. A quelques jours de là, Graham Bell et Roosewelt, flanqués de l'inévitable Cornelius Herz, tout joyeux, me racontaient le succès d'une première expérience qu'ils venaient d'exécuter entre une maison de la rue Vivienne, et une maison de la place de la Bourse située à une centaine de mètres de celle-ci. C'est là que fut donné le premier coup de téléphone qui ait retenti en France, et peut-être même en Europe.

Cornélius Herz se démena, intrigua jusqu'à ce qu'il eût abordé le ministre compétent, et obtenu de lui l'autorisation de se servir des lignes télégraphiques pour faire un essai de conversation entre Versailles et Paris. L'expérience réussit, on causa entre le palais de Versailles, et le cabinet du Ministre.

Le lendemain, l'invention du téléphone était lancée.

Il ne restait plus qu'à la vulgariser pour arriver à l'exploiter. C'était là une grosse affaire.

Cornelius Herz s'y employa, avec intelligence et ténacité. Il ne se faisait point faute de chercher, partout où il le pouvait, les gens qui consentiraient à s'abonner au téléphone, même en payant très bon marché. Il n'en trouvait guère.

Le phonographe réussit beaucoup plus facilement que le téléphone. Le jeune journaliste qui marchait de pair avec la troupe d'Américains, eut l'idée ingénieuse d'organiser des auditions du phonographe dans une salle du boulevard des Capucines,

ordinairement consacrée à des conférences. La première représentation du phonographe est restée pour lui et pour moi quelque chose de mémorable. La stupéfaction des invités, en entendant cette mécanique, qui parlait toute seule, fut bien l'une des impressions les plus bouffonnes que jamais des hommes aient ressenties.

Un employé spécial faisait un boniment qu'il commençait chaque fois en ces termes :

« Monsieur le phonographe, parlez-vous français ? » L'appareil ripostait en nasillant : « Oui, monsieur. — Oui, oh ! alors c'est très bien ! »

Nos auditeurs se tordirent de rire, mais leur gaîté devint délirante lorsqu'on eut placé des chanteurs de l'Opéra devant l'appareil et quand la mécanique proclama, sur l'air de *Guillaume Tell*, et avec des accents de baryton traduits par Polichinelle :

A mon pays je dois la vie,
Il me devra la liberté !

Le tout se terminait par un couac et par un bruit de friture spécial et jusqu'alors inconnu.

Pendant tout l'hiver, chaque soir, moyennant dix ou vingt sous par personne, le phonographe proclama, devant des salles pleines, qu'il parlait français, qu'il était très bien et qu'il avait été inventé par Edison. Puis — chose assez curieuse — pendant bien des années, les représentations de phonographes furent abandonnées aux seuls tenanciers des baraques foraines.

Quant au téléphone, il a subi bien des transformations, mais il n'en reste pas moins que l'appareil

de Graham Bell, en sa forme primitive ou à peu près, existe encore d'une façon courante dans certains postes téléphoniques.

On eut bien vite oublié la quasi indifférence qui l'a accueilli à son début au temps où Roosevelt et ses partners coiffés de leur idée « du ploum électric » ne le présentaient qu'en seconde ligne.

A peine étais-je installé rue de la Bourse, que survinrent les événements du Seize-Mai. Trouvant que les lois sur la presse ou, mieux encore, contre la presse n'étaient pas suffisantes pour lui permettre d'exécuter ses desseins, le gouvernement avait imaginé de diviser les libraires en deux catégories, du classement desquels il était seul juge, et il faisait fermer par mesure de sûreté générale, les librairies, où l'on débitait des feuilles ou des livres qui lui étaient contraires. Or, ma petite librairie toute jeune encore, était en quelque sorte une filiale de la *République Française* de Gambetta.

De ce chef ma situation était des plus dangereuses. Les œuvres de tous les collaborateurs de Gambetta constituaient le fond de mon catalogue et, pour les gens du Seize-Mai, Gambetta et tout ce qui touchait à Gambetta c'était l'Ennemi.

Parmi ceux de la *République Française* il en était un et non des moindres qui, à notre grand regret à tous, ne pouvait être des nôtres. C'était Arthur Ranc.

Au temps du Seize-Mai, Ranc exercait à Bruxelles le métier de condamné à mort, en vertu de son titre de membre de la Commune, bien qu'il fût de notoriété publique absolue qu'il avait démissionné dès les premiers jours d'avril 1871.

Il n'a pas, que je sache, écrit comment il avait échappé à la police chargée de le livrer au Conseil de guerre. Cela était fort simple d'ailleurs. Il avait rasé sa barbe, revêtu une soutane de curé, était tranquillement monté en wagon et avait lu son bréviaire tout le long de la route. Son incomparable calvitie lui avait tenu lieu de tonsure. De Bruxelles, il en voyait des articles à la *République Française ;* l'accent personnel de son style leur tenait lieu de signature.

Contrairement à la plupart des réfugiés qui volontiers vivaient par groupes, il demeurait complétement isolé et ses seules fréquentations étaient de petits boutiquiers belges plus ou moins abrutis, avec lesquels il faisait tous les soirs sa partie dans un estaminet voisin de la place de la Monnaie.

Il était en correspondance, pour ainsi dire journalière, avec Gambetta, qui ne manquait pas de profiter des moindres instants de liberté que lui laissait sa vie déjà trop pleine, pour aller à Bruxelles soulager son ami des tristesses de l'exil ; il lui apportait ses idées les plus intimes et les plus secrètes, et le consultait sur tout ce qu'il voulait faire.

On a appelé Ranc par la suite l'Eminence grise. Rien ne le mettait autant en colère que ce sobriquet. Il n'en est pas moins vrai que, même pendant qu'il était à Bruxelles, les déterminations les plus graves prises par le parti dont Gambetta était le chef, ne l'ont presque jamais été sans que Gambetta en eût conféré avec Ranc, soit par écrit, soit au cours de ses rapides visites dans la capitale du roi Léopold Ier, un vieil ami du farouche républicain Ranc.

Cela amusait quelquefois Ranc de raconter com-

ment il avait fait la connaissance du roi Léopold Ier.

Ayant échappé à une première ou à une deuxième condamnation à mort, il avait trouvé une place de pion dans une pension de Genève. Un jour qu'il pêchait sur le bord du Léman, (exercice vertueux), un grand vieillard qui se promenait tout seul le long de la berge lui adressa la parole pour lui demander si « ça mordait ». Puis, de fil en aiguille, le vieux monsieur, trouvant que le jeune pêcheur à la ligne (Ranc était très jeune alors) avait l'air intelligent, en vint à parler de tout autre chose que des poissons du lac; par l'enchaînement des idées, on devisa progressivement sur l'état général de la politique européenne. Le vieux monsieur, qui la connaissait fort bien, s'amusait beaucoup de voir ce tout jeune homme, d'allure pauvre, qui ne la connaissait guère moins bien que lui, et quand on dut se séparer, il dit :

— Je voudrais bien savoir, jeune homme, avec qui j'ai eu le plaisir de causer ?

— Cela, monsieur, riposta Ranc, n'a aucune importance, je suis tout simplement un réfugié français.

— Moi, — dit le vieux bonhomme en le saluant de la façon la plus courtoise — moi, monsieur, je suis le roi des Belges.

Et il s'en alla.

Ranc, en 1877, réimprimant son livre *Sous l'Empire*, me demanda de le couvrir de mon nom et de le publier. C'était suffisant pour donner aux gens du Seize-Mai un prétexte pour me taxer de libraire non sérieux et pour fermer ma maison.

J'avais trop de respect et d'amitié pour Ranc qui

avait été mon chef de file pour que la pensée me vînt de lui refuser le service qu'il réclamait de moi.

En même temps, ou à peu près, Ranc voulut publier un ouvrage politique important auquel il donna pour titre *De Bordeaux à Versailles*. Cette fois c'était entrer en plein dans la bataille, et si Ranc s'y lançait un peu comme le cavalier qui fonce sur l'ennemi, j'y étais quelque peu, comme le cheval qui porte le cavalier et qui risque, par conséquent, de recevoir les coups.

Ranc trouva un moyen terme pour diminuer mes risques. Il fit signer le livre du nom de son père, Odilon Ranc. Petite supercherie littéraire qu'il n'est pas inutile de noter.

Petit à petit, mon affreux petit entresol était une sorte de caverne de conspirateurs où tous ceux qui voulaient lancer des brûlots contre le Seize-Mai défilaient les uns après les autres.

Un jour je vis entrer dans mon cabinet mal éclairé, un vieux petit homme très laid et d'aspect plutôt rébarbatif.

« Je suis, me dit-il, Monsieur Cuvillier Fleury. Je fais en ce moment, sous la signature : A, une campagne contre le Seize-Mai où je m'efforce de le combattre de mon mieux. Je voudrais réunir mes articles en un volume et je ne vois que vous qui puissiez le publier, mon éditeur ordinaire étant dans le camp opposé au nôtre. »

Du coup, le petit vieux très laid, à l'air bougon et hargneux, ne me parut plus ni petit, ni vieux, ni laid. A la façon que j'eus de lui répondre, il dut avoir la notion du profond respect qu'il m'inspirait.

Mêlé à la société la plus réactionnaire, ancien

précepteur des fils de Louis-Philippe, confident intime et bien-aimé du duc d'Aumale, il avait, comme si c'était chose toute naturelle pris place dans le rang en simple soldat parmi les défenseurs de la loi, du droit et de la Constitution. A soixante-dix ans il avait eu le courage de rompre avec tout ce qui lui avait été le plus cher durant toute sa longue carrière.

La visite de Cuvillier-Fleury ayant eu lieu peu de temps après l'écroulement du Seize-Mai, l'aimable académicien n'eut pas le temps de réunir utilement les articles superbes de courage et d'indignation dont il avait fait l'honneur du *Journal des Débats*. Il me semble qu'ils y sont demeurés à jamais enfouis. C'est dommage.

Pendant cette même période du Seize-Mai, je dus faire une tournée d'affaires dans diverses villes, j'en causai avec Gambetta, et je lui offris de me charger de toutes communications verbales ou autres qu'il aurait à faire là où je passerais.

On préparait à ce moment les élections d'où sortit la fameuse promotion des trois cent soixante-trois, Gambetta accueillit mon offre avec cette grâce énergique et charmante qui était l'un de ses dons les plus précieux. Il m'assigna donc un rendez-vous, pour parler avec plus de détails de ma quasi-mission et pour me donner ses instructions. Je fus émerveillé de la façon dont cet homme connaissait par le menu toutes les questions d'ordre public ou d'ordre privé concernant tous les hommes mêlés à la vie publique, sur un point quelconque du territoire. On eût dit qu'il était en relations intimes avec chacun d'eux. Au cours de ma tournée, je me trouvai dans la nécessité de traverser Strasbourg.

Là, de même qu'à Mulhouse, j'eus la douce consolation de trouver, et notamment dans les magasins de librairie, le portrait de Thiers et celui de Gambetta, suspendus aux murs des arrière-boutiques comme l'étaient les saintes images chez les dévots au temps de la Terreur.

Dès mon retour, Gambetta me convoqua de nouveau rue de la Chaussée d'Antin au bureau même du journal de la *République Française*, pour que je lui rendisse compte de ce que j'avais observé ou entendu. Quand il me reçut, il était étendu, à plat ventre, sur un grand canapé ; il était un peu penché sur le côté, et je remarquai, sans y faire plus longuement attention, que, non seulement il se laissait aller comme un homme abattu par la fatigue, mais qu'il avait, de plus, l'air de souffrir à une place particulière de l'abdomen. Cette expression de souffrance qui se manifestait ainsi pouvait bien être celle de l'appendicite, maladie alors mal connue des médecins, et dont il est mort, selon toute probabilité. Je lui racontai ce que j'avais vu à Mulhouse et à Strasbourg, et dit comment les braves qui exposaient son image, m'avaient parlé de lui, j'aperçus deux grosses larmes qui lui roulaient sur les joues; l'une tombait de son œil vivant, l'autre tombait de son œil de verre.

La bagarre du Seize-Mai étant passée, je transportai mes affaires rue du Faubourg-Montmartre.

Les circonstances spéciales qui s'étaient produites lors de la fondation de ma maison et lui avaient donné une tournure spéciale ayant cessé d'exister, je m'efforçai d'étendre d'autre part mon champ d'action. La loi que, par un scrupule, peut-être exagérée, je

m'étais imposée de ne point traiter avec certains auteurs me rendait très difficile le recrutement des publicatious purement littéraires. J'essayai de faire paraître quelques romans de jeunes gens inconnus. Parmi leurs livres, peu nombreux il est vrai, il n'en fut guère de marquants, et parmi les auteurs que j'ai tenté de lancer alors je ne retrouve, hormis Richepin, aucun personnage qui soit devenu l'un des grands favoris du gros public (1).

Je fus donc amené à me débrouiller de mon mieux dans une direction nouvelle.

1. Je me souviens néanmoins avec plaisir d'avoir publié le premier roman du brave Tancrède Martel, qui n'a pas encore eu jusqu'ici toute la chance que mériterait son talent.

CHAPITRE XXI

Le mouvement géographique. — Le retour de Stanley. — Sauvagerie de Stanley dans un salon. — Apparition de Nordenskiold. — Trois conquérants pacifiques, Brazza, Soleillet, Jean Dupuis. — Brazza intime. — Petites supercheries documentaires. — Le sac aux itinéraires. — Soleillet et ses fautes d'orthographe. — Mésaventures d'un explorateur civil. — Une visite à Faidherbe. — Un mot de Faidherbe sur Flatters. — Le Président de la République de Counani et sa suite. — Jean Dupuis et Millot. — Comment le Tonkin ne fut pas conquis sans coup férir. — La misère de Jean Dupuis. — Gaston Tissandier. — Le secret de la chute du *Zénith*. — Henri Giffard et le ballon captif. — Giffard aveugle. — Le premier dirigeable. — Triste fin d'un savant héroïque.

Or, au cours des dix années précédentes, il s'était produit dans toute l'Europe, voire même aux États-Unis une recrudescence de passion pour les découvertes géographiques. C'est, en particulier, de cette époque que datent, en réalité, les grandes découvertes qui ont révélé au monde le continent africain et les plus importantes tentatives d'accès au pôle Nord. Pendant que les journaux graves et les revues géographiques relataient l'œuvre des explorateurs, le gros public était mis au courant de leurs aven-

tures par les récits, plus ou moins dramatiques, parfois plus ou moins consciencieux, qui paraissaient dans les journaux populaires. Le plus achalandé, le plus sérieux d'entre eux était le *Journal des Voyages*, tout récemment fondé par Georges Decaux, avec qui j'avais partie liée.

Cela m'amena à fonder une collection que j'intitulai : *Bibliothèque d'aventures et de voyages*, où voisinaient, avec les romans d'aventures et les récits de voyages authentiques anciens ou contemporains, choisis parmi les plus intéressants et les plus émouvants.

Pour inaugurer cette collection (1), j'avais fait chercher en Angleterre et en Amérique tout ce qui avait été publié des lettres écrites par Stanley au cours de cette extraordinaire aventure au bout de laquelle, après des mois de navigation sur un fleuve inconnu, il avait été stupéfait d'apprendre qu'il venait de découvrir, sans s'en être jamais douté un seul instant, le cours tout entier du Congo.

Stanley rentra en triomphateur en Europe. C'était pleinement justice. Il ne séjourna que vingt-quatre heures à Paris et M. Campbell Clarke, directeur parisien du *Daily-Telegraph*, l'un des deux journaux qui avaient assumé les charges de l'exploration de Stanley, donna en son honneur une grande soirée, au cours de laquelle je remis à Stanley un exemplaire de son propre livre, que j'avais composé en utilisant ses lettres et en les faisant traduire, ce qui était de bonne guerre les États-Unis n'admettant

1. Je me permets de la citer parce que l'Académie Française lui a fait l'honneur d'une mention au concours des Prix Montyon.

pas à cette époque la propriété littéraire française. En le recevant, Stanley fit quelque peu la grimace. Homme d'affaires avant tout, peu friand de cette viande creuse qu'on appelle la popularité, Stanley eût préféré que rien ne parût avant le livre pour lequel il avait traité avec des éditeurs anglais et dont il avait cédé le droit de traduction à la librairie Hachette, représentée en cette circonstance par Emile Templier, homme éminent et d'une droiture qui allait jusqu'au chevaleresque. Si rapide qu'eût été son séjour, Stanley avait trouvé le temps d'aller voir Emile Templier pour s'entendre avec lui sur les conditions de publication du volume projeté : *A travers le continent noir*. Émile Templier m'a par la suite raconté cette très courte entrevue. Stanley l'avait, si j'ose ainsi parler, mis dedans.

« Que voulez-vous? me disait Emile Templier, il exigeait des choses extravagantes, mais je ressentais en face de lui, je n'en disconviens pas, l'impression d'une sorte de malaise, pour ainsi dire physique, qui m'influençait profondément.

« Il était si mal mis, il avait l'air si malheureux, il paraissait tellement ravagé par la fatigue que, — l'admiration que je professe pour son héroïsme aidant, — j'ai bêtement dit oui à tout ce qu'il m'a demandé. Et il m'a demandé des choses tout à fait excessives. »

L'apparition de Stanley dans les salons de Mme Campbell Clarke n'était pas moins déconcertante que son passage dans le cabinet d'Emile Templier. Sur la table d'un boudoir, se trouvait une sorte d'étalage des décorations que les divers Gouvernements : Turc, Italien, Français, avaient décernées

à Stanley au cours de son trajet de retour triomphal en Europe. J'ai rarement vu rien de plus comique que la différence entre la grandeur de ce petit homme qui venait de révéler aux autres hommes tout un morceau du monde inconnu, et cette exhibition d'écrins et de rubans et de bijouterie émaillée, baroque, et puérile. Personnellement Stanley ne plastronnait pas; tout au contraire. Il avait découvert un recoin de l'appartement qui était à peine éclairé, et il s'y était glissé. Vaguement assis, pour ne pas dire perché, sur l'angle d'un petit meuble bas, — une sorte de commode, — il demeurait là tout seul, se dissimulant de son mieux pendant que tout le monde le cherchait partout ailleurs. Sur son masque on voyait, qu'il le voulût ou non, les traces d'un violent accès de fièvre. Au bout de ses courtes jambes pendantes, enveloppées d'un pantalon de couleur pain d'épice mouillé, ses deux grands pieds balançaient dans le vide, des bottines à doubles semelles, trop grandes, mal tenues, mal cirées. Il avait le torse serré dans un veston jadis gris-brun que la pluie et le soleil avaient teint en une nuance verdâtre. Chacun de ses gestes semblait redire : « Est-ce que tous ces gaillards-là vont bientôt me laisser tranquille ? » Au va-et-vient de sa tête, virant de droite à gauche, on eût dit quelque oiseau de nuit, incommodé par l'éclat des lumières et, somme toute, c'était chose naturelle. Il se tenait, ce soir-là, comme un individu qui n'a pas ou n'a plus aucune notion de savoir-vivre. Et pourtant, de même que Emile Templier, j'ai ressenti la fascination qu'exerçait ce personnage extraordinaire. Chaque fois que ma pensée se reporte vers lui, je retrouve la hantise de cet homme perché

sur l'angle de la commode du boudoir de Mme Campbell Clarke, ce mal vêtu, petit, grisonnant, ratatiné, le teint plombé, l'œil très bleu tremblant de fièvre.

De même que j'ai seulement entrevu Stanley, je n'ai entrevu Nordenskiold que le matin de son arrivée à Paris. Il ne fut pas peu surpris, lorsque flanqué du bon Jules Gros, qui avait fait le travail sous ma direction, je lui remis un volume où il retrouvait écrite par lui-même, la relation de l'aventure qu'il venait de courir et durant laquelle, — la chance aidant la science, — il venait de franchir le passage Nord-Est du Pôle Nord, voyage que jamais, en aucun siècle, aucun homme n'avait pu mener à bonne fin et que nul n'a pu renouveler.

De même que, pour Stanley, j'avais fait rechercher de toutes parts les lettres et les pièces les plus diverses dont l'ensemble constituait le récit complet de cet événement unique. Contrairement à Stanley, il en éprouva une véritable joie, qu'il manifesta en saluant à la manière septentionale, qui consiste en trois petits frappements de talons correspondant à trois secousses des muscles fessiers, qui, lorsqu'ils sont épais, remuent par trois fois les fonds de culottes.

La réalisation de livres tirés des correspondances et des communications de Stanley et de Nordenskiold m'avait suggéré l'idée d'effectuer quelque chose d'équivalent avec ce qui pourrait exister de lettres ou autres documents émanant de Brazza. Une première fois, je ne pus le joindre que la veille de son départ et il fut impossible d'ébaucher avec lui le moindre projet de publication. Je ne perdis point de vue mes projets avortés, et, après deux an-

nées d'absence, durant lesquelles Brazza avait, de loin en loin, envoyé de ses nouvelles, soit à Paris soit à Rome, sa ville natale, je demandai à un ami commun, Napoléon Ney, de me présenter à Brazza et d'étudier de concert avec nous ce qu'il serait possible de recueillir utilement.

Ce Napoléon Ney, petit-fils, de la main gauche, du maréchal, ressemblait à son aïeul, mais il donnait l'idée d'un descendant du tonnelier bien plus que celle d'un descendant du Prince et Duc. Aucune solennité mondaine n'étâit complète si « la belle madame Napoléon Ney » et Ney lui-même n'y figuraient point. Ney y apportait toujours la rondeur d'allure et le bon garçonnisme qui était sa caractérisque; ancien militaire, il avait conservé la tradition de ses gamineries de Saint-Cyrien.

Voici l'une d'elles, qui le dépeint tout entier : Au cours d'une soirée de gala qui avait lieu chez lui, et où l'on attendait le général Boulanger (qui ne venait pas), il avait placé sur la grande table, où un souper magnifique était préparé, une carafe à musique que je venais de lui offrir. Le mécanisme automatique de la carafe était caché dans une boîte de verre dépoli qui lui donnait des airs de carafe frappée. Dans la carafe il y avait du champagne et, de temps en temps, un invité la soulevait pour se verser à boire; mais bien vite, il la reposait épouvanté. Elle jouait toute seule *Orphée aux Enfers* ou *C'est Boulange qu'il nous faut*. Et cela pendant que, à quelques pas de la salle à manger, Augusta Holmès chantait au piano. Le maître de la maison était dans la joie. Il n'avait de cesse que, subrepticement, il eût remis la carafe à musique en état de recommencer.

Il faisait ce qu'on appelle communément « des affaires » et le plus particulièrement avec les pays d'outre-mer. En même temps il collaborait à des revues géographiques où il produisait des travaux fort bien documentés.

Dès que je lui eus fait part de mes intentions, il fut entendu qu'il arrangerait les choses avec Brazza, dont il était l'ami intime.

L'imagerie a tellement popularisé la personne de de Brazza qu'il me semble superflu d'essayer de la décrire. La photographie ne donne pourtant qu'une idée très incomplète de sa physionomie et la peinture n'en saurait donner aucune idée; je n'en ai jamais rencontré de plus insaisissable.

Il était impossible de lire sur sa figure ce qu'il pensait. Il avait des airs de vivacité et des airs de somnolence qui se confondaient, des grâces et des duretés qui marchaient de pair, se remplaçant mutuellement, d'une seconde à l'autre. Il suffisait de regarder cet homme en face, pour sentir immédiatement qu'il était né pour dominer, pour commander, pour tenir en mains les autres sans qu'aucun autre pût tenir dans sa main.

Pour ajouter à la particularité de sa silhouette, il faut noter qu'il avait, par rapport à sa haute taille, le buste très court, extraordinairement court même et quelque peu déformé dans sa partie haute, à la façon de certains bossus qui sont bossus par devant. Cette déformation, très peu sensible, était plus que probablement la résultante des longues marches exécutées sous le soleil, dans une lutte de tous les instants contre la fièvre.

Ce buste anormal était flanqué de bras maigres

proportionnés aux jambes et terminés par des mains parlantes, toujours en mouvement, aux doigts longs, souples, comme des doigts de singe ; il était juché sur de longues jambes maigres. Ayant eu l'occasion de voir Brazza au saut du lit j'ai remarqué que ses jambes avaient été littéralement mangées, morceau par morceau, par des fourmis ou par d'autres bestioles qui, dans la brousse, depuis dix années s'étaient attaquées à elles.

Lorsqu'on regardait l'ensemble de sa personne, on avait vite vu que Brazza était l'homme tenace, têtu, insaisissable, sachant, partout où ce n'est pas l'impossible, battre l'adversaire sans combat, aimant à attendre du temps qu'il arrangeât les choses. Son arme principale était la patience. Il usait la force d'action des autres, par la force de son inaction.

Sa ténacité était doublée d'un charme personnel dont il jouait d'une façon merveilleuse. Italien jusqu'au fond de l'âme il possédait mieux qu'aucun de ses compagnons l'art de faire valoir ses entreprises et sa propre personne. Il avait chez lui tout un bureau de presse organisé à cet effet. Il ne craignait point l'effet produit par les photographies sensationnelles.

La sympathie que j'ai pu avoir pour Brazza n'était pas exempte de quelque réserve, depuis le jour où il me raconta, en riant, que, pour satisfaire le Ministère de la Marine qui insistait pour avoir une photographie du fameux Makoko, il avait revêtu le sergent Malamine des insignes royaux et l'avait représenté nu jusqu'à mi-corps, si bien que le portrait de Makoko, qui est encore sans doute aux archives, est tout bonnement celui de Malamine en travesti congolais. Dont avis aux archivistes.

D'autre part, le portrait de Malamine, que j'ai publié, de très bonne foi, d'après une petite photographie achetée fort cher à Jacques de Brazza, est, au dire de trois ou quatre de ses frères d'armes, celui d'un tirailleur sénégalais appelé Hamon. — Même avis aux mêmes archivistes.

Mis en présence d'une carte d'origine belge dont le tracé lui paraissait inexact, Brazza poussa cette exclamation : « Ah! ah! ils font des cartes belges et ils nous retranchent du terrain! eh bien! moi je leur ferai des cartes françaises. Et j'en ajouterai! » On était à la veille de son départ pour le Congrès de Berlin, mais je ne lui ai jamais fait l'injure de penser qu'il y aurait mis sa menace à exécution.

Le plus curieux de son travail était son mode d'établissement des cartes. De loin en loin on le voyait sortir d'un meuble, un sac de toile grise, dans le genre de ceux où les marchands logent des haricots ou des pois, et, de là, il tirait des sortes de longs rubans de papier, larges de quatre doigts environ, couverts de grimoires crayonnés. C'était le relevé de ses itinéraires. Les quelques notes qu'il avait pu prendre en voyage étaient écrites sur des bandes semblables. C'est de là que Crampel a tiré la matière du texte paru dans *le Tour du monde* et que Brazza seul a signé de son nom, sans aucune indication de la rédaction de Crampel. Par suite de la mort du doux Crampel, qui était le seul homme capable de déchiffrer les grimoires du Commandant, auquel il servait de secrétaire, le récit des derniers voyages de Brazza ne fut jamais achevé.

Son œuvre réelle est due à ses défauts autant qu'à ses qualités, elle l'est autant, et plus encore peut-

être, au dévouement et aux talents de ses collaborateurs tels Ballay Chavanes, Mizon, etc. En quelques mois les fautes d'une diplomatie exécrable née de la plus prodigieuse ignorance l'ont presque mise à néant.

Brazza a été assez heureux pour mourir avant d'avoir pu voir cela.

Un autre Africain que j'ai beaucoup connu, pour qui j'avais beaucoup d'affection, malheureusement pour lui s'appelait très banalement Paul Soleillet, et n'avait à son actif ni un titre de comte comme Brazza ni le prestige élégant qu'on accorde aux étrangers plus volontiers qu'aux Français. Je n'entends nullement faire ici un parallèle entre son œuvre, qui fut pourtant des plus importantes, et celle de Brazza.

De même que Brazza, Soleillet avait horreur de toute brutalité; de même que lui il passait partout en se faisant aimer, sans avoir besoin de se faire craindre. N'étant qu'un simple pékin, un civil, un vulgaire marchand, il n'obtenait pas de subventions de l'Etat. Il avait contre lui quelque chose de terrible et d'impardonnable, et qu'on opposait toujours de façon péremptoire à ceux de ses amis qui faisaient son éloge en haut lieu.

Quand ils relataient les services qu'il avait rendus, on leur répondait : « Que voulez-vous que nous tirions de bon de votre Soleillet ? il n'est pas capable d'écrire une lettre en français. » Cela suffisait pour mettre à néant tout ce que son courage, son dévouement, son patriotisme avaient pu produire. Ceci a l'apparence d'un paradoxe, c'est pourtant la vérité pure.

Brazza, homme très avisé, qui ignorait totalement

la langue française, avait senti le danger d'un pareil défaut, et s'était fait une loi de ne jamais écrire une ligne. Il avait des secrétaires. De temps en temps, il était en désaccord avec eux sur l'orthographe de certains mots. L'un d'eux me contait qu'il avait dû subir une scène terrible parce qu'il avait écrit le mot assassin avec quatre *s*, le grand chef soutenait qu'il n'en fallait que deux *Asasin*. Sous mes yeux, il écrivit p*ou*blication au lieu de publication. Presque toujours, il chargeait ses secrétaires de la besogne écrite.

Soleillet n'avait pas les moyens de s'offrir des secrétaires.

Le général Faidherbe, parlant de Soleillet, pour qui il avait la plus grande estime, me disait : « Ce n'est pas un savant, c'est un auxiliaire admirable, précieux; c'est un bon chien de chasse. » Ce fut en effet Soleillet qui, le premier, pénétra (et complètement seul) dans la ville sainte d'In Salah, capitale des Touaregs, que jusqu'alors aucun infidèle n'avait osé aborder.

Quelques années plus tard, toujours seul, absolument seul, il pénétrait jusque dans la partie inexplorée de l'Adrar. Attaqué et fait prisonnier par des brigands arabes, il fut délivré par d'autres Arabes auxquels il avait su inspirer amitié et confiance. A ce moment-là, il faisait route vers Tombouctou.

J'ai encore présent à l'esprit le soir où il était parti pour ce voyage, qui, à cette époque, était considéré comme l'irréalisable.

Avant de le reconduire à la gare, nous avions dîné dans un vague restaurant du boulevard de l'Hôpital. Nous étions là quatre ou cinq tout au plus

et, en manière de plaisanterie, l'un ou l'autre disait de temps en temps : « Tombouctou! dix minutes d'arrêt ! Buffet ! » Cela nous paraissait le comble de la fantaisie.

Quant à Soleillet, qui s'en allait aux dangers les plus graves, il semblait n'éprouver que la joie de partir vers le pays de son rêve. Il avait acheté un appareil à douches qui lui causait de véritables extases. Pour un peu il se serait douché dans la petite salle du restaurant où nous nous livrions à une orgie à trois francs par personne.

En Afrique, il était certain de retrouver, comme il l'avait rencontrée partout, l'hostilité des fonctionnaires civils et, bien plus âpre encore, celle des militaires qui avaient en horreur ce civil dénué d'orthographe et qui vivait avec les indigènes, les aimait, en était aimé.

Ce grand bel homme. à la barbe longue et large, qui n'avait rien d'officiel, était leur bête noire. S'il n'a pas pu accomplir en entier l'œuvre considérable qu'il a entreprise, la malveillance du monde officiel y fut souvent, à mon avis, pour une bonne part.

Cela alla, à certain moment, si loin que Soleillet m'écrivit du fond de l'Afrique pour me demander de lui venir en aide auprès des autorités de la Métropole.

Le général Brière de l'Isle, alors gouverneur du Sénégal, ne s'était-il pas cru en droit de lui interdire de poursuivre son chemin? Comme Soleillet refusait delui obéir, il enjoignit aux indigènes l'ordre d'empêcher son départ. Défense leur fut faite de lui livrer aucune espèce de vivres.

Son petit campement fut forcé et fouillé. Tout ce

qui pouvait être jugé utile à sa marche lui fut enlevé ; sa quinine, ressource suprême du voyageur, fut confisquée. On lui prit jusqu'à sa montre de route, chronomètre précieux qui lui avait été offert dans un banquet par la municipalité de Lyon.

Interné dans un village, prisonnier dans sa tente, menacé de mourir de faim, il fut sauvé par le dévouement des noirs qui le soignèrent en cachette, au risque de tomber sous la férule de l'autorité militaire dont le grand chef n'avait pas la main légère.

Grâce à leur courage et à leur dévouement il parvint à m'envoyer un paquet de lettres et de documents à conserver et à produire dans le cas où il mourrait là-bas. Il me demandait d'aller, de sa part, mettre le général Faidherbe, le créateur, le fondateur du Sénégal, au courant de sa situation. Le héros de Bapaume et de Pont-Noyelles était alors grand Chancelier de la Légion d'Honneur.

C'est dans le délicieux petit salon en forme de rotonde du Palais du quai d'Orsay qu'il me fit l'honneur de m'accueillir.

Je fus frappé du contraste étonnant qui existait entre l'inertie complète de ses deux pauvres jambes paralysées enveloppées dans une couverture de laine, et le reste de l'individu. Faidherbe était d'une merveilleuse vitalité, d'une santé, d'une pétulance extraordinaire. Assis dans un fauteuil, garni, aux bras, de manivelles activant des roues caoutchoutées, il roulait silencieusement sur le tapis du salon.

C'était merveille de voir avec quel entrain et quelle rapidité le général le dirigeait à travers la chambre et le ramenait avec précision à la place où il s'encastrait dans son bureau.

Faidherbe portait une sorte de robe de chambre à brandebourgs et à olives sensiblement pareille au dolman des généraux. Sur le bureau reposait son képi à feuilles de chêne. Deux choses caractérisaient la physionomie de Faidherbe, la longueur du nez osseux, courbé, pointu, et la clarté, la finesse, et surtout la gaîté des yeux dont la myopie s'éclairait du reflet de lunettes, aux verres d'une épaisseur déconcertante. La bouche était cachée par des moustaches encore blondes, mais d'un blond filasse aux poils très longs, atteignant presque, par endroits, selon une courbe légère et chatouillante, l'extrémité d'un menton étroit et redressé en pointe de sabot. Plus on examinait Faidherbe, plus le regard s'attachait à ses deux bons gros yeux, vivaces, tranquilles, et pleins de rires très doux, à peine contenus.

Rien n'était moins imposant, rien n'était ni plus simple, ni plus naturel, ni plus familier, rien n'était moins militaire que l'accueil de cet homme qui fut un grand capitaine et un grand citoyen. Ce ne fut pas sans une certaine émotion que, pour la première fois, je lui adressai la parole. Mon appréhension se doublait de cette situation particulière que j'allais porter à un général une sorte de plainte contre un autre général. Au bout de trois minutes la bonhomie de Faidherbe avait fini par me faire croire que je l'avais connu de tous temps. Son accueil me fut d'autant meilleur que je venais lui parler de son cher Sénégal de la part d'un brave garçon qui, lui aussi, aimait cette belle terre de l'Afrique française. Or, dès qu'on apportait à Faidherbe des nouvelles de ce Sénégal, qu'il avait pour ainsi dire créé de toutes

pièces, il se donnait la joie d'en parler et avec une tendresse pour ainsi dire paternelle. Il se savait aimé, adoré des gens de là-bas; il ne pouvait ignorer que son nom, tels ceux des saints d'un calendrier, était devenu un prénom et que des Sénégalais de toutes les races appelaient leurs enfants Faidherbe en signe de bénédiction.

Lors de cette première visite à Faidherbe, celui-ci, ayant entendu le récit des mésaventures de Soleillet, ne put s'empêcher de déclarer qu'il trouvait excessifs les procédés de Brière de l'Isle, mais il ajouta : « Lorsqu'on est dans ces pays-là, on n'est pas tous les jours de bonne humeur, souvent la fièvre s'en mêle et cela ne vous rend pas meilleur! »

De fil en aiguille, il en vint à critiquer la brutalité inutile de certains tempéraments militaires et les manières tranchantes auxquelles le colonel Flatters avait dû d'être massacré et de faire massacrer les malheureux qui l'accompagnaient.

A ce propos, je lui racontais que, la veille de son départ, le colonel Flatters ayant dîné avec Soleillet chez le Ministre de la Marine, Soleillet, qui connaissait à fond les Touaregs et avait vécu quelque temps parmi eux, avait indiqué à Flatters les points dangereux de sa route.

Le lendemain de ce dîner, tout en me faisant le récit de la soirée qu'il avait passée chez l'amiral Peyron, il me dit, en posant le doigt sur une carte fixée sur le mur de mon cabinet: « J'ai annoncé à Flatters qu'il serait arrêté là. »

Il se trouva que l'empreinte de l'index de Soleillet, qui venait de toucher un meuble mal épousseté resta marquée à la place qu'il avait indiquée. Or ce

fut exactement à cet endroit-là que Flatters et ses compagnons furent tués.

Flatters, d'après le général, était surtout parti pour cette dernière expédition africaine en vue de s'évader matériellement et moralement des ennuis de sa vie privée. Et il conclut par cette parole, que d'aucuns trouveront, je le crains, plutôt dure pour Flatters : « Quand on a envie de se suicider, on se suicide tout seul. On n'emmène pas des braves gens avec soi. »

Faidherbe ne craignait point de dire que la gloire dont on avait gratifié Flatters lui paraissait hors de proportion avec ses mérites.

Grâce à Faidherbe, justice fut rendue à Soleillet. Sans nul doute pour moi, c'est à son intervention qu'il dut d'échapper au danger grave que les ordres du gouverneur du Sénégal lui avaient fait courir.

Revenu sain et sauf, Soleillet n'en était pas moins navré de n'avoir pu continuer sa route jusqu'à ce Tombouctou, vers lequel il était parti si plein de confiance, le soir où, dans la salle d'attente de la gare de Paris-Orléans, il jouait comme un gamin avec son appareil à douches.

Après un court séjour en Europe, il se remit en route. Cette fois, il se dirigeait vers la côte est du continent noir.

L'œuvre qu'il tentait et qu'il eut le talent d'accomplir, eût suffi à le rendre populaire, s'il avait été un fonctionnaire voyageant aux frais de l'État et non un simple particulier marchant et agissant avec ses propres ressources. Il n'en reste pas moins vrai que c'est à Soleillet que la France doit, en réalité, la colonie d'Obock et de Djibouti, car c'est lui qui

planta le drapeau tricolore sur les îles Suba, qui en défendent la possession. C'est lui qui, s'avançant sur des territoires très peu connus et voyageant seul parmi les populations éthiopiennes, parvint jusqu'à l'empereur Ménélik dont il se fit un ami et avec qui, après une interruption de plus d'un demi-siècle, il rétablit les relations cordiales existant jadis entre l'Abyssinie et la France. Soleillet ouvrait ainsi à la France un passage conduisant vers la région du haut Nil; il atténuait dans une mesure appréciable le désastre causé par la politique lâchement criminelle qui a livré l'Egypte à l'Angleterre. Du même coup, il mettait sous la main de la France — devenue, en face d'Aden, riveraine du détroit de Bab el Mandeb — l'un des vantaux de la porte qui livre ou qui barre la route de Madagascar et celle de l'Indo-Chine.

C'est à peine si l'on daignait lui tenir compte de tout cela. Il faisait trop de fautes d'orthographe.

Il est mort à la peine, usé par la fatigue, rongé par la fièvre, achevé par le chagrin; il est mort sur ce territoire éthiopien où il avait le premier planté le drapeau français. Tout en contant ici son histoire je me demande si son nom représente encore quelque chose pour les jeunes générations.

C'est tout au plus si dans un jardin de Nîmes, sa ville natale, on a érigé un buste de lui, qu'un de ses amis et compatriotes, Boisseau, avait fait par camaraderie et qu'il avait gardé pour compte.

C'est que Soleillet n'était pas de ceux qui, comme Brazza, — et je ne lui en fais pas un crime, je l'en félicite tout au contraire —, soutiennent leur œuvre d'explorateur par des campagnes de presse

sans cesse renouvelées. En fait de puissance de presse, Soleillet ne connaissait guère que quelques bons garçons sans importance qu'il rencontrait au dîner du *Bon Bock*. Il y avait été introduit par le franc-comtois et franc-buveur Jules Gros, dont la spécialité était la mise en œuvre des récits de voyageurs et de leur publication dans le *Journal des Voyages*.

Jules Gros se distinguait par la longueur de ses cheveux gris, flottant au vent et par la barbe grise en broussaille d'où émergait un nez généralement rouge, et le plus souvent très mal mouché. Au demeurant, brave homme ayant l'allure du brave homme qu'il était. Solidement charpenté, la voix forte, la tenue négligée.

A force de raconter les aventures lointaines des uns et des autres, Jules Gros se sentit hanté par l'envie d'avoir enfin quelque aventure qui lui fût personnelle et, comme l'explorateur Coudreau, au retour d'un de ses admirables voyages à travers la Guyane, lui avait vivement parlé du *territoire contesté* placé aux abords des trois Guyanes et du Brésil, Jules Gros, nouveau Cortès ou nouveau Sancho, résolut d'en prendre possession pour son propre compte, cette contrée étant territoire sans maître. N'était l'anti-cléricalisme bien connu de Jules Gros, je stipulerais qu'il baptisa du nom de Counani cette nouvelle terre de Barataria. Il l'érigea en République, et s'en proclama de lui-même le Président à vie ; puis il déclara et fit savoir à l'univers qu'il allait se rendre dans ses États pour en prendre possession, de compagnie avec son fils Jean, dit le petit Jean, âgé de quinze années, lequel,

au dire de son père, était d'une précocité si merveilleuse qu'il ne craignait point de le désigner au gouvernement des Deux Mondes comme son successeur éventuel au cas où lui, Jules Gros, s'en irait dans le troisième monde, qu'il niait jusqu'à preuve du contraire. Sur quoi il adressa aux rois, aux empereurs et aux divers peuples du globe des manifestes, écrits en français, bien entendu, et pouvant, quand même, servir aux canaques, aux indiens ou autres sauvages guyanais, non moins qu'aux honorables forçats évadés qui constituaient le high-life de la ville de Counani, et des territoires environnants.

Tous ces documents historiques étaient datés du Palais de Vanves, bicoque en détresse de sept cents francs de loyer.

Qu'on trouve un *maboul* capable de machiner une pareille fantaisie, cela n'a rien de bien extraordinaire, mais qu'on ait trouvé ensuite une série de naïfs — des bonnes gens, et non des escrocs, loin de là — pour marcher derrière ce doux toqué, pour sacrifier à son œuvre chimérique leur temps, leur peine, leur argent, pour collaborer aux apprêts d'un exil obscur, lointain et peut-être définitif, voilà qui n'est pas ordinaire. C'est cependant ce qui arriva.

Il n'y eut pas seulement un Président de la République de Counani, il y eut tout un gouvernement constitué, pourvu de tous les organes nécessaires, y compris un premier ministre qui se présenta au monde comme chancelier de la République de Counani. Celui-ci, par un hasard comique, s'appelait Gadobert. — Je n'ai pas dit Dagobert, — j'ai dit Gadobert. Il se croyait et se disait homme de

lettres et projetait toujours d'écrire quelque chose un jour ou l'autre.

Naturellement, le premier soin du gouvernement présidé par Jules Gros fut, comme bien on pense, de créer un ordre de chevalerie. Or, comme le Président était le contraire d'un clérical, pour ne pas dire un athée, il fut décidé que la décoration ne serait pas une croix, mais qu'elle serait une étoile, l'Étoile de Counani. Oh ! comme je serais désagréable à des gens que je connais, si je nommais ceux qui ont sollicité et obtenu de Jules Gros qu'il les décorât de l'Étoile de Counani. Je me hâte d'ajouter que je n'ai jamais entendu dire par qui que ce soit qu'on eût trafiqué de cette distinction quasi-honorifique.

Jules Gros était de bonne foi, ses ministres et son chancelier l'étaient de même.

Leurs manifestations funambulesques ayant fait quelque bruit, le gouvernement hollandais adressa au gouvernement français des représentations officielles protestant contre la prise de possession du *territoire contesté* par des Français. Comme la chancellerie de La Haye ne pouvait admettre une farce aussi énorme, il fallut que celle de Paris suivît avec elle des pourparlers longs, lourds et copieux.

Les Anglais, en bons compatriotes de Swift, en purs disciples de Mark Twain, réglèrent les affaires plus simplement. Sachant que Jules Gros n'avait pas le premier denier pour solder son voyage, ils lui firent adroitement offrir de le conduire en Guyane.

Le départ de Gros fut annoncé officiellement par une note envoyée aux journaux et les membres de son gouvernement — en tenue civile, bien entendu — l'accompagnèrent jusqu'à son wagon. Il n'avait

d'autre suite que son fils Jean, ce jeune homme ultra précoce, auquel il avait donné une instruction irréligieuse des plus soignées et dont, en ces termes, il vantait sincèrement les mérites :

« Nous étions, disait-il, à la terrasse d'un café de Vanves lorsque vint à passer un dominicain qui posa à Petit-Jean cette question tirée du catéchisme :

— Qu'est-ce que Dieu, mon enfant ?

— M'sieur, c'est une vaste blague, lui répondit Jean. »

Et le Président Gros était très fier de ce propos tenu à brûle-soutane par son futur successeur.

Jules Gros, orné du susdésigné Petit-Jean, tel Napoléon s'il avait emmené avec lui le roi de Rome, monta sans nulle défiance sur un navire à la poupe duquel flottaient les couleurs de la perfide Albion. Le lendemain, avant le lever du jour, le bâtiment faisait une première escale. On abordait le long d'un grand quai où les bonnes gens parlaient tous anglais, idiome dont l'éminent chef d'État, pas plus que son jeune coadjuteur, ne comprenait le premier mot. Ils finirent cependant par découvrir que John Bull, de même qu'il avait débarqué l'Autre à Sainte-Hélène, les avait — (par économie sans doute) — prosaïquement déposés avec leurs bagages sur un quai de Liverpool.

Le pauvre Gros revint à Paris discrédité, ridicule, moralement noyé. Mais les membres de son gouvernement ne se résignèrent point facilement à cesser d'être chancelier, ou connétable, Gros lui-même ne voulut point se donner pour vaincu. Bientôt la discorde se mit entre tous ces seigneurs avides d'importance. Ce furent d'abord, entre eux,

dans la chambre d'un vieux petit hôtel mal meublé, où se tenaient les Conseils du gouvernement, des échangés de propos aigres. Puis, ils s'entre-bombardèrent d'actes d'huissiers — et d'huissiers français bien entendu, — sur papier à vignette du timbre de France, pour requérir chacun l'expulsion des autres. Les journaux retentissaient des clameurs de ces divers hommes d'État s'attaquant mutuellement. Il ne leur manquait que la musique de Claude Terrasse. Bientôt le bruit s'éteignit et Jules Gros, pauvre, sincère et respectable, revenu à son labeur d'autrefois, s'éteignit, lui aussi, en son palais de Vanves.

Au fond de tout cela il y avait quelque chose d'intéressant, et la preuve en est que, à la suite d'une aventure analogue, entreprise par un Anglais, la question du *Contesté* a été diplomatiquement réglée en 1909.

C'est par Jules Gros que me fut amené un jour un bonhomme de petite taille, très laid, avec des yeux intelligents, embusqués derrière des lunettes qui ne les quittaient jamais. Propriétaire d'un établissement commercial assez important sis à Chang-Haï, il me parla très longuement d'un pays, le Tonkin, auquel nul ne s'intéressait et dont le nom n'éveillait encore pour les profanes aucune idée particulière. Il me conta sommairement les aventures auxquelles il avait été mêlé, en cette contrée lointaine, se déclarait fier d'y avoir été le second d'un certain M. Jean Dupuis dont je n'avais jamais entendu parler jusque là. Au dire de Millot, ce Dupuis aurait été un héros incomparable, et aussi, une victime méritoire.

Millot et Jules Gros me remirent une sorte de mémoire imprimé, pareil à ceux dont regorgent les

bibliothèques géographiques et les archives des divers ministères, relatant les aventures advenues à Jean Dupuis.

Ayant lu cet opuscule, je chargeai Jules Gros de mettre en œuvre toutes les pièces et tous les documents utiles émanant de Jean Dupuis qu'il pourrait réunir. Ils étaient abondants et du plus haut intérêt, et, bientôt, nous lancions dans le grand public, un modeste volume de vulgarisation intitulé: *La Conquête du Tonkin par les vingt-sept Français sous le commandement de Jean Dupuis.*

Ce petit livre eut pour effet de permettre aux gens qui s'intéressaient au Tonkin d'exercer une action sur la presse et sur le gouvernement et d'appeler l'attention du grand public vers cette lointaine contrée où Dupuis avait été volé et maltraité, où Francis Garnier avait eu à lutter contre les bandes de pirates et à soutenir un siège terrible dans Hanoï, citadelle en forme de carré, d'un kilomètre de chaque côté, n'ayant pour toute armée qu'un groupe de vingt-sept Français parmi lesquels Dupuis, Millot, et mon vieil ami Maurice Dubard.

Dupuis et Millot obtinrent audience du ministre de la Marine et des Colonies, auquel ils expliquèrent ce qu'était et ce que valait ce Tonkin, alors inconnu. Il lui montrèrent, avec moyens d'application à l'appui, combien il serait facile d'y procéder à une conquête pacifique. L'entretien semblait devoir aboutir à une enquête utile, lorsque survint dans le cabinet du ministre un député très remuant, très en vue et devant qui les portes les mieux closes ne s'ouvraient que trop facilement. Il eut bien vite signifié aux deux commerçants que s'il y avait une bonne

affaire à tenter il en voulait être. Dupuis, homme tout d'une pièce, et qui avait vu d'autres pirates, devant cette tentative d'intimidation, repoussa toutes les suggestions intéressées de ce monsieur. A quelques jours de là, le Président de la République, Jules Grévy, renseigné spécialement par le député en question, — il le touchait de trop près, — répondit au ministre qui, en Conseil, venait de parler de cette grave affaire: « La France n'a aucune espèce d'intérêts dans l'Extrême Orient. »

Il fut là-dessus si net et si péremptoire, qu'on remit à une date indéterminée l'étude des moyens proposés par Dupuis et par Millot pour occuper sans coup férir, quand il en était temps encore, ce pays qui, quelques années après, devait coûter à la France tant de sang et tant de millions.

Au dire de ces deux hommes, d'une compétence indiscutable, il suffisait alors de supprimer toute chance de soulèvement en achetant, à bons deniers comptants, les généraux annamites ou chinois, ce qui était alors, la chose la plus aisée du monde.

Dupuis avait possédé, en marchandises, une fortune, que les pirates qui pullulaient le long du fleuve Rouge avaient pillée et incendiée. Pour répondre à ses justes réclamations, on l'avait rapatrié, pour ainsi dire de force et comme un prisonnier,

Dénué de tout, il vivait à Paris dans une profonde misère. Il habitait au sixième étage une chambre mansardée, que lui avait concédée gratuitement par bonté d'âme un de ses vieux camarades ; il vivait là grâce à une pauvre petite pension que lui faisaient ses deux vieilles sœurs, paysannes auvergnates sans

fortune, habitant leur village natal, du nom cocasse de Saint-Just-la-Pendue.

Elles rognaient sur leur nécessaire pour que leur frère qui, ayant passé la cinquantaine, ne pouvait que difficilement trouver un emploi, ne mourût pas littéralement de faim. Et ce « mourir de faim » n'est pas ici une image.

Dupuis ne m'avait jamais donné son adresse, et je l'aurais toujours ignorée si je n'avais eu pour employé un jeune homme dont la mère tenait une petite boutique de journaux, rue Fontaine-Saint-Georges.

Ayant eu l'occasion de lui rendre un service banal, mon commis se trouva appelé à visiter le domicile de Dupuis, composé d'une unique chambre, assez petite, coupée en deux par un paravent et meublée d'un petit lit de fer, d'une table et de quelques chaises.

A l'époque où je l'ai connu, Dupuis était grisonnant. Avec ses cheveux épais et sa moustache courte, il avait l'air d'un gendarme retraité, ou d'un sous-officier devenu gardien de square.

De taille supérieure à la moyenne, il était le plus souvent vêtu d'une redingote faite d'un drap assez épais pour servir en toute saison.

D'innombrables coups de brosse qui l'avaient râpée la maintenaient en état d'impeccable propreté.

L'inséparable ami de Dupuis était son parapluie ; il l'emmenait avec lui toujours et par quelque temps qu'il fît. C'était un gros parapluie, cousin germain de ceux qu'on voit sous le bras des Célestes dans les images chinoises.

La démarche posée, d'aplomb, égale, automatique, de cet homme qui avait traversé à pied tout l'Em-

pire Chinois, depuis Pékin jusqu'à l'embouchure du Fleuve Rouge, était toute particulière. A le voir passer, il semblait qu'il continuait une course ininterrompue qui, commencée on ne sait quand, allait vers l'inconnu, toujours tranquille, d'un rythme toujours égal, et qui ne devait finir jamais.

Si on avait voulu faire de son apparition une légende, c'eût été la légende de « l'Homme qui marche ». Il en semblait le mythe vivant.

Progressivement les difficultés, qui chaque jour se produisaient au Tonkin, étaient devenues telles qu'il fallut y mettre un frein. Un navire de guerre fut envoyé à cet effet et le commandement en fut confié au capitaine de vaisseau Rivière, romancier de beaucoup de mérite qu'on voyait plus souvent dans les salons littéraires où il était choyé par toutes les belles madames, que dans les arsenaux ou sur les bateaux de l'État. Or, certain soir que se trouvaient chez moi quelques amis, notamment Millot et Jean Dupuis, arriva une dépêche qui annonçait que Rivière, ayant eu maille à partir avec les Annamites, venait de reprendre la citadelle d'Hanoï demeurée en leurs mains depuis le jour où l'amiral Dupré en avait, par ordre du gouvernement français, chassé Francis Garnier et ses compagnons.

La joie de Dupuis et celle de Millot faisaient plaisir à voir. Enfin! tant de peines, tant de misères endurées allaient servir à quelque chose!

Leur joie et la nôtre ne durèrent pas plus d'une heure. Une deuxième dépêche arrivée de là-bas disait que le commandant Rivière, avait, par ordre certainement, lâché prise et échangé la forteresse nécessaire contre un chiffon de papier inutile, revêtu

du sceau d'un mandarin plus ou moins authentique. Peu de temps après, Henri Rivière, par un sentiment qu'il n'est guère possible d'expliquer autrement que par son amour effréné de la réclame, acceptait le défi d'un chef annamite, de celui-là même qui avait attiré Francis Garnier dans l'embuscade où il l'avait assassiné. On sait le reste. Rivière fut tué, la plupart de ses compagnons furent tués ou blessés.

Par la mort de Rivière, le drapeau français se trouvait engagé, et il fallut faire par les armes la conquête de ce Tonkin que Dupuis avait jadis acquis par les moyens pacifiques et qu'il s'était fait fort de reprendre sans un coup de fusil.

Après qu'on eut pris possession du Tonkin, Dupuis demanda au gouvernement une fraction de ce qui lui appartenait, c'était le peu qui lui était indispensable pour vivre sans l'assistance de ses deux vieilles sœurs; le Ministre, ennuyé sans doute, mais plein de respect pour ce vrai grand homme, eut l'idée subtile de lui offrir la croix de la Légion d'honneur. Mais Dupuis, quelque peu goguenard, de lui répondre :

« N'y pensez pas, monsieur le ministre, vous ne pourriez pas me décorer!

— Et pourquoi, s'il vous plaît? »

Alors, Dupuis, d'une voix qui tremblait de fierté :

« Pourquoi, monsieur le ministre? mais tout simplement parce que je suis en état de faillite! »

S'il mettait une certaine coquetterie à se déclarer en faillite devant le successeur du ministre qui, en 1872, par un coup de force abominable, lui avait fait enlever tout ce qu'il possédait, Dupuis demeurait

humilié, malheureux à l'idée du tort qu'il avait pu causer à ses créanciers.

Lorsque la colonie du Tonkin était en pleine exploitation, je rencontrai Dupuis que je n'avais pas vu depuis longtemps et lui demandai si on lui avait restitué ses mines d'étain et ses mines de charbon. On ne lui avait d'abord rien restitué du tout, puis, pour se débarrasser de ses obsessions, on lui avait concédé une mine de charbon. Par deux fois il lui avait fallu retourner au Tonkin pour y obtenir cette maigre satisfaction. La misère l'avait bientôt contraint à retrocéder cette mine dont le rendement dérisoire ne lui laissait même pas le nécessaire pour désintéresser ses créanciers.

Quand je l'abordai, il tenait en main son même gros parapluie, et, comme autrefois, il allait du même pas lent, assuré, tenace et pour ainsi dire perpétuel; du pas de l'Homme qui marche de Rodin. Son vêtement tout pareil à celui de jadis n'avait toujours ni une tache, ni un faux pli. Le gros drap n'en était ni plus ni moins neuf que de tout temps. Il se plaignait bien discrètement de la situation dans laquelle il continuait à vivre, parce que, disait-il :

Tout est bien cher à Paris, surtout quand on est forcé de prendre beaucoup d'omnibus.

Un jour viendra où quelques coloniaux en chambre trouveront nécessaire de placer sur une place de la ville moderne de Hanoï, une statue de l'homme qui fut le créateur de la Colonie du Tonkin; un autre jour aussi viendra où quelques politiciens de la Haute-Loire, jaloux de trouver un prétexte à distribution de palmes ou de *poireaux*, trouveront opportun de rendre un hommage ana-

logue à l'une des gloires de leur département. Ce jour-là, (s'il m'était possible d'émettre un vœu,) je souhaiterais que l'effigie de Jean Dupuis fût placée en son village natal de Saint-Luc-la-Pendue, et qu'elle le montrât avec sa redingote, ses fortes chaussures de marche, son inséparable parapluie. Sur la base du monument, on devrait écrire cette simple phrase :

« *C'est bien difficile de vivre à Paris quand on est forcé de prendre beaucoup l'omnibus.* »

. . . .

Juste au moment où j'envoyais à l'imprimerie les lignes qu'on vient de lire, j'apprenais par les journaux la fin de Jean Depuis. Il était mort à Nice, dans un état voisin du dénuement. Il avait quatre-vingt-quatre ans.

Ainsi que je l'avais prévu — un peu ironiquement certes, — un comité s'est formé tout aussitôt pour lui élever une statue.

Je n'en insiste que plus volontiers pour qu'on la souligne de l'inscription que, à tout hasard, j'avais indiquée.

On pourrait même, au besoin, y ajouter celle-ci :

« Il donna le Tonkin à la France. »

Ayant esquissé la silhouette des trois explorateurs dont l'œuvre appartient à l'histoire politique de notre pays ; celui qui, sans coup férir, a ouvert à la France l'entrée du continent noir par la côte Est ; celui qui pacifiquement l'avait enrichie de toute cette région du Congo, dont, de nos jours, une politique scandaleuse d'ignorance et de suffisance a livré la plus belle part à l'Allemagne ; celui enfin qui nous a valu le développement de nos possessions asiatiques, j'aurais mauvaise grâce à m'appesantir

sur le rôle des explorateurs de second ordre que j'ai eu l'occasion de fréquenter.

Mais je n'ai pas lieu de classer parmi ceux-là le savant héroïque que fut Gaston Tissandier.

Il s'était donné la tâche d'explorer les hautes régions de l'atmosphère, et, dès sa première jeunesse, il s'était élevé à de très grandes hauteurs ; il avait chaque fois apporté au monde savant quelques-uns des renseignements précieux qui ont servi à créer la science météorologique moderne.

C'est au cours d'une de ces explorations audacieuses, faite de concert avec deux autres savants : Sivel et Crocé-Spinelli, à bord d'un sphérique appelé le *Zénith*, qu'il lui advint la tragique aventure demeurée à tout jamais célèbre, et qui a valu à ses deux compagnons une place parmi les plus glorieux martyrs de la science, et lui a donné à lui-même cette célébrité universelle, dont il ne tirait aucune vanité.

Dans un livre que j'ai eu l'honneur de publier, il a raconté avec un art des plus agréables, avec une sobriété peu commune, ses vingt-quatre premiers voyages scientifiques. Cette ascension historique du *Zénith* n'y occupe qu'une place relativement très restreinte.

Volontairement il a négligé de faire connaître au public certains détails qu'il m'a révélés verbalement. Il s'en était abstenu, pour ne pas mettre à la charge de ses camarades, une faute que des malveillants auraient pu interpréter sans indulgence.

Les trois jeunes savants s'étaient embarqués le 25 avril 1875 pour tenter d'établir le dosage de l'acide carbonique dans les régions supérieures de l'air. Ils emportaient à cet effet un appareil conçu et exécuté

par Tissandier et Hervé Mangon. *Le Zénith* était d'abord monté à plus de 7.000 mètres et l'engourdissement des aéronautes qui commençait à se faire sentir, devint invincible lorsqu'ils eurent atteint l'attitude de 8.500 mètres. Ils redescendirent donc au plus vite, mais Sivel, qui était terriblement myope et qui surveillait le baromètre, s'imagina — l'état de dépression où il se trouvait, y fut sans doute pour quelque chose — qu'on allait toucher terre. Il lança par-dessus bord tout ce qui lui tombait sous la main et, entre autres choses le réservoir à oxygène. D'un seul bond l'aérostat qui était alors à l'altitude de 6.500 mètres, s'élança jusqu'à 8.600 mètres, c'est-à-dire jusqu'à la plus grande hauteur qu'ait jamais atteint aucun aérostat (sauf celui de Glaisher qui s'éleva jusqu'à 8.800 mètres). C'est selon toute probabilité par suite de cette erreur de vision que Crocé-Spinelli et Sivel sont morts. Quant à Tissandier il ne dut de survivre qu'à la nature nerveuse et lymphatique de son tempérament. Il se réveilla de la façon la plus vague et fit jouer la soupape. L'aérostat fit une chute de huit kilomètres et demi, pour ainsi dire perpendiculairement, ainsi qu'en fait foi le graphique barométrique.

Quand la nacelle du *Zénith* toucha terre à Ciron (Indre), Tissandier avait déjà très vaguement repris sa connaissance ; alors, se penchant vers un tas informe et recouvert par une bâche placée au fond de la nacelle, il reconnut ses deux amis ; ils avaient la face et les mains couleur de houille. Comme lancé par la détente d'un ressort, il sauta hors de la nacelle, puis il se maintint sur ses pieds, près d'une route, au bord d'un champ. Un paysan, monté sur un

gros cheval de labour, vint à passer; Tissandier, d'un mouvement d'automate, courut vers le cheval qui trottait devant lui. Il criait sans s'interrompre qu'il avait soif et suppliait qu'on lui donnât à boire. Apercevant derrière lui ce fantôme aux yeux fous et à la figure verte, — « exactement de la couleur de l'abat-jour que voici », — disait Tissandier en me contant cette histoire, le paysan fut pris de frayeur et fouetta son gros cheval. Par la force d'une inconscience nerveuse, le fantôme au masque vert et aux mains vertes, continua à courir du même pas que le cheval. Il ne s'arrêta qu'à l'entrée du village devant la porte d'une ferme. Il eut encore assez de présence d'esprit pour indiquer la place où étaient ses compagnons; puis il eut une syncope et demeura sans connaissance pendant quarante-huit heures. De bons fermiers le secoururent du mieux qu'ils purent. Pendant quarante-huit heures, il fut en proie à un délire qui n'était point celui des malades, mais en réalité un véritable accès d'aliénation mentale. Il était hanté par la volonté de retourner vers ses deux amis; on avait toutes les peines du monde à l'empêcher de se lever et de s'enfuir vers eux.

Les années passèrent, Tissandier accomplit encore nombre d'explorations aériennes, il fonda le journal *la Nature* et conduisit à bien, comme chacun sait, cette entreprise difficile dont le succès changea son aisance modeste en une assez belle fortune. Savant doublé d'un artiste et d'un lettré, il accumula désormais chez lui les collections les plus intéressantes; les objets relatifs à l'histoire des ballons y tenaient la place principale. Ses travaux scientifiques et ses qualités de vulgarisateur lui avaient attiré l'amitié

très solide et très profonde de la plupart des savants, et en particulier l'affection très tendre de Henri Giffard. Celui-ci, ayant établi le ballon sphérique de 25.000 mètres cubes qui allait figurer à l'Exposition de 1878 comme ballon captif, demanda à Tissandier d'être son collaborateur, ce que Tissandier accepta avec une grande fierté et une grande joie. Dans l'exécution de ce sphérique qui fut et est, — si je ne me trompe, — le plus colossal qu'on ait établi, tout était d'invention nouvelle, l'étoffe faite de lamelles de caoutchouc et de soies superposées, la composition du gaz de gonflement remplaçant le gaz d'éclairage, et l'appareil générateur qui produisait industriellement l'hydrogène, la torsion spéciale du câble de chanvre qui attachait la nacelle et la reliait au sol, le mode de résistance du peson qui s'accrochait à la nacelle; il n'était pas jusqu'aux nœuds du filet enveloppés, un à un, dans des peaux de gants qui ne fussent quelque chose de neuf.

Tout ceci avait été calculé par Henri Giffard, mais il suffisait d'une erreur dans l'un quelconque de ses calculs pour que l'enveloppe du ballon se déchirât, pour que la corde se rompît, pour que le peson lachât prise, pour que le treuil de déroulement de la corde n'obéit pas à la main qui dosait la vitesse de sa marche. Que l'un ou l'autre des accidents à prévoir arrivât et la sphère monstrueuse se trouvait précipitée à des hauteurs inimaginables et vouée à une chute tragique.

Au premier départ du ballon captif, Gaston Tissandier, l'ingénieur Corot, collaborateur d'Henri Giffard et deux aéronautes célèbres, Dartois et Godard, étaient dans la nacelle. Notre émotion fut

grande, quand Henri Giffard, vêtu d'un pardessus sans élégance qui lui tombait fort bas, près des chevilles, et coiffé d'un chapeau de haute forme à poils roux et retroussés, planté en arrière, comme celui du fameux portrait de Beethoven, posa la main sur le taquet qui actionnait le treuil et lâcha vers l'infini la gigantesque perle blanche que semblait être son ballon. Si la photographie instantanée avait existé à cette époque, elle nous eût conservé la physionomie de Henri Giffard en cette minute solennelle. Cette image serait d'autant plus précieuse, qu'il n'existe aucune effigie de l'homme que Girardin avait surnommé le Fulton français. Jamais Giffard n'a consenti à se laisser portraicturer. Jamais d'ailleurs visage ne fut moins particulier que le sien. Entourée d'une barbe fine, grisonnante, sa figure maigre, nerveuse, un peu basanée, avec un regard de rêveur, semblait celle d'un ouvrier serrurier quelconque.

Au moment où Henri Giffard commença à dérouler la corde, un sentiment d'inquiétude un peu triste s'inscrivit dans ses yeux, tandis que le reste de sa physionomie conservait cette placidité qui, chez des hommes de sa trempe, dénote la certitude de soi-même.

Lorsque le ballon eut achevé sa première course, Giffard nous avoua que, malgré la joie de l'expérience réussie, il n'avait cessé de ressentir une sorte de terreur en pensant au danger que couraient en toute confiance deux hommes qu'il aimait tendrement, Gaston Tissandier et l'ingénieur Corot : « car enfin, ajoutait-il, tout le monde se trompe. Et si je m'étais trompé... »

La preuve de la résistance des appareils étant

faite, chacun de nous, à son tour, prit place dans la nacelle en forme de balcon circulaire. Au moment où je venais d'en descendre, je ne pus m'empêcher d'exprimer à l'illustre inventeur l'admiration que m'inspirait son œuvre nouvelle, dont Tissandier m'avait expliqué les détails.

Il me répondit très gaiement :

« C'est un joujou pour amuser les Parisiens. »

A cet instant, il portait sous le bras un rouleau de papier, et, le frappant de la main, il me dit :

« Ceci, est toute une autre affaire, ceci est sérieux, ceci les étonnera. »

De quelle invention nouvelle était-ce le plan? Je n'avais pas qualité pour le savoir et Giffard allait bientôt n'en plus rien savoir lui-même. A un ou deux ans de là, il perdit la raison, dans les conditions les plus horribles. Sa folie consistait à se croire aveugle. Il restait confiné dans son petit appartement, ayant pour compagnie sa vieille bonne, son unique servante. Aux rares amis dont il supportait la présence, il se plaignait de ne pouvoir plus travailler, parce qu'il avait, disait-il, perdu la vue. Ses yeux étaient intacts, mais il avait perdu la notion du monde extérieur. Jusqu'à la dernière heure, il a subi la torture de vivre de la vie des aveugles.

Trois ans après l'ascension du ballon captif de Giffard, dans une exposition d'électricité qui tenait ses assises dans l'ancien Palais de l'Industrie, aux Champs-Elysées, on vit apparaître un petit aérostat en forme de cigare qui, muni d'un moteur actionnant une hélice à palettes de soie, d'une quarantaine de centimètres de diamètre, traversait de part en part la largeur du Palais et revenait se placer sous

la main de son inventeur qui, — par simple précaution du reste, — le tenait en laisse. L'inventeur de cet engin nouveau était Gaston Tissandier. Il ne mettait nulle fausse honte à s'en faire le cicerone. Je le reverrai toujours sortant de ses poches des clefs, des canifs, des porte-crayons, des petits sous, pour équilibrer la nacelle de l'extraordinaire jouet électrique d'une obéissance parfaite qu'il venait de produire.

Deux ans plus tard, Gaston Tissandier, en collaboration avec son frère, avait fini d'établir, d'après ce petit modèle, un navire aérien de vingt-huit mètres de long de pointe en pointe; dont le diamètre, au milieu, dépassait neuf mètres; il jaugeait un millier de mètres cubes. Le poids total à enlever dépassait douze cents kilos, lest et voyageurs compris. Les hélices avaient près de trois mètres de développement; le moteur était un dynamo Siemens. L'étoffe du ballon était celle que Giffard avait inventée; le gaz qui le gonflait était le gaz de Giffard, c'est-à-dire le gaz hydrogène, lequel était produit par un générateur qui était de l'invention de Tissandier.

Le 8 octobre 1883, par temps calme, l'aérostat quitta son hangar d'Auteuil, s'éleva à une hauteur de cinq cents mètres, passa au-dessus du Bois de Boulogne, au-dessus du Mont-Valérien et redescendit à Croissy, ayant parfaitement obéi à ses constructeurs. Il ne dut qu'à un accident de dégonflement de ne pas revenir de son vol à Auteuil.

A partir de ce jour la direction des ballons fut considérée comme un fait acquis. La gloire en revient à Gaston Tissandier et à son frère Albert.

Le ballon de 1883, à part quelques menus détails,

n'est pas autre chose que celui dont on attribue la paternité à Renard et à Krebs (1).

Simple observation : — On n'a, jamais que je sache du moins, donné à aucun dirigeable militaire le nom des frères Tissandier. Il n'eût pourtant été que juste de ne pas oublier que non seulement ils ont, en 1883, établi et conduit le premier de tous les dirigeables, mais qu'ils avaient, pendant la guerre de 1870, rendu aux armées de province des services précieux en construisant de toutes pièces tout le matériel de l'aérostation militaire et en créant la première flotte aerienne qui eût jamais fonctionné, d'ensemble, en temps de guerre (2).

La fin de Gaston Tissandier ne fut pas moins tragique que celle de son glorieux ami Giffard. Parmi les observations scientifiques relevées sur le carnet de route du *Zénith*, on lit des notations de Tissandier relatives au gonflement de ses oreilles et, depuis l'ascension du *Zénith*, Tissandier était devenu sourd. D'année en année sa surdité s'aggravait et l'on peut facilement admettre que la partie gonflée et congestionnée de ses oreilles a pu faire pesée sur la matière cérébrale et produire des désordres que deux chagrins cruels qui le frappèrent coup sur coup ont dû aggraver.

Ce fut d'abord la mort de son frère aîné qu'il aimait tendrement, et, bientôt après, celle de Mme Tissandier

1. Pour plus ample informé voir le bulletin de l'Académie des Sciences, séance du 15 octobre 1883, et *La Nature*, année 1883. T. II, p. 2326-328 et 343-346.

2. Voir : Gaston Tissandier, *Souvenirs d'un aérostier de l'armée de la Loire,* 1 vol. grand in-8 illustré. Maurice Dreyfous, éditeur (1891).

qui disparut en pleine jeunesse, après des années de souffrances supportées si bravement qu'elles ne lui retiraient rien de ce charme exquis fait de beauté, de bonté, de grâce et d'intelligence dont, personnellement, j'ai gardé le souvenir ému.

De longue date, il était bien rare qu'une quinzaine se passât sans que je visse Gaston Tissandier. A plusieurs reprises, il m'avait tenu des discours qui différaient quelque peu de sa conversation ordinaire, mais qui n'avaient cependant rien d'anormal. Puis ses visites cessèrent tout à coup. Je le crus absent. Ce fut seulement au cours d'une rencontre avec son frère Albert, que j'eus la douleur d'apprendre que la raison de Gaston Tissandier avait lamentablement sombré. La maladie avait débuté par des accès de vanité maladive qui étaient tout le contraire de sa nature modeste et simple jusqu'à l'excès; puis il était tombé dans un état d'esprit morne. Lui qui était si curieux de toutes choses, il ne s'intéressait plus à rien; lui si tendre, il ne prenait plus intérêt à personne au monde, pas même à son frère Albert qui était son *alter ego*, pas même à ses enfants qu'il avait chéris et choyés doublement depuis la mort de leur mère.

CHAPITRE XXII

Un génie inconnu : Strada. — Le plus grand cerveau du XIXe siècle. — L'autodafé. — Une dernière soirée chez Victor Hugo. — Les Mésaventures du Shah de Perse. — Une dernière journée avec Dumas fils. — Le fils du grand Dumas et l'arrière-petit-fils du grand Racine. — Un coup de colère. — Je rentre dans le rang. — Cinq mille pages et un sobriquet. — *Ce que je ne veux pas dire* ou le livre aux pages blanches.

Je dirais volontiers, me souvenant du charme et des hautes vertus de Tissandier qu'il fut celui de mes auteurs que j'ai préféré à tous les autres s'il n'en était un que je ne puis passer sous silence car il est le seul qui m'ait réellement rapporté beaucoup d'argent (1). C'était l'auteur des *Trois Carnot*, un gros volume, dont je ne saurais parler qu'avec beaucoup de réserve : d'abord parce que je le trouve assez mal écrit, et préfère ne pas constater cela à haute voix, ensuite parce que je ne puis sans

1. Il a été tiré de cet ouvrage (1 vol. gd in-8° illustré) 21.000 exemplaires sur lesquels il en reste 450, à l'heure où j'écris ces lignes. Je ne cite ces chiffres que pour montrer une fois de plus combien la force de vente des livres correspond peu au bruit qu'ils font dans le monde. Jamais il n'a été dépensé pour ce livre un franc de publicité.

quelque ridicule avouer les raisons d'égoïsme, très naturelles, qui m'instituent le meilleur ami de son auteur.

Si ma plus grande affection appartient à celui-là, ma plus grande admiration appartient à Strada.

A priori je suppose que, comme tout le monde, du reste, vous n'avez aucune idée de ce qu'était Strada, aussi vais-je tenter de vous l'expliquer :

Cela vous montrera du même coup comment on peut être l'homme prodigieux qu'il fut et n'avoir aucun succès.

Tout son cas se résume en ceci : Strada avait trop de génie pour ce qu'il avait de talent. C'était un colosse, mais c'était un colosse maladroit, un Titan de la pensée qui, sans cesse en lutte avec le verbe, était sans cesse vaincu par le verbe. Nul homme ne fut jamais plus difficile à définir que ne le fut celui-là tant il était énorme, varié, puissant avec d'incroyables faiblesses, éblouissant avec des éclipses profondes. Tout à la fois encyclopédique jusqu'à l'infini et incomplet jusqu'à l'enfantillage.

Un matin Édouard Petit, alors simple professeur au Lycée Janson, était débarqué chez moi ; il était tout feu, tout flamme et vociférait avec des gestes de Marseillais exubérant de jeunesse: « Ah ! Strada ! Ah ! ce Strada ! il faut publier Strada. C'est un génie formidable ! c'est un cerveau géant dans lequel logent et vivent toutes les théologies et toutes les philosophies de tous les siècles écoulés, c'est un poète encore plus grand que le grand philosophe qu'il est par ailleurs. Ah ! Strada ! Ah ! ce Strada ! »

Edouard Petit, même dans sa prime jeunesse, jouissait déjà de ce sens des réalités qui l'a mis à

même de créer par toute la France ces œuvres post-scolaires qui sont la gloire de notre enseignement primaire et la sienne propre.

Je l'écoutai très tranquillement, et, le plus volontiers du monde, je l'accompagnai chez ce Strada, prodigieux, selon lui. Nous voici donc franchissant la grille d'un hôtel assez important de l'avenue Henri-Martin, érigé près de l'entrée du Bois de Boulogne. Nous traversons un jardinet, sobrement mais proprement tenu. Arrivés en haut d'un perron de cinq ou six marches, nous sonnons à une porte à un seul vantail. Une vieille dame, de manières distinguées, sobres et silencieuses, une sorte de dame de compagnie ou de gouvernante romantique, vient nous ouvrir et nous introduit dans un salon très vaste, et qui eût été éclairé par trois fenêtres, si les jalousies n'en avaient été closes et les grands rideaux à demi-fermés. Petit à petit nos regards s'habituant à cette absence de lumière, nous finissions par distinguer assez clairement les objets qui nous entouraient et les nombreux tableaux qui tapissaient les murailles. Il y avait là des sièges du temps de Louis XIII, des fauteuils du temps de la Renaissance ; une table italienne en marqueterie qui eût été la gloire d'un musée, un grand cabinet italien rempli de tiroirs à secret et tout peuplé de figurines de bronze doré, très petites et d'une incomparable beauté. Strada, pièces en mains, les attribuait à Benvenuto Cellini. La clarté très vague qui enveloppait tout cela d'une sorte de buée poussiéreuse en veloutait les contours ; elle semblait velouter aussi le silence qui dormait dans cette salle le plus souvent inoccupée.

On y ressentait la hantise de la chambre de travail du docteur Faust. Sur les murailles, des tableaux vous regardaient avec curiosité. Il y avait là un portrait d'homme peint par Jules Romain, qui était puissant comme un Raphaël.

A la droite du plus grand panneau de la muraille et comme présidant cette auguste assemblée, se dressait, représenté jusqu'à mi-jambes, un personnage remarquablement beau, le teint bistré, les traits réguliers, les yeux profonds, la barbe brune, très fine, soyeuse, bien plantée. Une forte chevelure noire, épaisse, bouclée, auréolait son front vaste. Sa carrure de lutteur l'apparentait à l'*Homme au gant* du Titien.

Bien qu'il fût vêtu d'une redingote de drap épais boutonnée très haut, sur une grosse cravate à larges plis, soulignant une encolure nue, droite, puissante il semblait le frère et le contemporain des autres personnages placés autour de lui dans leurs cadres.

Nous regardions avec une intense curiosité cette figure austère et superbe, quand un petit bruit nous tira de notre méditation. A l'extrémité du salon, une petite porte découpée à plat dans la muraille venait de s'ouvrir, dans l'encadrement de laquelle, apparut un autre homme qui s'arrêta quelques secondes sur le seuil. Il y avait entre ces deux personnages une telle puissance d'affinité que, troublés par notre surprise, nous nous demandions lequel des deux était le portrait de l'autre ou plutôt s'ils n'étaient point chacun à l'effigie d'un même homme. Il n'existait entre eux que de légères différences de costume. Celui qui venait d'apparaître se mit à marcher d'un pas lent et très noble.

Après nous avoir gracieusement tendu la main, il nous fit signe de nous asseoir et prit place dans un vaste fauteuil pareil à celui du pape Jules II.

Il parla. Sa figure hautaine se fit grave et bienveillante. Il confessa la foi de sa pensée et ses rêves d'artiste. Alors, ses yeux s'animèrent d'une flamme telle qu'ils paraissaient la projeter jusque dans les coins les plus obscurs du salon aux jalousies baissées, une lumière puissante.

Il parla, cet homme qui savait tout ce qu'un humain peut savoir, il devisa de toutes les sciences et de tous les arts. Tout ce qu'il avait appris était devenu la chair et le sang de sa pensée propre et son âme donnait une vie nouvelle à tout ce que l'étude avait accumulé dans son cerveau. C'était alors toute la Renaissance de Léonard, de Michel-Ange, de Galilée, qui refleurissait sur ses lèvres.

Quand finit la conversation dont Strada fit tous les frais, et qui dura plus d'une heure, le Maître s'interrompant tout court, nous dit : « Maintenant je vais vous faire voir mes propres tableaux, car je me suis efforcé de faire de la peinture. Ainsi ce portrait de moi que vous voyez sur ce mur a été peint par moi-même. Ce que j'ai tenté d'exprimer, soit en prose, soit en vers, dans mes livres, je l'ai formulé d'une façon plus concrète par le pinceau sur une série de toiles que je vais vous montrer si vous voulez bien me suivre. »

Il nous invita à nous défier du froid qui sévissait dans son atelier, et en même temps il plaça sur ses épaules une pèlerine de drap noir en forme de camail et se coiffa d'un chapeau de haute forme d'un modèle suranné, fatigué par la brosse et roussi

par l'âge. Cet accoutrement eût rendu tout autre que lui grotesque, il ne lui retirait rien de son grand air. Lorsqu'il nous eut fait traverser une grande pièce dont j'ai perdu le souvenir, Strada ouvrit devant nous une porte basse, épaisse, solidement garnie de ferrures, qui donnait accès sur un petit palier, d'où l'on apercevait en contre-bas de quelques marches une salle longue de trente à quarante mètres, large de dix ou quinze mètres et haute de dix mètres.

Il avait l'aspect d'un dompteur entrant dans la cage des fauves.

Les murailles de cette salle éclairée par en haut, étaient couvertes de tableaux auprès desquels les grandes « machines » de Lebrun eussent donné l'impression de tableaux de chevalet. Nous descendîmes par un petit escalier branlant les quelques marches qui conduisaient au sol de ce hall extraordinaire. Partout sur les planchers, il y avait des tableaux et des tableaux encore, tout le sol en était jonché; les uns étaient posés à plat, d'autres avaient leurs châssis sur champ. L'ensemble de l'atelier, avec ses grands tableaux droits sur les murs donnait à l'œil l'illusion d'un éboulis de roches dans un torrent, au fond d'une gorge dont les falaises auraient été couvertes d'images. Quand Strada marchait à travers ce chaos, on ne pouvait se défendre de penser aux illustrations de Gustave Doré dans l'*Enfer* du Dante.

Les tableaux de Strada étaient tous ou presque tous d'une invention prodigieuse, purement géniale, d'une puissance de composition et de pensée qui les rendait tous comparables tantôt aux œuvres de Salvator Rosa, tantôt à celles de Michel-Ange.

Mais hélas! trois fois hélas! à tout ce génie il ne manquait qu'une seule chose : le talent.

Ce même défaut, ce même malheur se retrouve dans l'œuvre écrite de Strada.

De cette œuvre qu'on ne saurait comparer qu'aux monuments de dimensions terrifiantes de l'Inde et de l'Assyrie, tout brodés de sculptures enfantines, compliquées, naïves, sublimes, frustes, troublantes, de cette œuvre où le lecteur s'égare comme dans les couloirs secrets d'une antique pyramide égyptienne aux détours pleins d'ombre, aux murailles éclatantes de couleur et de vie, de cette œuvre unique en son genre, nous ne possédons, nous ne posséderons jamais qu'une parcelle infime.

Strada, qui s'appelait en réalité De la Rue, avait dû prendre un pseudonyme pour ne pas *déshonorer* son illustre et noble famille, que les hérésies professées par lui remplissaient d'horreur et de honte.

Sa pire terreur était de penser que, peut-être, ses parents, entraînés par leur fanatisme, détruiraient tous ceux de ses manuscrits qu'il n'aurait pas eu la possibilité d'imprimer; aussi, dans les dernières années de sa vie, fit-il les plus grands efforts pour en publier le plus grand nombre possible.

Ce qu'il avait craint arriva. Quand il mourut en ce petit hôtel d'où il n'était jamais sorti depuis bien des années, nul ne fut averti de son décès.

Les héritiers bien pensants avaient, sans bruit, rassemblé les volumes, les manuscrits et les tableaux, lacéré les tableaux, déchiré les manuscrits et fait de tout un autodafé.

Il y avait là, encore à l'état de manuscrit, trente ou quarante volumes peut-être.

Et l'on dit que le moyen-âge est fini!

Les volumes que j'ai imprimés, et ceux que, après moi, d'autres éditeurs ont imprimés, sont, aujourd'hui, devenus très rares, mais il en reste assez dans la circulation publique et dans les bibliothèques pour que la postérité y puisse un jour recueillir une quantité considérable de fragments d'une beauté que peu de génies ont égalée.

Ah! Strada! Ah! ce Strada!

Je supplie le lecteur de m'accorder autant d'indulgence que j'en eus pour Édouard Petit, le jour où il fit irruption chez moi en poussant l'exclamation que je viens de répéter pour mon propre compte.

Si, malgré nos efforts, la gloire de Strada n'a pu dépasser les frontières d'une petite population de lettrés, la faute en est à Strada lui-même. Quand il se décida enfin à publier ses premiers volumes de vers, il était septuagénaire ou à peu près. En moins de cinq années, il lançait sur le public les dix-huit premiers volumes d'une œuvre d'ensemble, *l'Épopée Humaine*, qui en devait comporter un nombre plus grand encore. Chacun de ces volumes contenait — chiffre moyen — 9.000 vers, soit un total dépassant 160.000 vers. Ce n'était qu'un commencement! Sur ces 160.000 vers, tous également issus d'une même pensée, à la fois souple, variée et puissante, une dizaine de mille tout au plus étaient assez beaux, assez bien construits, assez robustes pour porter tout le génie dont le poète les avait surchargés. Les 150.000 autres les ont étouffés.

Encore, si Strada avait été de ces gens qui ont autour d'eux une clientèle d'amis ou de disciples, peut-être eussions-nous pu vaincre l'indifférence de la

critique, mais il était d'une sauvagerie invraisemblable. Il ne voulait connaître personne au monde, sa porte était hermétiquement close, il ne permettait à aucun être humain de la franchir à moins d'absolue nécessité. Il restait durant des mois, des années peut-être, dans son hôtel aux rideaux fermés; il y demeurait confiné dans une petite chambre où nul n'était admis à troubler ses méditations et ses études.

Avec de tels procédés, Victor Hugo lui-même n'eût jamais atteint le succès. Il le savait fort bien et ne craignait point de soigner sa gloire.

Peu de temps après la guerre, il occupait un petit entre-sol de la rue de La Rochefoucauld, et, là, chaque matin, vers onze heures, on pouvait le voir debout près de la fenêtre, occupé à lire tous les journaux qui parlaient de lui. Il était resté extraordinairement sensible aux critiques. Dans ce même petit entre-sol, il recevait le soir quelques poètes, ceux-là même qui, pour la plupart, avaient formé ce groupe que j'ai surnommé la bande à Nina.

Vers onze heures, les invités prenaient congé du maître. Nous avions découvert que, tout aussitôt après notre départ, il sortait à son tour, pour aller faire tout seul une petite promenade dans le quartier, et alors nous nous amusions à le suivre de loin. Et, dame... vous savez... Enfin, ça ne nous regardait pas... Ni vous non plus. Cela ne diminuait en rien le respect et l'admiration que nous professions pour lui. Au contraire, il se révélait humain et rien de ce qui était humain ne lui était étranger.

A une date que j'ai oubliée, il s'installa rue de Clichy, dans un vaste appartement luxueusement aménagé, et là, commencèrent des réceptions où se

pressèrent des gens du monde politique, voire même des gens du monde tout court. J'étais fort occupé à cette époque, et n'avais nulle envie d'aller perdre mon temps parmi cette cohue, plus ou moins mélangée, que recrutaient pour une large part la curiosité et la vanité mondaine. Je m'abstins donc d'aller rue de Clichy. Mais il m'était pénible de ne plus voir Victor Hugo. Le hasard vint à mon secours.

Je passais, un matin, dans la partie de la rue des Bons-Enfants, sur laquelle s'ouvre le portique du Cloître Saint-Honoré, formé d'une double arcade très large proportionnellement à sa hauteur et sensiblement analogue à l'arcade romane. Elle est éclairée à faux, par le milieu, au moyen d'une sorte de puits d'air qui la traverse à la hauteur du premier étage. La couleur grise et sale des murs de ce portail lui donne un aspect de monument ancien, farouche et moyenageux. Là, je vis, le dos appuyé, et pour ainsi dire enfoncé dans le pan coupé de pierres, un homme de taille moyenne, trapu, un peu voûté, les bras tombants, la tête rejetée en arrière, le masque perdu dans une barbe grise, le chef coiffé d'un chapeau mou. Il demeurait figé en une immobilité de statue. Seul, semblait vivre en lui le regard fixe de deux yeux prodigieux, sombres, profonds, deux gouffres d'ombre, deux yeux qui semblaient regarder en dedans, qui paraissaient inonder de lumière tout ce qui les entourait, deux yeux comme aucun humain n'en eût de pareils, comme jamais je n'en ai vu, fût-ce en rêve, deux yeux qui, dans cette face à barbe grise, toute ronde au masque d'une immobile sérénité, semblaient tout à

la fois contempler et projeter autour d'eux l'infini.

Je passai près de cet être surhumain, sans faire mine de le reconnaître, ni même de le voir. J'étais en proie à un sentiment qui était presque de la peur : C'était Victor Hugo.

J'ai vu Victor Hugo en état de génie. L'impression qu'il me produisit fut alors si profonde, que je souhaitai de la garder intacte comme je gardais intact le souvenir des semaines passées en tête à tête avec lui à Bruxelles. Il me répugnait d'y superposer celle d'un Victor Hugo mondain qui n'était pas le vrai Victor Hugo.

Il advint néanmoins que, par la force des choses, je dus faire chez lui quelques courtes apparitions. A chaque nouvelle visite, lui d'abord, Mme Drouet ensuite, ne manquaient jamais de me rappeler les jours d'épreuves passés à Bruxelles ; ce me fut une véritable joie de retrouver le maître tel que je l'avais connu en ces temps lointains, le soir où, en compagnie de Gustave Rivet, aujourd'hui sénateur, nous venions lui soumettre les bonnes feuilles du livre de Rivet, intitulé : *Victor Hugo chez lui.*

Il me semble que c'était ce même soir que Victor Hugo nous déclara devoir être très occupé le lendemain parce que, disait-il : « Je lance un livre ». Ce à quoi l'on se permit de plaisanter très respectueusement sur le travail que c'était pour lui de lancer un livre. Il finit par rire avec nous de ce bon rire dont on ne peut donner l'idée qu'en renvoyant les gens à une photographie qui est reproduite dans les assiettes à dix sous.

Dans son accès de gaieté naïve, son visage un peu épais, devenait très fin, il riait de partout, ses petits

yeux bridés, tout menus et fulgurants, projetaient autour d'eux comme un feu d'artifice de gaieté. Le livre qu'il lançait, — puisque lancer il y a, — était *l'Histoire d'un crime.* Il s'amusa pendant près de trois quarts d'heure à raconter quelques évasions qu'il n'avait pas relatées dans son livre, et, entre autres, celle de je ne sais quel proscrit qui, pour se sauver, s'était déguisé en femme. Dans le wagon qui le conduisait à la frontière, il avait eu pour voisin un superbe gendarme, lequel, voyant à ses côtés une forte femme, devint galant jusqu'à l'inconvenance.

Victor Hugo complétait sa narration fort imagée par l'imitation des gestes du trop galant Pandore, puis par celle de la pudeur effarouchée de la forte dame. Assis sur son petit canapé bas, à deux places, il simulait successivement le gendarme entreprenant et le proscrit enjuponné. Le gendarme avançait-il? Victor Hugo glissait sur le petit canapé du côté supposé de la dame. Ensuite il se retournait en sens inverse pour prendre la robe de la fausse dame, la dame se reculait, joignant le geste à la parole, il se rencoignait et se rencoignait encore au dossier de son petit meuble. Puis, changeant encore de posture, il prenait l'attitude grivoise du gendarme acharné à la poursuite de la belle femme. A chaque incident, le geste de la fausse dame et celui de son poursuivant s'accentuaient de plus en plus. Et ainsi, tout en riant, Victor Hugo nous conduisit jusqu'à la frontière de Belgique et termina la comédie par une imitation du geste de son collègue de l'Assemblée sautant hors du wagon sur le territoire belge et criant au gendarme ces trois mots :

« Au revoir, cochon! »

C'est, si je ne me trompe, ce même soir-là qu'il nous conta comment sa petite-fille Jeanne faillit étrangler l'empereur du Brésil Dom Pedro, et comment le Shah de Perse Nasser Ed Dinn, ayant demandé à rendre visite au plus grand poète de la France, celui-ci avait refusé de le recevoir, et d'une voix indignée, il clamait : « Me voyez-vous d'ici, tendant la main à ce sauvage qui, entrant en vainqueur dans une ville conquise, exigea qu'on lui portât sur un plat d'or les yeux des prisonniers ! »

Cette exhibition des yeux de prisonniers sur un plat d'or m'a toujours paru d'un effet trop romantique pour être d'une authenticité bien certaine. Victor Hugo n'était pas exempt de certaines visions. Je l'ai entendu citer avec conviction « la mandragore qui chante sous les gibets ».

Jamais je n'ai eu l'occasion de lui raconter comment fut compensée l'injure qu'il avait faite à l'empereur du Soleil Levant.

Or, voici comment elle le fut :

Mon vieux complice Lavigne ayant été témoin de la déception que les hauts dignitaires venus à Paris avec le Schah avaient ressentie à ne pouvoir contempler Victor Hugo, mon vieux copain Ernest Lavigne, qui les avait connus alors qu'il faisait un journal à Saint-Pétersbourg, parvint à leur expliquer que le plus grand homme de France, — après Hugo — était Edmond About.

L'auteur de *l'Homme à l'oreille cassée* qui, plus encore que son cadet de l'École Normale, aimait à faire « des blagues », invita à dîner chez lui, sinon le Shah, du moins tous ses ministres. Si grande que fût la confiance d'About dans les facultés mystifica-

toires de Lavigne, il ne croyait pas à la réussite de l'aventure, mais elle aboutit si bien que, un beau soir, vers sept heures, on vit arriver rue de Douai, des Persans de qualité, coiffés de bonnets d'astrakan, se carrant dans des landaus luxueux escortés de municipaux à cheval. En habit noir, en cravate blanche, mais sans bonnet d'astrakan, Lavigne resplendissait au milieu d'eux. Il n'avait oublié qu'un seul détail : il lui manquait le numéro de la maison d'Edmond About. Il lui fallut le chercher, à tâtons, traînant pour ainsi dire, derrière soi de porte en porte, des landaus bourrés des Persans et des Municipaux à cheval. On s'arrêtait devant les fruitiers, devant les boulangers, devant les épiciers qui ignoraient non moins que Lavigne l'adresse exacte d'About. Des commères et des moutards du quartier se gaussaient de la mascarade inattendue; on finit par découvrir About au numéro 10.

— Ah! mon vieux, disait Lavigne, en me narrant la joyeuse aventure, et toujours sans rire — car il ne riait jamais — ah! mon pauvre vieux! quand je me suis trouvé dans la voiture avec des « cipaux » tout autour de moi, j'ai eu un moment de trac. Toi, tu ne peux pas bien le comprendre, mais moi, j'ai eu un soubresaut, simple réminiscence de Communard, je me suis écrié — en dedans, bien entendu — : « Sapristi ! ils vont me ramener à Satory ! »

A ce même Rivet à qui j'ai dû la joie de retrouver pendant quelques instants le Victor Hugo des bons jours, je suis également redevable de celle d'avoir pu connaître l'étendue de la bienveillance dont Dumas fils était capable à mon égard.

Nul n'ignore que Rivet est le principal auteur de

la loi qui rétablit la recherche de la paternité. Il lui a fallu trente ans de lutte pour obtenir le vote de cette loi de justice et de sens commun. Parmi les œuvres par lesquelles il y a contribué, se trouve un livre intitulé : *La Recherche de la Paternité* que j'ai publié. Rivet avait grand désir d'obtenir de Dumas quelques mots de préface pour ce nouvel ouvrage, mais il n'était pas en posture de les lui demander directement. Je lui proposai alors de les solliciter de Dumas pour mon propre compte.

Naturellement, Dumas me répondit tout d'abord qu'il avait écrit sur ce même sujet toute une grosse brochure, en réponse à un travail du même Rivet et qu'il était difficile pour lui d'y revenir. Puis, avant que j'aie eu le temps d'insister Dumas, me promit néanmoins son concours. Seulement, au lieu des quelques lignes que j'attendais, je vis arriver tout un cahier de papier gris chiné, revêtu de la belle écriture de Dumas. Une lettre de Dumas l'accompagnait qui me priait de faire copier ce texte provisoire, afin qu'il pût le reprendre en son entier.

Successivement, par trois fois, sur des copies que je fis faire, il remania et écrivit partiellement à nouveau cette préface de la *Recherche de la Paternité,* dont la première version semblait déjà un chef-d'œuvre. A chaque refonte elle devenait supérieure encore. Dumas n'était pas encore satisfait de sa troisième version, il la refit de fond en comble sur les épreuves. Non content de parachever ce travail long et ardu, il m'envoyait à chaque instant des lettres où il s'excusait du temps qu'il me faisait perdre et des frais qu'il m'occasionnait par ses corrections : « Il ne faut pas m'en vouloir, m'écrivait-

il, car je pense que lorsqu'on fait quelque chose, il faut tâcher de le faire le mieux possible. »

Un autre souvenir de lui et qui fut l'un des derniers m'est resté particulièrement cher :

Un jour il m'avait invité à passer la journée en tête à tête avec lui, à Marly : « Ici, c'est charmant, me disait-il, je ne vois que les gens que j'ai envie de voir. Et l'on n'est pas ennuyé par les femmes. » Or, la malchance voulut que, ce jour-là, un gros ennui me tomba sur la tête. J'étais en difficulté avec un individu à qui j'avais sous-loué une chambre de domestique. Cet animal ne voulait pas déguerpir, et j'étais convoqué chez le juge de paix justement le jour où je devais aller à Marly, tout heureux de la journée que j'allais passer seul à seul avec Dumas.

Dumas avait gardé sa journée libre et avait fait atteler ses deux jolis petits poneys pour me faire visiter en tous sens la forêt de Marly. Le contretemps qui l'empêchait de le faire, sembla le contrarier. Une seule chose pouvait créer une diversion à mon ennui et peut-être au sien : c'était la personnalité de mon locataire récalcitrant : Il s'appelait Racine. Il était frotteur de son état. Je lui avais demandé s'il avait entendu parler d'un de ses aïeux, célèbre sous le nom de Jean Racine.

« Moi, monsieur, m'avait-il répondu, je sais pas, parce que, voyez-vous, moi je suis de Dijon. »

A toutes les questions que je lui faisais pour retrouver la trace du grand Racine, il répondait imperturbablement :

« Moi, monsieur, je peux pas savoir, parce que je suis de Dijon. »

Plus je le questionnais, plus je fus frappé de l'extra-

ordinaire ressemblance qui existait entre cet homme (de Dijon), et tous les portraits connus de Jean Racine. J'allai chercher un exemplaire du théâtre de Racine, illustré d'un portrait, et je fus étonné de la similitude existant entre ce document et mon Racine, malgré la forte barbe qui lui couvrait la face et aussi malgré l'absence de perruque.

N'ayant aucun doute sur l'ascendance de ce Racine, je trouvai injuste au premier chef, qu'un descendant aussi direct et aussi incontestable de l'auteur *d'Athalie et des Plaideurs*, fût aussi pauvre que l'était celui-là; je pensai que la Comédie-Française le devait aider sous une forme quelconque; j'écrivis, à cet effet, à Claretie une lettre, dans laquelle je lui présentais l'arrière-petit-fils, incontestable de Racine, et l'engageais à recevoir ce parfait crétin, à le comparer à son illustre aïeul, je lui conseillais de l'embaucher comme frotteur honoraire de la Comédie-Française. Ayant fermé ma lettre d'introduction, (l'ayant soigneusement fermée, comme bien vous pensez), je n'essayai même pas d'expliquer à mon Racine, le pourquoi de ma recommandation.

Avant de remettre la lettre pour Claretie au frotteur dijonnais, je lui demandai s'il savait où était le Théâtre-Français. A quoi, il me répondit :

« Ah ! ça, monsieur, ça je sais pas.

— Voyons, vous savez bien où est le Palais-Royal.

— Ah ! ça, monsieur, ah ! ça, je sais bien.

— Eh bien ! C'est à gauche du Palais-Royal, en face le bureau des omnibus. Comprenez-vous, monsieur Racine ?

— Oh ! ça fait rien, monsieur, ça fait rien, j'irai

du côté du Palais-Royal et je demanderai où c est la... comment nommez-vous ça? »

A la fin, j'en étais arrivé à croire qu'il se moquait de moi. Mais il ne s'en moquait point du tout. Claretie ne le vit point, que je sache, cela l'eût intéressé au point de vue iconographique pur, et puis — n'en dites rien à ses collègues de l'Académie — Claretie ne déteste toujours pas les farces de rapins.

Il n'eût été que juste d'appeler mon candidat à frotter les parquets sous le regard attendri de son grand ancêtre. Personnellement, je ne puis lui pardonner de m'avoir fait manquer une journée dont je me faisais une fête, seul à seul, avec l'un des plus fanatiques admirateurs du grand ancêtre dont il avait la tête, mais en façade seulement.

Au cours de l'été qui suivit cette mésaventure, j'eus l'occasion de villégiaturer pendant quelques jours à Marly, ce qui me procura le plaisir de revoir Dumas plus souvent que par le passé. A l'automne suivant, je le retrouvais souvent, le jeudi, au sortir de sa séance de l'Académie, et tout en devisant, il m'emmenait jusqu'à la gare Saint-Lazare où, en poursuivant sa causerie avec moi, il manquait son train et s'en consolait aussitôt. Au cours de l'une de ces bonnes promenades du jeudi, il me vantait en riant la vigueur des académiciens, qui sont, prétendait-il, des gaillards : « car nous avons une épée comme les militaires, et on la met sur nos cercueils. »

Puis, à l'automne de 1895, à une date que j'ai oubliée, on apprit qu'il était gravement malade. J'accourus à Marly. M. La Charlotterie, le filleul de Dumas, attendait à la grille du jardin les amis que le train amenait; il nous introduisit dans le

salon où nous trouvâmes Mme Dumas — (Dumas l'avait épousée depuis peu, malgré la grande différence d'âge) — et les deux filles du maître. Il souffrait cruellement, nous disaient-elles, il se plaignait d'entendre comme des cloches qui lui sonnaient sans interruption dans la tête. Au retour de ma visite, j'écrivis à Mme Dumas pour lui indiquer une recette de cuisine qui permettait d'alimenter mieux son malade. Elle me répondit par une lettre pleine de protestations de tendresse envers lui.

Cinq jours après, nous marchions derrière le cercueil, où reposait cette épée sur laquelle il avait exercé sa verve lors de notre dernière promenade.

L'année suivante, j'habitais Marly, et du seuil de ma petite maison placée au bord de la route, je vis arriver au galop la petite voiture de Dumas, attelée de ses deux chers petits poneys ébouriffés, qui faisaient jaillir des étincelles des silex du chemin. Dans la petite voiture il y avait, riant et gesticulant, toute une société joyeuse. Je regardai qui était le boute-en-train de cette compagnie de belle humeur. Et pour la deuxième, et la dernière fois de ma vie, je vis la veuve d'Alexandre Dumas fils.

J'ai eu toutes les peines du monde à ne pas lui jeter les pierres que, d'instinct, j'avais ramassées sur un tas au bord de la route.

Je confesse sans honte ce geste bête et brutal car il n'est pas sans excuse. Dumas fils était le dernier survivant de ces grands aînés dont la bienveillance fut le refuge de tous mes doutes, le soutien de mes efforts, le réconfort de ma jeunesse et qui est demeurée l'orgueil de ma vie. En 1896 plus qu'à tout autre moment, leur appui me faisait défaut. A cette

heure-là force m'était de prendre des résolutions d'autant plus graves que j'arrivais à l'âge où il est trop tard pour réparer les grosses erreurs.

La crise qu'on a appelée le krach de la librairie sévissait avec intensité; des maisons d'édition, vieilles de près d'un siècle, liquidaient volontairement; d'autres, plus jeunes, finissaient de façon malencontreuse. Le métier que j'avais exercé pendant vingt ans était en voie de complète transformation; la préoccupation commerciale y débordait la préoccupation littéraire; les qualités que j'avais pu apporter jadis y étaient devenues, dans la pratique courante, autant de fantaisies dangereuses. Aux difficultés communes à mes confrères venaient s'en ajouter d'autres qui m'étaient toutes personnelles. *L'Affaire* étant arrivée à l'état aigu, bon nombre de libraires, mes correspondants, mettaient aux oubliettes tous les livres dont les couvertures portaient mon nom.

Désormais, mon unique ambition fut de pouvoir, le plus tôt possible, quitter, avec les honneurs de la guerre, la place, à demi démantelée, où je n'étais plus que le prisonnier de mon passé. A petits pas, avec prudence, je m'avançai vers la porte et, à la fin de 1898, j'en franchis la poterne et me retrouvai à l'air libre. Sans perdre un jour je rentrai dans mon métier d'écrivain que d'ailleurs je n'avais jamais complètement abandonné.

Le gendelettre, que j'ai eu la joie de redevenir, n'a jamais renié, ne reniera jamais, l'industriel que j'ai été. Au temps de mes débuts, la carrière d'éditeur était considérée par beaucoup comme une carrière libérale; les éditeurs étaient nombreux, ils

étaient, en majeure partie, des gens de haute valeur qui ont laissé un nom dans les annales littéraires. Nous avions pour collaborateurs directs des imprimeurs dont plusieurs furent de vrais artistes.

A côté des chefs qui nous étaient chers, il y avait leurs principaux auxiliaires avec qui je prenais plaisir à travailler directement et en bon camarade. Encore, à l'heure actuelle, lorsque je vois venir à moi, la main tendue, quelque vieil ouvrier qui m'a connu au temps jadis, j'en reste doucement ému.

Dussé-je passer pour un *épicier* qui fait l'apologie de l'*épicerie* je me donnerai le plaisir de constater que pendant le quart de siècle durant lequel je n'ai été — ainsi diraient des imbéciles — qu'un simple commerçant, j'ai toujours et partout rencontré parmi les industriels une loyauté, une droiture que je ne saurais oublier. Les exceptions ont été si rares et si faibles qu'il m'est impossible d'en retrouver la trace dans mon esprit.

En ce qui concerne les gens de lettres et les artistes avec lesquels je me suis trouvé en relations d'intérêt, je n'ai vraiment pas eu de sérieuses raisons de plaintes. Je n'irais pas jusqu'à dire que quelques-uns d'entre eux ne m'ont point, de bonne amitié, « tiré quelques carottes », les unes grosses comme des radis roses, les autres grosses comme des betteraves de forte corpulence.

J'en ai tout oublié hormis la chance que j'ai eue de savoir me préserver du contact d'une catégorie spéciale d'auteurs bésoigneux et rapaces parmi lesquels — il faut bien le noter — les hommes de vrai talent sont l'exception. Ces gens ont introduit dans la République des Lettres, des vanités, des appétits,

des snobismes de boursiers de bas étage. Ils s'en vont partout, faisant grand tapage des succès de public que leurs livres n'eurent jamais, et criant à tue-tête qu'on les vole et qu'on les a volés, alors qu'ils ont, sur la parole donnée, — fût-ce même par écrit, — des largeurs d'interprétation que de vulgaires agents d'affaires n'imagineraient jamais.

Ils mériteraient qu'on ripostât à leurs attaques

Malheureusement, en pratique, c'est chose à peu près impossible. Si l'on ne cite pas leurs noms, les révélations perdent tout leur sens et toute leur saveur ; si on cite leurs noms, ces gens se retournent contre quiconque les démasque. A défaut de mieux, cela leur fait une réclame de plus.

N'en doutez pas, si je me risquais à vous les désigner, le zouave, le fameux zouave de Lockroy que je vous ai déjà, ici même, par deux fois présenté, ce zouave, qui est toujours en bas, ne serait pas long à grimper mon escalier et à me rendre coup pour coup et avec usure.

Tout ce que j'aurais à vous en raconter, je le réserve pour le troisième et dernier volume de mon *demi-siècle de choses vues et entendues*.

Ce volume aura pour titre : *Ce que je ne veux pas dire*.

Il sera uniquement composé de feuilles blanches et il aura cet avantage rare et très précieux de n'être jamais plus inédit que le jour où il serait publié.

Donnant à ces auteurs une place spéciale dans la corporation à laquelle j'ai toujours été fier d'appartenir, j'ai la prétention de la libérer d'une tache que les malveillants étalent volontiers pour en faire grief à la corporation toute entière.

Depuis le jour où j'y suis rentré, je me suis efforcé d'y tenir ma place. J'ai fourni, depuis mon retour une grosse somme de besogne. Sans compter ni les articles de journal ou de revues, ni les travaux de notices ou de refonte diverses d'ouvrages déjà parus, j'ai sur la conscience un stock plutôt lourd. Ayant eu la curiosité d'en établir le bilan, je n'ai pas été médiocrement surpris du chiffre auquel il a abouti. J'ai publié en ces dernières années, en tant que travaux d'érudition, d'histoire contemporaine, d'histoire de la Révolution ou d'études d'œuvres d'Art, un total d'environ 5.000 pages de la contenance des pages in-12 ordinaires.

Et voilà sans doute pourquoi des gens bien intentionnés continuent à m'appeler *l'éditeur de Richepin.*

Eh bien, cela finit par m'agacer !

D'abord, il y a vingt-cinq ans bientôt que je ne suis plus l'éditeur de Richepin. Ensuite, il y a bientôt quinze ans que je ne suis plus, Dieu merci, l'éditeur de personne. Il serait pourtant temps de me débarrasser de cette boutique de Nessus, que j'ai portée péniblement, comme un tatou sa carapace.

Je sais ce qu'il peut y avoir d'aimable au fond de ce sobriquet qui m'horripile. J'ai pendant douze ans vécu jour par jour avec Richepin, j'ai été le témoin de tous ses actes, le confident de ses joies et de ses peines ; tous ses projets, il me les a confiés au fur et à mesure qu'il les a conçus.

Ma situation vis-à-vis de lui a été résumée, le jour de sa réception à l'Académie française, d'un mot qui pourrait bien n'être pas injuste.

Je rencontrai dans la cour de l'Institut sa première

femme, « la femme de sa jeunesse » comme elle s'intitule assez finement; elle lui avait demandé une entrée — et moi aussi d'ailleurs — et nous en étions réduits à attendre au dehors que sortît le beau monde. Alors, sans ombre d'amertume, et même avec une certaine satisfaction souriante elle dit :

« Cela n'empêche pas que s'il est là-dedans, c'est un brin à nous deux, qui battons la semelle dehors, qu'il en doit peut-être quelque chose. »

Donc, c'est justement parce que j'ai tout connu de Richepin, jusqu'au jour où il eut atteint la quarantaine, que je ne me crois pas en droit de faire fléchir la règle que je me suis imposée de ne parler longuement d'aucun personnage vivant. Richepin est le meilleur juge de ce qu'il devra raconter ou omettre de soi-même.

Je ne voudrais, quant à moi, en aucun cas me substituer à lui. Je le connais trop pour pouvoir tracer de lui un simple croquis et me déclare incapable de peindre son portrait sans y loger les ombres.

Je me contenterai de conserver à Richepin une place spéciale dans ce tome III, dont je viens de vous révéler le sous-titre (*Ce que je ne veux pas dire*), — le titre générique du présent ouvrage étant : *Un demi-siècle de choses vues et entendues*.

Désormais, c'est à la composition de ce livre, tout habillé de blanc, que j'entends m'adonner sans relâche.

Il sera mon chef-d'œuvre, n'en doutez pas.

DERNIÈRE PAGE

Me voici maintenant tel que l'homme qui fait les cent pas dans la gare, en attendant l'heure de son train. Il regarde vaguement les inconnus qui vont se mettre en route; parfois il aperçoit en hâte des figures qui lui sont familières, il les salue d'un geste et n'y pense plus. Parfois passent devant lui des visages amis; lentement, tristement, bien souvent il les conduit jusqu'au seuil de la route d'où l'on ne revient pas.

Depuis quelques années, j'en ai conduit beaucoup de la sorte. A mon âge, c'est un peu la principale occupation. Tous ceux qui ont été du commencement de votre vie vous montrent les uns après les autres le chemin à suivre. Les adieux sont parfois bien cruels. Pour moi, ce fut d'abord un premier arrachement, lorsque disparut Mme Dalou. Peu de temps après, Dalou allait la rejoindre. C'était un brave homme et un grand homme. Puis la maladie emporta une autre amie et non la moins chère à mon cœur, Mme Charpentier. Et, à son tour, Charpentier — mon pauvre Zizi! — la suivit de tout

près. Je les ai conduits là-bas, où l'on cesse de pleurer ceux qui s'en vont.

Un matin, j'ai reçu, comme un coup de fouet dans les reins, en entendant ce cri : Zola est mort! J'en ai été malade. Je n'ai pas eu la consolation de remplir mon dernier devoir envers mon grand et bon Zola.

L'autre jour, c'est à d'Artois que je disais adieu!

A mon âge, la Vie, c'est la mort des autres!

Je suis encore dans la gare, et, bien tranquille, j'attends l'heure de mon train. En souriant, je contemple les bandes de jeunes garçons et de jeunes filles qui partent en chantant pour aller chanter dans les bois ou dans la plaine. Je vois débarquer ceux qui rentrent à la ville, et retournent à leur labeur, les bras chargés d'herbes fraîches qui embaument et de fleurs des champs dont les pétales pétillent de leurs couleurs gaies. Parfois, quelque belle fille, en passant, me jette, comme en façon de quolibet : « Ah! la bonne tête de vieux ! » et son apostrophe irrévérencieuse m'est douce comme un compliment à une jolie femme.

Si je m'asseid sur quelque banc, des petits enfants, que je ne connais pas, viennent à moi, qui m'interpellent par un : « Bonjour, grand'père », et me demandent de leur dire des bêtises et de leur inventer des belles histoires. Alors, je leur dis des bêtises et je leur invente des belles histoires. Ils commandent de leurs petites voix impérieuses : Encore! Encore! Et je recommence. Ils rient, je ris; ils s'amusent, je m'amuse. Alors, nous sommes tous très contents.

J'ai mis au roulage de la petite vitesse, mes plus gros colis : les poids lourds, comme diraient les automobilistes. Qu'ils arrivent à destination ou qu'ils restent dans les docks, c'est leur affaire. Je n'en ai cure ni souci.

J'ai gardé par devers moi les deux petits livres dont ici, j'ai tracé la dernière page, et, quand l'heure viendra de prendre place dans le wagon qui nous attend tous, je les logerai, comme un bagage à main, dans le filet de mon compartiment.

Mais avant de les y mettre j'y glisserai subrepticement le nom des deux charmantes femmes qui en ont été, plus que moi, les véritables auteurs. Sans elles ils n'eussent jamais existé. Leur amitié persistante, la ténacité avec laquelle, chaque jour, elles ont réclamé de moi de nouvelles pages écrites, m'ont amené presque malgré moi à écrire ces pages.

Au début, j'avais eu l'idée de les leur dédier, mais leur modestie ne me l'a pas permis. Elle me l'a même défendu. C'est la raison pourquoi je me suis bien gardé de solliciter d'elles la licence de placer à la dernière page de mon travail cette unique phrase :

A Madame Fantin-Latour,

A Mademoiselle Charlotte Dubourg, sa sœur,

L'auteur reconnaissant.

9 mars 1913.

Je leur en demande bien pardon.

***

Et maintenant, en attendant mieux, je vais reprendre le cours de mes flâneries sur *mon* pont des Arts. Je vais retourner dans *mon* Louvre pour y faire, jusqu'au bout, mes dévotions. Il est mon église. Admirer, c'est prier.

En rentrant chez moi j'y retrouverai Aristophane et Michelet, *La Légende des Siècles* et *La fête à Coqueville.* J'y reprendrai en main, pour la centième fois, les *Caractères* de La Bruyère et pour la vingtième fois les *Marionnettes* exhilarantes et féroces de Duranty.

FIN

TABLE

TABLE ALPHABÉTIQUE

SAINT-DENIS. — IMP. H. BOUILLANT, 47, BOUL. DE CHATEAUDUN. — 19695

